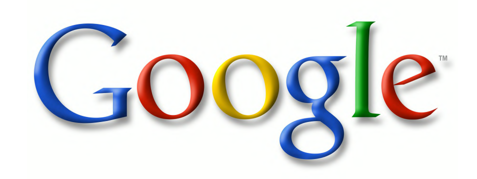


VOYAGES

# AUTOUR DU MONDE.

VII

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

# VOYAGES

# AUTOUR DU MONDE

ET

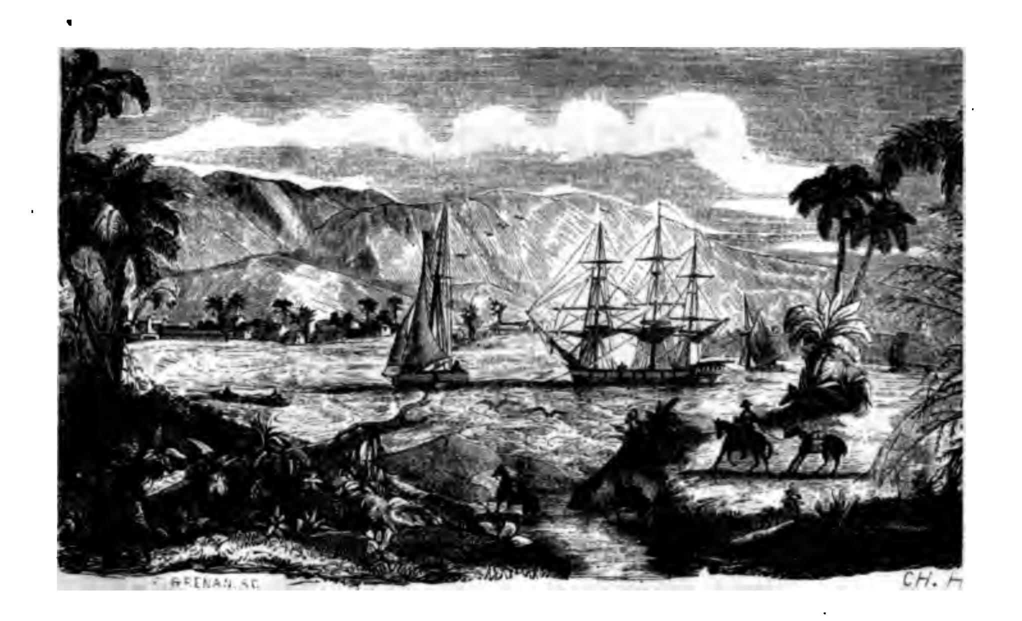
# NAUFRAGES CÉLÈBRES.



NAUFRAGES CÉLÈBRES,

PAR LE CAPITAINE G. LAFOND

TOME II.



PARIS.

ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE,

26, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

1844



# NAUFRAGE

DES NAVIRES

## L'ABERCROMBIE-ROBINSON ET LE WATERLOO

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

---

## DESCRIPTION DE L'AFRIQUE MÉRIDIONALE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

**Naufrage des navires *l'Abercrombie-Robinson* et *le Waterloo* dans la rade du cap de Bonne-Espérance. — George Barlow. — Sarah Mac-Farlane. — John Murray. — La famille Compton. — Intérêts publics et privés.**

Au mois d'août 1842, la plus terrible appréhension régnait dans la ville du Cap de Bonne-Espérance. Un petit nuage blanc s'était attaché à la cime de la montagne de la Table, dans la direction de celle du Diable. Se développant de moment en moment, il couvre bientôt tout le plateau de la montagne, qui, suivant le dire ordinaire des marins, *a mis sa perruque,* signe infaillible d'un de ces formidables ouragans dont ces parages sont si fréquemment tourmentés.

Cependant le nuage roule et se précipite avec violence; il pèse sur la ville; il l'enveloppe d'un linceul d'où semble devoir

bientôt sortir un déluge d'eau prêt à l'inonder; mais après avoir soulevé en tourbillons le sable dont les rues sont couvertes, le vent impétueux qui l'y a porté l'entraîne sur la rade, où vont s'exercer toutes ses fureurs.

Le Cap, comme plusieurs autres points de ces contrées, l'île Bourbon, par exemple, n'a point, à proprement parler, de port.

Tous les vaisseaux qui l'abordent n'y ont d'autre abri qu'une rade ouverte; aussi leur seule ressource est-elle, comme à Saint-Denis de Bourbon, d'appareiller et de gagner la pleine mer, quand les vents du Sud-Est viennent les y assaillir; mais malheur à eux si le vent du Nord-Ouest les y surprend! Rien ne peut, en effet, lui résister. La mer qu'il soulève brise contre eux avec une telle violence, que toutes leurs amarres sont bientôt rompues. Les vagues se heurtent sur les rochers dont la côte est bordée, et quelques instants suffisent pour la couvrir de débris et de cadavres.

Tel était l'horrible spectacle offert à la ville du Cap au jour néfaste dont nous parlons.

Vingt navires se trouvaient alors à l'ancre dans la baie de la Table; et presque en moins de minutes qu'il n'en faut pour le dire, tous ceux qui n'avaient pu faire voile à temps avaient éprouvé d'épouvantables avaries.

Vainement les habitants, accoutumés à ce genre de prévoyance, s'étaient préparés à tout événement; vainement ils s'étaient portés sur la rive, munis de cordages, de spiritueux et de vêtements de toute espèce, pour prévenir les sinistres, s'il était possible, ou pour prodiguer aux malheureux naufragés les premiers soins que réclame l'humanité; vainement les autorités y avaient pris position, entourées d'une force armée imposante pour maintenir l'ordre et réprimer les tentatives de la malveillance.

Parmi les navires mouillés dans la rade, on remarquait surtout deux grands transports du gouvernement anglais, *l'Abercrombie-Robinson* et *le Waterloo*.

Le premier, de quinze cents tonneaux, destiné pour le Bengale, avait à son bord plus de sept cents personnes, dont cinq cents soldats et quatre-vingts officiers, plus des femmes et une quinzaine d'enfants.

Le second, outre son équipage, portait à Botany-Bay deux cent dix-neuf condamnés, trente soldats du 99e régiment, quatorze enfants et six femmes.

*L'Abercrombie* chassa le premier sur ses ancres; et, quoiqu'il fût neuf, solide et très-bien construit, le capitaine désespéra bientôt de le voir résister aux coups de mer. En conséquence, après avoir calé tous ses mâts de hune, il fit hisser un foc, coupa son dernier câble, et alla faire côte dans un endroit favorable, où la mer était moins furieuse.

Cette manœuvre sauva les nombreux passagers et l'équipage. Le capitaine parvint, non sans peine, à mettre à flot la yole et quelques autres de ses embarcations. Des bouées de sauvetage, attachées à des lignes, firent communiquer le navire avec les habitants. Un fort câble, amarré ensuite à ces lignes et qu'on parvint avec leur secours à faire toucher à la rive, servit comme de pont aux plus adroits, aux plus intrépides; les autres furent reçus dans les canots de sauvetage qui avaient réussi à les joindre près de la côte; et le capitaine eut la joie de voir réunie autour de lui la presque totalité de ses compagnons d'infortune. On eut cependant à déplorer quelques pertes; mais elles passèrent inaperçues ou n'attirèrent que secondairement l'attention, en présence de l'horrible catastrophe dont *le Waterloo* allait se voir à la fois le théâtre et la victime.

Éprouvé par vingt-sept ans de services, fatigué, pourri, con-

damné depuis quelque temps au transport des bois, circonstance qui accuse, comme on sait, la caducité d'un bâtiment et indique son dernier degré de navigabilité, il fut jeté sur les âpres rochers qui de tous côtés hérissent le rivage. Battu de toutes parts par les vagues qui déferlaient sur le pont chargé de monde, il vint tout d'abord heurter contre une roche pointue. Bientôt se manifesta dans la cale une voie d'eau que tous les efforts des pompes n'auraient pu tarir; et tout travail cessa, quand, au milieu des torrents qui balayaient le pont et des mugissements du vent hurlant dans les œuvres mortes, le navire s'ouvrit en deux avec fracas et se brisa en mille pièces, emportant avec ses débris tous les passagers.

Qui pourrait peindre cet épouvantable désastre? Les cris, les pleurs, les sanglots, les plaintes déchirantes des femmes et des enfants suspendus aux vergues, aux cordages, aux haubans, aux fragments de la mâture, pour y chercher un point d'appui que leur enlèvent aussitôt le vent et les vagues; les marins et les soldats se disputant avec fureur et blasphèmes une place dans les embarcations trop étroites, ou qui, ballottées par les flots, manquent sous leurs pieds au moment où ils vont s'y précipiter. Ici, une pauvre mère demande des secours non pour elle-même, mais pour son fils au berceau; là, des soldats repoussent à coups de baïonnettes les malheureux implorant un asile sur la fragile nacelle qui sombre déjà sous le poids de ceux qu'elle ne peut contenir. Plus loin, ces hommes qu'a proscrits la justice humaine, insultent avec la gaieté d'un atroce délire à la justice de Dieu, qui pour leur pardonner n'attend peut-être d'eux qu'un acte de repentir. Tout est partout confusion, trouble et désordre. L'instinct de la conservation arrache aux uns de ferventes prières qui ne seront pas exaucées; les autres, au milieu des bagages, des coffres et des malles



Collignon del.

JOHN MURRAY & SARAH MAC FARLANE,

Aout 184[illegible]

qu'on n'a pas eu le temps de jeter à la mer pour alléger d'autant le navire, sont dans l'anéantissement du désespoir, couchés sans mouvement parmi les débris entassés. Ceux-ci sont jetés par les lames sur les roches arides de cette côte inhospitalière; ceux-là disparaissent engloutis dans l'abîme... En voici qu'écrase la chute des mâts et des vergues qui se brisent; en voilà qu'entraînent loin du bord les cordages que le vent emporte ou qu'enveloppent comme d'un linceul les voiles qu'il déroule en s'y engouffrant avec violence. Spectacle d'horreur et de pitié!

Au milieu des vents et des flots, on a vu ou l'on a cru voir un homme encore dans la force de l'âge étreindre convulsivement de ses bras une jeune fille pâle, échevelée et déjà la mort dans les yeux. « Pauvre, pauvre Sarah Mac-Farlane! vous l'avez condamnée, barbares! s'est-il écrié d'une voix énergique. Mais, par saint Patrick, John Murray la sauvera ou saura mourir avec elle. » Il dit; un flot arrive; il se précipite dans les ondes avec son fardeau; un affreux silence succède, et tout disparaît... Abrégeons ces tristes détails. Quelques chiffres en diront plus que tout ce que nous pourrions ajouter. Dans cette funeste journée, il périt sur *le Waterloo* seul cent quarante-trois des condamnés sur deux cent dix-neuf, quinze des soldats sur trente, quatre des six femmes, deux des officiers de la troupe, trois de ceux du navire, et tous les enfants.

Pendant que les péripéties successives de ce déplorable drame se déroulaient au sein des flots, d'autres scènes non moins pénibles avaient lieu sur le rivage, au milieu des cadavres que la mer y apportait à chaque minute. Là, une femme pleurait, séparée de son mari; ici, c'était une mère cherchant à réchauffer sur son sein sa petite fille déjà saisie du froid de la mort. Plus loin vous auriez vu un fils se tordant les bras à l'aspect du cadavre de son père gisant sur la grève, à moitié enseveli dans

le sable; ailleurs une sœur désolée, recevant les derniers adieux de son frère expirant...

Mais, entre les divers groupes qu'avait formés sur la rive l'instinct de l'humanité ou l'impatience d'une curiosité inquiète, l'un des plus nombreux était celui qui entourait un homme de vingt-cinq ans environ, les habits tout trempés et plongé dans un profond évanouissement. Il portait, suspendu par une chaîne d'acier roulée plusieurs fois autour du col, un petit coffret très-simple sur lequel on lisait distinctement gravés les mots : *George Barlow*. Un Hottentot, couvert de son kross ou manteau de peau de mouton, le soulevait avec précaution dans ses bras. A sa droite, un jeune homme, revêtu de l'uniforme militaire des Anglais et qui pouvait avoir dix-huit à vingt ans, s'efforçait de le rappeler à la vie en lui frottant les tempes et en lui soufflant dans les narines. A sa gauche, un autre jeune homme vêtu de noir de la tête aux pieds, mais plus âgé et d'un maintien beaucoup plus grave, le front large et découvert, la figure longue et pâle, les yeux levés au ciel dans une attitude presque extatique, lui serrait les mains dans les siennes d'un air de doute, mais tempéré par l'expression d'un espoir surnaturel.

« Cher William, je vous l'assure, disait-il, Dieu l'a rappelé dans une meilleure vie. — Non, Lucien, répondait le militaire, il n'est pas mort, voyez! — Il vit, maître! » disait à son tour le Hottentot en mauvais hollandais. Et tous à l'envi de lui prodiguer de nouveaux soins, jusqu'à ce qu'enfin le moribond, entr'ouvrant les yeux : « Sarah, ma bien-aimée Sarah! s'écria-t-il!... Ma cassette, hélas! l'aurais-je perdue?...

— Il regrette son or, dit Lucien avec tristesse... le malheureux sacrifie à Mammon. — Peut-être; mais au moins autant à sa maîtresse, » reprit William en souriant. Alors, portant avec anxiété la main sur sa poitrine : « Grâces te soient rendues, ô

mon Dieu ! dit le naufragé... la voici... nous pouvons encore être heureux... » Le malade parut alors se calmer un peu; et tandis que ses nouveaux amis le font doucement transporter dans une maison voisine où l'attendent des secours non plus empressés, mais plus efficaces, expliquons à nos lecteurs le sens des exclamations qu'ils viennent d'entendre sortir de sa bouche.

Sarah Mac-Farlane était la fille unique d'un digne ministre des environs d'Édimbourg. Elle jouissait en paix des avantages d'une modeste aisance au sein d'une famille respectable et respectée, ne songeant qu'à payer à ses parents, par sa tendresse, les soins qu'ils avaient pris de son éducation. Elle touchait, d'ailleurs, au moment qui devait compléter son bonheur en l'unissant à l'ami de son enfance, George Barlow, jeune avocat d'Édimbourg, que ses talents avaient déjà fait remarquer dans cette ville.

Un lord Mortimer, jeune débauché, la vit, forma le projet de la séduire, et fit briller à ses yeux l'éclat d'un grand nom et tous les prestiges d'une immense fortune. Ce fut en vain. Sarah resta fidèle à son fiancé, qu'elle n'aimait pas moins qu'elle en était aimée.

Égaré par la passion et désespéré de voir ses tentatives de séduction demeurer inutiles auprès de Sarah, Mortimer prit le parti de l'enlever, avec l'espoir de mieux réussir dans ses infâmes projets, quand il l'aurait séparée de ses parents et de ses amis. Il l'enleva, en effet, et la confina dans une de ses terres. Ses nouveaux efforts n'eurent pas plus de succès; et là, décidé enfin à obtenir par la violence ce qu'il n'avait pu obtenir de plein gré, le misérable se constitua le geôlier de sa victime, qu'il soumit à toutes sortes de mauvais traitements, en exerçant sur elle la plus rigoureuse surveillance.

Il avait placé près d'elle, en qualité de femme de chambre,

une fille sur laquelle il croyait pouvoir compter, parce que, après avoir été longtemps sa maîtresse, elle semblait, gagnée par son or, ne plus songer qu'à servir ses viles passions ; mais, toute dégradée qu'elle était, Molly s'était bien aperçue qu'il l'avait abandonnée pour s'attacher à Sarah.

Furieuse de cet abandon, elle entreprit de se venger d'un amant parjure et d'une odieuse rivale, en les perdant à la fois tous les deux. Elle flatta l'opprimée de l'espoir de se soustraire à son oppresseur.

Lord Mortimer ne se fiait qu'à lui-même de la garde de sa captive; et la clef de la chambre secrète où il la retenait ne le quittait jamais.

Molly remit aux mains de Sarah un breuvage qu'elle lui dit être un somnifère innocent dont la jeune fille usa pour endormir Mortimer, par une de ces ruses qu'on ne trouve plus guère que dans les anciens contes ou dans quelques romans modernes.

Cette ruse, pourtant, réussit. Sarah, rendue à la liberté, retourna en toute hâte chez ses parents, que son inexplicable disparition avait réduits au désespoir ; mais à peine y était-elle rentrée, qu'au moment où l'on allait en son nom porter plainte contre son ravisseur, elle se vit arrêter et traîner en prison, sous la prévention du crime d'empoisonnement sur la personne de lord Mortimer.

Le breuvage qu'elle avait reçu de Molly, et qu'elle avait, de sa main, versé comme simple somnifère à lord Mortimer, était empoisonné. Vengée de son ancien amant par l'effet du poison, qui l'avait mis à la porte du tombeau, la perfide Molly, pour détourner les soupçons qu'elle craignait de voir se porter sur elle, ne balança pas à dénoncer Sarah comme coupable.

Écrasée sous le poids de la calomnie, embarrassée dans une foule de ces circonstances fatales dont les annales judiciaires ne

NAUFRAGÉS DU WATERLOO

présentent que trop d'exemples, et qui donnent si souvent au mensonge l'apparence de la vérité, tous les efforts de George Barlow, qui s'était chargé de sa défense, demeurèrent inutiles.

Elle fut condamnée à la déportation et embarquée pour Botany-Bay, sur *le Waterloo*.

Après le départ du navire, tourmentée par le remords de son crime, Molly s'en déclara coupable, et mourut en proclamant l'innocence de Sarah, dont George, appelé près de son lit de mort, recueillit et rassembla avec empressement les preuves authentiques.

Il partit ensuite sur-le-champ pour la Nouvelle-Hollande, afin d'en ramener Sarah réhabilitée.

Il arriva en rade du cap de Bonne-Espérance le jour même du naufrage du *Waterloo*. Enveloppé dans le sinistre, le brick qu'il montait venait de se perdre corps et biens sur la même plage; et seul de tous les passagers, George Barlow avait été sauvé, comme on vient de le voir.

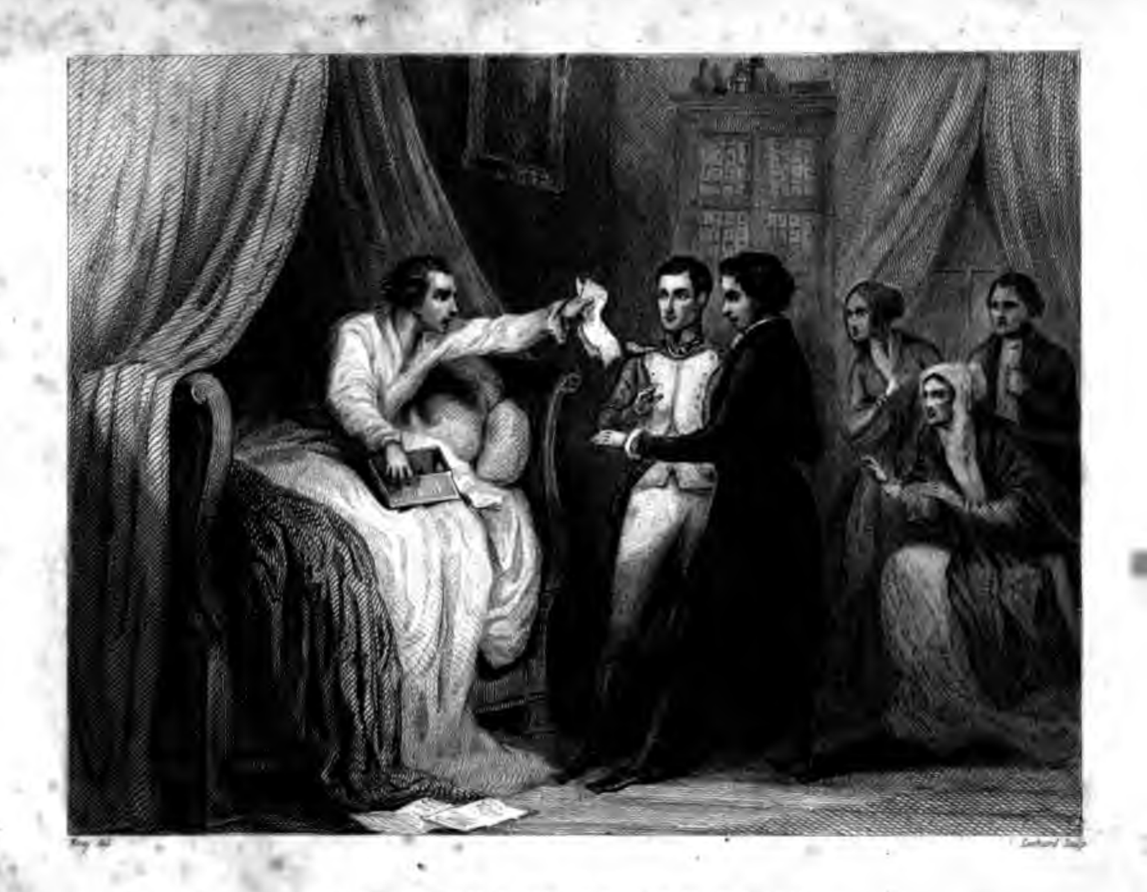
On ne saurait peindre le désespoir du malheureux jeune homme en apprenant la destruction du navire qui portait toutes ses espérances. Il se dressa, les yeux égarés, sur le lit où l'on venait de l'étendre, entouré de toute la famille, qui suivait avec anxiété ses mouvements. « Les cruels l'ont condamnée, s'écria-t-il, et sa mort ratifie leur sentence. O Sarah! chère et infortunée Sarah! Sans doute l'ami de ton enfance ne tardera pas à te suivre dans la tombe. Il y emportera du moins la consolation de voir ta mémoire réhabilitée et ton innocence reconnue... » Puis, saisissant la clef de la mystérieuse cassette, il l'ouvrit avec précipitation, en tire plusieurs papiers, et les éparpillant sous les yeux des spectateurs terrifiés du paroxysme de sa douleur, il s'écria : « Oui, magistrats et jurés! ma cliente n'est pas coupable... Lisez! lisez!... voici les preuves de son innocence. »

Cet effort l'avait épuisé. Il retomba sur le lit, le front inondé d'une sueur glacée.

Pendant que cette scène occupait si péniblement les hôtes bienveillants du pauvre George Barlow, une scène d'un tout autre genre se passait en haute mer, non loin du théâtre des naufrages qui affligeaient en ce moment la ville du Cap.

La tempête grondait encore, mais elle avait déjà beaucoup perdu de son énergie. Toutefois l'agitation des vagues et la rapidité des courants avaient entraîné hors de la rade deux des naufragés du *Waterloo*. L'un était ce jeune homme dont nous avons déjà entendu la voix au sein des fureurs de l'orage; l'autre, cette jeune fille qu'il tenait évanouie dans ses bras au moment où il avait franchi le bord avec elle, pour éviter une mort certaine dont les menaçait la chute imminente d'un mât au pied duquel il l'avait jusqu'alors retenue, en luttant en désespéré contre les éléments.

Adroit et vigoureux nageur, il avait d'abord espéré gagner le rivage; mais si le vent l'y poussait d'un côté, les courants l'en éloignaient de l'autre. Ses forces, d'ailleurs, s'épuisaient, et il se vit contraint de se cramponner à un large débris du navire naufragé, sur lequel, après bien des efforts inutiles, il parvint enfin à hisser sa compagne en l'y soutenant d'un bras, tandis qu'il s'y appuyait lui-même de l'autre, au risque de voir à chaque instant l'équilibre rompu et son radeau renversé par le moindre mouvement des flots. Cependant la journée avançait; le soleil descendait sous l'horizon, et la nuit menaçait d'ajouter ses terreurs à celles d'une situation déjà si cruelle. Exténué de fatigue, mourant de froid et de faim, la pauvre enfant ne semblait plus tenir à la vie que par le sentiment de ses douleurs. Elle pleurait, gémissait, et ne trouvait de temps en temps la parole que pour murmurer tout bas : « Lâche Mortimer! per-



EXALTATION DE GEORGE BARLOW.

fide Molly! ô cher George! ô mon père! » Et son compagnon, affectant une tranquillité que sans doute il n'avait guère : « Ne pleurez pas ainsi, miss Sarah, lui disait-il, vous me désespérez... N'êtes-vous pas innocente? Et vous si bonne, si pieuse, oublieriez-vous qu'il est un Dieu qui veille?... Pour moi, je ne dis pas... mais il me pardonnera à cause de vous... Et tenez!... je ne me trompe pas... Une voile! courage! Nous sommes sauvés. »

En effet, au moment où son mobile radeau, toujours tournoyant sous la vague, doublait la pointe d'une petite île, il aperçut un navire mouillé à une médiocre distance. Alors, déployant en guise de signal une large pièce d'étoffe dont il s'était fait une ceinture, il parvint à attirer de son côté l'attention des gens du bâtiment, dont une embarcation ne tarda pas à se détacher. Un quart d'heure après, ils étaient en sûreté à bord d'un bon navire, entourés d'un équipage inquiet et curieux de connaître les aventures de ce jeune couple si miraculeusement arraché aux flots de l'océan Atlantique austral.

Ce navire était un Portugais à la destination de Mozambique; qui avait à bord, pour le compte d'un négociant de Lisbonne, un riche chargement d'armes et de munitions, dont la guerre, alors allumée entre les Boers et le gouvernement de la colonie du Cap, lui assurait bonne et prompte défaite. Forcé de fuir devant le temps, il avait cherché un refuge dans la rade; et, surpris avant d'avoir pu l'atteindre, il s'était arrêté sous le vent de l'île; ce qui le sauva et fit aussi le salut de nos héros.

Les premiers soins donnés et reçus, Sarah et John se présentèrent au capitaine.

Sarah était une fille de dix-huit ans environ, aux cheveux blonds et bouclés tombant négligemment sur ses épaules, aux yeux bleus pleins de douceur, à la physionomie touchante. Un reste de pâleur, fruit de longues souffrances et des derniers

assauts qu'elle venait de soutenir, relevait encore ses charmes, dont on aurait facilement trouvé le type dans quelques-unes des plus gracieuses créations du génie de Walter Scott, en y joignant toutefois tels de ces traits plus faciles à sentir qu'à peindre, et qui, dans le caractère d'une femme, excluent toute idée de fiction.

John Murray pouvait avoir de trente-deux à trente-cinq ans au moment où nous faisons sa connaissance. Grand, bien fait, souple, leste et vigoureux, front haut, teint basané, chevelure et barbe noires, les yeux pleins de feu... homme de tête et d'exécution. Extérieur, en général, distingué, mais un ton et des manières un peu rudes, non sans un mélange de douceur. Du reste, expansif et gai, il ne s'étonnait de rien, ne craignait rien; plein d'une sensibilité qui se manifestait par saillies; aussi désintéressé qu'on puisse l'être, et capable de tous les dévouements.

Il était fils d'un fermier irlandais ruiné par une suite de mauvaises récoltes, et dépouillé de tout ce qu'il possédait par la cruauté d'un propriétaire cupide. Seule ressource d'un père et d'une mère vieux et infirmes, il n'avait, pour les soutenir, pu imaginer rien de mieux que de s'affilier à une bande de contrebandiers; mais, pris en flagrant délit, après avoir vu ses pauvres parents mourir de douleur et de honte à ses côtés, le moderne Robin Hood subissait les dernières conséquences de son audace malheureuse, quand les événements qu'on a vus vinrent l'en affranchir, pour lui préparer peut-être, à lui comme à sa compagne, de non moins grandes infortunes.

Le moment des explications arrivé, Sarah, les yeux baissés, paraissait fort les redouter; et John, la tête levée, avait articulé déjà quelques mots sur leur situation plus qu'équivoque.

Le capitaine, évidemment frappé d'abord de l'air de distinc-

tion des deux personnages, attacha sur la jeune fille un regard des plus caressants; sur son compagnon, au contraire, un regard de haine soupçonneuse, qu'il ne semblait pas trop vouloir lui cacher; et, sans lui laisser achever sa phrase, lui dit dans un anglais qui pouvait n'être pas très-correct, mais qu'il sut néanmoins rendre parfaitement intelligible : « Il suffit, monsieur!... je vous comprends. Qui que vous soyez tous deux, je ne suis pas votre juge. Je ne vous livrerai pas..... Quant à cette belle enfant, ajouta-t-il en se tournant vers Sarah, elle peut compter sur ma protection. Nous verrons plus tard ce qu'il conviendra de faire. » Et il se retira, après avoir donné des ordres pour la réception de ses hôtes.

Il ne leur était guère possible de se méprendre sur le sens de ces paroles. John bondit de rage; mais il se contint. Sarah pâlit de crainte; mais elle se tut. Que pouvaient-ils dire ou faire de plus, dans les circonstances où ils se trouvaient?

La tempête s'était apaisée. Le vent était devenu favorable. On leva l'ancre; et le navire, toutes voiles dehors, cingla vers le lieu de sa destination.

Cependant les justes appréhensions de Sarah et de John Murray ne tardèrent pas à se justifier.

Le capitaine était une sorte de Don Juan habitué dès l'enfance à satisfaire toutes ses passions bonnes ou mauvaises. Ses attentions toujours plus marquées pour Sarah, son antipathie jalouse toujours moins équivoque contre John, eurent bientôt fixé la position respective des trois personnages. Le capitaine avait conçu pour la jeune fille une passion violente; et, trop peu délicat pour ne pas abuser de ses avantages, il avait résolu de pousser cette passion jusque dans ses dernières conséquences. S'il aimait Sarah avec fureur, la force de son amour pour elle ne pouvait se comparer qu'à l'exaltation de la haine qui l'ani-

mait contre John Murray, qu'il regardait comme un obstacle à l'accomplissement de ses désirs; et ce n'était pas sans motif. Le contrebandier irlandais, aussi sensible et aussi généreux que le capitaine portugais pouvait être vindicatif et lâche, ne connaissait Sarah que depuis leur embarquement sur *le Waterloo*. La douceur, la patience, la résignation, la piété de la jeune fille, l'avaient touché. Il s'était attaché à elle et dévoué tout entier à la servir, tout en ne cessant de lui montrer un profond respect fondé sur le sentiment instinctif de la supériorité de Sarah, sous le double rapport du rang social et surtout de l'éducation. Il était donc devenu pour elle un ami, un protecteur, mais rien autre chose, toujours prêt à lui sacrifier au besoin, avec le dévouement le plus désintéressé, son indépendance et même sa vie.

Sarah répondait à ses sentiments si profondément dévoués par l'expression de la plus vive gratitude; et la confiance qu'il lui inspirait était proportionnée à l'éloignement et au dégoût sans bornes que lui faisaient éprouver les brutales prévenances du capitaine, dont les obsessions lui devenaient de moment en moment plus odieuses. Les choses en vinrent au point que des voies de fait directes étaient en quelque manière imminentes entre le persécuteur de Sarah, qui ne gardait plus aucune mesure, et son généreux défenseur, dont la longanimité n'était pas la vertu capitale.

Involontairement ramené par une dure nécessité à d'anciennes habitudes, qui pourtant lui avaient été bien fatales, le brave John s'était déjà plusieurs fois demandé s'il eût violé les droits de l'hospitalité en assommant le capitaine, pour en débarrasser au moins Sarah, sauf à sauter ensuite par-dessus bord, pour s'épargner le désagrément d'être pendu à la grande vergue. Il avait même un moment espéré de pouvoir soulever en sa faveur

tout l'équipage, à bon droit révolté du cynisme et de la dureté de son chef contre deux étrangers auxquels il avait lui-même volontairement accordé un asile... Toutes ces pensées agitaient beaucoup Murray, et ne pouvaient qu'aggraver la position sans y apporter aucun remède, quand enfin la vue de la terre vint calmer son imagination vagabonde et lui suggérer des idées plus raisonnables.

On aborda au Port Natal. Le plan d'une évasion fut sur-le-champ conçu, arrêté, exécuté par lui et par sa compagne d'infortunes, trop satisfaite de trouver une ressource quelconque dans la situation désespérée à laquelle tant de malheurs l'avaient réduite. A la faveur des embarras et des soins divers d'un débarquement, en dépit de la jalouse surveillance du capitaine, mal secondé par ses gens, qui protégeaient en secret ses hôtes, John et Sarah quittèrent le bord sans qu'on s'aperçût de leur fuite ou sans qu'on fît semblant de s'en apercevoir. Ils s'enfoncèrent dans le pays, au risque de tomber d'un moment à l'autre aux mains d'un parti de Boers, d'Anglais ou de Cafres, triple alternative également fâcheuse dont frémissait la pauvre Sarah, mais dont se réjouissait presque l'aventureux Murray, tout entier au bonheur de s'être soustrait, pour son compte personnel, aux conséquences immédiates d'une condamnation infamante, et d'avoir affranchi sa compagne de celles d'un odieux amour.

Néanmoins, tout en affectant beaucoup de calme, pour ne pas augmenter les appréhensions de Sarah, Murray n'était pas sans craintes sur les suites ultérieures de son entreprise. Il avait résolu de suite de gagner au plus tôt les stations missionnaires françaises de l'intérieur, où, grâce à la sorte de neutralité qu'observaient ces établissements au milieu de la guerre allumée dans le pays entre les fermiers et le gouvernement anglais; il espérait encore trouver après tout, pour Sarah et pour lui-même,

plus de moyens que partout ailleurs de se soustraire aux regards. Mais comment y parvenir, dénué de ressources comme il l'était, quand surtout leur position lui imposait la nécessité absolue de fuir les hommes civilisés ou sauvages, dont les secours et l'appui sont toujours pourtant plus ou moins utiles? De sa route, il ne savait rien, si ce n'est qu'il devait toujours tendre à l'Ouest.... mais pour cela, le soleil lui servirait de guide. Il aurait de plus à traverser de longues plaines désertes, des montagnes, des fleuves... mais il était jeune, vigoureux, adroit. Quelques branches d'arbre auraient au besoin bientôt fait un radeau; la manœuvre ne l'embarrassait pas. Les cavernes, l'ombre des forêts leur serviraient de retraite et d'abri; et pour leur nourriture, le mauvais fusil de bord et les quelques charges de poudre dont l'avait gratifié en cachette le contre-maître du navire qu'il venait de quitter, leur procurerait sans peine assez de gibier pour qu'ils ne mourussent pas de faim jusqu'à leur arrivée au milieu d'êtres à qui leur triste sort ne pouvait manquer d'inspirer quelque intérêt. Bref, la bonne Sarah, comptant, dans sa ferveur religieuse, sur ce Dieu qui ne laisse jamais ses enfants au besoin, et l'audacieux Murray, s'assurant au moins autant, dans son orgueil d'homme, sur sa persévérance et sur son courage, tous deux se mirent bravement en route.

Après plusieurs jours d'une marche plus ou moins pénible, au milieu d'une contrée coupée de vallons et de montagnes d'une médiocre hauteur, comme sont toutes celles qui couvrent du Nord au Sud la Cafrerie jusqu'à l'Océan, ils arrivèrent au bord d'un fleuve qu'ils se disposaient à franchir, quand s'offrit soudain à leurs yeux une troupe d'hommes aux regards farouches.

C'étaient des Marimos ou cannibales betchouanas venus de l'Ouest et qui avaient franchi leurs montagnes, sans doute pour

faire, aux dépens des Cafres, une de ces courses de rapine pour lesquelles les peuplades de ces régions s'arment sans cesse les unes contre les autres. Sur la tête, trois *likarès* ou huppes de crin de porc-épic; autour, attachées par un cordon, trois vessies leur servant d'amulettes, deux ailes de grue par-derrière, avec une queue de chacal; autour du col, un collier de bois sacré, et plus bas, une plaque de cuivre qu'ils nomment *gaup*; dans la main gauche, un *tébé* ou bouclier de cuir de bœuf; un *mokélé* ou plumet de plumes d'autruche; une massue dite *molamo*; dans la droite, une sagaie... costume assurément des plus pittoresques, mais qui ne produisit sur Sarah d'autre effet que de lui causer une frayeur mortelle, encore augmentée par l'horrible exclamation que poussa la bande en apercevant les voyageurs.

Il était nuit, et les ténèbres étaient fort épaisses, aussi n'en distinguait-on que mieux une ligne de feux dont se couronnait l'horizon, et annonçant un camp anglais si rapproché, qu'on entendait assez distinctement le cri des sentinelles et le pas mesuré des patrouilles.

Dans cette extrémité, que faire? La résistance était impossible; d'ailleurs Murray n'avait plus que quelques cartouches. D'un autre côté, tomber aux mains de ces barbares, Sarah n'en pouvait supporter l'idée. Ils se décidèrent donc à fuir. Cette résolution une fois prise, Murray imagina de faire feu sur les sauvages, dans l'espoir de ralentir leur poursuite; mais cette imprudente agression, qui coûta la vie à l'un des leurs, ne fit que les animer davantage; de sorte que nos malheureux amis eurent bientôt à leurs trousses la troupe entière, plus ardente que jamais. Alors, risquant le tout pour le tout, Murray jeta son fusil, qui désormais lui devenait inutile, chargea sur son épaule Sarah, plus qu'à demi morte d'effroi; et toujours suivi par ses ennemis, de si près que le souffle de leur haleine agitait presque

ses cheveux, il vint, épuisé de fatigue et trempé de sueur, tomber avec elle au pied d'un buisson, au milieu des postes avancés des Anglais.

Ceci se passait dans les premiers jours de novembre 1842, deux ou trois mois après le naufrage du *Waterloo.*

Que devenait cependant George Barlow, que nous avons laissé au Cap, plongé dans l'anéantissement où l'avait jeté la nouvelle de la consommation de son malheur? Il n'y resta pas longtemps. On avait appelé près de lui un habile médecin, dont les sages prescriptions commencèrent la cure. Les attentions délicates dont le malade se vit l'objet, sa jeunesse enfin, firent le reste et le rendirent à la santé; nous ne dirons pas à la joie, car il était toujours extrêmement triste; mais l'aisance de ses manières, l'élévation de ses sentiments, la culture de son esprit, les grâces de son langage, tout ce qui trahit, en un mot, dans les hommes bien nés les avantages d'une excellente éducation, lui procurèrent autant d'amis que comptait de membres l'honorable famille à laquelle la Providence l'avait adressé dans son malheur et dont il avait reçu de si généreux secours.

Cette famille était une des plus considérées du Cap. Son chef, M. Compton, après s'être assuré une belle fortune par de longs travaux dans le commerce, s'était retiré des affaires et jouissait, dans la colonie, d'une haute influence due tant à son mérite personnel qu'au crédit de sa femme, alliée à toutes les notabilités du pays. Wilberforce et Clarke avaient été ses amis. C'est dire que l'esclavage lui était odieux; aussi s'était-il montré l'un des plus ardents partisans de son abolition en 1838. Les intérêts de la science et de la religion ne lui étaient pas moins chers. Il correspondait avec tous les missionnaires anglais, allemands et français qui, depuis quelques années, ont entrepris de civiliser par l'Évangile les indigènes de l'Afrique australe; et sa maison

était ouverte à tous les voyageurs qu'attiraient dans cette contrée neuve encore l'amour du savoir et la passion des découvertes. Le digne fils de M. Compton, William, l'un des jeunes gens que nous avons vus s'empresser auprès de George Barlow, partageait en tout les opinions, les habitudes, les goûts de son père, qu'adoptaient avec non moins d'empressement, dans la mesure qui convient à leur sexe, madame Compton et sa fille Hélène, charmante personne de dix-sept ans, Anglaise par la naissance, mais Française par l'éducation (car elle avait été élevée en France), et sachant très-bien allier les principes de la piété la plus sévère avec l'enjouement naturel à son âge. Quant au jeune homme déjà désigné sous le nom de Lucien, c'était M. Lacombe, jeune proposant de Fransche Hoeck. Il n'appartenait pas encore précisément à la famille Compton; mais il ne lui était rien moins qu'étranger. Il avait été fiancé presque dès l'enfance à la sœur de son ami William, qu'il devait épouser au retour d'une exploration des stations missionnaires de l'Ouest et du Nord, complément indispensable de celle qu'il avait déjà faite dans les stations du Sud et de l'Est, et projetée dans l'intérêt combiné de son instruction particulière, de la science et de la propagation de l'Évangile. En attendant, plein de douceur et d'indulgence, il se prêtait de fort bonne grâce aux plaisanteries de la jeune fille sur sa longue figure pâle, le seul tort de *caractère* qu'elle eût à lui reprocher, disait-elle; ce qui ne l'empêchait pas de l'aimer de tout son cœur.

La colonie se trouvait, au moment où se passe notre histoire, dans une situation des plus critiques.

La ville du Cap, bâtie par les Hollandais en 1650, demeura entre leurs mains, avec le territoire qui en dépend, jusqu'en 1795, où elle fut prise par les Anglais. Elle leur fut rendue à la paix d'Amiens; mais ayant été reprise dans l'année 1806, le

traité de 1815, qui avait à récompenser l'Angleterre, l'abandonna définitivement à cette puissance.

Les habitants des colonies soumises au gouvernement anglais ont toujours supporté avec impatience un joug qui blesse tous leurs sentiments de nationalité, et, pour s'y soustraire, les Boers ou fermiers hollandais avaient, depuis quelques années surtout, franchi les limites dans lesquelles s'était jusqu'alors enfermée la colonie. Leur émigration avait eu pour résultat de les mettre en hostilité avec les tribus dont ils envahissaient le territoire, et d'exciter la jalousie de leurs nouveaux maîtres, qui purent craindre de voir le Cap privé d'approvisionnements et la colonie livrée sans défense aux incursions des naturels. Les plaintes du gouvernement, les violentes récriminations des colons, avaient semé partout le trouble et la crainte, et plusieurs personnes croyaient ou affectaient de croire à l'imminence d'une révolution.

Les hostilités partielles des indigènes sur plusieurs points, toujours à craindre, même quand leur faiblesse les a momentanément suspendues, compliquaient encore la situation. Par impuissance réelle ou pour contraindre les colons de revenir sur les terres qu'ils avaient abandonnées, les Anglais ne les défendirent pas toujours contre les agressions des Cafres. Ils furent même accusés de les avoir provoquées. Dès lors l'intervention armée de l'autorité coloniale devint une nécessité, et la gravité des circonstances fit presque pour elle, de ses succès ou de ses revers, une question de vie ou de mort. Des troupes se rassemblaient de toutes parts sur les frontières pour contenir les ennemis naturels des colons ou pour combattre ceux que leur suscitait l'exaltation des passions politiques.

Les préoccupations générales n'étaient pas des plus favorables à la poursuite des intérêts particuliers; et pourtant toutes les informations possibles avaient été prises, tant au nom de

M. George Barlow que par M. Barlow lui-même, sur le sort de l'intéressante Sarah Mac-Farlane. Elles étaient demeurées inutiles. L'infortunée Sarah ne se trouva point parmi les soixante-seize condamnés échappés au naufrage du *Waterloo*. L'enquête avait appris seulement (ce que nous savons déjà) qu'au moment du sinistre le condamné irlandais John Murray, absent aussi de la liste du sauvetage, avait disparu avec elle au sein des flots.

Avaient-ils péri? Étaient-ils arrivés à la côte, et alors sur quels points? Dans ce dernier cas, sans doute, ils se cachaient.

On avait expédié à toutes les autorités locales l'ordre exprès de les arrêter partout où ils se rencontreraient sur le territoire de la colonie ou ailleurs, et de les diriger immédiatement sur le Cap; mais, dans tout cela, que de vague, que d'incertitude!... et partout que de craintes fondées contre la plus faible des espérances!

George avait résolu de tenter personnellement la recherche de sa malheureuse amie; mais sa santé si fort ébranlée ne lui permettait pas d'effectuer immédiatement ce projet. Il fut convenu, en conséquence, qu'il attendrait quelques mois au Cap le résultat des instructions qui venaient d'être officiellement transmises aux autorités; et celui des informations qu'allaient prendre, chacun de leur côté, ses nouveaux amis, MM. Lucien Lacombe et William Compton. Le premier allait se porter dans les régions de l'Ouest et du Nord, pour l'exploration dont nous avons déjà dit quelques mots; le second se disposait, comme officier de l'armée anglaise, à marcher vers la région orientale contre les Boers révoltés en Cafrerie; il était chargé, en cette même qualité, de recruter les divers contingents des localités situées sur son passage.

Nous sommes parvenus à la veille de cette double séparation,

qui mettait naturellement en grand émoi toute la maison de M. Compton.

Les lourds wagons de campagne avec les pesants attelages de bœufs, les chevaux de main, les bestiaux d'approvisionnement, les Hottentots, guides ou conducteurs, remplissaient déjà les cours, avaient pris les devants ou devaient rejoindre à distance.

Le soir, la famille était réunie pour prendre le thé, que miss Hélène venait de préparer et servait à tout le monde, suivant l'usage anglais, qui délègue ordinairement ce soin à la fille de la maison.

Tous étaient fort préoccupés, mais d'une manière différente, en raison de l'âge et du caractère de chacun. M. Compton le père, un crayon à la main, corrigeait, avec la sollicitude d'un écrivain qui se respecte, le manuscrit d'un mémoire qu'il devait lire à la prochaine séance de sa société pour le rachat des esclaves, sur les moyens d'accélérer l'émancipation intellectuelle et morale des indigènes du pays. Le vif et sémillant William donnait des ordres à son Hottentot. Madame Compton, grave et silencieuse, voyait déjà son fils aux prises avec les Boers, et songeait plus à ses dangers qu'aux lauriers qu'il allait cueillir. Le coude appuyé sur sa main, Barlow, toujours mélancolique, rêvait à Sarah; et le bon Lucien, assis près de sa jolie fiancée, semblait composer mentalement quelque homélie à l'usage des sauvages Bassoutos.

« Je crois être dans le vrai, » s'écria tout à coup M. Compton, en prenant la tasse de thé que sa fille lui avait versée, et en frappant du dos de sa main, en signe d'approbation, les feuilles dont l'étude l'avait absorbé jusqu'à ce moment... « Tenez, Barlow, qu'en pensez-vous? — Jeté par la nature à l'extrémité de notre hémisphère, où les anciens ne soupçonnaient pas même son existence, posé géographiquement comme intermédiaire

entre l'Amérique et l'Asie, sur la double route qui mène à l'une et à l'autre, le cap de Bonne-Espérance, après avoir vu, cinquante ans, reculer devant ses orages les plus intrépides successeurs de Vasco de Gama, est aujourd'hui l'une des étapes les plus fréquentées du globe. Son excentricité semblait devoir le laisser à toujours ignoré de l'Europe ; sa position en a fait, depuis la fin du quinzième siècle, le lien de toutes les parties du monde. Grâces à ces circonstances exceptionnelles, il présente, à partir des premiers jours de sa colonisation, un des spectacles les plus curieux qu'ait jamais offert aucun point de la terre habitable. La politique, la philosophie, le commerce, la science, la religion, paraissent se disputer pied à pied la possession de son sol; mais leurs rivalités n'y sont qu'apparentes, puisqu'en effet le triomphe de chacun de ces intérêts y dépend du succès de tous les autres et doit avoir par trait de temps, pour résultat final, un nouveau foyer de lumières susceptible de rivaliser avec les plus brillants d'entre ceux que le génie des découvertes a semés sur toutes les plages connues.

« Le principal théâtre de ces luttes si intéressantes a pour point d'appui la ville du Cap et la colonie dont cette ville est la capitale, depuis les rivages de l'océan Austral jusqu'à la rivière Keis-Kamma, qui la sépare de la Cafrerie, à l'Est; et à l'Ouest, jusqu'à la rivière Koussie, qui la sépare des Namaquas : mais ces luttes se prolongent encore chez des nations beaucoup plus qu'à demi sauvages, au sein des vastes territoires imparfaitement explorés qui s'étendent sur la plus grande ouverture d'un angle immense ayant pour base les déserts de l'Afrique centrale. Cet angle s'appuie, à droite, sur la rivière Mafumo et sur la baie Lagoa, qui bornent au Sud les établissements portugais; et, à gauche, il s'appuie sur l'île des Oiseaux, frontière assez mal déterminée de la vaste solitude encore tout au moins hy-

pothétique que quelques géographes ont appelée la Cimbébasie.

« Là vivent en grande partie toujours nomades, mais quelques-unes commençant à se fixer, de nombreuses tribus indigènes que la science moderne classe en deux grandes races, les Hottentots et les Cafres; races aussi distinctes par leurs mœurs et par leurs habitudes que par leurs caractères extérieurs; races dont les divers voyageurs semblent avoir, comme à l'envi, beaucoup exagéré les vertus et les vices.

« C'est à ces peuples encore imbus des préjugés, des superstitions, des coutumes de la vie sauvage, que, depuis la première moitié du dix-septième siècle (1650), une poignée d'Européens dispute leur sol, leur indépendance et jusqu'à leur vie. Quelques Hollandais, quelques Allemands, quelques Français, quelques Anglais transplantés sur cette terre étrangère par les réactions religieuses et politiques, tiennent désormais entre leurs mains les futures destinées des ignorantes ou farouches tribus indigènes du Sud de l'Afrique.

« Trop longtemps ils ont cru les soumettre par la terreur et par l'esclavage. Qu'en ont-ils obtenu, qu'une haine sourde ou des représailles sanglantes? Ils essayent aujourd'hui sur elles l'ascendant des lumières et de la religion; heureux déjà par leurs premiers succès du choix de moyens qui, tôt ou tard, garantiront leur triomphe! Plus heureux et plus sûrs de l'accélérer, s'ils donnaient toujours eux-mêmes à leurs nouveaux sujets l'exemple des vertus qu'ils leur prêchent, et du respect pour les lois qu'ils leur imposent! — C'est le vœu de tous les amis de l'humanité, cher monsieur! » dit avec distraction Barlow, qui, évidemment pour nous, n'avait pas suivi la lecture.

— Goûtez donc de ces muffins, monsieur Barlow, dit Hélène.

— Et vous, mon chevalier, ajouta l'espiègle jeune fille en souriant malignement à Lucien, quittez un moment, je vous

prie, le ciel pour la terre, ou votre thé va froidir... — Hélène, ma chère!... dit madame Compton, d'un ton de reproche adouci. —Je songeais, dit Lucien, que le jour où le soleil de justice aura brillé sur ces pauvres gens, le glaive sera changé en hoyau dans ce malheureux pays. — Amen! reprit Hélène; mais, vous mon frère! n'en aurez-vous pas bientôt fini avec votre aide de camp olivâtre?...— N'en dites pas de mal, ma sœur. Lui et ses semblables sont plus fins qu'ils n'en ont l'air. Ne les traitons plus en esclaves, et nous en ferons des hommes. — Vous avez raison, dit M. Compton; et si nos fermiers hollandais, souvent aussi orgueilleux que bornés, voulaient enfin voir des frères dans ces êtres doués, comme eux, d'une âme, au lieu de la guerre et du pillage qui désolent notre terre d'Afrique, nous y verrions bientôt fleurir les arts, les sciences, le commerce; et les bienfaits de la civilisation y payeraient au centuple à l'Europe l'intérêt de ses sacrifices. — Oui, mon père; mais, pour atteindre ce résultat, il faudrait changer le principe en vertu duquel toute colonie tend, de fait, à écraser les indigènes. — Je reconnais, mon cher William, que les Cafres et les Betchouanas, les premiers à l'Est, les seconds au Nord, sont assez naturellement sur le qui-vive et ne peuvent voir qu'avec inquiétude nos Boers chercher toujours en s'avançant de nouveaux pâturages. Je reconnais que pour maintenir sûrement les colons dans leurs limites, il faudrait que le gouvernement pût leur donner une industrie quelconque à la place de leurs troupeaux; car le pays est souvent si ingrat et l'eau souvent y est si rare, qu'un immense district suffit à peine à l'entretien de quelques familles. — On ne doit pas se le dissimuler, mon père. La race cafre, un jour, subira le sort qu'a déjà subi la race hottentote; mais il faudra des luttes sanglantes; car l'amour de l'indépendance est le caractère fondamental du Cafre, qui combat en fuyant comme

les anciens Parthes. — Le mal est surtout dans nos divisions, mon ami. Lors de la dernière guerre, terminée par le traité du 17 septembre 1835, n'a-t-on pas vu les uns attribuer tout le mal aux colons, et représenter les Cafres comme un peuple paisible réduit au désespoir par les vexations continuelles dont il est l'objet? N'a-t-on pas vu les autres, prenant le parti des colons, prétendre que leurs adversaires ont enhardi les Cafres et forcé le gouvernement de laisser les frontières dégarnies? — Exagération des deux parts, mon père. Rien n'arrêtera jamais le Cafre qui trouve l'occasion de faire une capture de bestiaux; et jamais le Boer ne pourra résister à l'appât d'une nouvelle source. — Vous pourriez bien avoir raison, William. Qu'a produit, en effet, le traité de 1835, dont vous parliez tout à l'heure? Les Cafres se reconnaissent sujets de sa majesté britannique; ils s'engagent à obéir aux lois de la colonie; ils doivent cesser la guerre et les rapines dans toutes leurs tribus; les traîtres, les rebelles, les meurtriers, seront punis de mort; ils remettront leurs armes à feu au commandant en chef des troupes anglaises. En échange de cette concession, le gouvernement leur donne autant de ministres de l'Évangile, de maîtres d'école, de magistrats, d'officiers civils qu'il le juge convenable; ils s'engagent enfin à ne pas franchir leurs limites... Et ce sont tous les jours encore nouveaux pillages, nouvelles agressions,.. — Pouvait-on attendre autre chose de la part d'hommes que n'éclairent pas les lumières de la civilisation? — Eh! mon fils, éclairent-elles mieux nos fermiers hollandais, obstinés à ne pas reconnaître les avantages de l'émancipation des esclaves? — Avantages qui ne sont pas tout à fait pour eux, ce me semble, mon père, dit Hélène; car je vous ai entendu dire que l'indemnité accordée par la métropole fut loin d'être calculée sur la valeur réelle des émancipés! — Quoi! mon Hélène

aussi fait de la politique? — Si vous le permettez, mon père. Et puis, pourquoi avoir saisi violemment leurs biens lors de la guerre des Cafres, en 1835, sans leur en donner l'équivalent? Pourquoi les tromper si souvent dans les frais d'arpentage et du tracé des propriétés qu'ils acquièrent? Pourquoi, enfin, ne pas prendre des mesures plus efficaces pour les défendre contre les déprédations des Cafres? Ils accusent le gouvernement d'insouciance et d'indifférence pour eux, et en vérité ils n'ont pas tort. – Comme soldat, je ne dois qu'obéir, dit William; comme citoyen, je suis de l'avis de ma sœur. — Mais convenez au moins, mes enfants, qu'ils ne devaient pas changer leur existence, quelque pénible qu'elle fût, contre les hasards et les dangers d'une émigration brusque et chanceuse; qu'ils devaient fixer d'avance leur nouveau séjour, en s'assurant les moyens d'en prendre possession et de s'y maintenir; et qu'enfin, si une réforme est encore possible... — L'Évangile en aura la gloire, s'écria Lucien. — Soit! répliqua William; mais, puisqu'il le faut, commençons l'œuvre en ramenant la paix par le glaive! — Et veuille le Seigneur remplir vos vœux pour le bien de tous, dit M. Compton; mais il est temps d'aller prendre du repos; car demain... » Ici, le digne patriarche se sentit vivement ému; puis, après un moment de silence, il ajouta d'une voix encore attendrie, en étendant la main sur les deux jeunes gens, prosternés à ses pieds : « Je vous bénis, au nom du Dieu des armées, cher William! qu'il soit votre aide et votre bouclier dans les hasards que vous allez courir; et n'oubliez jamais que l'humanité est la première vertu d'un soldat. Soyez aussi béni, bon Lucien, bientôt mon second fils! Soyez béni au nom du Dieu de mansuétude et de paix! qu'il vous soutienne de sa force et de son ardent amour pour les hommes! Frappez leurs cœurs du glaive de sa parole; et qu'ils s'attendrissent à votre voix. »

George voulut aussi sa part des bénédictions du vieillard.

Les femmes pleuraient.

D'affectueux serrements de mains mirent fin à cette scène d'un autre monde et d'un autre siècle, et chacun se retira.

Le lendemain, à l'aube du jour, la maison Compton, si bruyante, si animée, la veille, était morne et silencieuse.

George luttait contre la douleur, et ses deux amis s'enfonçaient dans les déserts.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

**Itinéraire de William Compton. — Dunes du Cap. — Stellenbosch. — Hollande hottentote. — Hemel-en-Aarde. — Calédon. — Eaux thermales de Swarteberg. — Gnadenthal. — Swelleudam. — Zuurbrack. — Marche dans le désert. — Paccaltdorp. — George's town. — Souvenir des Auteniquois de Levaillant. - Uitenhagen. — Béthelsdorp. — Baie d'Algoa. — Port Élisabeth. — Algoa. — Énon. — Théopolis. — Graham's town. — Excursions dans les environs. — Chasse à l'éléphant et au rhinocéros. — Souvenir des Gonaquas de Levaillant, vers les sources du Groot-vis-river. — Le Keis-Kamma. — Fort Wilshire. — Foire hebdomadaire.**

William Compton était à cheval de très-bonne heure, le lendemain de la conversation morale, politique et religieuse dont nous venons de rendre compte. Il n'avait avec lui que Klobo, son *aide de camp*, comme l'appelait sa sœur Hélène, Hottentot d'un âge mûr, dont l'intelligence était de beaucoup au-dessus de celle des hommes de sa race, et dont il avait pu mettre la fidélité à plus d'une épreuve. A Klobo s'étaient joints pourtant quelques individus de la même nation, pour servir d'escorte au capitaine et transmettre au besoin ses ordres. La nature de la mission de William, qui était, comme nous l'avons dit, une sorte d'inspection militaire, n'en comportait pas, pour le moment, davantage. Ses gros bagages avaient, depuis un mois, pris les devants et devaient l'attendre avec les divers contingents, sur la frontière, pour l'ouverture de la campagne.

Nous le laisserons maintenant raconter lui-même ses voyages et ses aventures à son ami George Barlow, jusqu'au moment où les circonstances nous amèneront à reprendre nous-même la parole.

A MONSIEUR GEORGE BARLOW, AU CAP.

Du fort Wislhire, le 1842.

Me voici enfin, mon cher Barlow, sur la frontière de la colonie et près d'entrer en campagne.

Vous n'attendez pas de moi la description minutieuse de tous les kloofs ou passages de montagnes que j'ai franchis, de toutes les rivières que j'ai traversées dans les quelques centaines de milles que j'ai parcourus depuis mon départ du Cap. Quant à celles-ci, trois ou quatre, comme *la Breede* ou *rivière large*, *la Gauritz*, *la Camtous*, *la Sunday* ou *rivière du Dimanche*, et enfin *Fish river* ou *la rivière du Poisson*, ressemblent seules à quelque chose dans ce genre, sur notre côte méridionale, lorsque toutefois elles ne sont pas à peu près à sec, ce qui leur arrive la plus grande partie de l'année. Pour toutes les autres, ce ne sont que des torrents temporaires qu'on croirait, le plus souvent, n'avoir d'autre mission que celle de faire enrager le voyageur, en lui barrant continuellement le passage, soit par la masse de leurs eaux, soit par la profondeur des ravins qu'elles creusent sur sa route, dans la saison sèche. Je ne m'arrêterai qu'aux points principaux, me promettant d'insister davantage sur tous les détails, quand j'arriverai en pays *sauvage;* car il est d'observation constante que l'intérêt des voyages, dans les pays neufs, croît toujours en raison proportionnelle de l'éloignement du centre de civilisation qui a servi de point de départ.

Je cheminai d'abord, en laissant sur ma droite le fameux vignoble de Constance, dont, à la table de mon père, nous avons si souvent vidé quelques flacons au souvenir de votre pauvre amie et à l'espoir de la retrouver.

Ma première station fut Stellenbosch. On y arrive, en partant du Cap, par des dunes couvertes de broussailles de trois

pieds et demi ou quatre pieds, croissant sur un sol de sable blanc, mou, profond, et qui recouvre une terre argileuse. Ces dunes ne présentent que fort peu de sources vives; très-probablement on y trouverait de l'eau en creusant des puits. Quelques pauvres huttes de Hottentots très-clair-semées sont les seules habitations qu'on puisse trouver dans ces misérables pâturages de ronces et d'arbustes desséchés.

Stellenbosch porte le nom du gouverneur hollandais Van der Stell, qui le fonda en 1670. C'est un des premiers établissements formés par les Hollandais, lors de leur occupation du pays. Vaste et important, il est composé d'un certain nombre de rues qui le coupent à angles droits. L'enceinte en est occupée par des jardins, et presque toutes les rues sont bordées d'arbres qui procurent une agréable fraîcheur. La plupart des habitations ne sont pas inférieures à celles du Cap; l'aspect général en est agréable, et l'on y respire un air de paix et de bonheur. La ville fut presque totalement incendiée en 1803, et les cabanes de chaume y ont alors été remplacées par de meilleures constructions. La localité prend chaque année plus d'importance : la vie y est aussi chère qu'au Cap.

A l'une des extrémités de la rue principale, s'élèvent l'église, qui date de 1722, et la résidence du landdrost ou préfet, derrière laquelle coule l'*Eerste - rivier*. A l'extrémité opposée s'ouvre une vaste place qui sert aux manœuvres militaires. J'ai passé là ma première revue, et j'ai pu apprécier en partie les qualités de nos Hottentots. On les dit plutôt instinctifs que pensants; mais ils ont la vue très-perçante, se dirigeant très-bien en des lieux qui manquent de routes frayées, supportant toutes les privations et longtemps la faim, au moyen d'une ceinture de cuir dont ils se serrent les reins à l'occasion, et dont j'ai fait l'expérience. Ils sont, du reste, excellents tireurs. L'adresse avec

laquelle ils manient les armes européennes leur assurera toujours l'avantage sur tous les autres indigènes. Le bouclier de cuir et la sagaie ne sont rien auprès d'un fusil. Somme toute, réunis en corps, ils ont quelque chose de guerrier. Il faut les voir, montés sur leurs petits chevaux nerveux et velus, avec leur havresac blanc, leur vêtement gris, leur bonnet noir, une peau de mouton sur leur carabine et la poire à poudre en bandoulière. On en a formé, pour le service de la frontière, un corps chargé surtout de la recherche du bétail volé par les Cafres. Ils ne sont rien moins qu'indisciplinables. Les soldats hottentots chrétiens de Pacaltsdorp se sont distingués, pendant la guerre faite aux Cafres, en 1834, par leur bonne conduite dans l'armée du gouvernement. Ils écrivaient, durant toute la campagne, à leur missionnaire ou à leurs familles : ils vendaient leur ration d'eau-de-vie pour acheter du papier et de l'encre. Que demanderait-on de plus aux nôtres?

Mon service m'appelant à Calédon, station missionnaire, fondée en 1811 près de la mer, je m'y rendis en passant à l'embouchure du Bott, près de Hemel-en-Aarde, où le gouvernement entretient, par une contribution levée sur les colons, un hôpital pour les lépreux, dirigé par les frères moraves; mais je dus aborder d'abord, au moment où cessent les dunes, la Hollande hottentote, ainsi nommée parce que c'est la première contrée peuplée par les Hollandais à leur arrivée dans le pays. Là se trouve le Schaapenberg, mont de la Brebis, couvert d'herbes, où la route, d'abord très-rompue, devient insensiblement meilleure. Le sol en est mieux cultivé; les maisons et les fermes y sont plus fréquentes : on y voit plusieurs bons courants d'eau, sur les bords desquels s'élèvent de grands édifices blancs. Le pays produit d'excellent blé, mais en petite quantité, faute de bras; et la vue s'étend de là sur False-bay, susceptible d'offrir

un asile à un nombre considérable de vaisseaux, et où les bâtiments de la baie de la Table se retirent quand le vent d'Ouest commence à souffler, pour retourner à leur première station lorsque souffle le vent de Sud-Est.

On arrive à la Hollande hottentote par le passage très-rude des Roodge-Hoogte (*hauteurs rouges*), amas de collines nues de terre ferrugineuse, au sommet desquelles la route s'enfonce de vingt pieds; puis vient une montagne rocailleuse, résistant aux efforts des bœufs stimulés par les coups de fouet et par les clameurs du fermier et des Hottentots. C'est un spectacle effrayant que celui de la marche d'un lourd wagon par de pareils chemins, montant et descendant sans cesse. Le kloof ou passage une fois franchi, la pente orientale est comparativement très-douce. Les kloofs de la Hollande hottentote et ceux de Roodzand sont les passages usités des chariots; les premiers pour aller à l'Est, à Swellendam, à George's-town, à Uitenhagen, dans l'Albany; les autres, à Tarka, à Graff-Reinet, au Karrou, dans le Roggeveld. Ce premier passage conduit à la rivière Palmit, aux eaux couleur de café, mais très-claires et salubres, remarquable par l'espèce de roseau qui croît sur ses bords et dont elle reçoit le nom. Vient ensuite une autre chaîne de montagnes qu'on passe par une route exécrable, le *kloof de Groote-Houhoek;* et enfin on touche aux *Outspans*, lieu de repos où s'arrêtent de préférence les voyageurs, par groupes variés, hommes, bœufs, wagons, au pied des broussailles, et où toute une famille, maître, esclaves, femmes, enfants, chiens, se groupent sans façon autour du même feu.

De Calédon, en appuyant un peu à l'Est, on passe dans le Swarteberg (montagne Noire) où sont les eaux thermales de ce nom. La maison des bains est blanche, régulière, à toit plat, située agréablement sur le versant méridional de la montagne, qui court de l'Est à l'Ouest. Les sources chaudes qui l'alimentent

élèvent le thermomètre centigrade à 47° et sont ferrugineuses, soufrées : toutes sont chaudes, à l'exception d'une seule. On serait bien trompé si l'on croyait y rencontrer les mêmes avantages que dans les établissements de Bath, de Plombières ou de Baden, en Angleterre, en France et en Allemagne. On y chercherait en vain la moindre société, le moindre agrément. La maison, à soixante-quinze milles du Cap, a été bâtie en 1797; à peine y trouve-t-on les choses de première nécessité. Les eaux auxquelles on attribue des propriétés toniques et antirhumatismales, sont visitées surtout par des fermiers, des Hottentots, qui, pendant leur séjour, habitent leurs wagons et des tentes. De là, j'ai vu la *Tour de Babel* (*Babylonsche-Toren*), montagne remarquable en ce qu'on l'aperçoit de très-loin. On l'a vue, dit-on, à la distance de cent vingt milles; et une autre fois, près de la rivière Gauritz, à celle de cent cinquante-sept, ce qui paraît être un effet de la réfraction atmosphérique.

Cette localité assez triste ne pouvait me retenir bien longtemps. Je me rendis de suite à *Gnadenthal* (vallée de Grâce), autrefois Bavian's Kloof (passage du Babouin), établissement des Moraves dans la colonie, où j'arrivai en cheminant au Nord. Après avoir traversé l'étroite rivière dite Zondereinde ou Sans-fin, qui se jette dans la Breede, je doublai la partie occidentale du Swarteberg, au milieu de terrains ondulés, couverts de buissons, hauts de trois à quatre pieds, nourriture favorite des rhinocéros, que les colons envahisseurs ont chassés du pays et refoulés dans d'autres parties.

A mesure qu'on s'enfonce dans les montagnes, le spectacle en paraît plus majestueux; mais on y est souvent importuné la nuit des cris incessants de cette espèce de singe dit *Babouin* (le *bavian* des Hollandais, appelé aussi *Chacuca*, le *Cynocephalus porcarius* des naturalistes). Il abonde partout du Cap à la côte Sud-

Est. Vous savez que dans notre capitale on lui fait souvent souffler le feu des forges; nos fermiers lui confient quelquefois la conduite de la première paire de bœufs dans leurs grands attelages, et son instinct passe pour être tellement sûr, que les Cafres et les Hottentots ne touchent jamais aux fruits qu'il rebute.

J'arrive à la maison de paix, où l'accueil le plus cordial m'attendait comme toujours.

Honneur aux frères unis, si doux, si simples, si modestes! Leurs vêtements ressemblent à ceux des quakers. — L'ordre, la propreté règnent dans leurs murs.

Une première mission fut tentée là même, en 1737, par le Morave Schmidt; mais, vaincu par les obstacles, il revint en Europe en 1744. En 1792, avec permission de la compagnie des Indes orientales, nouvelle tentative de Maziveld, Schwein Kühnel, couronnée de plus de succès; et la mission actuelle s'éleva, prospère aujourd'hui, sur les ruines en quelque sorte sacrées de la hutte et du jardin de Schmidt.

Gnadenthal est paisible, au milieu de hautes et belles montagnes. Ses principaux édifices occupent l'entrée du vallon. L'église, fondée en 1797, domine le reste; bâtiment oblong, badigeonné en blanc, toit de chaume. L'intérieur en est très-propre, garni de bancs; la chaire est un simple pupitre placé sur une estrade. Les hommes et les femmes sont séparés à l'église. On ne demande jamais d'argent aux visiteurs; mais aux entrées s'ouvre un tronc où chacun dépose ses offrandes, d'ailleurs volontaires. Les greniers occupent le haut de l'église. Le trésor, que composent les produits de la fabrication, la vente du vin, les dons des voyageurs, est commun à tous.

De beaux chênes ombragent les demeures des missionnaires, autour desquelles sont une manufacture de couteaux, une forge, un moulin à eau, un pressoir, un hangar au tabac, un cellier,

un poulailler, une vacherie, des magasins; bâtiments tous couverts en chaume. Près de l'église s'étend un beau jardin qui produit des fruits et des légumes; au delà vient le vignoble; puis un grand cimetière. Une maison est spécialement consacrée aux repas et à la prière des missionnaires, dont chacun doit exercer un métier. Les fermiers préfèrent la coutellerie de Gnadenthal à celle d'Europe.

L'établissement est fourni d'eau par la petite rivière du *Babouin*, qui vient du kloof de ce nom, et se jette dans la Zondereinde, après avoir arrosé toute la vallée, où s'étendent beaucoup de petits jardins distribués aux familles hottentotes, qui les perdent dès qu'elles cessent de travailler et de se bien conduire. De là, partout bon ordre et décence. Les huttes des Hottentots s'élèvent au milieu des jardins.

Gnadenthal peut avoir environ quatorze cents âmes de population. A dix heures du matin, sept ou huit cents hommes et femmes se rendent à l'église au son de la cloche; plusieurs encore avec le kross ou manteau de peau de mouton, mais tous ayant culottes, jaquettes de laine, chemises, chapeaux, souliers. Les femmes sont en majorité vêtues à l'européenne. Le service se fait en hollandais. On y chante des psaumes à l'unisson avec une justesse et une harmonie qui justifient la réputation d'aptitude musicale faite aux Hottentots par tous les voyageurs. Il y a, d'ailleurs, quelque chose de prodigieux dans leurs progrès en horticulture et en économie domestique. Les huttes les plus pauvres ne sont plus hémisphériques, mais quadrangulaires oblongues, mesurant dix à quinze pieds de long sur huit à dix de large; couvertes en nattes, plancher de terre, portes basses. Une table, deux ou trois chaises, un coffre, en forment tout l'ameublement. D'autres, mieux construites, ont deux pièces. Plusieurs sont en briques et plus élégamment bâties... Mais ce qui charme

surtout, comme indice d'une civilisation relativement très-avancée, c'est le salut gracieux dont les habitants accueillent le voyageur à son passage. Il y a toujours plus de femmes que d'hommes présents à la station, parce que ces derniers se louent aux fermiers voisins, en laissant sous la protection des missionnaires leurs femmes qui travaillent à la broderie et font des nattes, et leurs enfants que l'on instruit avec soin dans des écoles à la Lancastre.

Je traverse successivement Swellendam, village qui se forme ; et Zuurbrack, institution encore dans l'enfance. Ce dernier village, habité par quelques centaines de Hottentots, est bâti dans une vallée qu'arrose une petite rivière dont les bords sont ornés de fertiles jardins, au milieu d'un sol très-sec et sans eau. Là commence une longue marche dans le désert, où l'excès de la chaleur devient un véritable supplice. Déjà, un peu après Swellendam, on ne trouve plus de fermes à blé; et, quoique le sol continue longtemps à être propre à ce genre de culture, l'excellence des pâturages y fait préférer partout l'éducation des bestiaux. L'attérage de Mossel-Bay (baie des Moules), que j'atteignis bientôt, est difficile, à cause des rochers qui le bordent et qui s'avancent au loin dans la mer; mais les environs en sont parsemés de bonnes habitations. Le voisinage d'une fontaine, commode pour l'aiguade des vaisseaux, en fait un point intéressant, et l'on y pêche beaucoup d'huîtres.

Près de la ville de George's-town, où rien ne devait m'arrêter, je gravis une haute montagne du haut de laquelle j'eus la vue complète de cette terre découlant le lait et le miel, de ce paradis à l'air pur et frais, rempli du parfum des fleurs. Tout ce pays, que Levaillant désignait sous le nom d'Autenïquois (l'*Houtniquas* d'autres voyageurs), est des montagnes à la mer habité par des colons qui élèvent quantité de bestiaux,

font du beurre, coupent du bois de charpente, recueillent du miel et transportent le tout au Cap; ce qui serait presque de l'opulence. Pourtant ils habitent des halliers enduits en terre; n'ont pour lit qu'une peau de buffle suspendue à quatre poteaux; une natte pour porte et fenêtre, et pour tout mobilier deux ou trois mauvaises chaises, quelques planches, une sorte de table, un coffre; mais ils ont en abondance du poisson qu'ils pêchent dans la mer voisine, du gibier, des légumes et des plantes de toute espèce, que leur fournit un sol excellent, fécondé par des irrigations naturelles dues aux montagnes boisées de l'Ouest qui arrêtent les nuages et les brouillards que le vent d'Est enlève à la mer, et distille ensuite en pluies fécondantes.

Le pays des Houtniquas est entre la baie des Moules et Plattenbay, bien plus spacieuse, très-ouverte, d'un ancrage sûr et offrant un bon mouillage aux plus gros navires. Elle abonde en poissons, en excellentes huîtres, et les environs en sont couronnés de bois magnifiques.

Non loin est Pacaltsdorp, très-beau village habité par des Hottentots, et fondé en 1813 par l'illustre missionnaire qui lui a donné son nom, et dont le portrait est encore chez plusieurs des habitants comme monument de ses bienfaits et de leur reconnaissance. Connu d'abord sous le nom de Hoogkraal, tout y est changé, surtout depuis 1819. On y a construit un mur d'enceinte. Les rues en sont tirées au cordeau et parallèles les unes aux autres. L'église est une des plus belles de la colonie. Le malheur veut qu'il s'y trouve beaucoup d'aveugles de naissance, d'impotents, de paralytiques; mais l'esprit de charité qui en anime les citoyens y a placé le remède à côté du mal. Ils ont quatre juges choisis entre eux et chargés d'accommoder leurs différends. L'instruction des enfants y est très-soignée. Je vous ai dit plus haut comment on y entend la discipline militaire; et

en quittant cet heureux village j'ai senti se renouveler les regrets que m'avait laissés mon départ de Gnadenthal.

Plus rien de remarquable dans ma course jusqu'à Uitenhagen, et Béthelsdorp, où j'arrive après avoir franchi rapidement la Camtous, jusqu'ici la seule grande rivière du pays, avec la Breede, près de Swellendam, et la Gauritz, en avant de George's-town. Plus rien de remarquable... J'ai tort... A mesure qu'on s'éloigne de la capitale, les campagnes deviennent plus riches, le sol plus fécond, la nature plus fière. Les hauteurs présentent des points de vue charmants; et cette richesse, de moment en moment moins cultivée, contraste d'une manière frappante avec la sécheresse et l'aridité de beaucoup de terres du Cap. On y voit toujours moins ce mélange de la végétation indigène avec celle que les colons ont apportée dans le pays, et qui ferait douter quelquefois si l'on est en Europe ou en Afrique; enfin la création animale elle-même reprend son caractère propre; et sans parler des singes qu'on trouve dans toutes les gorges de montagnes et dans toutes les parties boisées du Plattenbay et même avant, j'ai déjà vu des buffles et des hippopotames, des gazelles, des éléphants. A mesure que deviennent plus rares les habitations des fermiers à demi civilisés, partout semblent se multiplier les kraals des véritables sauvages; et les forts de sûreté, bâtis le long de la côte à moins longs intervalles, annoncent l'approche de la frontière.

Uitenhagen est destinée à devenir un jour, peut-être, la capitale des districts orientaux, comme le Cap l'est aujourd'hui de ceux de l'Ouest, ainsi que de toute la colonie.

Béthelsdorp, voisine de la baie d'Algoa, station fondée en 1802 par Van der Kemp, est un village de cinquante à soixante maisons, bâti au penchant d'une colline, sur un sol maigre, léger, presque sablonneux, où croissent le *protea argentea*, divers

cactus, l'*aloes perfoliata*, et où dominent partout les plantes grasses. Malgré les désavantages de sa situation, son état dès 1825 était des plus satisfaisants; et, riche, prospérant de jour en jour davantage, il payait déjà au gouvernement un impôt assez considérable.

Le port Élisabeth présente un contraste affligeant; c'est une ville encore petite et bâtie au pied d'une colline que les vagues baignaient autrefois. La population en est formée presque tout entière de négociants anglais. Dans les environs, sont plusieurs kraals de Fingos, tribu cafre refoulée par la guerre, plus noirs, plus robustes, plus grands, mieux formés que les Hottentots, et qui gagnent leur vie à charger et à décharger les navires. Leurs huttes sont rondes, avec une porte de deux à trois pieds de haut, et un juchoir de poules au sommet. Quelques peaux leur servent de vêtements et de coucher; un pot de fer est toute leur batterie de cuisine; et ils partagent leurs travaux avec trois ou quatre cents Hottentots, tous hideusement adonnés à l'ivrognerie, leur première ou plutôt leur unique passion. Il y a quelques années qu'un Hottentot vint proposer à un habitant de lui vendre son enfant pour un dollar (trente-six sous de France), afin de se procurer de l'eau-de-vie, dont il ne pouvait plus se passer.

Les choses ne vont pas mieux dans le village d'Algoa, sorte de faubourg d'Élisabeth, formé d'une soixantaine de maisons bâties sur le sable, au pied d'une colline qui borde la mer, et qu'habitent d'autres ivrognes hottentots, qui couchent souvent plus de vingt ensemble dans de misérables huttes. La ville est pourtant importante par sa situation, comme lieu de relâche des vaisseaux chargés pour les districts orientaux de la colonie.

Après avoir passé la grande rivière Sunday ou du Dimanche, j'arrive à l'intéressante station d'Énon, fondée en 1818 sur la

rivière Blanche, détruite par les Cafres en 1819, et reconstruite plus belle dès l'année suivante. Son voisinage des montagnes l'expose à des vents violents; les chaleurs ou les porcs-épics en détruisent souvent les cultures. On y voit beaucoup d'animaux sauvages et surtout d'éléphants, dont la marche est si tranquille, qu'ils s'approchent souvent à cinq ou six pas avant qu'on s'en soit aperçu. D'Énon, je redescends vers la mer jusqu'à Théopolis, autre station qui date de 1814, et dont à dix lieues à la ronde les environs sont charmants, semés de collines couvertes d'arbres, mais si petits qu'on les prendrait pour des buissons.

Je touche enfin à Graham's-town, capitale de l'Albany, le principal des districts de l'Est; et pour moi, point d'arrêt nécessaire. J'y trouve mes wagons et mes équipages qui m'y attendent depuis un mois; j'y reçois les contingents militaires; j'y prends les ordres des chefs pour la campagne. De là tout naturellement, visites sans fin, revues, inspections; tous détails dont je vous fais grâce... pour ne vous occuper que du pays et des habitants, qui vous intéressent beaucoup plus.

Graham est dans un fond, entourée de montagnes verdoyantes, dont quelques-unes offrent des sites d'une grande beauté, où des ravins, couverts de frais ombrages et tapissés de fleurs, contrastent par leur riant aspect avec des précipices rudes, escarpés, et où gronde sans cesse le bruit des torrents, ou qui retentissent pendant la nuit des cris des animaux sauvages auxquels ils servent d'asile.

Toute la population de la ville est anglaise. Cowper Rose, en 1828, y comptait trois mille âmes, tant habitants que soldats. Cet effectif peut avoir beaucoup augmenté depuis par la facilité avec laquelle on accordait des concessions de terrain à tout individu qui se présentait. Grande, laide, mal bâtie, Graham était, dans l'origine, un simple poste militaire, dont le feuillage des

mimosas ombrage les principales rues. C'est sous ces arbres que M. Graham, le premier officier anglais qui ait commandé dans le pays, posa sa tente; ce qui explique comment on a donné son nom à la cité. Des baraques et des maisons y furent promptement élevées; puis une église pour le culte national; puis successivement des chapelles pour les anabaptistes, les wesleyens, les indépendants et autres religionnaires de toutes dénominations. On y voit un beau bâtiment qui malheureusement n'est qu'une prison. On y voit aussi une bibliothèque, qui pourrait bien y être un établissement de luxe. On accuse les officiers d'indolence, les marchands de paresse, les soldats et les ouvriers d'ivrognerie. J'ignore si l'institutrice de jeunes demoiselles, le tailleur de Londres, les accordeurs de pianos et le peintre que Cowper Rose y a connus y ont bien fait leurs affaires... On amène souvent par Graham au Cap divers animaux curieux qui ne se trouvent plus que dans le Nord : des girafes, des gnous, des zèbres...

Du reste, beaucoup de mouvement dans tout le pays, comme autour de toutes les villes relativement considérables. Indépendamment des soldats qui affluent par toutes les routes de l'Est et du Nord, on y voit arriver au marché les wagons chargés des denrées locales ou étrangères. Ici, c'est un fermier, le front couvert d'un chapeau à larges bords, orné d'une plume d'autruche, et sans autre vêtement qu'une peau de mouton, voiturant, pêle-mêle avec ses ustensiles de ménage, des œufs, des plumes d'autruche, diverses peaux d'animaux sauvages, fruits de ses chasses aventureuses; là, c'est un marchand dont les wagons sont remplis de dents d'éléphants et d'hippopotames qu'il rapporte du Nord, et va vendre au Cap, en y mêlant, à son passage dans les diverses contrées, les manteaux et les armes des Betchouanas et des Griquas, les ornements, les amulettes,

dont la coquetterie et la superstition lui promettent le débit, la sagaie du Cafre, les flèches empoisonnées du Bushman, des outils et surtout des haches, que l'industrie du pays n'a pas encore su perfectionner. Plus loin, le chariot du missionnaire est arrêté dans sa marche par les naturels, que groupe autour de lui une curiosité inquiète ou l'espoir d'obtenir quelques présents; car la réserve et la discrétion ne sont pas la vertu du Cafre.

Mais une famille nomade, une caravane de marchands sont-ils surpris par la nuit? Voyez... les bœufs dételés paissent tranquillement l'herbe qui croît autour du camp, ou s'en écartent quelque peu quand les hurlements des bêtes sauvages ne les effrayent pas. Un feu s'est allumé, même dans les plus grandes chaleurs : marchands, voyageurs, fermiers, la femme, les enfants de la ferme, le conducteur, prennent pêle-mêle place tout autour. On mange, on cause ensemble; et, la soirée finie, vers onze heures et demie ou minuit, on vá dormir dans les chariots jusqu'à l'aube du lendemain.

Deux préoccupations se partagent la vie des habitants de ces contrées : la chasse contre les animaux sauvages dont le pays abonde, et la crainte des Cafres.

En guerre ou en paix, on ne parle sans cesse que d'invasions de tribus cannibales. De là, des alarmes continuelles et l'obligation de se livrer à une surveillance des plus actives. Des hordes chassées de leur pays par des sécheresses, par la mortalité des bestiaux, par l'agression de tribus que la faim presse également et plus fortes qu'elles, ont passé le fleuve ou descendent de la montagne. Cent mille hommes arrivent; on les a vus. Alerte! Tous les fermiers sont sur pied... On s'arme ou l'on fuit de toutes parts.... Souvent il n'y a pas vingt personnes.

Ces craintes ont surtout pour date et pour cause les conquêtes

et les cruautés du fameux Chaca, chef des Zoulas, qu'on a flatté sans doute en le surnommant l'Alexandre de l'Afrique méridionale; Chaca, dont les guerriers, mieux armés que les Cafres, ont toujours été de son temps et sont encore aujourd'hui la terreur de toutes les tribus orientales.

Au reste, si les Cafres se réunissaient contre la colonie, ils pourraient lui causer de justes alarmes et détruire les établissements épars dans l'Albany. C'est ce qu'a trop bien prouvé l'invasion de 1834, dont ces cantons ne perdront pas de longtemps la mémoire, et dont offrent de trop funestes preuves les fermes en ruines de toute la frontière, ainsi que les décombres qui environnent Uitenhagen. C'est aussi ce qui peut, jusqu'à un certain point, expliquer la politique par laquelle les Anglais s'efforcent de les tenir continuellement en échec les uns devant les autres... Mais, rassurez-vous... ils ne le feront pas. La cruauté seule pourrait les y porter, et les Cafres ne sont pas cruels.

Leurs déprédations sont fréquentes; mais il y a rarement du sang versé. C'est l'amour seul qui les inspire. Les Cafres achètent et vendent leurs femmes; il faut bien en trouver le prix. On se réunit pour enlever un troupeau au fermier le plus voisin. On l'enlève après avoir attaché à un arbre les Hottentots gardiens, puis on s'échappe plus adroitement que le Cacus de la fable, non pas en marchant à reculons, mais en effaçant avec soin la trace des pas (*spoor*) et en évitant les postes militaires, quand on n'est pas d'intelligence avec eux pour éviter les suites des réclamations des colons.

La chasse contre les animaux sauvages, dont le pays est infesté, partage, ai-je dit, avec la crainte des Cafres, la vie des habitants de la contrée, continuellement armés contre les éléphants, les buffles, les rhinocéros.

J'avais lié une partie de ce genre avec quelques camarades, les fils d'un fermier qui retournaient chez leur père, auprès du confluent de la rivière du Petit-Poisson et de celle du Grand; quelques Hottentots, habiles chasseurs, et mon fidèle Klobo, nous accompagnaient. Nous entrâmes dans le pays en remontant la rivière du Grand-Poisson, qui, jusqu'en 1810, a été la limite orientale de la colonie. Dix ans plus tard, les Anglais contraignirent Gaïka, l'un des principaux chefs à cette époque, d'abandonner le terrain compris entre cette rivière et la Keis-Kamma, qui forme aujourd'hui la frontière; et Gaïka, forcé d'abandonner une partie des domaines qu'il tenait de ses ancêtres, regardait les Anglais comme ses oppresseurs. Avait-il tort?

A mesure que nous nous enfonçons dans le pays, les montagnes qui longent le fleuve et qui couvrent la contrée deviennent plus rudes et plus difficiles. Nous cheminons longtemps à travers un désert sauvage, silencieux. On n'y entend d'autre bruit que celui du chant brisé de l'*oiseau-cloche*, aux notes mélancoliques et douces; et de temps en temps au bord des eaux s'élèvent des amas plus ou moins considérables de pierres, comme j'en avais déjà vu sur plusieurs points dans d'autres régions, particulièrement au gué des rivières. Ces amas se nomment, je crois, *vivani*. Les Cafres, en les rencontrant, ne manquent jamais d'y jeter la leur, soit quand ils craignent un danger, soit quand ils éprouvent une fatigue. J'ai lu dans les récits de quelques voyageurs qu'un usage tout à fait semblable se retrouve sous les mêmes conditions chez plusieurs peuples du Nouveau-Monde, au Pérou; singularité qui n'a peut-être pas encore été remarquée. Sont-ce des monuments de superstition, de gratitude ou de crainte envers une divinité bienfaisante ou ennemie? Qui le sait?

Les chemins d'éléphants se dessinent à travers des ravins et

des montagnes où le chasseur d'habitude ne conçoit pas qu'on puisse éprouver de la fatigue.

Toujours plus fréquemment des pas d'éléphants plus ou moins récents, suivant l'estime de nos guides hottentots, et tous les feux d'un astre enflammé, mais point de gibier encore, sauf trois buffles paissant sur les flancs de la montagne. Sur la route, des corps d'éléphants morts et blanchissants au soleil; à côté, celui d'un rhinocéros, leur mortel ennemi.

Nous remontons toujours vers la source de la rivière du Grand-Poisson, en longeant sa rive droite. Arrivés au confluent du Petit-Poisson, sur la rive gauche, nous touchons aux lieux qu'ont habité ces Gonaquas ou Amagokuabis, si complaisamment décrits par Levaillant à la fin du dix-huitième siècle, tribu nombreuse anciennement et tout-à-fait éteinte aujourd'hui. Déjà, en 1824, les derniers Gonaquas s'étaient, depuis quelques années, réfugiés chez les Cafres, avec lesquels ils sont maintenant confondus; mais Thompson, à cette époque encore, vit un vieillard qui, sans être lui-même Gonaqua, se souvenait de la prospérité de cette nation, qui faisait paître ses troupeaux le long du fleuve en y chassant le buffle et l'élan. Toutefois, si l'on cherche en vain ici ou ailleurs ce chef Haabas, au riche manteau, et cette folâtre Narina, la Vénus gonaquase, dont l'ancien voyageur français nous a tracé de si nobles ou de si riantes images, plusieurs des traits qu'il a donnés aux Gonaquas conviennent encore à celles des peuplades hottentotes répandues dans le Sud et dans l'Est de la colonie, dont le contact immédiat des Européens n'a pas altéré les mœurs et les usages primitifs. J'en donne pour preuve la visite que je fis en ce lieu même à un kraal de Hottentots *pur sang*, construit non loin de la ferme où se rendaient les deux jeunes chasseurs qui s'étaient attachés à notre suite.

Les huttes des Hottentots ont de huit à neuf pieds de diamètre; elles sont couvertes soit de peaux de bœuf ou de mouton, soit de nattes; l'entrée en est fort basse, et le feu s'allume au milieu, ce qui les remplit de fumée. Les lits se composent d'une natte et d'une peau de mouton; on les roule le jour au coin de la hutte, après les avoir exposés à l'air extérieur et bien battus. Les Hottentots sont fort sujets à se voir infectés d'une vermine qu'ils croquent pour s'en débarrasser, ce qui semble mal se concilier avec les habitudes de propreté que je viens de leur reconnaître. Les Hottentotes surchargent avec beaucoup de soin et de recherche leurs vêtements de verroteries et de rassades, dont l'usage s'est introduit pour elles depuis l'arrivée des Européens dans le pays; mais qui remplacent mal, comme préservatif contre les ronces, les anneaux de cuir et de roseau, anciennement en usage. Il n'est pas vrai que les Hottentots s'enveloppent les jambes et les bras des intestins frais des animaux, les dévorant à mesure qu'ils se putréfient.

Les femmes se peignent et se frottent le visage d'une sorte de graisse saupoudrée d'une poussière rouge odorante, provenant de la racine dite *bouyhou* ou *buku*. Jamais les hommes ne se parent ainsi; mais ils peignent leur lèvre supérieure jusqu'aux narines.

Le mariage consiste en une simple promesse de vivre ensemble tant qu'on se conviendra. Il devient l'occasion d'une petite fête, d'un repas. Les parents donnent quelques bestiaux aux jeunes gens, qui se construisent une hutte dont ils prennent possession le jour même.

Les Hottentotes sont très-bonnes mères; leur enfant ne quitte pas leur dos, où le fixent deux tabliers, dont l'un le retient autour d'elles, et dont l'autre est placé de manière à ce qu'il ne puisse glisser. Au travail, au bal, elles ne l'abandonnent jamais.

Les enfants sont souples et vigoureux, parce qu'on les frotte de graisse de mouton. Les Hottentotes accouchent sans peine, assistées par de vieilles femmes.

A l'époque où se manifestent les infirmités périodiques propres à leur sexe, elles se tiennent à l'écart pendant toute leur durée; retraite qui n'est pour elles qu'un acte de décence et de propreté.

En cas de séparation, on doit partager les biens à l'amiable; si l'on ne s'entend pas, les familles s'en mêlent, et de là parfois des combats où le plus fort paraît le plus juste; mais ces malheurs sont rares.

La mère garde les petits enfants, si ce sont des filles; le père emmène les garçons quand ils sont grands. Les querelles sont rarement suivies de meurtres; et dans ce cas, on applique la loi du talion. La polygamie est admise, mais non généralement établie.

Un mari pourrait tuer, sans être poursuivi, sa femme convaincue d'adultère; mais cette règle admet bien des exceptions.

Les hommes sont moins recherchés dans leur parure que leurs femmes. Ils vont toujours nu-tête, sauf un bonnet de cuir quand il pleut. Ils font tous usage de sandales, et portent des bracelets aux jambes et aux bras, mais moins que leurs femmes.

Très-adroits à la chasse, ils ont pour le gibier des piéges consistant en fosses larges et profondes qu'on retrouve encore en grand nombre dans la plupart des contrées qu'ils ont abandonnées aux blancs; ils le tuent d'ailleurs à coups de flèches et de sagaie, leurs seules armes.

Leurs flèches en roseaux, très-bien travaillées, ont dix-huit pouces ou deux pieds de long; leurs arcs sont de deux pieds et demi à trois pieds, la corde en est en boyaux. La sagaie, faite d'un bois léger, est peu dangereuse à cause de sa longueur; elle ne

pluie, subdivisées par lunes. Ils ne comptent les jours que jusqu'à dix.

Quand un Hottentot est mort, on l'enveloppe dans un mauvais kross, en lui ployant les jambes : ses parents le portent dans une fosse à quelque distance de la horde, et on l'y couvre de terre et de pierres, s'il y en a. On enterre les chefs tout aussi simplement, mais avec plus de terre et de pierres sur leur tombe. Le deuil de la famille se manifeste par des cris et des hurlements. Les enfants, et à défaut les plus proches parents, s'emparent de l'héritage, mais le pouvoir souverain n'est point héréditaire. Le chef élu par la horde peut toujours faire le bien et jamais le mal; rien ne le distingue à l'extérieur; dans les conseils son avis prévaut s'il est bon. Au combat, les plus hardis marchent en tête; point de grades, point de supériorité; la victoire est l'œuvre de tous, et ne se rapporte jamais à un seul.

Les Hottentots chantent la nuit; mais ce n'est pas, comme on l'a prétendu, pour adorer la lune. Ils ne font que conter des aventures. C'est aussi la nuit qu'ils se livrent au plaisir de la danse, qu'ils aiment beaucoup. *Hou! hou!* est leur refrain ordinaire. Ils ont des espèces d'instruments à cordes, entre lesquels on distingue le *goura*, le *joum-joum*, et un tambour très-bruyant, le *romelpot.*

Le soin de surveiller les troupeaux, de les panser, de traire les vaches et les brebis deux fois par jour, de travailler aux nattes, de ramasser le bois sec, de chercher des racines, appartient exclusivement aux femmes; les hommes chassent, veillent aux piéges, fabriquent les armes, les outils.

Le Hottentot est bien conformé; sa démarche est souple et gracieuse. Les femmes, généralement très-bien faites, ont la gorge belle, les mains et les pieds petits, bien modelés, et la voix très-douce quand elles sont jeunes; mais elles deviennent

horribles avec l'âge, et seulement dès qu'elles sont mères; c'est en vain qu'alors on chercherait en elles un seul des traits caractéristiques de leur sexe.

Le Hottentot est très-timide, peu entreprenant, flegmatique, inactif et paresseux. Oublieux du passé, sans inquiétude pour l'avenir, le présent seul le touche et le préoccupe, et encore faut-il qu'il ne lui demande guère qu'un mouvement à peu près exclusivement machinal. Quant à sa voracité proverbiale, j'ai pu la vérifier au kraal même que je décris ici, sur la rivière du Petit-Poisson; car j'ai vu là, à la suite de nos chasses, quand elles avaient été heureuses, chacun de nos Hottentots manger au moins par jour dix à douze livres de viande; il est vrai qu'en telle autre circonstance il aurait su se contenter de quelques sauterelles, d'un rayon de miel, et même du cuir de ses sandales. Quelques vertus du cœur compensent ces appétits brutaux; car le Hottentot est bon, serviable, généreux, hospitalier.

Avant l'arrivée des Européens, il ignorait le commerce; il s'y livre aujourd'hui par amour pour le tabac et pour la quincaillerie.

En quittant le kraal, je me rendis avec nos deux jeunes gens à la ferme de leur père, et j'y passai la nuit, devant poursuivre le lendemain, avec plus de fatigue encore, ma course dans les montagnes à la recherche des éléphants.

Annoncés par les aboiements des chiens, nous entrâmes dans une maison grande, mais dévastée, et qui n'avait rien d'agréable. La fermière était une grosse femme aux pieds nus, en pantoufles, assise sur une chaise à coussins; masse inerte, qui ne parut reprendre le sentiment de la vie que pour s'occuper de préparer le thé. Sa fille, qui pouvait avoir seize ans, travaillait à notre arrivée dans une vaste chambre à côté; et la petite coquette, aux joues rebondies, aux yeux noirs et pétillants, ne

tarda pas à quitter son ouvrage, sous prétexte de revoir ses frères, mais sans doute aussi pour donner un coup d'œil à l'étranger. Dans une troisième chambre, deux femmes domestiques repassaient; et parmi tout cela des enfants noirs et un enfant blanc se vautraient silencieusement : tableau plus animé que gracieux.

Le chef de la famille rentra bientôt après notre arrivée; vrai paysan hollandais, flegmatique, indifférent, apathique, vêtu de la peau de ses moutons, point de bas; toujours le chapeau sur la tête et la pipe à la bouche. Un plus jeune fils parut enfin, suivi du précepteur; et des poignées de main à tout le monde engagèrent la conversation. Le précepteur est là, comme partout, moitié libre, moitié esclave; il est peu payé, mais il a une abondante nourriture et de l'eau-de-vie à discrétion. C'est d'ordinaire, aux extrémités de la colonie, un soldat anglais qui n'est pas tenu de savoir très-parfaitement ce qu'il enseigne à ses élèves, mais à qui vient souvent en aide le proverbe français, que *dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois*. Pour toute bibliothèque, un seul livre, la Bible, où se trouvait une mappemonde, devenue bientôt le texte d'une dissertation, dans laquelle la fermière prenait l'Italie pour l'Angleterre; notion que le précepteur sanctionna bravement de son autorité, sans doute par esprit de patriotisme. Cependant le père fumait une pipe après l'autre. On soupa d'un ragoût de têtes et de queues de mouton, accompagné de pain, de beurre, de lait excellent, de poissons salés. Après souper, échange de quelques mots de politique, matière sur laquelle mon hôte, heureusement pour mon habit, se montra fort réservé, pour ne pas dire très-indifférent, comme la plupart de ceux qui n'ont rien à perdre ni à gagner à la guerre présente. Puis chacun alla se coucher, en se saluant de la formule consacrée *slaap gerust* (un profond sommeil).

Le lendemain matin de très-bonne heure, je me remis en route

avec les jeunes gens, et nous rejoignîmes le gros des chasseurs.

Enfin, toujours gravissant des montagnes ou descendant des ravins couverts de broussailles, par des routes de moment en moment plus difficiles, nous atteignîmes la contrée des éléphants. Nos guides nous en faisaient distinguer les traces empreintes sur le sol, et leur expérience leur indiquait aussi la date du passage de ces animaux. Bientôt les chasseurs se répandirent dans la forêt, en y apercevant une troupe de huit éléphants, et la chasse commença. L'un d'eux tomba sous le feu du chef; les autres s'enfuirent, et nous nous mîmes à leur poursuite, après nous être armés chacun de bâtons enflammés destinés à mettre le feu aux herbes, afin d'arrêter les éléphants dans le cas où, devenus furieux, ils se retourneraient inopinément contre le corps des chasseurs. La nuit était arrivée; et rompu de fatigue, tandis que tous mes compagnons marchaient en avant, j'étais, moi, resté seul en arrière avec Klobo, qui ne me quittait jamais. Nous suivions péniblement un sentier des plus étroits, au milieu d'une épaisse forêt. Tout-à-coup nos ténèbres s'éclairent d'une vive lumière, et nous voyons de loin, bien au-dessous de nous, au milieu d'un cercle de flammes, une troupe d'éléphants en fuite et nos compagnons qui les poursuivent. C'était un spectacle des plus imposants que celui de cet incendie, dont l'éclat s'augmentait du constraste des noires colonnes de fumée tourbillonnant autour des arbres, et les enveloppant en spirales capricieuses de leur pied jusqu'à leur sommet, ou parfois traversant horizontalement les masses quand le vent leur imprimait une direction contraire. Mon attention était absorbée, et j'étais loin de soupçonner le danger qui me menaçait; mais Klobo, plus sage et plus expérimenté, veillait pour moi. Je voyais pourtant sans trop la distinguer une masse rembrunie se mouvoir entre les arbres et prendre le sentier que nous suivions.

— Fuyons, meinherr! s'écrie Klobo.

— Un rhinocéros!

— Il n'est plus temps! le voilà sur nous : et maintenant, du courage! mais surtout ne nous pressons pas... Imitez-moi.

Il fait feu sur le redoutable animal qui avançait toujours, et se jette de côté, aussi loin que le permet l'étroit espace, en rechargeant son arme : il l'avait touché, mais pas mortellement. Moi, comme par instinct, me plaçant en face, je lui lâche aussi mon coup de fusil, et me jette à mon tour de côté, à l'imitation de Klobo, qui le salue d'une troisième décharge, beaucoup plus heureuse; car cette fois il resta sur la place. Ainsi, victoire à Klobo! Nos camarades, déjà en chasse, n'arrivèrent que pour assister à son triomphe.

— Vous l'avez échappé belle! me dirent-ils; vous deviez être écrasés par le rhinocéros. Doué d'une ouïe très-fine et d'un odorat excellent, il vous avait depuis long-temps entendus et sentis, mais heureusement pour vous qu'il y voit fort mal; aussi le meilleur moyen de n'en être pas aperçu est-il de le tirer en face, comme l'a fait Klobo. Au reste, ce n'est pas à vous qu'il en voulait, puisqu'il n'arrachait pas l'herbe avec sa corne; il fuyait seulement devant les éléphants, effrayés par l'incendie; et si nous l'avions blessé, c'est contre nous qu'il se fût retourné; car, dès qu'il est furieux, les flammes même ne l'arrêtent pas.

J'ai pu reconnaître par expérience qu'on a beaucoup exagéré en prétendant que la peau du rhinocéros est impénétrable à la balle; mais elle l'est vraiment à la flèche, surtout quand on l'a séchée; aussi les habitants s'en font-ils des boucliers.

Nous nous remîmes en route de nouveau, à la recherche des éléphants, guidés vers leurs retraites habituelles par le nombre toujours croissant des *speckboom*, arbres dont les bourgeons sont

leur nourriture de choix. Nous ne tardâmes pas à en reconnaître jusqu'à dix, dont quelques-uns paissaient sans bruit, tandis que les autres se reposaient tranquillement à l'ombre d'un fourré. Nous eûmes aussitôt mis pied à terre, et nous attachâmes nos chevaux aux arbres, la tête tournée du côté du danger, en les entourant de fiente d'éléphant. Pourquoi ? je l'ignore. Est-ce une superstition locale, ou croit-on par là mieux attirer l'énorme gibier? Bientôt après le feu commença, et l'on tua trois éléphants qui n'avaient encore que neuf pieds de haut. Nos gens les dépecèrent aussitôt, et en mirent à part, pour les faire cuire sur des charbons, le cœur, qui est énorme, la trompe et le pied, tous morceaux excellents; mais le pied est le plus délicat de tous.

On avait formé pour le lendemain le projet d'une chasse au buffle; mais il ne s'en trouva point, probablement parce que nous étions assez loin des bords de la rivière que fréquente particulièrement cet animal, extrêmement farouche et dangereux à attaquer en plein bois, mais qui, en plaine, craint l'homme et le fuit. Le moyen le plus sûr de le prendre est de le faire harceler par de bons chiens, en le tirant pendant qu'il se défend contre eux. En revanche, nous tuâmes encore plusieurs éléphants. Nos chasseurs prétendaient qu'on en voit quelquefois jusqu'à trois mille en troupe, ce qui me paraît exagéré. L'un d'eux se vantait d'en avoir tué huit cents en vingt mois, dont quatre cents avec son fusil; mais il avouait avoir couru beaucoup de dangers dans plusieurs de ses expéditions.

De retour à Graham, où les nouvelles du Cap parviennent ordinairement tous les neuf jours, je reçus l'ordre d'en partir pour me porter en avant. En remontant un peu vers le Nord, je visite, sur le territoire neutre, l'établissement de la rivière du Chat, fondé, en 1829, au bord de cette rivière même. Je tire ensuite au Nord-Est pour voir Chumie, station très-florissante,

établie sur un sol très-fertile, assez près de la source de la Keiskamma; enfin, redescendant vers le Sud-Est par un très-mauvais chemin, dans une contrée très-montueuse couverte de buissons de plusieurs pieds de hauteur, j'arrive, après avoir repassé la Keiskamma, au fort Wilshire, bâti sur la rive gauche pour la garde de la frontière.

Le pays est ici essentiellement différent du Cap. Arbres, fleurs, animaux, peuple, tout y est nouveau. La terre reverdit après une pluie; les arbres s'y montrent très-petits, mais variés en espèces, comme les fleurs et les arbrisseaux. Là brillent l'euphorbe, le mimosa au vert tendre, à la fleur jaune, à l'épi blanc de lait; plusieurs jasmins, le boom de l'éléphant, le géranium, l'aloès; là se multiplient à l'infini plusieurs plantes parasites et rampantes, et le bord des rivières se couronne d'arbres géants.

Nous reçûmes la visite des Cafres de la rive opposée. Les femmes, à la démarche légère et gracieuse, très-gaies, très-causeuses, très-minces, portaient sur leur tête de petits paniers de jonc de formes élégantes et variées remplis de lait caillé.

J'ai vu la foire hebdomadaire de Wilshire, où ne se rassemblent jamais moins de douze cents individus, et qui, ce jour-là, en réunissait bien quinze cents. C'était un spectacle curieux et pittoresque que de les voir descendre de la montagne, portant sur leur tête leurs marchandises, peaux de bœufs, cornes, nattes, paniers. A mesure qu'ils arrivaient, ils s'asseyaient sur plusieurs rangs, étalant devant eux leurs denrees, en échange desquelles ils recevaient des couteaux, des haches, des boutons. Ils aiment peu l'argent monnayé, et les femmes préfèrent les mouchoirs à toute autre chose.

J'ai enfin passé la Keiskamma, et je suis en pays ennemi.

## CHAPITRE TROISIÈME.

Mount Coke. — Station de la rivière des Buffles. — Arrivée à la Key, où l'on chasse à l'hippopotame et à l'éléphant. — Généralités sur les diverses tribus de la Cafrerie. — Koussas ou Amakosæ. — Tambouki ou Amatimba. — Amapondas. — Zoulas. — Port Natal. — Histoire du pays et de la guerre des Boers avec les Cafres, depuis son origine jusqu'à l'époque actuelle. — Affaire de la rivière des Fourmis blanches. — John Murray et Sarah Mac-Farlane; Karel Dunker. — Enlèvement de Karel Dunker et de William Compton.

AU MÊME.

Du camp de la rivière des Fourmis blanches, le 5 novembre 1842.

J'ai fait bien du chemin, comme vous voyez, mon ami, depuis ma dernière missive; car me voici en pleine Cafrerie, à une médiocre distance du port Natal.

Dès qu'on a franchi la Keiskamma, le pays change entièrement d'aspect. Très-accidenté dans la colonie et brûlé du soleil, il présente ici de belles plaines et quantité de petites vallées verdoyantes : près du Cap, des montagnes couronnées de rochers perpendiculaires; ici, des montagnes entièrement boisées répandant une douce fraîcheur, et partout de brillants acacias. Plus de chemins tracés nulle part; mais le pays est très-peuplé. J'ai compté jusqu'à douze kraals dans une vallée de moins de deux lieues de circonférence. On traverse successivement un grand nombre de cours d'eau, tous peu considérables, mais tous se rendant à la mer, et dont les rives sont couvertes d'arbres touffus, peu élevés, variés en espèces. Le figuier sauvage et le prunier y contrastent avec le saule pleureur; l'arbre de

fer avec le caféier cafre, aux feuilles de palmier, arbre généralement peu élevé, mais qui atteint vingt pieds de haut dans les environs de la rivière du Poisson.

En approchant des fleuves, le pays est montueux et couvert d'arbustes en fleurs; puis viennent des plaines couvertes de mimosas.

L'été passé, la sécheresse y est horrible. On n'y trouve pas beaucoup d'animaux, parce que les Cafres en épuisent la contrée; pas un oiseau auquel on ne donne la chasse; on n'y rencontre guère que des bestiaux. Une caravane plus ou moins nombreuse, composée des voyageurs, de quelques Hottentots servant d'escorte, d'hommes du pays servant de domestiques ou d'interprètes, est toujours accompagnée d'un ou de plusieurs chariots, de chevaux de main et d'un troupeau de bœufs et de moutons pour les approvisionnements.

On s'arrête pendant la chaleur, et le soir on campe au bord des rivières; des tentes ou des chariots servent de logement pour la nuit, et l'on est debout au lever de l'aurore. Je remarque un de nos bivouacs au bord de la Keiskamma, bivouac d'un effet tout-à-fait pittoresque, au milieu d'un taillis épais, d'où la fumée bleue des feux s'élevait parmi les mimosas et les jasmins.

Le lendemain de notre départ du fort, nous étions à Wesleyville, premier établissement missionnaire, fondé en 1823 en Cafrerie, au delà de la Keiskamma, sur une colline baignée par une des branches du Chilumi. Le concours des curieux donna beaucoup de mouvement à notre arrivée dans cette petite localité ordinairement si tranquille. Le paysage y est enchanteur; les blanches maisons de la station couronnent de tous côtés la colline; des champs et des jardins y bordent une riante rivière, dont les eaux paisibles serpentent au travers des arbres. Tous se montraient heureux de recevoir des boutons et des grains de

verroterie : les hommes nous divertissaient par leur surprise à la vue des fusils et de leurs effets; les femmes déployaient pour nous plaire tous les artifices d'une innocente coquetterie, et les jeunes filles reconnaissaient les chefs surtout à la plus grande richesse des poignets de leurs chemises.

Je visitai l'école, où quelques enfants apprennent le hollandais et le cafre.

Le service divin y fut célébré par le missionnaire; les prières étaient faites partie en hollandais, traduites en cafre par un interprète, et partie en langue nationale.

Je place ici comme échantillon des talents poétiques et des sentiments religieux de nos nouveaux chrétiens d'Afrique, une espèce d'hymne composé par un Cafre, membre de l'Église, et recueilli par les missionnaires :

« Celui qui est notre manteau de consolation, le donneur de la vie, l'ancien d'en haut, est le créateur des cieux et des étoiles toujours étincelantes. Dieu est puissant dans les cieux où les astres décrivent leurs routes. Nous l'invoquons sur son trône comme notre guide; car il fait que l'aveugle voit : nous l'adorons comme seul bon; car il est notre seul refuge, notre seul bouclier; et là haut, ce dispensateur de la vie est le créateur des cieux. »

Quand bien même le chef de la station y aurait un peu mis du sien, il faudrait toujours y reconnaître de la part de l'auteur, encore à demi sauvage, une aptitude qui promet tout de la part de ces peuples quand de plus longues habitudes de civilisation auront développé leurs dispositions naturelles.

Plus loin est Mount-Coke, à quinze milles au delà de Wesleyville, près de la rivière des Buffles, et dont la fondation remonte à 1825. Elle est située sur une montagne que les naturels appellent, à cause de sa beauté, Kanyela ou *rayon de lumière*;

et enfin sur la rivière même des Buffles est une troisième station, créé en 1826, par le missionnaire Brownlie, et la dernière de ces côtés; sauf pourtant Vostanie, fondée beaucoup plus loin au Nord, en 1830, sur la rivière Bashie ou Saint-Jean.

Jusqu'au fort Wilshire, ma marche avait été fort accélérée; mais elle se ralentit nécessairement beaucoup, à cause de la difficulté de hisser les chariots sur les montagnes ou de les faire descendre sur le bord des rivières, en s'ouvrant un passage à travers les arbres, très-souvent la hache à la main, sans parler de la curiosité incessante des naturels, qui parfois y devient un obstacle de plus. Il n'est pas rare de rencontrer des voyageurs montés sur des bœufs, ayant dans le cartilage des narines, percé de part en part, un morceau de bois d'un pouce de grosseur et de huit de longueur, aux deux extrémités duquel s'adapte une courroie qui sert de bride : ces sortes de montures s'appellent *pelasa*.

A travers un site toujours plus sauvage et plus pittoresque, j'arrive enfin à la rivière Key, et là, j'assiste à une chasse aux hippopotames, animaux dont elle abonde : cette chasse se fait surtout de nuit. Les hippopotames sont toujours très-difficiles à prendre, parce qu'une fois effrayés, ils plongent dans l'eau et ne se montrent plus à la surface que pour respirer. On ne voit d'ailleurs presque jamais que le bout de leur museau et leurs gros yeux. On peut les attaquer avec avantage quand on les trouve sur le rivage, se réchauffant au soleil; mais il est rare qu'ils se laissent ainsi surprendre.

Un spectacle d'un tout autre genre m'attendait là. C'était la noce d'un chef, devenue l'occasion d'une réunion très-considérable dans un kraal voisin. Des sagaies étaient rangées autour de quelques huttes; des branches de saules pleureurs plantées au milieu du kraal, et les notables assis au pied de ces ombrages

artificiels. Des viandes rôtissaient sur des brasiers allumés de distance en distance, ce qui représentait assez bien, quoiqu'en grotesque, les noces de Gamache. Vinrent ensuite des danses guerrières, où les jeunes gens figuraient, placés sur plusieurs rangs, la sagaie dans la main gauche; au bruit d'un chant monotone, ils faisaient des sauts de plus de trois pieds, et toujours plus forts à mesure que le bal s'animait. Après plusieurs heures de cet exercice, on distribuait du lait à tout le monde; et ainsi finit la fête, dont, au risque de blesser un peu votre gravité de jurisconsulte, je vous ferai confidentiellement connaître un épisode qui m'est personnel. Une jeune fille vive et sémillante, aux traits nobles, à la taille svelte et élancée, charmante, en un mot, sauf son badigeonnage d'ocre rouge, paraissait m'honorer d'une attention toute particulière; et, sans doute pour m'en offrir une preuve, saisit sur son kross l'un des mille insectes qui en parcouraient les plis, et me le présenta délicatement des deux doigts avec un gracieux sourire. Qu'auriez-vous fait à ma place? Hélas! insensible que je suis, je repoussai le gage précieux; mais elle, sans trop paraître blessée de mon refus, se mit à le croquer à belles dents, en riant beaucoup. Que dites-vous de ma bonne fortune?

La rivière Key est la plus grande du pays, et diffère des autres en ce qu'elle a sur ses bords peu d'arbres, mais beaucoup de gros rochers. Elle est en certains endroits bordée d'une ligne de rochers verdoyants qui, pour d'autres, n'offrent que d'affreux précipices aux parois escarpées. En hiver, c'est un torrent qui entraîne arbres et tout dans son cours destructeur.

L'*incagolo*, espèce d'abricot propre aux montagnes de la rivière Key, est un fruit sain et fort bon; mais beaucoup d'autres fruits de cette contrée sont empoisonnés; aussi les Cafres et les Hottentots ne touchent-ils jamais à ceux que repousse ou rejette

le chacma (*cynocephalus porcarius* des naturalistes), sorte de singe fort commun dans toute la région Sud de l'Afrique australe, depuis le Cap où il remplit la montagne de la Table, jusqu'aux confins de la Cafrerie.

On n'a rien à craindre des bêtes féroces dans ce pays. On y traverse un vaste espace de terrain sans rencontrer un être vivant, sauf quelques antilopes : quant aux animaux sauvages, il faut les aller chercher dans leurs tanières. J'ai dû faire, pour retrouver des éléphants, plus de trente milles et m'enfoncer bien avant dans les montagnes qui s'élèvent au Nord-Est de la Key. Les naturels, d'ordinaire si apathiques et si indolents, déploient alors une adresse et une ardeur extrêmes. Arrivés sur le théâtre de la chasse, ils cernent l'animal, l'attaquent avec la sagaie, le poursuivant ou le fuyant tour à tour pour tromper sa prudence ou se dérober à sa fureur, quand une fois ils l'ont excité par des démonstrations trop évidemment hostiles. Il faut les voir le suivre en calquant silencieusement en quelque sorte leurs pas sur les siens; puis tout-à-coup, à ce silence, à cette réserve, succède une attaque brusque et rapide, qu'accompagnent des cris de triomphe. Comme je l'ai déjà vu faire sur la rivière du Poisson, des chasseurs mettent le feu aux arbres et aux taillis pour lui barrer le passage en lui opposant un rempart de flammes, quand ils craignent de ne pouvoir autrement se dérober à ses atteintes; mais, la bête tuée, ils se prosternent autour d'elle, s'affligent de sa mort, et cherchent à s'en disculper en l'attribuant à un accident. Puis ils coupent la trompe en chantant : « L'éléphant est un grand chef, et sa trompe est sa main. » Est-ce superstition? est-ce hommage rendu à la noblesse de cette imposante créature? est-ce orgueil des vainqueurs qui cherchent à rehausser leur victoire en en glorifiant l'objet?

Une fois la rivière Key passée, j'entre vraiment en campagne.

Les marches, les contre-marches qui m'ont amené sur les rives de la rivière des Fourmis blanches, d'où je vous écris, seraient pour vous de peu d'intérêt; mais vous voudrez connaître les habitants du pays et ce que j'ai pu recueillir de leur histoire.

L'immense contrée vulgairement appelée Cafrerie, et qui s'étend des rives de la Keiskamma, au Sud, à la baie Delagoa, au Nord, le long de la mer des Indes, est peuplée de plusieurs nations appartenant toutes à la même race d'hommes. Cette race ne s'étend pas seulement sur cette côte, elle se répand encore du côté opposé du continent africain, sur l'Atlantique, et au centre de l'Afrique australe, entre les deux Océans. Ainsi, les Koussas ou Amakosæ, appelés aussi proprement Cafres, les Tamboukis ou Amatymbæ, les naturels de Hambona, les naturels de Natal, les naturels de la baie Delagoa, ceux de Mozambique, peut-être les Damaras de la côte occidentale, au-delà du pays des Namaquas, les Betchouanas de l'intérieur enfin, seraient tous des Cafres et appartiendraient tous à une souche commune, si du moins on en juge par l'analogie de leur langage, de leurs coutumes, de leurs mœurs. On peut remarquer en effet que le dialecte betchouana ou séchuana des tribus intérieures diffère peu de celui des Damaras et des Delagoans; et le fond de tous ces dialectes est évidemment le même.

Notre ami Lacombe vous fera part de ses observations sur les nations occidentales et sur celles du centre. Je ne vous parlerai, moi, que de celles au milieu desquelles je vis.

Les Amakosæ s'étendent le long de la côte, de la frontière de la colonie à la rivière Bashie ou Saint-Jean, l'espace de deux cents milles de long sur soixante à soixante-dix de large. Leur contrée est plus populeuse qu'aucun des districts de la colonie ou qu'aucun de ceux de l'intérieur.

Dépossédés depuis à peu près vingt-trois ans des territoires

compris entre la Keiskamma et la rivière des Poissons, et, dès lors plus à l'étroit, il faut qu'ils perfectionnent leur agriculture pour pourvoir à leurs besoins, ou ils ne pourront prévenir chez eux la famine qu'en recourant comme autrefois au pillage.

Au Nord des Amokosæ viennent les Tambonkis ou Amatymbæ, qui leur ressemblent par le langage, par les mœurs, par les manières. Ils s'étendent de la rivière Swart-Key, sur les frontières de la colonie, jusqu'à la côte de la mer, et se confondent avec d'autres tribus que les colons nomment en général Tamboukis. Ils s'étendent à l'Ouest, seulement depuis dix ou douze ans, jusqu'à la frontière de la colonie; mais jusqu'où s'étendent-ils au Nord? Il y a, du reste, beaucoup de rapports entre toutes ces tribus, au moins jusqu'à la pointe de Natal, pour le langage, les mœurs, le genre de vie.

Les plaines élevées de la rivière Key étaient autrefois occupées par des Hottentots et des Bushmen, contre lesquels, du temps de Sparmann, les fermiers faisaient des incursions pour se procurer des esclaves par force ou par achat.

Les Amatymbæ sont jusqu'à présent bons et paisibles voisins de la colonie.

En suivant la côte Nord-Est, viennent les Amapondas et enfin les Hambonas, au-delà des Amapondas et touchant au port Natal.

Des Hambonas, au Sud, à la rivière Mapouta et à la baie Delagoa, vers le Nord, et dans l'intérieur, jusqu'aux grandes montagnes des Maloutis ou pics africains qui séparent vers l'Est la terre de Natal, ou Cafrerie proprement dite, de la terre des Betchouanas ou Cafres du centre, s'étend la belliqueuse tribu des Vatwah ou Zoulas, très-faible et très-peu redoutable à son origine; mais dans le premier quart du présent siècle, son fameux chef Chaca soumit par elle ou détruisit toutes les tribus

qui existaient depuis la baie Delagoa, vers le Nord, jusqu'à l'Hambonas, au Sud, et parvint à constituer sur ce vaste territoire un véritable empire soumis à un régime exclusivement militaire.

Plus grands que les Hottentots, les Cafres mesurent cinq pieds cinq pouces en moyenne. Ils ne ressemblent ni aux Hottentots ni aux noirs de Mozambique; ils ont le nez élevé, pas trop épaté, de belles dents, de beaux yeux; la couleur de leur corps est le rouge bruni. Leurs figures sont nobles, leurs mouvements gracieux, assurés. On les a assez ingénieusement comparés à des statues de bronze, et l'on peut ajouter que la plus délicate statuaire s'inspirerait heureusement des formes de plusieurs d'entre eux. Les femmes sont moins bien que les hommes; quelques-unes pourtant sont très-belles dans leur jeunesse, et, sauf la couleur, lutteraient de grâces et d'élégance avec beaucoup d'Européennes.

Les Cafres n'épilent point leurs sourcils et se tatouent beaucoup, surtout la figure. Leurs cheveux sont très-crépus sans être jamais graissés; mais leur corps l'est beaucoup. Vivant dans un état de nudité complète, leur kross les préserve du froid, mais ne les couvre pas; ils s'en dépouillent pendant les chaleurs; et, par une sorte de contradiction assez remarquable, ils s'en dépouillent aussi quand il pleut, semblables en cela à quelques peuples de l'Amérique méridionale, qui, en temps de pluie, roulent sous leurs bras leurs chemises d'écorce d'arbre, afin de les ménager.

Les hommes mettent plus de recherche que les femmes dans leur parure; ils portent beaucoup de verroterie et d'anneaux en cuivre, des bracelets en dents d'éléphants, des colliers en os d'animaux. Ils sont moins réservés que les Hottentots.

Les femmes cafres ne font aucun cas des ornements; est-ce

parce qu'elles sont comparativement jolies? Point de bracelets de cuivre, seulement quelques grains de verroterie à leur petit tablier. Elles font remonter aux aisselles et ramènent sur la poitrine la peau dont les Hottentotes se couvrent les épaules; elles portent aussi le kross comme leurs maris, mais toujours ras.

Jamais, en quelque saison que ce soit, les deux sexes ne se couvrent la tête. L'un et l'autre portent quelquefois une plume dans les cheveux.

Le kraal est généralement placé dans un site pittoresque. Les huttes, dont l'entrée est tournée au soleil levant, affectent la forme de ruches; les hommes s'y asseyent autour du feu, leurs chiens et leurs armes à leurs pieds.

Plus spacieuses, plus élevées que celles des Hottentots, les cabanes cafres figurent une demi-sphère parfaitement arrondie. La carcasse, consistant en un treillage solide, est enduite en dedans et en dehors d'un mélange de bouse de vache et de terre glaise. L'ensemble a un air de propreté; mais la porte est étroite et très-basse, ce qui oblige à se mettre à plat ventre quand on veut entrer; précaution d'ailleurs suggérée par la prudence contre l'intrusion des animaux sauvages et les aggressions de l'ennemi. Le sol intérieur est enduit comme les murs. Au centre règne un foyer circulaire, isolé par un petit rebord circulaire aussi, de deux ou trois pouces. A l'extérieur, à cinq ou six pouces de la cabane, est creusé un petit canal pour l'écoulement des eaux, afin de prévenir l'humidité.

Les grains qui nourrissent les Cafres se broient entre deux pierres, et leur culture demande beaucoup de terrain, même pour une petite horde; des chefs secondaires nommés par le chef suprême surveillent le partage des terres labourables.

Ils font eux-mêmes leurs sagaies, et sont très-adroits dans la fabrication de leurs armes.

De charmants paniers de roseaux, ouvrage des femmes, reçoivent le lait de leurs troupeaux, et ils ont soin de les bien laver auparavant, mais plutôt sans doute pour en resserrer la texture que dans l'intérêt de la propreté; car il est constant qu'ils échaudent leurs ustensiles avec leur urine.

Ils vivent familièrement avec leurs bestiaux et ne les tourmentent point.

Une pelle ou pioche de bois est le seul instrument d'agriculture dont se servent les femmes auxquelles est abandonnée la culture des champs. Elle leur sert à gratter plutôt qu'à labourer la terre, qu'elles préparent ainsi pour la semence, étant d'ailleurs exclusivement chargées de fabriquer la poterie et leurs élégants paniers de roseaux. Elles n'ont enfin pour mobilier, dans leurs huttes, qu'un baquet, un vase pour le feu, des cuillers de bois ou de corne. Hinza lui-même, le plus grand, le plus renommé des chefs amakosæ, Hinza, qui commandait à trente mille sujets, avait pour tous meubles une natte, une pièce de vaisselle grossière, une cuiller et deux baquets.

La danse des hommes diffère essentiellement de celle des femmes, et consiste particulièrement en bonds et sauts vraiment prodigieux; mais il serait difficile d'en donner par la description une idée même approximative. Quant à leurs chants, ils sont doux et agréables, leur langue étant des plus musicales; les deux sexes sont d'ailleurs également passionnés pour le chant et pour la danse.

Par leur courage, leur hardiesse et leurs qualités physiques, les Cafres forment une mâle race d'hommes surpassant de beaucoup les autres Africains du Sud ;plusieurs voyageurs se sont accordés à leur rendre ce témoignage.

Ils sont sédentaires quand on ne les inquiète pas, parce que leurs terres sont fertiles et qu'ils s'adonnent à la culture,

quoique cet art soit encore chez eux dans l'enfance. Ils meurent à leur berceau, s'ils ne sont assaillis ni par les hommes ni par les fléaux de la nature.

Le Cafre méprise le Hottentot comme ayant vendu sa liberté aux blancs. Le Cafre est en effet haut, noble, fier; le Hottentot, au contraire, chétif, laid, morne, et le caractère moral des deux nations n'est pas moins différent que leur extérieur. Le Hottentot est imprévoyant; le Cafre a de la prévision, cultive la terre et renferme les fruits dans des magasins.

Du reste, les fermiers hollandais ont toujours regardé comme un acte de politique d'entretenir la haine qui, de temps immémorial, existe entre les Cafres et les Hottentots. Dans la guerre des frontières, on employait les Hottentots comme espions. Cette animosité, consacrée en quelque sorte par le temps comme par les passions intéressées à la nourrir, n'a rien perdu de son énergie.

Les Cafres n'ont point chez eux d'esclaves comme en ont, par exemple, leurs compatriotes de l'intérieur.

Ils montrent peu d'acharnement dans leurs guerres intestines, et laissent, après un combat, la vie aux prisonniers, aux femmes et aux enfants; mais leurs différends avec les colons les trouvent beaucoup plus implacables, probablement parce que ceux-ci les ont poussés à la férocité par d'indignes et cruels traitements.

Nos missionnaires qui ont trouvé la polygamie établie chez les Cafres sont forcés de l'y tolérer. C'est un mal difficile à déraciner, parce que cet usage se rattache à tous leurs intérêts domestiques et civils, et qu'ils tiennent beaucoup à avoir une nombreuse postérité, sans même parler de la force de l'habitude, qui leur en a presque fait un besoin. Un père exerce sur sa fille une autorité absolue et peut la marier à qui bon lui semble. Son mariage n'est souvent pour lui qu'une spéculation; il la donne à qui

lui donne le plus de bétail. Il peut même, avec son consentement, rompre le mariage et le recommencer aussi souvent qu'il lui plaît. A sa mort, son fils aîné jouit à peu près de la même autorité sur ses sœurs.

Rien de plus simple, au reste, qu'un mariage cafre. Les parents du futur sont toujours contents; ceux de la future se montrent quelquefois plus difficiles. Il devient l'occasion de danses et de festins qui durent des semaines entières.

Toutes choses ici-bas, le bien comme le mal, ont leur compensation. Le chef Hinza avait neuf femmes, et s'en félicitait sous le point de vue de l'avantage qu'il en tirait pour la culture de ses domaines; mais il se plaignait de ne pouvoir maintenir entre elles le bon ordre et l'harmonie.

Le mariage est d'ailleurs un vrai marché. Du temps de Barrow, en 1797 et 1798, une femme se vendait une vache. En 1824, la moindre en valait huit. Une des filles d'Hinza, princesse de seize ans, en fut à la même époque estimée vingt, et un père de famille en demandait cinquante à Thompson pour la sienne. J'ignore le tarif actuel, mais il est à croire qu'il n'aura pas subi de baisse; car la peine de mort portée, depuis le traité de 1835, contre tout Cafre qui passe les frontières légales, augmente beaucoup la difficulté de se procurer des moyens d'achat.

Ordinairement on n'enterre pas les morts; la famille les transporte hors du kraal, et les dépose dans une fosse ouverte, commune à toute la horde, où les animaux viennent s'en repaître. On n'enterre que les rois et les chefs, en chargeant leur cadavre d'un tas de pierres amoncelées en dôme. De là ces petits monticules rangés sur une même ligne et qu'on rencontre sur la route en beaucoup d'endroits.

Les Cafres portent le deuil de leur père en se rasant la tête. La mort d'une femme souille son mari. Il vit quelque temps

dans les bois, en quittant le kraal. Au retour, il brûle son kross de deuil. La même cérémonie a lieu pour un chef, mais le deuil se prolonge davantage.

Une des cérémonies les plus remarquables chez les Cafres est celle de la circoncision, pratiquée sur les enfants dès qu'ils ont atteint leur treizième année. On leur barbouille le corps de blanc et on les couvre de feuilles de palmier; puis ils forment une espèce de danse tandis que des femmes chantent un air monotone. Ils lèvent les mains; sont alors frappés du kirri, espèce de massue; puis souillés ou sacrés quelque temps, se réunissent momentanément dans une hutte isolée, d'où enfin ils sortent hommes.

Cette cérémonie n'a point ici, comme chez les Juifs, un caractère religieux. Elle est exclusivement civile, et ils ne peuvent même ou ne veulent en donner aucune raison, si ce n'est que cela s'est toujours fait ainsi; mais un enfant qui n'aurait pas été circoncis ne pourrait hériter de son père.

A la mort du père de famille, sa succession se partage entre les fils et la mère, à l'exclusion des filles, qui restent dans leur famille jusqu'à leur mariage; mariées avant la mort de leurs parents, elles reçoivent en dot quelques pièces de bétail.

Les Cafres ont un chef général, dont le pouvoir est très-borné, qui ne reçoit point de subsides et n'a point de troupes à sa solde, et qui, ruiné souvent par le train dont il est accompagné, devient souvent aussi plus pauvre que le moindre de ses sujets. Bien loin d'être despote, il a des conseillers sans lesquels il ne peut rien faire; mais il commande l'armée. Une queue d'éléphant est suspendue à l'entrée de son kraal, et sa personne se distingue généralement par un kross de peau de tigre et par une sorte de bandeau de verroterie qui lui ceint le front comme un diadème.

Sous un gouvernement ainsi formé, on devrait croire les manières des particuliers d'accord avec le principe de leur constitution politique; mais leur bassesse envers les supérieurs contraste bizarrement avec l'indépendance et l'égalité de tous. « Tu es mon chef et je suis un chien; » tel est leur salut ordinaire.

Le pouvoir souverain est héréditaire. Le fils aîné succède toujours; à défaut, les neveux; à défaut encore, le chef suprême est élu par les autres chefs, ce qui devient la source de luttes sanglantes.

Les crimes sont jugés et punis publiquement par le chef et par son conseil; et les affaires générales se discutent en des assemblées où la nation se réunit.

Je vous ai parlé de l'apathie, de l'indolence du Cafre. Il est aussi très-sensuel, et n'a d'autres soucis que ceux de la vie matérielle; mais qu'une chasse se présente, ou qu'il faille s'armer pour la guerre, soudain son œil brille, et vous voyez se réveiller chez lui cette ardeur belliqueuse qui n'y était qu'endormie.

Le Cafre armé en guerre jette de côté son kross ou manteau, suspend à son bras gauche un bouclier de cuir ovale, prend cinq sagaies dans sa main droite, et se pare la tête de deux plumes de grue qu'il attache avec une lanière.

Son arme favorite est la lance ou sagaie. Il attaque toujours son ennemi face à face, sans jamais se cacher, comme le Hottentot. Son bouclier de trois pieds de haut, en peau de buffle, est à l'épreuve des flèches, mais non de la balle; il s'arme en outre d'une massue de deux pieds et demi de haut, avec laquelle il assomme, ou qu'il lance de loin à quinze ou vingt pas, manquant rarement son but, comme l'angon ou la framée des hôtes de l'antique Germanie ou des habitants primitifs de notre vieille Angleterre.

Le voyez-vous monter à cheval, sans selle et sans étrier, et s'y tenir ferme, un faisceau de sagaies à la main, la bride de l'autre, le kross flottant sur les épaules? Il galope sur des terrains rocailleux, passe à gué des rivières, gravit des montagnes; impétueux, rapide, emporté, renversant ou foulant aux pieds tous les obstacles... N'est-ce pas là l'homme de la nature dans toute sa puissance et sa gloire?

Quant à l'état religieux des Cafres, rien de plus contradictoire que ce que les voyageurs en ont dit. Il est d'autant plus difficile de fixer ses idées à cet égard, que l'observation directe même y fait défaut.

En effet, suivant les uns, ils ont une haute idée de l'auteur des êtres, admettent une autre vie, des peines et des récompenses; et sans comprendre la création, croient que le monde a toujours existé et qu'il existera toujours.

Suivant d'autres, toute leur théologie se borne à l'idée imparfaite d'un être qui exprime sa colère par le tonnerre, la famine, la sécheresse, et dans une vague croyance à un monde des esprits.

Une troisième opinion les peindra comme n'ayant jamais été idolâtres. Ils ne comprennent pas ce que veut dire le mot idolâtrie, qui n'existe même pas dans leur langue. Ils ont trois noms pour désigner Dieu; ils ne lui donnent aucun auxiliaire.

Tout en reconnaissant un Dieu créateur, ils ne lui rendent aucun culte; mais en ce cas, pourquoi ont-ils des prêtres? car ils en ont, cela est certain. Ils les désignent sous le nom d'*ezinyanka* ou de *faiseurs de pluie*, d'après une des attributions les plus importantes qui leur ont été dévolues.

La superstition tient chez eux lieu de religion. Ils attribuent à la sorcellerie tous les maux de l'humanité, et même les infirmités de la vieillesse.

Aucune trace de morale ni théorique ni pratique chez les Cafres; ni justice, ni compassion, ni sainteté. Pas un individu qui fasse le bien. La méchanceté, l'iniquité règnent partout sans frein : le vol, l'avarice, l'impureté; tous les crimes. On croirait ces hommes-là sans lois, et cependant ils ont des mots pour désigner les infirmités morales tout aussi bien que celles du corps.

La vérité, probablement, est entre ces deux opinions, l'une et l'autre évidemment exagérées; mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'ils sont fort superstitieux. Arrivent-ils dans un voyage à un endroit dangereux? ils jettent une pierre sur un amas précédemment formé par ceux qui les y ont précédés. J'ai rencontré de ces amas sur plusieurs points sans pouvoir m'en expliquer l'usage.

Ils croient beaucoup à la sorcellerie; et de là, d'horribles injustices, d'atroces cruautés, dont les exemples individuels, trop multipliés, ont pu compromettre souvent leur caractère national. Ainsi, l'un de leurs chefs est-il malade? un faiseur de pluie, homme précieux, sans doute, dans un pays que ruine souvent la sécheresse, un *faiseur de pluie*, dis-je, espèce de prêtre, de magicien, de charlatan, ou le tout ensemble, est appelé, pour découvrir le sorcier qui l'a ensorcelé ou empoisonné; car la maladie du chef a toujours une cause de ce genre. Des femmes, rangées en demi-cercle, frappent sur les boucliers des guerriers, en chantant un air mélancolique..... mais les rites cessent à l'approche de l'étranger.

Le magicien accuse un individu riche en bestiaux; cet homme est arrêté sans preuves, attaché à terre avec une courroie ou traîné par les pieds et les mains, fixé à un pieu; on le charge de pierres brûlantes; on irrite ses plaies en les couvrant de nids de grosses fourmis. Vaincu par la douleur, il finit par

avouer tout ce qu'on veut; et alors il reçoit la mort ou subit le bannissement.

La contrée souffre-t-elle de la sécheresse? Alors, grand crédit des faiseurs de pluie, qui s'engagent à faire pleuvoir moyennant des présents. S'il ne pleut pas une première fois, nouveau présent; seconde tentative inutile, présent encore; et si l'homme enfin n'obtient aucun résultat, il accuse quelqu'un d'empêcher l'effet de ses conjurations, et sauve ainsi son crédit.

Un Cafre adopte pour gardien l'esprit d'un chef ou d'un ami, l'invoque, lui donne part à son gibier, l'appelle en traversant une rivière, etc.

On abandonne le kraal sur lequel la foudre est tombée, et l'on immole un bœuf à l'esprit du tonnerre. L'horreur de la mort porte aussi les familles à délaisser leurs mourants dans un buisson ou à les exposer aux bêtes féroces, à brûler la hutte du défunt, à déserter le lieu du décès; mais les effets de ces hideuses et cruelles superstitions disparaîtront peu à peu avec leurs causes devant les lumières du christianisme que leur apportent les missionnaires, qui, entrés depuis quarante ans dans le pays, commencent à y faire des progrès. Car si quelques traits odieux et ridicules abaissent et compromettent leur caractère, il se relève et se recommande, d'un autre côté, par plus d'une qualité solide et brillante.

En résumé, les Cafres me paraissent aujourd'hui placés entre la vie sauvage et la vie civilisée, la vie sédentaire et la vie nomade. Ils sont chasseurs, pasteurs, agriculteurs à la fois, et ne pourront faire de progrès que si les missionnaires réussissent auprès d'eux. Convertis au christianisme, les améliorations physiques et politiques suivront nécessairement pour eux les améliorations morales.

Dans cet état de choses, je croirais superflu de me demander

si toutes ces peuplades sauvages, constamment armées les unes contre les autres, et que n'unissent jamais aucun intérêt commun, ont ou même peuvent jamais avoir ce que les nations plus ou moins civilisées appellent une histoire. Il n'est pourtant pas tout à fait impossible de recueillir quelques-uns des principaux traits de leur existence politique, en remontant, par le souvenir et sur les traces de quelques-uns des anciens voyageurs, jusqu'au règne de Chaca. A cette époque, en effet, ce fameux Cafre sut, on ne sait pas par quels moyens, mais très-probablement par la ruse et par l'audace, grouper leurs intérêts divers et fonder au milieu d'elles cet empire relativement formidable qui longtemps menaça, tant qu'il fleurit sous son fondateur, et menace encore, même depuis sa décadence manifeste, jusqu'à la puissance que, depuis le seizième siècle, les Européens ont essayé d'établir dans ces régions éloignées.

Ce fut alors, c'est-à-dire en 1824, que M. Farewell, lieutenant de marine en demi-solde, partit du Cap avec quelques compagnons, arriva au port Natal sur un petit navire, obtint du chef des Zoulas un territoire pour s'y établir, et y bâtit un petit fort pour protéger les opérations du commerce qu'il avait projeté avec les naturels.

La nouvelle colonie anglaise ne fit pas de très-grands progrès. Au commencement de 1836, il ne s'y trouvait encore que trente blancs et trois femmes, dont une seule mariée. Les blancs se livraient au commerce et à la chasse, surtout à celle des éléphants, des buffles et des hippopotames, ces animaux étant en fort grand nombre dans les environs du port Natal. La plupart d'entre eux avaient sous leurs ordres des Zoulas qui les regardaient comme leurs chefs; enfin, deux ou trois mille Zoulas et quelques restes des tribus de l'intérieur, échappés aux armes de leurs ennemis, s'étant placés volontairement sous la

protection des blancs, ceux-ci se sentirent capables de repousser avec leurs armes à feu des milliers de Zoulas armés seulement de leurs sagaies et de leurs boucliers.

Le bétail est rare à Natal et la chaleur y est très-forte, le thermomètre de Fahrenheit s'y élevant à 96° en décembre, janvier et février, qui y sont les mois les plus chauds de l'année; mais le pays est couvert de hautes herbes, le climat est salubre et agréable; on y trouve beaucoup d'arbres, dont quelques-uns assez grands. Le sol y est profond et riche, susceptible de donner, dit-on, deux récoltes par an, et l'on n'y fait enfin jamais plus de dix milles sans trouver de l'eau.

Chaca, d'abord, avait armé dans des vues de pillage plutôt que dans des vues de conquête; mais il imagina bientôt, dit-on, de tout détruire jusqu'à la frontière de la colonie. Son œuvre de destruction commença, et, plus cruel encore qu'ambitieux, la fièvre de sang qui le dévorait ne fit que s'enflammer davantage à mesure qu'il poussait devant lui, le fer et la flamme à la main, toutes les tribus qui lui opposaient quelque résistance.

Les peuples dépossédés par lui devinrent ces Mantætis, ces Betchouanas ou Ficanis des Cafres, que leurs sanglantes agressions et leur cannibalisme ont rendus si célèbres parmi toutes les autres tribus du centre nord et chez toutes celles de la Cafrerie.

Les Mantætis paraissent être originaires des montagnes et des plateaux élevés qui confinent au territoire des Zoulas, les Nieuweld-bergen, les Sneeuw-bergen, les Rhinoster-bergen, les Zuure-bergen, les Storm-bergen, qui se prolongent de l'Ouest à l'Est vers le centre de la colonie, pour remonter ensuite du Sud au Nord, sous d'autres noms, telles que les montagnes Bleues, les montagnes Blanches, les montagnes Françaises, dans la Mamboukie, jusqu'à la baie Delagoa.

Tous les Cafres vivent de la chair et du lait de leurs troupeaux;

et quand ils sont en guerre, ils négligent beaucoup leur imparfaite agriculture; aussi, dépouillés de leur bétail, ils tombent dans le plus grand dénûment; et tel fut le sort des Mantætis. Ruinés et expulsés de leur pays par les Zoulas, ils s'unirent à d'autres tribus vaincues comme eux, et se précipitèrent sur les nations de l'intérieur avec leurs femmes, leurs enfants et ceux de leurs troupeaux qu'ils avaient pu sauver du pillage; mais beaucoup d'entre eux moururent de faim.

Au sortir des montagnes, ils suivirent leur route, en remontant aussi la principale branche de l'Orange ou Gariep, soumettant la nation des Lighoyas et beaucoup de tribus des Betchouanas, s'emparèrent de Kurretchein, capitale des Moroutzis, brûlèrent cette ville; et là, battus et repoussés par Makabba, chef des Wankits, nation septentrionale, et contraints de rebrousser vers le Sud, ils tombèrent successivement sur les Barolongs, sur les Tamachas, sur les Batclhapis.

Chez ces derniers, ils éprouvèrent un nouvel échec, à la bataille de Litakou, où les Griquas, alliés des Batclhapis, les vainquirent; et ayant perdu là deux de leurs chefs principaux, la désunion se mit entre eux.

Une de leurs tribus remonta vers le Nord-Est, où elle fut de nouveau attaquée et repoussée par Makabba; puis s'alliant aux Moroutzis, qu'elle avait d'abord pillés, elle finit par s'établir aux environs de Kurretchein.

L'autre, revenant par l'Hambona, culbuta sur son passage toutes les tribus qui avaient échappé à ses armes lors de son départ, et les contraignit à chercher par milliers un asile et des subsistances sur le territoire de la colonie.

Leur première incursion contre les Cafres du Sud eut lieu vers 1822, où ils attaquèrent les Tamboukis; deux ans plus tard, ils revinrent de nouveau contre les Tamboukis, inquié-

tèrent les Amapondas; et enfin, en 1825, pénétrèrent pour la troisième fois, par le Nord-Est, chez les Tamboukis, approchant alors assez près de la colonie pour inquiéter les colons. Plusieurs tribus de cette dernière nation se rapprochèrent alors de la colonie vers la frontière qui touche au Tarka; mais le gouvernement refusa de leur donner des secours, et les contraignit ainsi à se défendre elles-mêmes; ce qui, la même année et l'année suivante, n'empêcha pas les fugitifs de gagner la frontière au nombre de plus de mille, affamés pour la plupart.

On les distribua comme domestiques aux colons de l'Est qui n'avaient pas d'esclaves, et des précautions furent prises pour qu'ils ne fussent pas trop durement traités par leurs nouveaux maîtres.

Quant à Chaca, qui, en accueillant les tentatives de colonisation faites au port Natal par M. Farewell, s'était montré si favorable à des relations amicales avec les Européens, une politique plus déliée lui eût peut-être fait comprendre qu'il pouvait par là compromettre les futures destinées de son empire. Ce qui se passe de nos jours dans la contrée dont il fut le maître absolu semblerait justifier cette manière de voir.

Quelque activité qu'il eût mise à pousser son œuvre de destruction, cet Attila de l'Afrique australe ne vécut pas assez long-temps pour la consommer.

Ses cruautés l'avaient fait haïr de ses sujets, qui tentèrent plusieurs fois de lui ôter la vie.

Dingan, son parent, non moins ambitieux, mais aussi perfide et aussi cruel que lui, y réussit enfin. Reconnu souverain à sa place, il ne tarda pas à réaliser, à son exemple, le type et le modèle de la plus hideuse tyrannie, et se fit adorer comme un dieu; mais il a trouvé un rival puissant dans la personne de Mousselékatzi, chef des Métébélés, long-temps vassal de Chaca,

puis révolté contre Chaca lui-même, et enfin maître redoutable d'un immense territoire qui s'étend presque du voisinage du tropique au Nord, jusqu'au Fal ou Namagari, la branche la plus septentrionale de l'Orange ou Gariep. Vers 1835, l'intervention volontaire ou forcée des Européens dans les affaires de ces deux despotes dut faire pressentir un changement plus ou moins sensible dans la fortune de l'un et de l'autre.

A cette époque déjà, les pertes éprouvées par les Boers ou fermiers hollandais, par suite de l'abolition de l'esclavage, l'immoralité et la paresse des nègres, les ravages des vagabonds dont le pays était infesté, et qui exposaient à chaque instant leur sûreté personnelle, les attaques incessantes des Cafres, leurs pillages, leurs incendies, et par-dessus tout l'insouciance et l'indifférence que le gouvernement colonial mettait à les en défendre, étaient devenues, de leur part, contre ce gouvernement même, la cause ou le prétexte de nombreuses et vives récriminations.

Plusieurs fermiers de la frontière ayant entendu vanter l'excellence du climat et la fertilité du port Natal, partirent avec douze wagons, à l'effet d'explorer le pays; et, charmés de ce qu'ils avaient vu, revinrent dans leurs foyers avec la résolution prise d'en arracher leurs familles pour aller se fixer au sein de l'espèce de paradis qu'ils venaient de découvrir; mais la guerre avec les Cafres les contraignit à suspendre l'exécution de leur projet jusqu'au retour de la paix.

En 1836, la guerre terminée, les missionnaires américains Venable et Lindley s'étaient rendus dans le pays soumis à Moussilékatsi, au Nord du Fal, dans le but d'y fonder une mission; et les missionnaires anglais Grout, Champion et Adams, avaient fait les mêmes efforts, dans le même but, auprès de Dingan, au port Natal.

Les missionnaires anglais furent d'abord très-bien reçus de Mousselékatzi, et s'établirent à Mosika, au centre de sa domination. Les missionnaires américains le furent également bien de Dingan, et firent de grands progrès à Unkunkinglove, résidence de ce dernier; mais les obstacles ne tardèrent pas à surgir, d'abord de la part des chefs, Dingan en tête, puis de la part du peuple entier. Si donc l'œuvre n'était pas détruite à Natal, au moins ne marchait-elle plus; mais les missionnaires ne se décourageaient point. On les laissait libres d'agir, et Dingan lui-même les appréciait, quoiqu'il ne les secondât point positivement.

Sur ces entrefaites, après trois publications du projet d'émigration faites successivement dans les églises de la colonie, sans aucune opposition de la part des autorités coloniales, un premier parti d'émigrants se mit en route pour le port Natal, sous la conduite de Louis Triéchard, fermier de l'Albany.

La crainte des Cafres lui fit longer la chaîne de montagnes qui sépare les Betchouanas de ces derniers, dans le dessein de tourner à l'Est et de gagner ainsi les environs de Natal; mais l'ignorance du pays le porta bien au-delà du but, entre les 26ᵉ et 27ᵉ parallèles de latitude.

Il y arriva au mois de mai; rétrograder était difficile, dangereux; le pays était beau, bien arrosé, boisé, giboyeux. Les fermiers prennent la résolution de s'y fixer.

Bientôt tout est en émoi dans la colonie. Les émigrations s'y multiplient; et, incertaines de leur sort, ne songent pourtant qu'au départ, sans esprit de retour.

Les nouveaux émigrants séjournent provisoirement sur les rives du Fal, puis envoient reconnaître le pays vers le Nord-Est. Deux partis, conduits par J. S. Bronkhorst et H. Potiger, rejoignent Louis Triéchard et reconnaissent un pays agréable,

fertile, non occupé, à environ six journées de distance de la baie Delagoa, au-delà du 26° degré.

A leur retour, ils trouvent leur camp désert et ne voient plus que les cadavres de leurs parents et de leurs amis. Alarmé par leur voisinage et tenté par leurs riches troupeaux, Moussélékatzi en avait massacré dix-huit. Cinq cents Zoulas étaient partis de Mosika pour exécuter les ordres sanglants de leur chef. Chemin faisant, ils rencontrent un habitant de la colonie, Stephanus Erasmus, qui revenait de la chasse. Erasmus se réfugie dans le camp voisin, et ramène avec lui onze fermiers, dans l'espoir d'arracher ses wagons à l'ennemi; mais l'attaque impétueuse des Zoulas les force à se replier sur le camp, où ils sont poursuivis avec fureur. Cependant les fermiers repoussent l'ennemi, après lui avoir fait éprouver une grande perte, et n'ayant à regretter eux-mêmes que celle d'un seul homme.

A quelque distance, les Métébélés attaquent neuf wagons mis à part. Les wagons sont sauvés; mais la plus grande partie du bétail est perdue, et vingt-quatre personnes périssent dans ce combat.

Six jours après, Erasmus retourne à ses wagons abandonnés. Ils ont été emmenés vers le Nord. Cinq esclaves ont perdu la vie, et les deux fils d'Erasmus, faits prisonniers avec un jeune homme de leur société, sont peu de temps après massacrés par ordre du tyran zoula.

L'expédition se reploie de quatre journées sur la rive méridionale du Fal; et pour se tenir en garde contre une nouvelle attaque, on dispose les wagons en forme de cercle. Les interstices sont remplis de fagots d'épines liés entre eux par des lanières en cuir attachées aux roues et aux timons; puis, en dedans de ce premier cercle, on en forme un plus petit destiné à mettre à l'abri les femmes et les enfants.

Le 20 octobre, nouvelle attaque de cinq mille Zoulas sur le camp ainsi fortifié. Ils se précipitent avec des cris horribles sur les épines pour escalader les wagons. Les ennemis, vaillamment reçus et repoussés après quinze minutes d'un combat acharné, laissent sur la place cent cinquante des leurs, tués ou blessés; mais ils emmènent les bestiaux des émigrants, consistant en six mille têtes de gros bétail et quarante-un mille moutons, qu'ils conduisent à Kapain, résidence de Moussélékatzi, à cinquante milles environ au Nord de Mosika.

A cette époque, dix-huit cents Boers, possesseurs de cent cinquante wagons, se réunissent près de Thaba-Ounchou, sous le commandement de Maritz, bourgeois de Graaf-Reinet, qu'ils ont nommé leur gouverneur général. Ils confient leurs femmes et leurs enfants aux soins de M. Archbell, missionnaire, et se disposent à marcher contre les Zoulas, afin de tirer vengeance de leur dernière agression.

Le 3 janvier 1837, cent sept fermiers, quarante Griquas et soixante sauvages à pied partent de Thaba-Ounchou pour tenter une invasion du territoire de Moussélékatzi; ils se dirigent vers l'Ouest, aux environs de Mosika.

Le 16 du même mois, ils débouchent d'un défilé derrière Mosika; et, avant midi, quatorze kraals des Métébélés étaient en flammes avec la station américaine de Mosika; sept mille têtes de bétail tombaient au pouvoir du vainqueur; quatre cents guerriers métébélés jonchaient la vallée de leurs cadavres.

Si, profitant de leur victoire, les fermiers s'étaient sur-le-champ portés sur Kapain, Moussélékatzi était perdu; mais ils se contentèrent alors de le menacer de revenir; ce qu'ils firent en effet plus tard et avec le même succès; de sorte que Moussélékatzi, sensiblement affaibli, se vit contraint de reculer beaucoup vers le Nord. Les chefs de la mission incendiée, MM. Ve-

nable et Lindley retournèrent alors avec les Boers à Thaba-Ounchou, et rejoignirent ensuite au port Natal leurs compagnons d'œuvre.

Cependant leur nouvelle victoire enorgueillissait et encourageait toujours davantage les fermiers hollandais. La fièvre de l'émigration gagnait partout. Toute la frontière était en fermentation et en mouvement, et l'esprit d'indépendance semblait s'étendre à mesure que le gouvernement colonial se montrait plus insouciant à l'arrêter dans son essor.

Au mois d'avril, Piet Retief, officier du Winter-Berg, homme d'une haute capacité, est nommé gouverneur et général en chef des fermiers-unis. Il leur donne de sages lois; il ratifie les traités déjà faits avec les principaux chefs des tribus au milieu desquelles étaient campés les fermiers de l'intérieur : Sikonyéla, chef des Mantœtis; Moshesh, chef des Bassoutos; Moroko, chef des Barolongs, et autres, tous ennemis mortels de Mousselékatzi.

En mai, les Boers avaient sur le Vet seize cents hommes et mille wagons.

Le mois suivant, on avait formé le projet d'envoyer chez Mousselékatzi cinq cents Boers chargés de s'arranger avec lui ou de le détruire, si tout arrangement devenait impossible. On devait ensuite rejoindre Louis Triéchard dans le Nord, et là fonder une nouvelle Amsterdam au sein du désert; mais la situation était difficile entre le perfide et cruel Mousselékatzi, qui ne pouvait pas plus oublier ses défaites que renoncer à s'en venger, et Dingan, le dominateur de la côte de Natal, non moins cruel et non moins perfide que son dangereux voisin, avec lequel depuis long-temps il était en rivalité ouverte.

A la fin de l'année, les Boers campaient au Nord d'Oumpoukani, près du pays des Lighoyas; et tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, s'avançant toujours avec courage et patience, soutenus

par de nouveaux renforts, ils étaient venus à la fin de 1838 s'établir aux environs du port Natal.

Une députation de soixante personnes, Retief en tête, fut envoyée à Dingan pour s'entendre avec lui sur l'occupation.

Malheureusement un chef allié des Boers se jette dans l'intervalle sur le territoire de Dingan, et lui enlève trois cents têtes de bétail. Celui-ci ne reçoit plus alors qu'avec défiance la députation, et lui expose les torts de Sikonyéla, en exigeant la restitution des bestiaux enlevés.

Retiéf fait droit à sa demande et adresse de justes reproches à son indiscret allié; mais Dingan veut aussi qu'on lui livre ce chef lui-même; il cède pourtant, et un traité va être conclu au milieu des fêtes et des danses.

Retief allait prendre possession du pays qui s'étend au Nord du port Natal, de l'Umtogola à l'Umziuvulu, sur un espace de quatre cents milles.

Les fermiers étaient pleins de confiance en Dingan; mais ce chef méditait une trahison, et dès le lendemain il fit assommer de coups de bâton et étrangler tous les membres de la députation, dont les cadavres furent livrés aux oiseaux de proie et aux hyènes.

La nuit suivante il attaque le camp des Boers; plusieurs familles sont massacrées, des troupeaux de bœufs et de brebis enlevés. Le lendemain les Boers tirent vengeance de cette perfidie. Les missionnaires anglais se retirent, excepté M. Lindley, qui reste au port Natal.

Les Boers occupaient alors le port Natal ou les environs, divisés sous divers chefs en plusieurs camps, qui présentaient une force totale d'environ huit cents hommes.

Ces camps consistaient en des huttes de diverses formes, entourées d'une palissade, les wagons généralement placés en

dehors, les troupeaux paissant tout autour. Chacun d'eux était gouverné par un magistrat nommé par le volsraad ou conseil du peuple. Le volsraad, dont le siége n'est pas fixe, se compose de vingt-quatre membres que le peuple élit. Formé en tribunal suprême, il juge les causes que les magistrats lui défèrent quand elles excèdent leur pouvoir; et, comme assemblée nationale, il règle tout ce qui concerne la paix ou la guerre.

L'horrible guet-apens de Dingan ne pouvait rester impuni.

André Pretorius, élu chef des Boers à la place de l'infortuné Retief, est chargé d'en tirer vengeance.

D'un autre côté, le gouvernement colonial semble enfin sortir de son apathie, par la crainte peut-être qu'une puissance rivale ne s'élève à côté de la sienne.

Le gouverneur, sir G. Napier, prend la résolution de s'interposer entre les Hollandais et les Africains, et décrète l'occupation du port Natal, non afin d'y établir une nouvelle colonie, mais pour empêcher les Boers de s'en emparer, décidé, ajoute-t-il dans sa proclamation du 19 novembre 1838, à faire usage de tous les moyens pour arrêter les troubles excités parmi les tribus natives de cette partie de l'Afrique, par l'occupation inconsidérée qu'ont faite d'une certaine portion du territoire certains émigrants de la colonie, sujets de Sa Majesté britannique.

Le 29 novembre, le major Charters part du Cap avec trois bâtiments qui, dans les premiers jours de décembre, débarquent au port Natal deux ou trois cents hommes. Le volsraad siégeait alors au camp de Troghela, au Nord du port Natal.

Charters prend, au nom du gouvernement, possession de toutes les munitions de guerre qu'il y trouve appartenant aux Boers, en ayant soin, d'ailleurs, d'en donner décharge aux détenteurs

Le 6 décembre, il envoie un message à Pretorius pour lui

signifier l'occupation de la ville et les mesures prises par le gouvernement pour assurer la paix des nations amies, au cas où il ne voudrait pas en attendre le résultat.

Les messagers trouvent les bords de la rivière de Troghela occupés militairement par les Hollandais, et Pretorius les renvoie en se déclarant en pays ennemi.

Malgré l'occupation du port Natal par les forces anglaises, les Hollandais marchent contre Dingan au nombre de six cents hommes en cinq divisions, sous autant de chefs.

Ils font prisonniers plusieurs Zoulas qu'ils envoient à Dingan avec des propositions de paix, sous condition de rendre les chevaux et les fusils dont il s'est emparé. Point de réponse à ce premier message. Nouveau message; point de réponse encore.

Le 15 décembre, Pretorius se trouve en présence de l'armée de Dingan. Le 16, le camp des Boers est cerné par les Zoulas. Une affaire s'engage sur-le-champ; les Zoulas repoussés reculent un peu, mais tiennent ferme pendant deux heures. Un renfort de cinq divisions leur arrive. Ils reprennent l'offensive, soutiennent quelque temps quatre sorties de la cavalerie hollandaise, appuyées d'une vive fusillade; mais ils se dispersent enfin, laissant sur la place trois mille hommes tués ou blessés.

Ce combat avait eu lieu à quatre journées d'Unkunkinglove, capitale de Dingan et sa résidence, ville qu'on dit avoir eu trois mille habitants au moins. Le 21 décembre, les Hollandais s'y présentent; mais ils la trouvent déserte, la population s'étant retirée dans l'intérieur; Dingan y avait mis le feu en l'abandonnant aux vainqueurs. Les Boers y trouvèrent, avec la minute du traité si indignement violé, les ossements de leurs malheureux compagnons.

Avec la capitale de Dingan périt la mission qu'y avaient fondée les Américains Grout et Champion, et l'Anglais Adams, aux-

quels s'étaient joints, après la ruine de Mosika, MM. Venable et Lindley. Ce dernier resta seul de tous au port Natal, dans l'espoir d'y reprendre plus tard ses travaux apostoliques.

Le 14 janvier 1839, Carl Pieter Land, chargé sous Pretorius du commandement des camps du port Natal, vient trouver M. Charters pour traiter avec lui au nom du volsraad. Les émigrants se regardent comme tout-à-fait indépendants du gouvernement anglais. Ils veulent la paix avec Dingan; mais ils exigent la restitution des trente mille têtes de gros et menu bétail qu'il leur a volées. Ils n'ont point caché leur projet de quitter la colonie, puisque ce projet a été annoncé pendant trois dimanches consécutifs dans toutes les églises; et le gouvernement ne s'y est point opposé, puisqu'il n'en a fait l'objet d'aucune réclamation, d'aucune mesure préventive. Les émigrants attaqueront donc encore Dingan, s'il ne satisfait pas à leurs demandes.

A la fin de juin, conformément à ces déclarations, les hostilités sont reprises entre les Boers et les Zoulas. Treize cents hommes (fermiers et Hottentots) marchent contre les Zoulas, qui sont vaincus, tués ou mis en pleine déroute; et les Boers, exaltés par ce nouveau succès, massacrent plusieurs soldats anglais en leur tendant une embûche.

L'intervention du gouvernement devient de nouveau nécessaire.

En juillet, des vaisseaux de guerre arrivent au port Natal, avec mille soldats chargés de secourir le premier détachement qu'un long abandon a réduit aux dernières extrémités.

Les fermiers sont forcés à la retraite.

Depuis, un traité de paix fut conclu avec eux et signé en moins de trois jours; et la plupart des troupes se retirèrent sans avoir assuré la soumission de la majorité des Boers.

De là le bruit répandu chez eux, au Nord du port Natal, dans tous leurs camps, le long du Fal, et à l'Ouest jusqu'à l'Orange, que les Anglais ont demandé la paix et qu'on leur a accordé une suspension d'armes de six mois; aussi deviennent-ils de jour en jour plus entreprenants.

Ils se croient maîtres de tout le pays, au port Natal, sur l'Orange, sur le Fal.

Il leur faut du terrain, des esclaves, et en cas de résistance à leurs lois, l'extermination des missionnaires et des indigènes sur le Fal, sur l'Orange, au port Natal.

Déjà ils insultent les Anglais et les indigènes, et soumettent tout le monde à la plus rigoureuse inquisition.

Tel est l'état des choses depuis plus de deux années. Trouble, inquiétudes de la part des populations; exigences toujours croissantes de la part de ces hommes qui s'en prétendent aujourd'hui les maîtres.

Qu'a produit pour le bien des masses de l'intérieur la récente proclamation du gouverneur, en date du 7 septembre? A quoi servent des menaces constamment restées sans effet, si ce n'est, d'une part, à exaspérer les Boers, et de l'autre, à redoubler leur audace?

Mais si l'Orange est pour les troupes coloniales un Rubicon que ces nouveaux Césars sont toujours prêts à passer et qu'ils ne franchissent jamais, les choses vont autrement en Cafrerie, où, du moins, les hostilités sont franchement avouées. Déjà nous y avons eu avec les Boers des engagements assez sérieux; et leurs frères de l'Orange ont pu entendre le bruit de vives canonnades roulant d'échos en échos dans les gorges des montagnes qui les séparent de nos champs de bataille..... Et que pensent de tout cela ces pauvres indigènes naissant à peine à la civilisation? Piller, à l'occasion, les Corannas ou les Bush-

men qui les ont pillés, ce pourrait n'être à leurs yeux que de justes et légitimes représailles; mais ils ne comprennent pas aussi bien sans doute que des chrétiens puissent se déchirer au nom de ce Dieu de paix et de charité que leur prêchent nos missionnaires.

D'ailleurs, à quoi tend notre politique? Depuis tantôt sept ans nous laissons les fermiers s'expatrier par troupe, abandonnant leurs biens et leurs cultures pour chercher loin de la colonie un asile incertain et des ressources précaires contre un gouvernement qu'à tort ou à raison ils regardent comme leur oppresseur. Pendant sept années nous les laissons dépeupler, sans mot dire, nos districts frontières, qui, pourtant ne regorgent pas d'habitants. Amis ou alliés des indigènes de l'intérieur ou de l'Est, pendant sept ans nous laissons tranquillement les Boers opprimer avec insolence ou combattre à main armée nos alliés et nos amis; écraser sur le Fal Moussélékatzi, au port Natal Dingan, dont, à la vérité, la puissance doit nous faire ombrage et dont la ruine semble importer à notre salut; mais à qui pourtant nous paraissons nous rattacher par je ne sais quel intérêt d'ordre et de justice.

Pendant ces longues années, nous voyons en silence ces mêmes Boers s'agglomérer, s'étendre, se fortifier, s'organiser, se constituer, se donner des chefs, des magistrats, un gouvernement régulier, fondé sur le principe de l'indépendance absolue. Quand tout cela est fait, quand à de grands revers ont succédé pour eux de grandes victoires, réveillés tout-à-coup de notre sommeil, nous nous reprenons d'un bel amour pour nos sauvages alliés; nous traitons enfin en rebelles ces hommes qui, depuis sept ans, sont en révolte presque ouverte avec nous, sans que nous ayons daigné nous en apercevoir qu'aujourd'hui, comme si, pour nous souvenir qu'ils sont nos sujets, nous devions attendre qu'ils se

soient soustraits à l'autorité de la métropole! comme si notre indifférence et notre dédain apparents ou réels de leurs dispositions hostiles ne légitimaient pas, en quelque sorte, leurs efforts pour se soustraire à la domination de maîtres qui semblent faire d'eux si peu de cas et compter pour rien leur obéissance... Dans cet état de choses, vainqueurs ou vaincus, qui pourrait dire où nous mènera soit la défaite, soit la victoire?... Mais, trêve à ces réflexions que je ne confie qu'à l'amitié. Quoi qu'il arrive, et quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion personnelle du citoyen sur tout cela, vous savez que le soldat fera son devoir..... Il est minuit; c'est l'heure où je dois visiter mes différents postes. Je pose la plume, et je vous souhaite plus de repos que ne m'en laissent depuis quelque temps messieurs les Boers.

Le lendemain, cinq heures du matin.

Bonnes nouvelles, cher Barlow!... Sarah Mac-Farlane existe; et s'il est trop vrai qu'elle ne vous est pas encore rendue, c'est déjà beaucoup de savoir qu'elle n'a pas péri dans ce malheureux naufrage.

Voici ce qui s'est passé la nuit dernière. Bien qu'épuisé de fatigue, je reprends la plume pour vous en faire l'histoire, désirant que mon récit vous parvienne par le courrier chargé de mes dépêches officielles.

Les mouvements de l'ennemi me donnaient lieu de penser, depuis quelques jours, que je ne tarderais pas à être attaqué.

Mes prévisions se sont justifiées.

L'heure était déjà assez avancée. Pas une étoile ne brillait au firmament. Nos feux, à demi éteints, ne jetaient plus sur les objets qu'une lumière pâle et vacillante, et ne semblaient se ranimer par instants que pour épaissir encore les ténèbres. On

n'entendait que les aboiements des chiens rôdant autour des bagages, et le cri de veille des sentinelles se répondant à intervalles égaux. J'achevais ma dernière ronde... Tout-à-coup, sans rien apercevoir encore, j'entends tout près de moi ces mots: « Au nom du ciel, si vous êtes chrétiens, sauvez, sauvez une femme!... » Je me porte rapidement, avec quelques-uns des miens, du côté d'où partait cette exclamation... Que vois-je? un homme, un Européen sans armes, renversé au pied d'un buisson, et enlaçant de ses bras une jeune femme à demi-évanouie, qu'il couvrait de son corps comme pour la garantir des sagaies dont les menaçaient tous deux une douzaine de sauvages aux regards furibonds. Je m'élance un pistolet à la main, et fais feu sur la bande infernale, que mes soldats abordent la baïonnette au bout du fusil. Surpris, étonnés, après un moment de résistance, ils reculent, ils se dispersent en poussant des clameurs effroyables, parmi lesquelles un des nôtres, familier avec leur langage, croit avoir entendu ces menaces : « Le chef du tonnerre est vainqueur aujourd'hui; mais la sagaie de la vengeance le frappera plus tard. La génisse blanche nous échappe aujourd'hui; mais l'œil de la surveillance suit la génisse blanche!... »

J'allais me mettre à leur poursuite. Soudain les sentinelles avancés se replient de toutes parts sur le camp. Une vive fusillade se fait entendre et s'approche de seconde en seconde. « Les Boers! les Boers! nous sommes forcés! Déjà l'ennemi nous enveloppe; il a franchi nos lignes de feux; il touche à nos wagons. Tous les bagages vont être pillés. » Effrayés par les cris des combattants et par la fusillade, les bestiaux se répandent de tous côtés dans la campagne, ou, restés parmi nous, y augmentent encore le désordre. Je veux en vain rallier quelques hommes. Ma voix n'est pas entendue. Je ne survivrai pas à une telle défaite. Mon

fidèle Klobo déjà se prépare à mourir avec moi, s'il le faut. Nous allons nous jeter, désespérés, au milieu des ennemis... L'homme que je venais de sauver se présente à moi : « La position est difficile, capitaine; mais tout n'est pas encore perdu. Vous êtes trop faible pour repousser l'ennemi par la force. Il faut ruser. Donnez-moi des armes! Un fusil, des pistolets, quelques cartouches; puis, fiez-vous à moi, et dans quelques moments je vous promets de vous dégager. »

Dominé par un ascendant irrésistible, je condescends à sa demande. « Évacuons le camp, dit-il à tout notre monde, nous ne pouvons plus le défendre. Sortons-en d'un côté, tandis que l'ennemi l'envahit par l'autre, et... suivez-moi. » Il le traverse à grands pas, accompagné des nôtres, et à mesure qu'ils en sortent, il les rallie, les reforme en dehors. En un clin d'œil le camp est plein d'ennemis qui déjà crient à tue-tête : « Victoire! » Alors, partageant en deux les troupes qui nous restent : « Capitaine, tenez en échec ceux de nos adversaires qui ne sont pas encore entrés; moi je me charge des autres. »

Il dit; et faisant volte-face, il cerne le camp où les fermiers sont entassés, il reprend contre eux l'offensive, les charge à la baïonnette, les renverse, les culbute, les disperse, stupéfaits de la précision de son mouvement; et presque en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, chassés du camp à leur tour, ils couvrent la plaine de leurs morts, de leurs blessés, et fuient en pleine déroute.

Pendant cette opération, je reçois, à la tête des miens, le corps des arrivants qui s'avançaient pour joindre leurs camarades qu'ils croyaient vainqueurs et en sûreté derrière nos palissades. Je les salue sur tous les points d'un feu bien nourri, qui les déconcerte en rompant leurs rangs. Bientôt tombe un jeune homme marchant à leur tête avec sang-froid et cou-

rage. Nous nous précipitons sur eux; mais la chute de leur chef a décidé leur défaite. Je m'avance; et, au travers de la fumée, j'aperçois un de mes grenadiers appuyant déjà sa baïonnette sur la poitrine de ce dernier.

— Y songez-vous, Morgan?... Un homme à terre... ne voyez-vous pas qu'ils sont vaincus? Arrêtez!

— Soit, mon commandant, dit le soldat; mais, après tout, ce n'est qu'un Boer... Et il s'éloigne.

— Brave jeune homme, dis-je au blessé, vous êtes mon prisonnier. Je commande ce corps d'armée, et vous pouvez sans honte accepter de moi la vie.

— Et je l'accepte, commandant! non pour moi, mais pour ma famille.

Je me trouvais alors presque seul avec lui; car les miens s'étaient précipités sur les fuyards. Derrière moi j'entends tout-à-coup des cris de victoire! Hourra pour la reine Victoria! Je me retourne, et je vois à quelques pas de distance une douzaine de soldats encore tout échauffés du combat qui entouraient mon lieutenant improvisé. Celui-ci tenait par la main, pâle, échevelée, échappée comme par miracle à tous les hasards de cette nuit d'horreur, la jeune femme qu'une demi-heure auparavant j'avais arrachée avec lui des mains des sauvages. Tous deux jetaient de tous côtés des regards inquiets, comme des gens qui craignent d'être aperçus, et cherchaient à se dérober aux hommages des soldats. Je m'approche et mets la main sur l'épaule du jeune homme; il suspend sa marche avec un geste énergique de désappointement. La jeune fille pousse un faible cri de surprise et de douleur.

— Un moment, mon brave, je vous prie. Après le service éclatant que vous m'avez rendu, nous ne nous quitterons pas ainsi... Je désire savoir au moins le nom de l'homme à qui je



dois tant, et celui de l'intéressante personne à qui j'ai pu moi-même être utile.

— Et à quoi bon, capitaine?

— A votre accent, je vous reconnais pour Irlandais; celui de cette jeune femme m'apprend qu'elle est Écossaise, et je soupçonne...

— Que soupçonnez-vous, capitaine? interrompit la jeune fille tremblante...

— Je soupçonne votre compagnon d'être John Murray, et vous Sarah Mac-Farlane, tous deux naufragés du *Waterloo*, et dont les noms ne se sont pas trouvés sur la liste de sauvetage.

— Miséricorde! se dit tout bas la jeune fille.... nous sommes découverts!

— Damnation! nous voilà pris! murmura l'homme entre ses dents... Puis, prenant résolument son parti :

— Et s'il en était ainsi, capitaine, s'écria-t-il la tête droite, que feriez-vous?

— En ce cas, mon brave, malgré tout ce que je vous dois, j'ai des ordres précis... et je devrais, au nom de son excellence le gouverneur de la colonie...

— Nous arrêter, sans doute, reprit Murray... C'est juste... Mais écoutez-moi bien, capitaine. Vous avez sauvé miss Sarah; j'ai sauvé votre camp. Nous sommes quittes. Vous savez qui nous sommes, à la bonne heure! mais vous ne nous tenez pas encore. Je garde, en souvenir de vous, vos armes et quelques livres de votre poudre. Qui sait si je n'aurai pas un jour l'occasion de vous les rendre? Pour le moment, adieu, capitaine! n'oubliez pas le contrebandier irlandais et la condamnée d'Édimbourg.

A ces étranges paroles, je m'écrie, je m'élance pour les sai-





gir... Ils avaient disparu à la faveur de la nuit et de l'encombrement des bagages et des chariots renversés.

J'ai mis en toute hâte à leur poursuite, dans toutes les directions, divers détachements chargés de s'emparer de leur personne. On les cherche partout avec le plus grand soin. Ils sont signalés à tous les postes; mais personne encore ne les a vus...

John Murray, du reste, a déployé, dans la circonstance, un sang-froid, une bravoure personnelle, et même des talents militaires qui feraient honneur à nos meilleurs officiers. Je ne fais pas difficulté de reconnaître que je dois à sa présence d'esprit et à son courage le salut de mon corps d'armée; et, si jamais on parvient à mettre la main sur lui, sa grâce pleine et entière est, à mon avis, la moindre des récompenses dont il soit digne, en supposant qu'il daigne l'accepter. J'en fais mon rapport à S. E. le gouverneur.

Quant au lieutenant Karel Dunker, mon prisonnier, c'est un garçon fort recommandable. Malgré la dissidence de nos opinions officielles, il existe entre nous bien des sympathies politiques ou autres. Il est le fils cadet d'un riche fermier du canton des Vingt-quatre Rivières, émigré depuis quelque années dans l'Est, et qui campe avec tant d'autres sur l'Orange, où il attend, avec sa femme et sa fille Juliana, le résultat de la guerre actuelle. Ce n'a pas été sans regretter peut-être un peu la précipitation avec laquelle, à l'exemple d'un trop grand nombre des hommes de sa classe, il a renoncé volontairement à un bien-être assuré pour s'exposer aux chances incertaines d'une situation qui, sans être plus brillante, est nécessairement plus ou moins précaire. Mais le bon homme n'ose pas avouer ses regrets, d'abord par un entêtement tout hollandais, ensuite par faiblesse pour son fils, qu'une passion d'indépendance, plus honorable que facile à

satisfaite, a jeté dans l'armée des fermiers-unis, où il paraît s'être fort distingué même la nuit dernière, quoique la fortune des armes l'y ait trahi.

Karel a un frère du nom de Jacob, plus âgé que lui de quelques années, qui, d'agriculteur qu'il était, devenu commerçant par la force des choses, est sur le point de quitter le campement paternel afin de parcourir les contrées de l'intérieur et du Nord dans des intérêts de commerce. M. Karel Dunker est, d'ailleurs, un garçon aimable, plein de franchise et beaucoup plus instruit qu'il n'appartient à l'immense majorité des Boers. Il a été blessé d'un coup de feu à la cuisse; mais sa blessure étant plus profonde que dangereuse, j'ai tout lieu de penser qu'il sera bientôt sur pied. Il restera près de moi sur parole jusqu'au premier cartel qui lui rendra sa liberté, ou jusqu'à la paix, si la paix ne se fait pas trop attendre. En attendant, je tâcherai de lui adoucir les ennuis de la captivité; et, dans les dispositions où je me sens à son égard, il ne tiendra qu'à lui que nous soyons bientôt les meilleurs amis du monde...

*Note du Rédacteur.* La correspondance de William Compton avec George Barlow s'arrêtait là, c'est-à-dire aux premiers jours de novembre 1842.

Depuis, toute correspondance cessa.

Quelques mots nous expliqueront son silence.

Après l'affaire de la rivière des Fourmis blanches, son corps d'armée ayant plusieurs fois changé de position, à l'effet de suivre de plus près les mouvements des divers camps de Boers répandus dans le voisinage du port Natal, s'était porté en avant, jusqu'à la hauteur de cette ville; mais il avait dû se rapprocher beaucoup de la branche la plus orientale de l'Orange, et s'engager dans les montagnes un peu au-dessus des missions françaises de Thaba-Bossiou et de Morija.

Là, de nouveaux dangers l'attendaient de la part d'un ennemi par le fait bien moins puissant que les fermiers; mais plus redoutable peut-être, parce qu'il était animé contre lui par le désir de tirer vengeance d'une première défaite, et surtout par le sentiment toujours plus actif d'une haine personnelle.

Vindicatifs comme le sont trop souvent les hommes civilisés, et comme le sont toujours les peuples sauvages, les Marimos ou cannibales, auxquels il avait arraché leur double proie en tirant de leurs mains John Murray et Sarah Mac-Farlane, n'avaient pu lui pardonner cette injure. Depuis le jour de leur retraite, ils le suivaient à la piste, avec la sagacité patiente, avec la persévérante ténacité qui les caractérisent, calquant tous leurs mouvements sur les siens, revêtant toutes les formes, employant tous les stratagèmes pour lui cacher leurs démarches ou pour éclairer les siennes.

Tant de ruses ne leur réussirent que trop bien, après plusieurs mois d'une attente mille fois trompée. Vers la dernière moitié du mois d'août 1843, le capitaine poussait une reconnaissance au milieu d'un ravin couvert de broussailles. Il marchait entre Klobo et Dunker, s'entretenant tranquillement avec eux, à vingt ou trente pas tout au plus en avant du gros de soldats qui l'accompagnait. Un parti nombreux de ces sauvages les enveloppe, les renverse, les bâillonne, les garrotte tous trois avant qu'ils aient eu le temps de pousser un seul cri ni de se mettre en défense; les entraîne silencieusement hors du sentier que suivait le détachement, et ne suspend sa course précipitée que lorsqu'il se croit à l'abri de toute atteinte. Alors son chef s'arrête devant William Compton, et jetant sur lui un regard de satisfaction haineuse : « Le chef du tonnerre est vaincu; la sagaie de la vengeance l'a frappé. Tu m'avais enlevé la génisse blanche, chef du tonnerre; mais l'œil de la surveillance l'a

suivie... Chef du tonnerre, tu reverras la génisse blanche... En marche, Marimos! »

Et les cannibales s'enfoncent dans les montagnes en suivant la direction Nord-Ouest.

Quant au détachement anglais, après avoir inutilement battu le pays, il revint au camp non moins surpris qu'affligé de l'étrange et mystérieuse disparition de son commandant et des personnes qui l'accompagnaient.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

Itinéraire de Lucien Lacombe. — Description de ses équipages. — Fransche-Hoeck. — Paarl. — Drakenstein. — Wagenmaker's valley. — Roodezands. — Tulbagh ou Worcester. — District des Vingt-quatre rivières. — Ferme de Dunker. — Swartland. — Groenkloof. — Baie Saldanha. — Baie Sainte-Hélène. — Clanwilliam. — Neuwupperthal. — Rivière des Éléphants. — Le désert du Karrou. — Kamiesberg. — Lily Fountain.

Pendant que William Compton courait sur la route de l'Est, entouré de sa légère escorte, Lucien Lacombe, parti du Cap le même jour et à la même heure que lui, cheminait avec lenteur vers Fransche-Hoeck, qui devait être son point de départ pour les régions occidentales.

La différence de l'objet de son voyage explique celle de l'appareil dont il s'était entouré.

Le personnel de l'expédition se composait de quinze ou vingt Hottentots au moins, dont trois ou quatre étaient accompagnés de leurs femmes, qui devaient se partager, dans la route, les divers soins du ménage. Une partie d'entre eux formait l'escorte armée qui, se distribuant en divers détachements, devait veiller à la sûreté de tous et marcher, suivant les circonstances, en avant, par-derrière ou sur les côtés. Les autres se partageaient, suivant leur capacité relative, les fonctions de chasseurs, dévolues aux plus habiles tireurs de la troupe; de cochers, place honorable et de confiance que très-souvent les fermiers eux-mêmes ne dédaignent pas d'occuper; et enfin celles de conducteurs, inférieures en dignité, mais non moins utiles, et qui consistent à guider, à

l'aide d'une simple cravache, la première paire de bœufs de chaque attelage. Un Hottentot, libre ou esclave, ou même quelquefois un jeune garçon de treize à quatorze ans, remplit cette dernière fonction, dont les hommes qui ont le sentiment de leur supériorité ne se chargent jamais, si ce n'est dans le cas des plus grands dangers. Les premiers de tous les employés étaient les guides, tous gens éprouvés depuis longtemps par leur connaissance du pays.

M. Lacombe avait déjà l'expérience des voyages de ce genre, puisque nous avons parlé d'excursions faites par lui en Cafrerie. Son attention s'était particulièrement portée sur la convenance et la commodité de ces fameux wagons ou chariots, les seuls véhicules encore en usage dans toute l'Afrique australe, quand on ne parcourt pas le pays à cheval.

Burchell, en 1810, avait payé un seul de ces chariots cinq cent quatre-vingt-cinq rixdales (soit 88 liv. sterl. ou 2,200 fr. monnaie de France). Nous ignorons si le prix en a augmenté ou diminué depuis cette époque; mais nous pouvons affirmer que ces lourdes machines doivent être établies avec le plus grand soin pour remplir à souhait leur double destination de véhicules et d'habitations, dans un pays où mille accidents de terrain les exposent à chaque instant à des chocs de la plus extrême violence. Aussi leur construction est-elle une des industries spéciales de la ville du Cap, dont les ouvriers savent seuls, dit-on, en remplir toutes les conditions essentielles.

Chacun de ces wagons mesure ordinairement quinze pieds de longueur, sur quatre pieds neuf pouces environ de largeur. La charpente de la capote est en bambous, couverte de nattes, puis d'une toile cirée et enfin d'une toile à voile de navire, le tout destiné à prévenir l'invasion des eaux. La hauteur en est, au fond, de cinq pieds et demi; les côtés ont deux pieds par-devant, deux

pieds trois quarts par-derrière. Ils sont peints à l'extérieur, moins par luxe, comme on peut le croire, que dans un intérêt de conservation. Les planches du fond ont deux pouces d'épaisseur; les essieux, horizontaux et coniques, sont en bois, mais garnis d'un ferrement d'un pouce et demi de large, pour résister au frottement des roues. Les roues de derrière ont cinq pieds de diamètre; celles de devant deux pieds et demi, et sont à cinq pieds de distance les unes des autres; le ferrement, d'une seule pièce, a deux pouces et demi de large. Les roues, les essieux, les pièces de jonction ou le train sont goudronnés. Le timon, qui a dix pieds de long, est armé à son extrémité d'un crampon de fer, auquel tient, par un crochet, une longue corde de cuir munie d'anneaux de fer, où s'emboîtent les jougs des bœufs. La capote, enfin, laisse à découvert par-devant un espace de deux pieds et demi où se trouve le siége du cocher. Le fond, les côtés, le train, peuvent se détacher; et, indépendamment des roues de rechange, on joint aux ustensiles et outils de charron et de menuisier dont il est prudent de se pourvoir, une chèvre pour soutenir les essieux quand on les graisse, et un sabot pour enrayer au besoin.

M. Lacombe s'était pourvu de trois wagons de cette espèce, dont le chargement, d'ailleurs parfaitement approprié à son but, se composait surtout d'objets de pacotille et d'échange; verroterie, mouchoirs de toutes couleurs, boutons, tabac, miroirs, clous. Le voyageur y avait joint un ample assortiment de vêtements à l'usage des deux sexes, et destinés à procurer ce premier insigne de la civilisation aux peuplades sauvages qu'il devait rencontrer sur la route.

La prudence n'avait pas non plus permis de négliger les moyens de défense; aussi les wagons portaient-ils des munitions, des mousquets, des fusils de chasse, des carabines, des pisto-

lets, des balles, plusieurs barils de poudre de chasse et de guerre, du plomb, de l'étain, un moule à balles. Enfin, on y avait joint un certain choix de ces conserves de bouche dont le progrès de nos arts chimiques a rendu parmi nous l'usage vulgaire; une petite pharmacie, dont M. Lacombe pouvait mieux que personne apprécier les avantages; car il s'était familiarisé de bonne heure avec les éléments de l'art de guérir, si utile en toutes circonstances et surtout parmi les nations sauvages.

Les attelages sont ordinairement de douze bœufs. M. Lacombe en avait trente-six pour ses trois wagons, plus dix-huit pour les relais, trois ou quatre pour porter les bagages des Hottentots de la suite, un petit troupeau de chèvres et de moutons, quelques vaches laitières et une meute de chiens de chasse.

A voir tout cela, bêtes et gens, traverser péniblement, sous le climat embrasé de l'Afrique, les sables mouvants qui entourent le Cap, où les bœufs ont surtout à souffrir, en raison de la mobilité du sol; à voir ces troupeaux, suivis de leurs bergers, marcher à distances inégales, flanqués à droite et à gauche de groupes d'hommes armés ou de femmes portant leurs enfants dans leurs bras, l'imagination la moins exaltée se serait facilement transportée, dans les temps bibliques, au milieu des scènes du désert que nous retrace la Genèse. Car les mœurs, trop souvent empruntées de l'Europe polie, sont plus loin des habitudes des peuplades africaines qu'un campement hottentot ou cafre ne l'est des tentes du Cédar, quand surtout une source longtemps attendue vient rendre l'espérance et la vie à la caravane haletante sous les feux du tropique.

A M. Georges Barlow, au Cap.

Fransche-Hoeck, le 5 septembre 1842.

Je ne suis encore qu'à quinze milles de vous, mon cher Barlow; mais j'en serai bientôt séparé par une plus longue distance, qui ne me permettra plus de correspondre aussi facilement avec vous.

Tous mes préparatifs sont enfin terminés, et je pars demain pour mon grand voyage; mais de tous les points que je vais visiter, ma pensée me ramènera souvent vers vous dans notre capitale, et vous pouvez bien compter que je saisirai toutes les occasions qui pourront se présenter de servir le douloureux intérêt qui vous préoccupe.

Vous concevrez que j'aie quelque peine à quitter la petite localité d'où je vous adresse, pour quelque temps du moins, un second adieu. Cette localité m'est chère à plus d'un titre; d'abord parce que j'y suis né, que j'y ai des parents et des amis, et qu'enfin son nom seul me rappelle que j'ai fait mes études en France. Aussi, dans l'exploration que j'entreprends, ne vous étonnerez-vous pas de me voir entraîné par une sorte de sympathie vers les stations françaises établies plus particulièrement dans l'intérieur, surtout près des rives du Calédon. Pour me borner aujourd'hui au Fransche-Hoeck ou Coin français, vous savez qu'il doit son nom à ce que, peu de temps après la révocation de l'édit de Nantes, quatre-vingt-dix-sept familles de France vinrent s'y soustraire au despotisme de l'intolérance, et demander au sol africain le droit que leur refusait leur terre natale, de vivre et de mourir dans la foi de leurs pères. Monstrueuse conséquence d'un fanatisme dont, grâces à Dieu, les progrès des lumières rendent à jamais aujourd'hui le retour impossible, quelques efforts que tentent pour la ramener les esprits faux ou

méchants que l'égoïsme égare encore! Quoi qu'il en soit, les Français de Fransche-Hoeck ne le sont plus que de nom. Ils ont adopté les habitudes hollandaises, sans conserver aucun de leurs usages nationaux, sauf peut-être la manière de faire le pain, qui s'est maintenue par tradition dans leurs familles. Ils ont oublié jusqu'à leur langue. Le dernier vieillard qui la parlât est mort il y a peu de temps.

On voit encore à Fransche-Hoeck une maison bâtie en 1694 par les réfugiés eux-mêmes, et des chênes qui datent de la même année; mais un monument plus précieux de leur ancienne nationalité, c'est la cordiale reconnaissance avec laquelle ils accueillent les marques de souvenir que leur adressent encore aujourd'hui leurs anciens compatriotes. Ils sont, d'ailleurs, très-attachés à la religion. Toutes les maisons possèdent une bible et d'autres livres de piété; et je laisse un jeune officier anglais dire tant qu'il voudra que ces honnêtes fermiers se distinguent des autres seulement par leur amour pour les psaumes et par leur aversion pour la danse.

Près de la vallée s'ouvre le ravin dit *Fransche-Hoeck-Kloof*, une des routes pratiquées entre les montagnes pour pénétrer dans l'intérieur de la colonie. Il a sept milles de longueur de la vallée au sommet. C'est le fruit d'un travail que recommande surtout la difficulté vaincue; c'est un précipice sans fond où coule un torrent impétueux, et dont les parois se dressent en pyramides de rochers abruptes.

On éprouve là des chaleurs étouffantes. Des arbrisseaux rabougris, des géraniums desséchés, des proteas variés en espèces languissent aux flancs de la montagne; mais le paysage change d'aspect au lever ou au coucher du soleil.

La vallée de Fransche-Hoeck est un superbe amphithéâtre bien cultivé, entouré de montagnes de formes pittoresquement diver-

sifiées; plusieurs sont tapissées de verdure de leur base au milieu, d'autres ne présentent que des rochers gris et nus, d'autres sont tout-à-fait stériles.

Plusieurs détours, des enfoncements boisés, des bas-fonds, sont inondés en hiver; mais la végétation y est des plus riches en été; les plantes bulbeuses, d'élégantes bruyères, d'épais géraniums barrent la route. On y voit voltiger quelques brillants oiseaux de l'espèce des *sugarbirds* ou *chercheurs de miel*. Les cours d'eau sont bordés de roseaux, de saules. Les orangers, la vigne vierge égayent, animent tout de leur riante verdure. Vous éloignez-vous un peu? vous ne voyez plus que des troncs d'arbres sans écorce desséchés par le soleil...

Une ferme du lieu s'offre à vous, ombragée de chênes, d'orangers, entourée de haies de roses de Ceylan. Le toit blanchâtre et sa cheminée s'élancent au milieu des arbres verts, tandis que les bambous, les orangers, les citronniers, les pruniers, les pêchers, les grenadiers, les amandiers, les figuiers, présentant un bizarre mélange de la végétation européenne et de la végétation indigène, l'enveloppent d'une ceinture verdoyante; mais, quoique entourée de très-beaux vignobles, le vin y est mauvais, quelque soin qu'on ait pris pour l'améliorer.

Les bâtiments, les magasins d'une ferme du Fransche-Hoeck sont vastes; mais on n'y donne rien à l'agrément. Toute la famille se réunit dans une chambre obscure dont les volets sont fermés, pour écarter des myriades de mouches; et là, tous mangent, boivent, se livrent ensemble à leurs exercices de piété, tandis que les enfants se roulent sur le plancher, pêle-mêle, sans distinction, tant ceux des maîtres que ceux des serviteurs.

Le soir, au coucher du soleil, rentrent du pâturage les chèvres conduites par un jeune pâtre hottentot, entouré de ses chiens, déguenillé, la tête couverte d'un chapeau que pare une plume

d'autruche; et les bestiaux, les chevaux, les moutons reviennent à leurs enceintes palissadées ou kraals, destinées à les préserver des attaques nocturnes du loup ou du tigre de la montagne.

Mais un tigre a-t-il, pendant la nuit, inquiété l'habitation par ses rugissements? Dès le lendemain on vient le traquer dans sa tanière, en le faisant attaquer par des chiens. Il cherche à fuir; s'il ne le peut, il affronte les assaillants, dédaigne et abandonne la meute pour s'attacher à l'homme, et alors s'engage un combat dont la mort de l'animal est le résultat le plus ordinaire; mais, le plus souvent, les chasseurs attendent à l'écart, cachés derrière un rocher ou par un buisson, le moment de tirer la bête sans blesser leurs auxiliaires.

Les fermes, avant l'émancipation, étaient cultivées par des esclaves; elles ne le sont plus aujourd'hui que par les fermiers eux-mêmes ou par des domestiques à gage; et vous savez que ce changement nécessaire dans l'ordre de choses établi est un des griefs sur lesquels les Boers fondent leur levée de boucliers dans la guerre présente. Les Hottentots, premiers maîtres du pays, y tiennent, comme partout, le milieu entre les esclaves et les hommes libres. Ils se font bergers ou garçons de ferme salariés.

En remontant un peu au Nord, je me rends à Paarl (la Perle), située au pied d'une montagne du même nom, vis-à-vis d'une autre chaîne très-élevée, et présentant le plus riant aspect. On y voyait, dès 1815, trente à quarante maisons très-élégantes, fort éloignées les unes des autres et formant une rue, au milieu de laquelle était l'église.

Paarl, dès 1829, jouissait de la plus grande prospérité. On lui donnait à cette époque déjà dix mille habitants, dont quatre mille hommes libres et six mille esclaves, et l'on y signalait en 1838 une école d'enfants des plus intéressantes, qu'on a pu comparer, au moins sous quelques rapports, au célèbre asile de

M. Barlington, à Philadelphie. Cet établissement, tenu par M. Elliot, qui trouvait dans tout matière à leçon, prouverait à la fois tout ce que peut le zèle uni au talent, et combien l'orgueil de l'Europe a calomnié ces malheureux Africains qui, pour voir, ne demandent que la lumière.

Paarl est situé dans une vallée d'environ quarante-deux milles de long sur neuf de large, couverte de quantité de petits villages tous bâtis par les réfugiés français lors de la révocation de l'édit de Nantes, et tous, par conséquent, animés du même esprit et suivant à peu près les mêmes usages qu'à Fransche-Hoeck. Celui de Drakenstein, à neuf ou douze milles de la Perle, est le plus ancien. J'ai vu surtout avec le plus grand intérêt, non loin de Paarl, Wagenmaker's valley (la vallée du Charron), dont les habitants descendent tous de la même famille, et l'un des plus riches et des plus beaux endroits du pays. C'est, jusqu'à présent, la seule mission française établie dans les limites de la colonie. Son existence remonte à 1830. Il y a beaucoup de fermes dans le pays; les fermiers sont, en général, à leur aise, et ils ont beaucoup de noirs sur leurs plantations; mais les blancs sont pleins de préjugés, les noirs ignorants et apathiques.

Le missionnaire de Wagenmaker's valley regardait, en 1837, l'état d'apprentissage comme devant être aussi funeste à ces derniers que leur état d'esclavage. « Il en sera ainsi, disait-il, tant que ces malheureux dépendront d'hommes qui ne connaissent que leur intérêt personnel. Ils resteront ignorants et ne comprendront même pas le prix de l'instruction; car ils ne peuvent travailler pour eux que le dimanche; et tel est l'état de quarante mille hommes qui ne seront libres que le 1er décembre 1838. L'époque de l'affranchissement est impatiemment attendue des missionnaires; mais les noirs, dans les premiers temps, se croiront dispensés de travailler et se livreront à l'ivrognerie. »

Cependant la révolution s'est opérée très-tranquillement, quoique, dès longtemps, on affectât (quelques personnes du moins) d'y voir la source de très-grands malheurs.

Les maîtres durs ont été abandonnés et ne trouvaient plus d'ouvriers. La plupart des anciens esclaves se sont mis à travailler chez leurs anciens maîtres, ne pouvant vivre en leur particulier, surtout à cause de l'extrême cherté des vivres.

En général, les colons se sont bien conduits, et l'on doit excuser les mauvais procédés des plus grossiers d'entre eux, privés tout-à-coup d'hommes qu'ils regardaient comme leur chose..... Mais on ne saurait se dissimuler que c'est à cette mesure, mal accueillie du plus grand nombre, qu'il faut attribuer les embarras dans lesquels nous nous trouvons aujourd'hui. Les chrétiens de l'Afrique du Sud s'intéressent beaucoup aux missions françaises; mais beaucoup de gens attribuent aux missionnaires l'affranchissement des esclaves et la guerre des Cafres contre la colonie. Le missionnaire de Vagenmaker's valley est pour le moment très-satisfait de l'état de sa station; mais il craint pour les progrès ultérieurs l'opposition des colons et l'indifférence des noirs.

Je remonte directement le long de Roodezands ou les Sables Rouges, vallée de quarante milles de longueur en ligne droite, et de plusieurs milles de large, présentant une surface plane, mais peu de maisons, quoique le district soit populeux. J'arrive au Nord de la vallée, à Tulbagh, village ainsi appelé du nom du gouverneur hollandais mort au Cap en 1771. Les Anglais, depuis leur occupation, ont, suivant leur usage constant, changé ce nom en celui de Worcester. La position en est magnifique; il jouit de l'avantage d'être situé sur la route du Nord-Est, ce qui lui présente pour l'avenir une garantie de prospérité, si le pays des Namaquas vient à se peupler davantage, et peut jamais

étendre ses relations avec le Cap... Malheureusement on n'y arrive que par le Sud; aussi, quoique l'eau y soit bonne et la terre fertile, les progrès y sont comparativement lents. Constitué en mission régulière dès 1804, Worcester n'avait encore, en 1811, que dix maisons de quelque apparence et dix autres moins remarquables, un presbytère commode, pourvu d'un grand jardin, et une église bâtie en croix, peinte en blanc, couverte en chaume, et n'ayant, pour appeler les fidèles au service divin, qu'une cloche suspendue à côté, entre deux massifs de maçonnerie.

En quittant le Roodezands, et prenant la direction Sud pour gagner Groën-Kloof, je me trouve à l'entrée de Roodezands-Kloof, *passage du Sable-Rouge*, où se perçoit un léger péage destiné aux frais d'entretien de la route. C'est un défilé étroit et tortueux d'environ trois milles, où coule entre des montagnes escarpées, chargées de broussailles et d'arbres, la petite rivière de Berg, qui sépare le Drakenstein du district des Vingt-quatre-Rivières qu'elle borne au Sud. De là, elle remonte à l'Ouest du même canton, qu'elle sépare de ce côté du Swartland, et finit par se perdre dans la grande rivière de son nom qui se jette elle-même au Sud de la baie de Sainte-Hélène, où je dois la visiter plus tard à son embouchure. Ce passage est difficile, surtout quand on y est assailli par une pluie torrentielle, comme cela m'arriva, et il ne me fallut pas moins de trois heures de marche pour en sortir; après quoi j'entrai, enfin, dans la partie méridionale du district des Vingt-quatre-rivières; district qui doit son nom à la multitude de ruisseaux qui l'arrosent. Ici, le terrain, productif et riant, est couvert de magnifiques prairies, à la fraîche verdure, de bosquets d'orangers, de citronniers, de pamplemousses, dont les fleurs exhalent les plus doux parfums. L'horizon est fermé par un cercle de hautes montagnes et de

collines sur divers plans. On n'a rien exagéré en appelant ce charmant pays l'Éden de l'Afrique.

Tout s'y réunit, en effet, pour les besoins et pour l'agrément de la vie. Les habitations s'y agglomèrent, et la vallée des Vingt-quatre rivières doit devenir un jour le canton le plus riche et le plus peuplé de la colonie. Ce qui le distingue de beaucoup des endroits voisins, c'est l'adresse avec laquelle on y a su distribuer, par des canaux d'irrigation, disposés avec une commodité extraordinaire, les belles eaux qui font l'ornement et la fertilité des jolies fermes des environs.

Le jour commençait à baisser. Je fis halte près d'une de ces fermes dont l'extérieur annonçait l'aisance, quoique l'habitation principale ne fût qu'un hangar couvert de chaume.

J'entre sans façon, suivant l'usage du pays; et quoique de semblables explications ne soient pas ordinairement exigées, je demande le coucher pour un voyageur qui se rend dans l'intérieur par l'Est. Un vieillard, vêtu d'une chemise de coton bleu, d'un gilet à manches, d'une grande culotte, et ayant la tête couverte d'un large chapeau, était accoudé à une table, ayant près de lui sa pipe et son sac à tabac en peau de veau marin. En face de lui se tenait une femme un peu moins âgée et vive encore, en jupon, en casaquin prenant à la taille, coiffée d'un petit bonnet rond de mousseline; tous deux sans bas. La femme préparait le thé... Vous savez qu'il y a toujours ici une bouilloire et une théière; car jamais on ne boit d'eau pure, et le thé est la boisson de tout le monde. Je serre la main au vieillard, j'embrasse la bonne dame.

— Soyez le bien venu, monsieur, dit mon hôte, dans la maison d'Abraham Dunker, mon frère. Hélas! que n'est-il ici pour vous en faire les honneurs!

— Quoi, monsieur! le maître de cette maison...

— A émigré depuis six ans, et Dieu sait si je le reverrai jamais.

— Pauvre Abraham !

— Il ne le voulait pas, lui; c'est son démon de fils cadet qui l'a voulu... avec ses idées saugrenues d'indépendance, de liberté et de nouvelle Amsterdam !

— Ne dis pas de mal de notre neveu, mon ami, dit la femme; Karel est un brave.

— Je ne dis pas non, femme; mais, ne valait-il pas mieux qu'ils restassent tous à tailler leurs vignes, à labourer leurs champs, à conduire leurs wagons au marché du Cap?... Il fallait voir comme mon cher Jacob, son frère aîné, s'entendait à tout cela.

— Et que fait maintenant ma petite Juliana, dit la femme; elle qui lisait si bien à six ans dans notre grosse Bible, et qui chantait de si beaux cantiques? Puis se tournant vers moi : C'est moi qui les ai tous nourris, monsieur; et, tenez, voici à droite de la chambre où nous sommes, qui leur servait de salon et de salle à manger, celle où j'ai si souvent bercé dans mes bras les deux garçons; puis, à gauche, celle où couchaient notre bon frère Abraham, son excellente femme et ma Juliana, qui doit être maintenant une grande et belle fille, car elle entre dans ses dix-huit ans. Derrière vous, voyez, attenante à la pièce du milieu, une quatrième pièce qui sert de cuisine, et où je formais la chère petite aux soins du ménage, tandis que dans d'autres corps de logis, renfermant les granges et les écuries, mon mari montrait à Karel, et surtout à Jacob, l'agriculture et l'art de soigner les bestiaux.

— Ce cher Jacob! reprit le vieillard, on lui avait fait bien apprendre à lire, à écrire et à compter, et je ne dis pas qu'on ait eu tort, quoique beaucoup de nos fils de fermier s'en passent fort bien; et puis on n'aurait pas trouvé son pareil dans toute la

colonie pour conduire un attelage de bœufs ou un wagon, avec notre fouet de bambou de quinze à vingt pieds de long, dont la courroie est plus longue encore. Il descendait nos ravins, gravissait nos montagnes, aussi lestement que s'il eût été en plaine; vous enlevait de terre, du bout de son fouet, un caillou ou une pièce de monnaie à vingt-cinq pas de distance.

Le vieillard, d'abord triste et rêveur, semblait s'égayer à ce souvenir.

— Hélas! reprit la bonne femme, les reverrons-nous jamais ces bons amis, ces chers enfants? C'est que, voyez-vous, monsieur, ajouta-t-elle, Abraham Dunker ne ressemblait en rien à ces riches fermiers de cinq ou six lieues autour du Cap, qui ont de belles terres ou de jolies maisons de campagne, et qui, rapprochés des autres colons par leur aisance, leur luxe, leurs mœurs hautaines et dédaigneuses, croient les imiter en prenant des airs de grands seigneurs; très-vils auprès des employés de la colonie dont ils ont quelque chose à obtenir; mais des plus vains et des plus insolents envers ceux dont ils n'ont rien à espérer ni à craindre.

— Ma femme a raison, monsieur; mais il ne ressemblait pas davantage, notre Dunker, à ces pauvres diables de fermiers des frontières, dont le hangar, sans divisions, n'a qu'une pièce commune à toute la famille le jour et la nuit, et qui ne se vêtent que de peaux de mouton; misérables, paresseux, vivant nomades avec leurs bestiaux, qu'ils traînent de pâturages en pâturages, de cantons en cantons, et qui, n'ayant point d'habitations fixes, se construisent des huttes en nattes, comme les sauvages dont ils ont les mœurs. Loin d'être haï et redouté de tout le monde, comme ces derniers, pour leur mauvaise foi et leurs déprédations, et comme les premiers pour leur orgueil et leur insolence, notre Abraham, au contraire, se faisait aimer

et respecter de tous par son humanité, son empressement à rendre service... Hélas! le reverrons-nous jamais?

— Pourquoi non, monsieur? Cette guerre ne durera pas toujours, et alors...

— Oui, mais il n'est plus jeune, ce cher Abraham... En tout cas, puisque vous allez dans l'intérieur, si par hasard vous le rencontrez à son campement, près du Calédon, entre les missions françaises de Béerséba et de Morija, dites-lui bien, mon cher monsieur, que vous m'avez vu, moi son pauvre vieux frère Willeim, pleurer son émigration, et que je ne la lui pardonnerai qu'à condition qu'il reviendra me fermer les yeux.

A ces mots, il sortit un bâton à la main, pour veiller à la rentrée de ses bestiaux à l'étable, en les comptant chaque soir sur la porte, à mesure que les bergers les font passer sous leurs yeux, soin journalier dont les fermiers ne se reposent jamais sur personne. Le prix qu'ils attachent à leurs bestiaux s'explique sans peine. Les bestiaux sont partout pour eux un objet de première nécessité; car, tenant en général fort peu aux fruits et aux légumes, ils ne se nourrissent guère que de viande, de viande de mouton surtout, dont leur table est constamment surchargée.

Je remarque, en passant, que la vie des colons, surtout de ceux de l'intérieur, est fort oisive; car elle se borne à un petit nombre des travaux d'agriculture et au soin de leurs troupeaux. Quant aux visites qu'ils se font entre eux, elles se passent la plupart du temps à fumer, à boire du thé et à conter ou à écouter des histoires; à moins que, comme dans les circonstances présentes, certains intérêts plus ou moins pressants ne mettent en jeu les passions politiques ou autres; mais il est rare que, même alors, on voie se démentir en eux le flegme qui les caractérise.

L'éducation des jeunes fermiers est généralement des plus bornées; la plupart d'entre eux ne savent ni lire ni écrire. On les admet à quatorze ans dans la société des hommes; dès lors ils donnent la main aux hommes faits, embrassent les femmes, fument, chassent, et cherchent dans leur voisinage quelque jeune fille dont ils puissent captiver les affections et qu'ils finissent par épouser; car, il faut le dire à leur éloge, si les jeunes gens appartenant à cette classe sont trop souvent mal élevés, il est fort rare qu'ils se livrent à la débauche.

Chaque colon a chez lui un certain nombre de fusils pour chasser ou pour se défendre contre les bêtes féroces; afin d'amortir l'éclat des armes, nuisible au succès de la chasse, on les frotte de sang de mouton.

Je vous ai décrit leur tenue qui est des plus simples, puisque chez eux personne ne porte de bas, sauf dans les occasions extraordinaires. Les hommes, pour vaquer à leurs travaux, s'appliquent sur le pied une peau de bœuf encore fraîche; mais quand ils viennent à la ville, ils se vêtissent entièrement à l'européenne.

Beaucoup d'entre eux, pour renouveler leur garde-robe, s'adressent au Cap à des espèces de fripiers nommés *cape-smouse*, ou juifs du Cap, parce qu'ils se livrent à la pratique de l'usure; gens dont la délicatesse est fort sujette à caution. Aussi les pauvres fermiers, simples et candides, sont-ils souvent pris pour dupes; mais il est triste d'ajouter que par forme de compensation il leur arrive trop fréquemment de faire payer aux Hottentots, plus crédules encore, les intérêts de leur bonne foi trompée.

Son opération terminée, mon hôte rentra, et une servante hottentote vint nous laver les pieds, en commençant par les maîtres de la maison.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, je me remis en

route ; et le digne Dunker, déjà debout pour surveiller le labour d'un champ voisin, voulut me donner, en forme d'adieu, le spectacle original d'une chasse aux oiseaux à coups de fouet. Les bœufs attelés à la charrue, et la charrue mise en mouvement, un sillon est à peine tracé que des nuées d'oiseaux viennent s'y abattre, et, en moins de rien, on en voit tomber une quantité d'un seul coup sous le fouet du laboureur. Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est l'adresse et la précision avec lesquelles quelques-uns de ces chasseurs de nouvelle espèce atteignent à volonté telle ou telle pièce de gibier désignée d'avance, sans toucher aucune des autres au milieu de la foule pressée.

Je le quittai après lui avoir bien promis de ne point oublier sa commission auprès de sa famille émigrée, sans trop penser que j'eusse jamais à tenir une telle promesse ; et je m'acheminai vers le Swartland ou pays noir, dont les terres sablonneuses produisent des grains de toute sorte, excepté de l'avoine qui ne se trouve point dans la colonie. On le remplace, pour les chevaux, par l'orge, qui est toutefois peu abondant, de sorte qu'au temps des sécheresses on est forcé de faire émigrer les bêtes à cornes.

Cette nouvelle marche me conduit à Groëne-Kloof, ou le passage vert, canton qui tire son nom de l'excellence et de la beauté de ses pâturages. En 1783, du temps de Levaillant, la Compagnie y faisait engraisser des bœufs pour la fourniture des boucheries de la ville et pour l'approvisionnement des vaisseaux, tant ceux qui viennent des Indes que ceux qui s'y rendent. Depuis, en 1808, sur l'invitation du gouverneur, les frères moraves y ont fondé une mission, digne émule de celle de Gnadenthal, dont Compton vous aura sans doute parlé avec les éloges qu'elle mérite, et dont l'église n'a été terminée que dix ans plus tard.

De là, remontant au Nord-Est et toujours plus rapproché de la mer, je touche à la baie de Saldanha, point des plus importants à reconnaître dans mes vues; car la politique et la religion gagneraient également à y fonder un établissement, si un établissement y était possible. Cette baie est en effet le seul bon port de l'Afrique méridionale. Elle présente un golfe enfoncé diagonalement sur la droite de son ouverture, qui est d'environ vingt-un ou vingt-quatre milles; à gauche, à l'entrée, est la petite anse de Hoetsjes-Bay, qui offrirait un sûr abri à dix ou douze vaisseaux de guerre. Les bâtiments d'un plus faible tonnage peuvent pénétrer jusqu'à Schaapen-Eyland, petite île qui les protége contre toute espèce de dangers. On n'y trouve que de la mauvaise eau et en fort petite quantité; mais il ne serait peut-être pas impossible de s'en procurer en creusant des puits. Elle sert, d'ailleurs, de refuge aux vaisseaux d'Europe que le vent de Sud-Est empêche d'entrer dans la baie de la Table. Nul doute qu'il ne fût très-avantageux de pouvoir leur offrir une relâche qui profiterait d'autant à la civilisation en multipliant les points de contact avec les indigènes.

Il paraît qu'à l'époque où le voyageur français Levaillant l'a visitée, les cachalots ou *noort caaper* des Hollandais abondaient dans cette baie, ainsi que dans celle de Sainte-Hélène. Ce voyageur dit en avoir vu jusqu'à trente-deux prendre ensemble leurs ébats dans la seule anse de Hoetsjes-Bay. Il s'étonnait alors que le gouvernement ne songeât point à utiliser cette branche de commerce, qui lui semblait devoir être très-lucrative, en abandonnant à la Compagnie quelques droits sur cette pêche. L'abus même qu'on aura fait, sans doute, de ce conseil, en a rendu l'application désormais impossible; car ces monstres de l'Océan ont presque tous déserté ces parages depuis les chasses cruelles que leur ont livrées successivement les diverses nations maritimes,

et c'est maintenant dans les parages les plus éloignés de l'Europe qu'il faut les aller chercher, sans avoir jamais la certitude bien acquise d'être suffisamment payé des fatigues et des périls auxquels expose leur poursuite.

Quant à la baie Sainte-Hélène, qu'on trouve plus loin, en remontant, elle est bien abritée vers le Sud par les montagnes qui la bordent dans cette direction, et ouverte vers le Nord. Elle offrirait pourtant, dans sa partie méridionale, un bon mouillage aux petits bâtiments côtiers. La riviège Berg qui s'y jette, après avoir arrosé dans l'intérieur le Swartland et les Vingt-quatre-rivières, déroule une masse d'eau considérable; mais les barques seules peuvent en franchir la barre, et la contrée environnante est entièrement stérile.

Après cette excursion vers la mer, je rentre dans les terres; et je rejoins la rivière de l'Eléphant à la hauteur de Clanwilliam, village dépendant du district de Worcester, et dominé par les monts des Cèdres. Bien qu'il produise des oranges et autres fruits, il n'a rien de remarquable que son isolement au milieu d'une contrée de peu de ressources. Dans les montagnes même des Cèdres, à quelques milles de Clanwilliam, s'élève Neuwupperthal, au milieu d'une petite vallée entourée d'énormes rochers qui en font une solitude complète; mais le climat en est sain et le sol fertile. Tous les fruits, les figues et la vigne y viennent à maturité, et l'eau y est bonne et abondante; mais en été on y éprouve des chaleurs qui s'élèvent quelquefois à 114 degrés du thermomètre de Farenheit. Là, depuis 1830, M. Wurmb, baron allemand, est parvenu à former, d'une centaine de Hottentots, de Bâtards ou de Bushmen, une petite colonie exclusivement établie sur le principe de l'observation des lois de l'Évangile, combiné avec le respect dû au gouvernement établi. Il serait impossible de faire admettre une telle

alliance d'idées à une population déjà à demi civilisée... Un homme fatigué des grandeurs du monde la réalise parmi des sauvages ignorants, sans autres auxiliaires, avec une foi vive et persévérante, que le spectacle des orages, quand la foudre, en embrasant la cime des rochers, y vient proclamer la gloire de Dieu ; et que les fureurs du tigre qui descend parfois de la montagne comme pour annoncer ses vengeances.... Le soir du jour où je m'y trouvais, un affreux ouragan, tel qu'en voient les contrées chaudes de l'Afrique, ébranlait tout le voisinage. Le fracas en était si épouvantable, qu'il semblait devoir faire craindre la dissolution de la nature. La veille, des bêtes féroces avaient causé de grands dégâts parmi les troupeaux de la station. Les habitants, réveillés en sursaut par le bruit du tonnerre, avaient quitté leurs lits, et, debout devant leurs maisons, s'entretenaient de leurs pertes récentes, de leurs craintes actuelles. Il y avait quelque chose de touchant à les entendre rapporter, avec une humble résignation, leurs épreuves du moment et celles de chaque jour, au milieu de ce désert, à la sagesse et à la bonté de celui qui fait la plaie et qui lui donne la guérison. Qu'auraient dit à leur place tels ou tels de nos paysans d'Europe, en voyant leurs habitations menacées d'incendie et leurs récoltes compromises ?

J'ai quitté Clanwilliam. A mesure que je m'enfonce dans le Nord et que je m'éloigne de la civilisation, le sol montueux et pierreux semble devenir toujours plus sec et plus aride ; il en est ainsi jusqu'au fleuve des Éléphants, où j'arrive par des marches toujours plus pénibles. Les deux rives du fleuve sont bordées de grands mimosas et de saules ; mais à cent pas du rivage le terrain, partout sec et brûlé, ne produit point d'herbe pour les animaux. La rivière, pourtant, déborde d'ordinaire avant les semailles, et alors le sol labouré et ensemencé se couvre d'abon-

dantes récoltes. L'art pourrait donc ici, au moins jusqu'à un certain point, suppléer à la nature; malheureusement l'embouchure du fleuve est fermée par une barre qui en défend l'entrée aux plus légères embarcations, et la baie Lambert serait peu propre au débarquement des marchandises, parce qu'elle est ouverte aux vents du Nord-Ouest. Mais que ne peut le génie de l'homme soutenu de l'amour de l'humanité?

La nuit qui avait précédé notre arrivée au bord de la rivière, un violent orage lui avait fait éprouver accidentellement une crue considérable; nous eûmes soin de faire halte à une hauteur inaccessible à l'inondation, précaution qu'on ne doit jamais négliger, sous peine de s'exposer aux accidents les plus graves. La limite se reconnaît aux roseaux et aux herbes suspendus aux branches des arbres du rivage.

Après avoir passé la rivière, on entre de nouveau dans le désert, désert aride et dévorant, pénible et triste à traverser, le karrou du Nord de la colonie, où l'on n'a pas même la consolation de trouver de temps à autres quelques pauvres fermes, quelques figures humaines. De loin en loin, des fontaines dont il faut regarder la rencontre comme une bonne fortune, quoique l'eau en soit le plus souvent détestable, en ce qu'elle tient en dissolution les excréments de tous les animaux sauvages qui viennent s'y désaltérer. Telles sont, toujours en se dirigeant vers le Nord, Eland-Fountain, Bitter-Fountain, Stink-Fountain, Twee-Fountain... tristes et insuffisantes ressources d'un canton des plus arides, qui nous offre à l'Ouest une plaine immense et sans limites apparentes, s'étendant probablement jusqu'à la mer avec quelques plantes grasses et des buissons rabougris; à l'Est, un rideau de montagnes pelées... Partout abandon, silence, néant... Et dans tout cela, pas un être animé, si ce n'est quelquefois un lion dont on suit en vain la trace, et quelques élé-

phants qui fuient à l'approche du chasseur... Mais nous n'eûmes pas alors la bonne fortune de rencontrer un seul homme; l'annonce rarement trompeuse d'une extrême sécheresse ayant forcé le petit nombre des habitants à transporter leurs kraals près de la mer.

J'avais vu les premiers Namaquas à Neuwupperthal et aux environs de Clanwilliam... Depuis, je n'en avais pas rencontré un seul, ou si j'en apercevais quelques-uns, ils s'éloignaient d'un pas rapide à notre approche, et nos signes d'intelligence les faisaient fuir plus vite encore. Ils nous prenaient apparemment de loin pour des Bushmen, des Corannas ou des Griquas, dont les bandes hostiles infestent si souvent la contrée, en y semant le ravage et la terreur.

Enfin nous touchons au Kamiesberg, et je vais voir des hommes, des frères, des chrétiens. C'est l'oasis dans le désert, c'est le port après l'orage, c'est la terre de promission. J'avais déjà perdu plusieurs têtes de mon bétail; mes gens étaient épuisés de fatigue et de besoin; leurs chasses, toujours très-pénibles, étant plus qu'insuffisantes, à cause de la rareté du gibier.

Le soleil se couchait quand nous atteignîmes Lily-Fountain, mission wesleyenne, dont la fondation date de l'année 1823. Le missionnaire en chef, alors absent, était représenté par deux prédicateurs indigènes, qui me logèrent dans une des maisons qu'habitent les chefs de la station.

Le village peut avoir environ quatre cents habitants Namaquas ou Hottentots, métis ou bâtards, nés de l'union fortuite de Hottentotes et d'Européens, et qui se montrent aussi fiers de cette qualité que tel Européen de noble race pourrait l'être de sa naissance sanctionnée par nos lois. Ces derniers sont, du reste, plus riches, plus actifs, plus industrieux que tous les autres; ils sont à peu près parvenus au degré de civilisation qu'atteignent

les habitants de nos campagnes un peu arriérés. Beaucoup d'entre eux ont des troupeaux considérables.

Un an environ après sa fondation, la communauté ne comptait déjà pas moins de quatre mille têtes de bétail, et nul doute que depuis le nombre n'en ait augmenté de beaucoup, si des circonstances particulières n'ont point arrêté ces progrès.

Le Kamiesberg est à environ quarante milles de la côte ouest, et s'élève de quatre à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'ancien voyageur qui a dit que cette montagne est peut-être la plus élevée de l'Afrique n'avait pas vu celles de l'Est, et surtout celles qui séparent la Cafrerie des régions centrales.

Lily-Fountain est à trois cents pieds au-dessous du principal sommet. En raison même de l'élévation, le climat y est différent de celui des plaines inférieures. On y a souvent de la neige en hiver; la gelée compromet quelquefois les moissons naissantes; mais la salubrité du lieu est proverbiale dans le pays.

La mission répand d'inappréciables bienfaits sur les naturels qui l'habitent; et si quelque jour la politique et la religion s'allient pour faire participer ces peuples aux avantages de la société et de la foi, Lily-Fountain pourra devenir un des centres les plus brillants de la colonisation nouvelle. Sa situation géographique, à l'extrémité la plus septentrionale de la colonie, dans cette direction, en fera nécessairement l'intermédiaire entre la nation à civiliser et la nation civilisatrice; mais des siècles s'écouleront avant qu'il en soit ainsi. Comment en effet espérer un tel résultat avant qu'une chaîne d'établissements, triomphant des obstacles qu'une nature ingrate opposera longtemps à leurs progrès, ait relié du Sud au Nord, le Cap avec ses moyens d'action, aux extrémités de ces régions reculées



dont on est bien loin de connaître encore tous les besoins et toutes les ressources?

Après avoir fait, non sans quelque regret, mes adieux aux bons desservants de Lily-Fountain, je franchis la rivière Koussie, frontière politique de la Colonie dans cette direction, et me voici enfin chez cette première section de la nation namaquase, qu'on a nommée les petits Namaquas, et qui s'étend, en longitude, du Kamiesberg à l'Océan, et en latitude, de la rivière Koussie, au Sud, au fleuve Orange du côté du Nord.

# CHAPITRE CINQUIÈME.

Suite de l'itinéraire de Lucien Lacombe.— Petits Namaquas. — Steenkop. — Rivière Orange. — Chasse à l'hippopotame et à la gazelle. — Grands Namaquas, et autres tribus de cette nation : Porte-sandales, Houzouanas, Cabiboquas, Coraquas.—Bethany. — Gamma-River. — Chasse à la girafe.

Les domaines de la nation Namaquase se prolongent jusque chez les Damaras, dans la direction septentrionale, et s'étendent sur environ cinq cents milles, sans que le pays qui occupe surtout la côte de l'océan Atlantique, s'étende à l'Est au delà de dix journées de marche.

Il n'y a là d'autres pluies que celles des orages, qui souvent y manquent entièrement; aussi est-il très-peu fertile; et le sol léger, sablonneux, semble n'être, par l'herbe qu'il produit, propre qu'à nourrir les troupeaux et les animaux sauvages. Ce fait seul expliquerait comment les Namaquas, d'un naturel doux, apathique, peu entreprenants, nourris surtout de lait, sont essentiellement nomades et pasteurs, habitent des huttes mobiles, et suivent avec leurs troupeaux l'eau et les pâturages. De la rivière Koussie à la grande rivière, le terrain est graduellement élevé; les montagnes s'abaissent insensiblement. Au delà de l'Orange, au contraire, le terrain s'abaisse et les montagnes s'élèvent; de sorte que la contrée est entre deux chaînes. Les nuages du Nord la traversent donc sans obstacle et vont crever sur le Kamiesberg; d'où vient qu'il pleut et neige sur les sommets.

Quand la saison pluvieuse commence pour le Cap, les pluies ne s'étendent pas au delà du trentième degré de latitude à l'Ouest du Kamiesberg, où il ne tombe jamais une goutte de pluie.

Les petits Namaquas sont plus robustes et moins maigres que les Hottentots du Cap. Leur pays est plus sec et plus chaud que la côte. Le thermomètre de Farenheit y monte quelquefois, en été, à 120 degrés; c'est pourquoi, dans les grandes chaleurs, ils se rapprochent des bords de la mer.

Leurs bœufs sont plus forts que ceux du Cap. Leurs moutons sont supérieurs aux nôtres pour la taille; mais ils n'ont pas la grosse queue des nôtres.

On croit, au Cap, que le pays renferme des mines d'or, ce que rien ne prouve. Il est plus sûr qu'on y trouve du cuivre; car j'ai vu partout des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles de ce métal.

Les Namaquas aiment beaucoup les ornements et portent de la verroterie et des grains de cuivre sur toutes les parties de leurs vêtements. Ils affectent certaines bizarreries dans leur parure; ainsi, tel portera six boucles à une oreille et pas une à l'autre; tel autre garnit son bras droit de bracelets du poignet au coude, et ne mettra rien au bras gauche. Tel visage est peint et coloré d'une manière d'un côté, et différemment du côté opposé. Tous graissent leurs cheveux et portent sur la tête une croûte rougeâtre et ocreuse.

Les nattes sont très-rares dans ce pays, parce qu'on y manque de roseaux, et les huttes sont couvertes en peaux de mouton et de bœuf.

J'avais recueilli ces premières notions dans un pauvre kraal où je m'étais arrêté peu après avoir traversé la rivière Koussie. On y avait fêté mon arrivée par un bal; car la danse est toujours

au premier rang des plaisirs offerts à l'étranger. On dansait au son de flûtes de roseaux et de racines d'un arbre épineux, ainsi que de tambours couverts de peaux; les joueurs de flûte, comme ceux de la Polynésie, soufflaient dans leurs instruments avec les narines. Tous ces gens-là étaient couverts de vermine, et nous étions assaillis de myriades de mouches et de moucherons des plus incommodes. Les femmes nous apportaient du lait dans de grossières sébiles de bois assez malpropres. Mes gens s'en accommodaient fort bien, et c'était une ressource précieuse pour mon camp; car les miennes avaient déjà beaucoup diminué, la sécheresse ayant apporté une grande mortalité dans mon troupeau; mais vous concevrez sans peine que pour mon compte personnel je fusse un peu plus difficile.

Les Namaquas admettent l'existence d'un Être suprême sans se faire aucune idée de cet Être, sans savoir s'ils ont une âme; ils croient mourir tout entiers.

Une éclipse de lune ou de soleil leur fait grand'peur et leur annonce des maladies; l'apparition de certaines étoiles est pour eux le présage de la maturité des racines qui les nourrissent; la planète de Jupiter leur annonce l'abondance. Cette grossière astronomie, ainsi mise au service de la superstition, prouve assez que les Namaquas sont bien loin d'être des Herschell et des Newton; mais les antiques bergers chaldéens, regardés comme les pères de la science, étaient-ils beaucoup plus éclairés? Leur physique n'est pas moins superstitieuse ; les aurores boreales sont pour eux de mauvais augure; et les étoiles filantes, funestes à leur troupeaux, les contraignent à déserter le canton. Ils appellent le sortilége au secours de leurs malades, auxquels d'ailleurs ils donnent les soins les plus attentifs, ainsi qu'aux infirmes et aux vieillards, bien différents en cela de certains habitants de l'Est à qui la superstition inspire d'horribles

cruautés; les parents montrent beaucoup de tendresse pour leurs enfants.

Les hommes fabriquent les gamelles pour le lait, les sagaies; des anneaux, des haches, des couteaux en fer; préparent les peaux, tant pour les vêtements que pour les couvertures des huttes.

Les femmes sont chargées de traire les vaches, de construire les cabanes, et creusent la terre pour en tirer les racines alimentaires.

Ils connaissent une liqueur faite avec de l'eau et du miel; mais le lait est tout à la fois leur nourriture et leur boisson ordinaire. Le peu de notions que j'ai pu acquérir sur leurs lois civiles en donnerait une idée peu avantageuse. Le fils aîné hérite seul du père; ses frères n'obtiennent quelque chose que par la force, et la mère n'a rien.

Levaillant donnait aux petits Namaquas, en 1783, une population de six mille âmes; mais de son temps déjà ce nombre tendait à diminuer tous les jours, par suite de l'aridité du sol et des attaques réitérées des Bushmen. Depuis, cette décadence n'a fait qu'augmenter pour ces motifs ou par d'autres causes.

Autrefois les tribus Namaquases étaient riches en vaches et en brebis; et déjà, en 1824, au témoignage de Thompson, qui les visitait à cette époque, elles avaient beaucoup perdu. La population décroissait sensiblement, même chez les grands Namaquas, au Nord de l'Orange; mais il s'y trouvait encore quelques kraals assez peuplés.

Il paraîtrait qu'il faut surtout attribuer tous ces maux à un métis Hottentot, nommé Africaner, qui s'étant mis, il y a aujourd'hui plus de soixante ans, à la tête d'esclaves, d'hommes perdus et de métis comme lui, ne tarda pas à devenir la terreur des Namaquas et des Corannas. Il leur enlevait leurs troupeaux

pour les livrer aux colons, en échange d'armes à feu nouvelles et de munitions, jaloux de se conserver sur les indigènes ces immenses avantages.

Converti au christianisme par un missionnaire, cet Africaner vécut dès lors honnêtement; mais à sa mort, son fils, du même nom que lui, reprit avec ses compagnons ses anciennes habitudes et devint plus redoutable que ne l'avait été son père lui-même.

Cette bande de brigands, dont Thompson parle comme existant de son temps, se montait alors à plus de trois cents hommes, la plupart armés de mousquets pris aux Corannas ou achetés aux colons; elle semait le trouble et le ravage dans cette partie de l'Afrique, où elle devint redoutable surtout après quelques expéditions heureuses contre les Damaras.

Ces abus se continuent encore aujourd'hui. L'exemple des deux Africaner n'a été que trop bien suivi, et les deux rives de l'Orange sont infestées, sur une étendue d'au moins sept cents milles, de troupes de Corannas et de Griquas ou Hottentots métis, qui les désolent avec impunité, faute d'une autorité assez forte pour les contenir ou prévenir leurs excès. Aussi je ne doute nullement qu'il n'y aura point d'établissement durable possible dans ces régions éloignées, tant que le gouvernement du Cap n'aura pas étendu jusqu'à l'Orange les limites de la colonie; ce qui serait, à mon avis, un moyen infaillible de détruire les bandits du fleuve, et d'assurer l'autorité coloniale sur les Griquas, qui rentreraient forcément sous la domination anglaise... Et quelle impulsion, quels encouragements cette mesure ne donnerait-elle pas au génie civilisateur, en tranquillisant les nouveaux sujets et en leur présentant l'appui constant d'un pouvoir non moins jaloux de les défendre et de les protéger que de les instruire!

En quittant le kraal, et marchant toujours dans la direction Nord-Est, je franchis des montagnes que les cartes désignent sous le nom de Koperbergen ou montagnes de cuivre, preuve de plus, si l'on veut, de l'existence de ce métal dans le pays, et du haut de laquelle j'aperçus devant moi une longue et aride plaine tout de sable et de cailloux. De loin en loin se présentaient quelques petits aloès dichotomes, et des monticules peu élevés, toujours diminuant de hauteur à mesure que nous nous enfoncions dans le Nord. Nous rencontrons quelques Bushmen qui fuient et qu'on ne peut joindre; quelques huttes; une fontaine peu abondante. Un peu plus loin, une autre source d'une eau très-salée.

La marche devient toujours plus pénible à cause des sables brûlants. Le sol change; il est semé de quelques petits arbustes; de grands aloès dichotomes; du quartz blanc de neige se montre à la superficie : divers indices annoncent la présence de substances métalliques, telles que pyrites et cristaux verts.

Je passe sans m'arrêter devant la pauvre station missionnaire de Steenkop, fondée en 1817, et alors abandonnée à cause de la sécheresse, comme le sont toujours et le seront encore longtemps, dans ces diverses circonstances, toutes les fondations de ce genre; et je m'avance toujours au Nord, dans la direction de la mer. Enfin nous aperçûmes, au loin, devant nous, la grande rivière de l'Orange. A cette vue, toute la troupe s'abandonna à des transports de joie qui allaient presque jusqu'au délire; et (je vous avouerai ma faiblesse) il ne fallut rien moins que le sentiment de ma dignité et de ma position personnelle pour contenir l'élan des miens,.. C'était notre vie à tous, dans l'extrémité à laquelle les chaleurs nous avaient réduits.

La rivière était là encore fort large, quoique la sécheresse l'eût fait beaucoup baisser. Les bords en étaient garnis d'arbres

divers groupés en forêt : mimosas, ébéniers (*sabris* des indigènes), abricotiers sauvages; espèce de saules... Nous la passâmes sans difficulté sur des radeaux construits avec du bois coupé sur les rives. Nous étions chez les grands Namaquas.

Le pays est plein de gibier. On ne voyait de tous côtés, sur les deux rivages, que gazelles, spring-bock, zèbres, condous et autruches... Toutes sortes d'oiseaux des plus variés en espèces, surtout des perroquets, qu'on a peine à prendre après les avoir blessés, parce qu'ils vont se réfugier au milieu de buissons épineux appelés *caroop,* où l'on ne peut les atteindre sans déchirer ses mains et ses vêtements. La rivière est, de plus, très-poissonneuse et recèle beaucoup d'hippopotames, qu'on entend souffler et mugir de toutes parts. Ces énormes mammifères sont de couleur grisâtre quand ils sont secs, bleuâtre quand ils sont mouillés, et paraissant d'un bleu foncé quand ils se promènent dans l'eau.

Je devais me diriger vers le Nord sur la station de Bethany, et de là rabattre au Sud-Est jusqu'à Pella, pour regagner ensuite le centre par l'immense désert habité par les Corannas et les Bushmen, et que l'Orange sépare à l'Est du pays des Betchouanas. L'exécution de cette immense excursion m'obligeait à remonter mes équipages et à faire rafraîchir mes gens. Je résolus de résider quelque temps sur les bords du fleuve, halte des plus agréables et des plus commodes, en raison de la fraîcheur et de la fertilité des lieux.

Dans le voisinage campait une horde d'indigènes. Son vieux chef me fournit, tant que j'en voulus, du lait en échange de tabac, et je remontai mes attelages délabrés au moyen de quelques grosses de verroteries et de boutons de cuivre. Nous fûmes bientôt bons amis. Je fus témoin à ce titre d'une de leurs cérémonies les plus importantes, celle par laquelle ils signalent l'entrée dans le monde de leurs jeunes gens. On

construit un hangar. On tue un animal ; on attache la graisse, coupée en lanières, autour de la tête de l'adulte, et il doit la garder ainsi jusqu'à ce qu'elle tombe en putréfaction. On lui fait des entailles à la poitrine; on boit en son honneur tout le lait du kraal, et il reste huit jours sous le hangar, sans autre nourriture que du lait de vache; puis on danse.

Les entrailles de l'animal sont ensuite desséchées et réduites en poudre; on en frotte l'adulte de la tête aux pieds. De ce moment, l'enfant devient homme; mais avant d'avoir subi ces épreuves, il ne mange qu'avec les femmes et ne tient aucun rang dans la société.

Un jeune homme qui tue pour la première fois un éléphant, un rhinocéros, un hippopotame, en porte, en signe de triomphe, les entrailles autour du bras. Plusieurs des jeunes gens du kraal se montraient déjà fiers de cet étrange trophée. J'en ai vu un gagner ses éperons à l'occasion d'une grande chasse à l'hippopotame, dans laquelle quatre bandes de chasseurs, échelonnées sur chacun des deux bords de la rivière, embrassaient un espace de trois quarts de lieue. Le premier chasseur était au centre du mouvement. Les autres devaient se rapprocher lentement de lui à un signal donné. Les cris des traîneurs réunirent sur un même point jusqu'à huit de ces animaux, qui s'effraient facilement quand on les prend par surprise. On en blessa plusieurs, et il y en eut deux de tués, dont un par le jeune novice, qui obtint pour cet exploit les honneurs de la journée. Les naturels, depuis trois ans, n'en avaient pu prendre que trois; et ce résultat de quelques heures leur parut merveilleux; mais ils



s'étonnèrent plus encore de celui d'une autre chasse aux springbock, entreprise par eux quelques jours après, avec le concours de mes gens et de ma meute.

Au débouché d'une gorge formée par deux collines on avait

planté deux rangées de piquets qui devaient y aboutir, rapprochés d'abord comme une allée d'arbres, puis s'écartant progressivement et se perdant au loin dans la plaine. Ces piquets avaient chacun trois pieds de haut. Ils étaient de chaque côté liés l'un à l'autre par une courroie attachée à leur partie supérieure, et qui tenait suspendues des plumes d'autruche et autres objets destinés à effrayer le gibier.

Le piége commençait à l'ouverture de la gorge, et là étaient creusées en échiquier environ vingt fosses de dix pieds de profondeur sur six à sept de large, et légèrement recouvertes de terre, de sable, de feuilles, qui en cachaient l'ouverture.

Il s'agissait de faire pénétrer les gazelles entre les deux rangées de piquets, et de là dans la gorge au fond de laquelle se trouvaient les fosses. Elles étaient, d'ailleurs, attendues, si elles ne tombaient pas dans les fosses, par des gens placés en embuscade pour les tuer à coups de flèches au fur et à mesure de leur passage.

Dès le lever du soleil, une bande considérable de spring-bock était rabattue par des sauvages; cernée, traquée, poussée de tous les côtés vers l'entonnoir aux cris des chasseurs, au bruit non moins effrayant pour elle de la détonation des armes à feu. Le passage dura plus d'une demi-heure, pendant laquelle des milliers de fuyards couraient comme le vent, la moitié en l'air, pour éviter par un bond rapide le piége fatal où tombaient quelques-uns de leurs compagnons moins lestes, moins prudents ou moins heureux. Trente-sept seulement restèrent dans les piéges; quelques autres tombèrent sous les balles ou furent étranglés par les chiens.

Que de contes n'a-t-on pas faits, que de contes ne fait-on pas encore au Cap et dans la colonie sur les grands Namaquas, sur leurs mœurs et sur leurs usages! Sur ces mères qui sacrifient

leurs jumeaux, sur ces aînés de famille qu'on enferme dans une fosse, où on les empâte de graisse et de lait, pour les proposer à l'admiration de la horde, quand ils auront atteint le dernier degré possible d'obésité !

La taille des grands Namaquas est supérieure à celle des autres Hottentots; mais ils sont plus fluets, plus efflanqués; ils ont les jambes minces et grêles.

Ils sont moins foncés en couleur que les Cafres; leur visage est moins désagréable que celui des Hottentots. Leur physionomie est froide, apathique, impassible; leurs femmes, au contraire, sont gaies, vives, sémillantes, rieuses.

Leur kross est le même que celui des Hottentots; mais il est plus long, et fait en peaux d'hyène, de jackal ou de gazelle.

Ils l'ornent de verroteries et de plaques de cuivre qu'ils achètent aux Hottentots de la colonie.

Ils s'enduisent les cheveux d'une graisse épaisse mêlée de différentes poudres de bois odoriférant. Quelques-uns se tatouent le visage, les bras, le corps; mais c'est le petit nombre.

La religion, le culte, les prêtres, l'immortalité de l'âme, sont autant d'idées auxquelles ils semblent être absolument étrangers.

Ils ne sont rien moins que belliqueux; ils sont même pusillanimes, mais savent très-bien se servir de leurs armes, la sagaie, les flèches empoisonnées, un grand bouclier derrière lequel ils peuvent se cacher tout entiers.

Ils ne sont pas insensibles aux plaisirs; ils aiment les récits et les conversations. Leurs instruments de musique sont ceux des Hottentots proprement dits; mais leur danse, bien différente, est froide comme eux. Ils n'y mettent ni gaieté ni grâces; et sans l'enjouement des femmes, elles seraient d'un ennui mortel.

Ils aiment passionnément les gageures, les jeux de combinaison et de hasard, tous les exercices sédentaires, surtout une

espèce de jeu de dames; et un autre jeu, sorte de croix ou pile, auquel ils risquent ce qu'ils possèdent.

Les mariages se font sans témoins, sans contrat, sans cérémonies. Un homme et une femme se conviennent-ils ? ils vivent ensemble; ils sont époux.

Une fille est la propriété de ses parents; aussi faut-il qu'ils la cèdent ou qu'ils la vendent.

Ils empoisonnent leurs flèches avec le venin de certaines chenilles ou de quelques espèces de serpents.

La connaissance des avantages que présentent les rives fécondes de l'Orange me fait penser qu'un établissement, fondé vers son embouchure ou sur quelques points de son cours, aurait plus d'une chance de succès. Il faut reconnaître pourtant que les vaisseaux ne pourraient pas le remonter, à cause de ses cataractes qui le rendent à peine praticable pour les barques; mais, par compensation, n'y pourrait-on pas tenter des cultures dans le genre de celles qui réussissent si bien aux rives du fleuve des Éléphants ?

A Bethany, où j'arrive après plusieurs journées de marche des plus pénibles, j'éprouve la même contrariété qu'à Steenkop. La station était déserte; mais j'étais dans le canton de celle des tribus Namaquoises que Levaillant qui l'a visitée appelle, je crois, les Cabiboquas porte-sandales, pour les distinguer de leurs voisins plus méridionaux, en ce que tous, hommes, femmes et enfants, portent en effet ce genre de chaussure afin de se garantir des rocailles et des épines de mimosas dont leur pays est couvert. Leur territoire est maigre et ils ont moins de bestiaux que leurs voisins; mais, quoique pauvres, on les peint désintéressés et généreux. Ainsi que tous les Namaquas, mais plus qu'aucun d'eux, en raison du voisinage plus immédiat, ils sont exposés aux attaques des Houzouanas, nation active plus

redoutée que redoutable, qui se trouve à trente milles plus au Nord dans des montagnes courant vers l'Est. Un sol ingrat, qui ne lui permet pas de se concentrer, la contraint à se former en pelotons plus ou moins considérables; et, constamment exposée à d'horribles famines, elle se voit forcée à des excursions de pillage contre ses voisins, qui n'en parlent jamais qu'avec un sentiment de répulsion et d'horreur.

Je prends dans le pays des guides pour m'y conduire, malgré l'opposition de mes gens, que décide pourtant la crainte de me voir partir; et après avoir dirigé, sous la conduite de mon fidèle intendant, une partie de mes équipages sur Pella, où ils devront m'attendre, je monte à cheval et je me dirige vers le Nord avec quelques-uns de mes Hottentots et quelques Namaquas.

Nous rencontrons souvent sur notre route des buffles dont le pays est rempli, animal méfiant, à l'œil hagard, n'attaquant jamais et fuyant toujours, excepté quand on l'oblige à se défendre. Nous campons d'abord près d'un lac de sel. Nous cheminons sur un terrain creux et boursouflé qui rend la marche très-difficile. Presque tous les bœufs y enfonçaient à chaque pas d'un demi-pied. La réverbération des cristallisations salines dont il était couvert à sa surface était encore un autre inconvénient grave. Nous éprouvions des saignements de nez, des éblouissements, des vertiges, des hallucinations, tels que certains voyageurs en ont quelquefois éprouvés au milieu du grand Sahara du Nord de l'Afrique; tous phénomènes qu'il serait difficile de ne pas attribuer à la chaleur du soleil, car le thermomètre était là constamment au-dessus de 100 degrés, et nous étions de plus en proie aux tourments de la soif dans toute leur horreur.

Après une marche de deux jours, nous reconnaissons les montagnes habitées par les peuplades que je vais visiter.

Les Houzouanas ne sont point meurtriers par profession.

Ils ne font qu'user de représailles contre les nations qui les attaquent.

Forcés de fuir, ils se sont retirés au sein de montagnes inaccessibles où seuls ils peuvent vivre.

Ils restent chez eux s'ils ont le bonheur d'abattre beaucoup de gazelles et de damans, si les fourmis et les sauterelles abondent; dans le cas contraire, malheur aux nations voisines! Ils volent, mais ne tuent jamais que pour se défendre ou pour se venger.

Quelquefois, quand ils reviennent sans butin, leurs femmes détachent le petit tablier qui leur sert de voile et leur en frappent le visage; alors ils s'irritent, partent et ne reviennent plus qu'après avoir enlevé quelques troupeaux.

Leur horde est toujours peu nombreuse, mais leur kraal était alors presque vide, à cause de l'absence de plusieurs des hommes partis pour aller à la provision.

L'Houzouana n'a pas plus de cinq pieds; mais il est fort, agile, audacieux, fier, très-actif et infatigable.

Il ressemble beaucoup au Hottentot, mais son menton est plus arrondi; son teint est de couleur plombée plutôt que noir, ses cheveux sont crépus, très-courts; il a le nez très-écrasé, les yeux grands et vifs.

Également insensible au chaud et au froid, il va entièrement nu, sauf un très-petit tablier de peau de jackal assujetti sur les reins par deux courroies, et dont l'extrémité lui tombe sur les cuisses.

Sa hutte diffère de celle du Hottentot en ce qu'elle est coupée verticalement. Une hutte hottentote en ferait deux d'Houzouana.

Dans les émigrations, on laisse le kraal subsister pour servir aux survenants.

En marche, ils reposent sous une natte inclinée sur deux bâtons et dorment souvent sur la dure.

Ils sont sociables et ont des inclinations bienfaisantes. Bons maris, bons pères, bons amis, tout est commun entre eux. Tous se traitent réciproquement en frères.

Ils gravissent sans peine les montagnes et les pitons les plus escarpés. La disette d'eau ne les inquiète point, même dans les déserts; ils savent en trouver à la simple vue.

L'arc et les flèches sont leurs armes; leurs flèches sont très-courtes, renfermées dans un carquois de dix-huit pouces de long et de quatre de diamètre, porté sur l'épaule, et fait d'écorce d'aloès.

Ils se distinguent dans l'usage des signaux de nuit par le feu.

Ils ne s'allient qu'entre eux; et toujours en guerre avec les nations voisines, ne se confondent jamais avec elles.

Quoique nomades, ils possèdent une vaste contrée qu'ils habitent seuls, contrée étendue de l'Est à l'Ouest de la Cafrerie au pays des grands Namaquas. Leur extension du Nord au Sud est inconnue.

Tout porte à croire que leur population est très-faible, et la crainte irréfléchie ou la passion, ont pu seules exagérer leurs forces et les représenter comme redoutables.

Les Houzouanes se distinguent par l'énormité de leurs hanches, sur lesquelles elles portent leurs enfants tant qu'ils ne peuvent pas marcher.

Elles ont la main, le pied, le bras, d'une forme ravissante, ressemblant à cet égard aux Hottentotes des contrées du Midi. Elles portent des sandales, sont coiffées d'un bonnet de peau

de jackal, et vont entièrement nues, sauf un très-petit tablier, un étui en bois pour mettre la graisse dont elles s'enduisent le corps, des jarretières, des bracelets de cuir; mais point de verroteries. Les hommes s'enduisent le corps de graisse comme les femmes.

Je n'ai point vu les Damaras, peuples qui habitent au delà des Houzouanas et de toutes les tribus Namaquases, à vingt-cinq journées à peu près de l'Orange. Suivant les uns, leur pays, dont il serait difficile de fixer les limites septentrionales, qui se perdent dans d'immenses déserts encore tout-à-fait inconnus, serait plus fertile que celui de leurs voisins, et produirait beaucoup de fruits qu'on ne trouve pas chez ces derniers; suivant les autres, les montagnes y seraient moins élevées, il y aurait peu d'arbres, à peine quelques buissons, mais beaucoup d'herbe, quoique le sol soit sablonneux. Il paraît qu'ils sont réunis en tribus plus nombreuses que les Namaquas, sous des chefs héréditaires. Ils pratiquent la circoncision. Campbell dit que leurs huttes ressemblent à celles des Hottentots; Thompson, qu'ils ont des villages solides et bien bâtis, comme les Betchouanas ou Cafres de l'intérieur. Ils n'ont point de mariage régulier, et abandonnent leurs femmes quand ils en sont fatigués. Ils dansent, comme les Namaquas, au son d'une flûte de roseaux et d'une espèce de tambour. Quant à leurs arts industriels, il paraît qu'ils façonnent un peu le fer et le cuivre, ce dernier métal se trouvant en grande quantité chez eux, et qu'ils en font divers ornements et des vases. Campbell les divise en riches et en pauvres : les pauvres habitent plus particulièrement les rivages de la mer et s'engagent comme domestiques chez les Namaquas, se vêtissant chez eux d'herbe et se frottant de bouse de vaches; les riches, qui doivent leur aisance au grand nombre de leurs bestiaux, se couvrent de peaux de bœufs. Les

étrangers paisibles sont bien reçus chez eux; mais ils livrent fréquemment aux Namaquas, avec l'arc, la flèche, la sagaie, des combats dont la cause ou le prétexte sont tantôt l'enlèvement des femmes, tantôt celui des bestiaux. Ce dernier fait, la pratique qu'ils ont de la circoncision, l'invincible horreur que leur fait éprouver la mort, l'usage bizarre de danser devant leurs bœufs, l'identité de leur langue, et enfin plusieurs traits de leur extérieur, car ils sont aussi noirs et ont les lèvres aussi épaisses que les hommes de Mozambique, ne permettent presque pas de douter, comme on l'a souvent dit, qu'ils ne descendent des Cafres de l'Est.

En redescendant vers le Sud, pour reprendre la route que je m'étais tracée, j'arrive chez les Cabiboquas, qui campent à quelque distance des Porte-sandales. Des montagnes arides, des gorges et des défilés très-difficiles m'y conduisent.

A l'époque de ma visite, la tribu avait pour chef un homme d'un âge mûr, d'une taille majestueuse, couvert d'un long manteau; il lui manquait deux articulations au petit doigt de la main gauche. On les lui avait coupées pour le guérir d'une maladie très-grave qu'il avait eue dans son enfance.

Les Cabiboquas parlent une langue toute particulière.

Très-recherchés dans leur parure, ils ne se parent pourtant point de verroteries du Cap. Leurs ornements de cuivre et leurs grains de rasade leur viennent de noirs qui les leur apportent de l'intérieur.

Ils n'ont point le nez écrasé du Hottentot, ni la protubérance de ses pommettes, ni sa couleur bâtarde. Il ne se graissent pas. Ils sont aussi grands et aussi noirs que les Cafres.

Leurs cheveux sont fort courts, fort crêpus; ils les garnissent de petits boutons de cuivre.

Au lieu de tablier de peau, ils portent une pièce ronde en

cuir richement ornée, et assujettie sur l'aine par une ceinture; mais très-mobile et remplissant fort mal son objet.

Ils ne connaissent pas la circoncision.

Distinguées par leur sagesse, les femmes sont également très-circonspectes, bien différentes en cela des Namaquases.

Les jeunes filles sont réservées et sages comme leurs mères, avec la gaieté de leur âge; elles sont d'ailleurs très-jolies.

Après le bal, elles se retiraient avec leurs parents.

Les Cabiboquas se tatouent le visage; leurs femmes et leurs filles ne le font pas.

Marchant toujours les pieds nus, elles portent un vêtement qui consiste en un tablier descendant jusqu'à moitié des cuisses, un kross passant sous les aisselles et ramené sur la poitrine, un long manteau pareil à celui des hommes.

Elles portent leurs verroteries sous la forme de colliers et de bracelets; et moins coquettes que ne le sont en général les femmes sauvages, elles préfèrent l'utile à l'agréable. Elles aimaient mieux des ciseaux, des aiguilles, que des grains de verre.

Les Cabiboquas tiennent peu à l'eau-de-vie et aux liqueurs fortes.

Rien ne les émerveillait plus que les bouteilles de verre; ils les appellent de l'*eau ferme*.

Belliqueux par caractère, sans être ni féroces ni indisciplinables, ils s'arment de flèches empoisonnées, d'une lance à long fer; et dans les combats, de deux boucliers : l'un grand et assez haut pour les cacher tout entiers, l'autre plus petit; tous deux faits de peaux très-épaisses, à l'épreuve de la flèche. Le petit, rond, large de douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras gauche pendant l'action, et se relève ensuite sur l'épaule.

Les ornements du bouclier distinguent les guerriers les uns des autres; de sorte qu'on trouverait dans les déserts de

l'Afrique quelque chose d'analogue au blason des Européens. Ils montrent beaucoup de courage dans leurs chasses contre les animaux carnassiers, tigres, lions, hyènes, panthères, auxquels ils font une guerre à outrance.

Ils dédaignent de s'attaquer aux éléphants et aux rhinocéros, animaux herbivores, sans danger pour eux et pour leurs bestiaux. Ils ne les chassent que dans le but de s'en nourrir; et, comme les Hottentots, ils emploient pour les prendre des fosses ou piéges particulièrement destinés à cet usage.

La dépouille des animaux destructeurs se change pour eux en boucliers, ceintures, sandales, kross, manteaux, etc.

Chasseurs déterminés, ils sont très-actifs, très-agiles, infatigables, prêts à tout; ne craignant ni les courses ni les fatigues; mais ils ne peuvent joindre le zèbre blanc ni une sorte de gazelle très-communs dans leur pays, où l'on trouve, d'ailleurs, beaucoup de gazelles de toutes espèces et de rhinocéros.

L'habitation du chef souverain des plus absolus, au milieu de ses esclaves, ressemble à celle de ses sujets; elle est seulement plus grande et plus élevée. Le père de famille est également roi parmi les siens. Ils creusent des puits pour eux et pour leurs bestiaux; mais quand ces puits tarissent, il faut émigrer.

Ils paraissent avoir l'idée confuse d'un Dieu. Ils croient qu'au-dessus des astres il existe un Être tout-puissant qui a fait et gouverne toutes choses.

Cette idée, pourtant, est pour eux stérile et sans suite; car ils ne soupçonnent ni l'existence de l'âme ni la possibilité des peines et des récompenses dans une autre vie; ils n'ont ni culte, ni sacrifices, ni cérémonies, ni prêtres.

En me rendant chez les Coraquas, tribu qui se trouve au Sud de celle dont je viens de vous parler, je campe avec ma troupe près d'un kraal où je remarque une hutte couverte d'une peau

de girafe, indice certain de la présence de l'animal dans ce pays.

Les anciens ne le connaissaient guère que de nom, et il est toujours curieux pour les Européens, en ce qu'on ne l'a encore vu qu'assez rarement vivant en Europe. Vous savez que le voyageur français Levaillant est le premier qui en ait donné une idée exacte, et qui ait envoyé une girafe empaillée au Cabinet d'histoire naturelle de Paris.

Nous sommes joints en route par quelques Coraquas des deux sexes, et nous gagnons avec eux leur horde au travers d'une plaine brûlée.

Partout s'offraient à nos yeux des girafes; mais elles se tenaient à une trop grande distance pour qu'il fût raisonnable de tenter de les joindre. Nous aperçûmes aussi un rhinocéros; mais les efforts faits pour l'atteindre demeurèrent inutiles.

Les Coraquas sont de haute taille et beaucoup plus grands que les Hottentots du Cap; ils sont plus noirs de peau, et les pommettes de leurs joues ne sont pas proéminentes; pourtant ils paraissent être Hottentots d'origine comme les Namaquas proprement dits, dont ils ont la langue et les usages.

Ils s'habillent comme ces derniers; mais en peaux d'hyènes et de chacals, animaux nombreux chez eux.

Des peaux de bœufs et de girafes couvrent leurs hutes.

Les sources chez eux sont très-rares; ils y suppléent en creusant dans la terre un vrai puits, où l'on descend par des degrés et dont on ferme l'ouverture avec des pierres et des branchages afin d'en ménager l'eau, en en interdisant l'accès même aux oiseaux.

On va tous les jours y puiser l'eau nécessaire aux bêtes et aux gens, et on la puise avec des jattes en bois, pour la verser dans des peaux de buffle ou de girafes disposées de manière à la contenir.

Quand les puits tarissent, les habitants sont, comme les Cabiboquas, contraints à quitter le pays, ce qui leur arrive souvent; car ils adoptent facilement les usages de leurs voisins.

Nous avions rencontré plusieurs cours d'eau dont le principal est le Gamma-River ou rivière des Lions, torrent fougueux dans la saison des pluies, ravin aride dans la saison sèche, et, quand il coule, l'un des principaux tributaires de la rive droite de l'Orange.

C'est sur les bords de cette rivière que j'ai vu, pour la première fois, sur un mimosa, l'un de ces nids immenses ou plutôt cette collection de nids à plusieurs étages qui ont fait donner le nom de *républicains* aux oiseaux qui les construisent. Une particularité des plus remarquables, relativement à cette espèce qui l'est déjà si fort par elle-même, c'est que certains perroquets, qui se trouvent en grand nombre dans le pays, s'emparent souvent de tous les nids et s'y établissent à la place de leurs véritables propriétaires, tenant, à ce qu'il paraît, beaucoup plus à leurs domaines usurpés que ceux-là même qu'ils en ont frustrés; car, s'ils les abandonnent à leur tour, effrayés par une agression étrangère, ils ne tardent pas à y revenir tous; tandis que les anciens maîtres n'y reviennent jamais.

Je désirais beaucoup voir de près des girafes; mais, timides et très-défiantes par caractère, elles ne se laissent pas joindre facilement, et mes chasseurs donnèrent long-temps la chasse à plusieurs d'entre elles sans pouvoir en tuer une seule. Enfin il s'en présenta un jour un groupe, les unes mollement couchées à l'ombre d'un bouquet de mimosas (le *kanaap* des naturels ou *kameel doorn* des colons), les autres cherchant à saisir et mangeant tranquillement, au-dessus de la tête de leurs compagnes, les feuilles de ces mêmes arbres qu'elles aiment beaucoup et qui constituent leur principale nourriture.

Mes Hottentots en tuèrent deux sur sept à coups de carabine, après les avoir coupées et détournées de leurs compagnes, en les faisant poursuivre par les chiens.

La girafe appartient à l'ordre des ruminants. Elle broute, mais rarement, faute de pâturage, dans le pays qu'elle habite. Sa tête est élégante et gracieuse, sa bouche petite; elle a les yeux vifs et bien ouverts. Un tubercule très-saillant entre les deux yeux, et qui résulte du renflement de la partie osseuse, est un des caractères les plus prononcés auxquels les naturalistes la distinguent, en y joignant toutefois les deux petites protubérances de son occiput. Sa langue est râpeuse et pointue. Son système dentaire se compose de six mâchelières à chaque mâchoire, et de huit incisives à la mâchoire inférieure. Elle a le sabot fendu, les jambes très-fines, les genoux couronnés; elle porte une callosité à la région sternale.

Sa marche n'a rien de désagréable; mais son trot a quelque chose de déhanché qui la fait paraître fort ridicule.

Quant à ses cornes, elles sont sans usage pour les combats; mais elle lance, pour se défendre, des ruades qui rendent son approche assez redoutable aux cavaliers qui la poursuivent.

Les mâles et les femelles se ressemblent dans leur jeunesse; mais la femelle garde toujours aux cornes un pinceau de longs poils que le mâle perd à trois ans.

Sa robe, roux clair dans la jeunesse, devient plus foncée avec l'âge; elle est brun-fauve chez la femelle, et brun presque noir chez le mâle; mais la femelle très-vieille prend la couleur de ce dernier.

La taille de la girafe femelle est moins élevée que celle du mâle. Elle a quatre pis ou mamelons.

Dans cette partie de l'Afrique, le canton où vivent les girafes est une bande d'environ quatre degrés, située dans l'intervalle

qui sépare la rivière de l'Orange, au Sud, et celle des Poissons, laquelle se jette, au Nord, dans la baie d'Angrapequeña, au delà du vingt-septième parallèle. Elles deviennent toujours plus communes à mesure qu'on s'avance vers l'Est, et toujours plus rares au contraire dans la direction opposée, où l'on finit par n'en plus trouver du tout. J'ai su depuis qu'il y en a beaucoup dans les déserts du centre nord de l'Afrique jusqu'au Mozambique; et l'Abyssinie, plus septentrionale encore, en nourrit de la plus belle espèce. Ainsi, la chaîne de l'*habitat* de cet animal, pour parler le langage des naturalistes, le rattacherait à toute l'Afrique centrale, de l'Est à l'Ouest, du grand Océan à l'Océan atlantique, moins les côtes de ce dernier, où l'on trouve en revanche, dans les plaines, beaucoup de zèbres isabelle, tellement farouches qu'il est presque impossible de les aborder.

Ma marche, toujours méridionale, me ramène enfin aux bords de l'Orange; et, après avoir de nouveau passé ce fleuve, me voici à la station missionnaire de Pella, prêt à entrer dans le désert que parcourent plus particulièrement les Corannas et les Bushmen, deux peuples que distinguent de ceux que je viens de visiter d'autres mœurs, d'autres habitudes, d'autres conditions d'existence.

## CHAPITRE SIXIÈME.

Pella. — Mont Carlisle. — Fall's Station. — Généralités sur les Corannas et sur les Bushmen. — Camel's mouth. — Épisode des deux Corannases. — Passage de l'Orange. — Attaque des brigands Griquas. — Jacob Dunker et John Murray. — Le bon Samaritain en Afrique.

AU MÊME.

De la station de Pella, le 25 mars 1843.

Il n'est bruit à la station que des exploits récents d'une troupe considérable de colons, de Hottentots, de Cafres, de Bushmen, qui, partis depuis plusieurs mois des environs du Calédon, ont parcouru toute la région septentrionale, et se trouvent en ce moment dans le voisinage, non loin des rives du fleuve que je viens de traverser. J'en avais déjà vaguement entendu parler dans quelques-uns des kraals de la rive opposée, mais on me donne ici beaucoup plus de détails. Ces gens parcourent le pays, les armes à la main, à la manière des anciennes bandes d'aventuriers des Africaner; mais au lieu de semer partout, comme ces derniers, le pillage et l'incendie, ceux-ci semblent au contraire s'être donné pour mission la défense des opprimés, la poursuite et la punition des pillards. Tout récemment les habitants d'un kraal voisin de Fall, station sur l'Orange, sont attaqués par des brigands griquas, qui déjà leur enlevaient leurs troupeaux, après avoir mis le feu à leurs huttes. Ces étrangers accourent, tombent comme la foudre sur les agresseurs, les

défont, les forcent à restituer les bœufs volés, et viennent encore aider à éteindre le feu, jouant ainsi le rôle d'amis et de libérateurs, au moment même où les malheureuses victimes de l'agression se disposaient à combattre en eux des alliés de leurs ennemis. Ces hommes ont pour chefs un jeune fermier de l'intérieur et un Européen qui s'enveloppe de beaucoup de mystère. Tout ce que j'ai pu savoir jusqu'à présent de ce dernier, c'est qu'il parle anglais.

Pella est un des établissements fondés par la société des missions de Londres. Son existence date de 1814. Il est situé au pied du mont Carlisle. Le sol y est peu favorable aux végétaux; et quoiqu'il nourisse plusieurs ébéniers, il ne produit point de blé. Le pain y est un aliment de luxe. Par sa situation au sein d'un désert aride et désolé, malgré le voisinage du grand fleuve, Pella ne me paraît avoir dans l'avenir aucune chance de prospérité. Il est tellement dénué de ressources, que dans la saison sèche, le missionnaire et les habitants sont contraints de l'abandonner, pour n'y revenir qu'au temps des pluies, époque à laquelle même il n'a guère plus de quatre cents âmes.

Les monts Carlisle sont au Sud-Est de Pella qu'ils dominent. Il s'y trouve un *poort* ou passage, gorge escarpée et pittoresque entre des roches d'au moins trois cents pieds de haut, théâtre, nous dit-on, d'une collision sanglante entre une troupe de Boers et des Bushmen qui, là, massacrèrent leurs ennemis jusqu'au dernier pour se venger de leurs agressions : ainsi que l'indique le nom même du lieu qui signifie *hurlements des hommes gras*. L'entrée de cette localité effrayante, indépendamment même du sinistre souvenir qu'on y rattache, marque la limite du pays des Namaquas et de celui des Corannas. Quand on l'a franchie, on voit s'ouvrir devant soi une plaine immense, désolée, comme tout le reste, où l'on ne

marche qu'au fond de ravins desséchés sur un gravier calcaire tout nu, en éprouvant la cruelle alternative d'un froid des plus piquants succédant à des chaleurs insupportables, sans autres distractions, durant de longues nuits d'insomnie, que les hurlements des hyènes. Plus loin, nous campons au bord d'une rivière d'eau saumâtre, près d'une troupe de pauvres Bushmen des deux sexes, qui dansèrent jusqu'à minuit au clair de la lune, apparemment pour tromper leur faim. Ils étaient tellement ignorants qu'ils ne pouvaient compter que jusqu'à trois. Au delà de ce point, relativement favorisé de la nature, s'étendent de nouvelles plaines entièrement dépourvues d'eau, et dont l'herbe, entretenue seulement par les pluies accidentelles des orages, nourrit comme à regret qualques gems-bocks. Les spring-bocks, chassés par les longues sécheresses, viennent de là par bandes nombreuses sur les frontières de la colonie.

Nos souffrances augmentaient de moment en moment avec la privation de nourriture; car nos provisions à nous touchaient presque à leur fin; et le manque de fourrage, depuis que nous avions quitté les Namaquas, avait épuisé nos bestiaux, dont plusieurs même avaient déjà péri sur la route.

Quelques Bushmen encore se présentent à nous : un vieillard horriblement maigre, deux femmes, dont l'une avait la peau flottant sur les flancs, et deux enfants gais et vigoureux malgré cette misère... Je leur fis don d'un peu de tabac, et ils se crurent au comble du bonheur. Ils ne vivaient que de fourmis noires ou blanches qu'ils tiraient de terre avec un bâton pointu durci au feu. C'est là ce qu'on appelle le *riz bushmen*; mets dégoûtant et d'un goût acide, qu'on corrige en le mangeant avec de la gomme de mimosa.

Le vieillard avait une phalange coupée. Sa mère la lui avait enlevée dans son enfance pour le préserver, à l'avenir, du

malheur de perdre comme elle presque tous les enfants qu'il pourrait avoir.

En avançant toujours vers l'Est, on traverse un pays rocailleux, presque impraticable. Nous avons derrière nous et à droite les plaines sans bornes du désert; à gauche, la chaîne des monts que baigne l'Orange, sur sa rive septentrionale, et les bois qui la couronnent, en se prolongeant à l'Ouest à perte de vue.

A tous nos maux se joignait l'impression douloureuse d'un vent de Nord-Est desséchant, dont on se défend un peu en se frictionnant fréquemment avec de la graisse, ce qui maintient jusqu'à un certain point l'élasticité de la peau.

Cependant nous approchions de l'Orange, et bientôt nous entendîmes le bruit de ses flots. A mon arrivée chez les grands Namaquas, j'avais déjà été témoin de l'exaltation avec laquelle le sauvage passe du plus grand abattement à l'enthousiasme du bonheur. Dès que mes gens aperçurent l'eau, c'était à qui d'entre eux s'y précipiterait le premier pour se laver les mains et la figure, et pour étancher une soif ardente irritée par de si longues privations. On lâcha les bœufs et les chevaux dans la prairie qui bordait le fleuve. Un zèbre, atteint par les chasseurs, fut découpé par tranches amincies et rôti au soleil.

L'Orange, alors très-bas, n'avait pas plus de cinq cents pieds de large; mais dans la saison des pluies il porte à l'Océan un volume d'eau considérable.

On y voit des traces de ces débordements d'un à trois ou quatre milles de distance. Au bord opposé règne une chaîne de montagnes qui le suit depuis la ville des Griquas jusqu'à la mer. Le fleuve est d'ailleurs sujet, dans tous les temps, à des crues subites occasionnées par les pluies abondantes qu'il reçoit dans sa partie supérieure. Ses rives sont couvertes de bosquets et de halliers de mimosas et de saules où les condous viennent

boire et où se cachent les lions; d'où le danger de ces lieux, qui exposent constamment les hommes et les chevaux aux attaques inopinées des bêtes féroces.

Aucune des tribus de l'Afrique méridionale ne sait ce que c'est qu'une barque ou un canot. Elles passent les rivières à la nage, ou bien sur une poutre à l'extrémité de laquelle est une cheville. Le nageur tient cette cheville d'une main, et se plaçant à califourchon sur la poutre, ou s'y étendant tout de son long, il rame contre le courant avec les pieds ou de l'autre main. Quelques Corannas, partis de l'autre rive, atteignaient le rivage par cet étrange mode de navigation, juste au moment où nous en prenions possession nous-mêmes, et opéraient leur jonction avec une trentaine de leurs compagnons déjà passés et assis à l'ombre de quelques mimosas. A notre apparition, leur premier mouvement fut de sauter sur leurs armes.

Ils nous prenaient pour des brigands, avec d'autant plus de raison, que nous étions au lieu dit Fall's station, en face du kraal surpris dernièrement par un parti de Griquas, et dont l'heureuse délivrance par les hommes dont j'ai parlé faisait la nouvelle du pays; mais notre attitude pacifique ne tarda pas à les rassurer, et une distribution de tabac établit bientôt entre nous la meilleure intelligence. Leur kraal, leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux étaient de l'autre côté de la rivière, qu'ils avaient traversée pour chasser. Ils nous donnèrent des détails sur la récente affaire des Griquas, sur l'admiration qu'inspiraient partout le courage et la générosité de la troupe libératrice, semant les consolations et les bienfaits parmi les indigènes de l'intérieur, si souvent en butte aux déprédations, aux injustices, aux fureurs de leurs propres compatriotes. Ils m'apprirent aussi, comme un fait certain, que son chef européen était venu de bien loin accompagné d'une jeune femme; mais que depuis

long-temps elle n'était plus avec lui, et que l'on ne savait ce qu'elle était devenue.

Les Corannas descendent de Hottentots qui, après avoir long-temps habité les contrées occidentales, sont venus s'établir plus à l'Est sur les deux bords de l'Orange et de ses principales branches, dont ils s'écartent rarement, en s'étendant, d'ailleurs, jusqu'à ses sources. Ils se divisent en beaucoup de kraals distingués par des dénominations de quelques particularités empruntées de leurs vêtements ou de leur subsistance. Leur véritable nom est Coras ou Coraquas, c'est-à-dire *hommes ou gens qui portent des souliers*. Le mot par lequel les voyageurs les désignent n'est que la corruption de celui-ci; et cette seule observation suffit pour nous ramener à leur patrie originaire, qui est le pays des grands Namaquas, où j'ai vu leurs anciens compatriotes.

Leur langue ressemble à celle des Hottentots de la colonie et des Namaquas, et diffère de celle des Bushmen.

Au physique, ils sont supérieurs à tous les autres Hottentots. Plusieurs sont grands, ont la figure bien coupée, les traits saillants, un air d'aisance et de bonne humeur.

Ils s'habillent de peaux de mouton. Les femmes y ajoutent un tablier de peau ou de petites cordes; les hommes, une sorte de poche qui sert assez mal les exigences de la pudeur.

Essentiellement nomades, ils transportent avec eux leurs huttes mobiles, formées de quelques perches et d'une natte. Ils ont à cet effet des bœufs de charge, indépendamment de ceux qui leur servent de monture et qu'ils appellent *pelasa*.

Une migration est toujours, chez eux, le résultat de fantaisies ou de convenances individuelles. Un homme influent part, les autres le suivent.

Ils boivent beaucoup de lait, et fabriquent une sorte d'hydro-

mel enivrant. Ils achètent, d'ailleurs, quelquefois de l'eau-de-vie et du tabac aux fermiers.

Plutôt que de tuer leur bétail pour le manger, ils vivent de racines sauvages et de gibier. Ils tuent leur bétail en lui ouvrant le ventre, et déterminent la mort en arrachant de leur main un viscère voisin du cœur.

Plusieurs kraals de Corannas, qui sont un peuple essentiellement pasteur, possèdent de nombreux troupeaux de gros bétail. Les troupeaux de menu bétail, chèvres, brebis, sont comparativement rares, à cause de la difficulté de les défendre contre les bêtes féroces. Ceux qui ont perdu leurs troupeaux descendent de la vie pastorale à celle de chasseurs et même de brigands aventuriers. Cette dernière condition est en effet celle du plus grand nombre des tribus de la rive droite de l'Orange.

Les femmes construisent les habitations et font les nattes qui les couvrent, tandis que les hommes sont chargés du soin d'élever les kraals ou parcs pour renfermer les bestiaux pendant la nuit. Ils vont à la chasse; ils font les manteaux pour eux et pour leurs femmes, ou se les procurent par les Betchouanas, en échange de bétail. Ils tirent du pays des Griquas, pour des bœufs et pour des moutons, l'ocre rouge dont ils se frottent le corps. Ils fabriquent leurs armes; une sorte de faïence, des vases de bois creusés avec peine dans des blocs. Ils ne travaillent point le fer; ils achètent leurs couteaux et leurs haches aux Betchouanas et aux Boers.

Ils vivent dans des villages séparés et indépendants, mais ont pourtant les mêmes usages et les mêmes mœurs.

Doux, apathiques, peu entreprenants, ils sont, en général, bienveillants envers les étrangers, et pacifiques à l'égard de tous leurs voisins, sauf les Bushmen, qu'ils haïssent mortellement,

à cause des déprédations de ces derniers. Ils dorment beaucoup le jour et la nuit.

Avant que le soleil se montre à l'horizon, a-t-on dit pour donner une idée de la vie privée du Coranna et particulièrement de son insouciance, le Coranna lève la tête de dessus son chevet, allume sa pipe, fume et se rendort. A neuf heures, il s'éveille et fume de nouveau ; il boit quelques tasses de lait nouvellement trait et se recouche. A onze heures, après avoir fumé, il s'amuse tantôt à façonner une jatte de bois avec son couteau, tantôt à façonner un os en pipe. Deux heures arrivent... il prend un repas substantiel, fume pour la quatrième fois, et se laisse retomber sur son lit. Vers le soir, il se lève pour fumer, prend du lait, et se recouche jusqu'au lendemain.

D'après ce portrait, qui est plutôt celui d'un paresseux que celui d'un barbare, croira-t-on, comme l'ont dit quelques voyageurs, que les Corannas exposent leurs vieillards aux bêtes féroces, sous prétexte qu'ils ne sont plus bons à rien et qu'ils consomment sans fruit pour personne une nourriture plus utile à d'autres?... Pourtant, suivant d'autres observateurs, si les Corannas sont supérieurs aux autres Hottentots au physique, ils leur seraient fort inférieurs au moral. Vains, impudents, audacieux plutôt que braves, ils aiment la guerre pour le pillage. Depuis qu'ils ont quitté l'Ouest pour les rives de l'Orange, il n'y a plus de tranquillité pour personne. Armés de fusils et bons cavaliers, ils sont la terreur de tous. On donne à leurs ch[illegible] le nom de loups. Brigands et paresseux, leurs femmes seules travaillent, ainsi que leurs serviteurs betchouanas, qu'ils ne paient jamais. Ils abandonnent leurs troupeaux et ne plantent que du tabac. Capricieux, insubordonnés, ils n'ont de loi que leur volonté. Leurs femmes, indolentes et vaines, fument et laissent à l'abandon leurs maisons et leurs enfants, pour se

livrer toute la nuit au plaisir de la danse, qui les entraîne alors à tous les excès. La tribu corannase serait, en résumé, la plus dépravée de toutes...

Les Corannas sont très-sujets à la consomption; ils éprouvent, surtout aux mois de février et de mars, des ardeurs de sang qui se manifestent extérieurement par des clous, et qu'ils guérissent avec le fiel et la graisse de certains animaux, sans jamais employer de remèdes internes. Ils guérissent les coupures et les contusions par l'application de certaines feuilles.

Un jeune homme veut-il se marier? il amène un bœuf devant la porte de celle qu'il aime. Si celle-ci laisse tuer le bœuf, elle accepte la recherche et tout est bientôt fini. Souvent le bœuf vient plusieurs fois en vain; et quand elle le renvoie à coups de pierres, le prétendant doit se regarder comme éconduit et chercher ailleurs.

Dès que les familles sont d'accord, la seule cérémonie du mariage consiste en un repas donné à tout le kraal par les parents du fiancé et par ceux de la future, quand ils le peuvent. Le mari ne saurait disposer, sans le consentement de sa femme, du bétail, dont la propriété est toujours commune entre eux.

Ils admettent la polygamie; mais peu d'entre eux ont plus d'une femme.

Quand une femme est près d'accoucher, on enlève tout ce qui se trouve dans la maison, et on la place sur la terre nue. L'accouchement fait, tout est rapporté et remis en place.

Avant la naissance de l'enfant, on tue un bœuf pour l'usage exclusif de la mère, qui forme de ses tendons des anneaux dont elle orne les bras et les jambes du nouveau-né. Après la naissance, on la nourrit comme tout le monde.

Les Corannas ne pratiquent point la circoncision; mais l'épo-

que de la puberté des garçons est l'occasion d'une fête où l'on tue un certain nombre de bœufs.

Chaque kraal a un chef dont le pouvoir est à peu près nominal. Ce chef est héréditaire.

Les plus riches en bestiaux sont toujours les plus influents.

Un fils de chef est soigneusement renfermé dans sa hutte, où on lui fait boire beaucoup de lait pour le fortifier, et il ne peut se servir lui-même.

Quand il est devenu grand, son père l'arme d'un kirri, petite baguette à tête ronde, en prend un autre, et tous deux s'exercent souvent à faire ainsi des armes. Si le fils renverse le père, ce dernier proclame son fils chef à sa place.

Les Corannas se conforment à l'usage vulgaire en creusant une fosse; mais ils pratiquent sur l'un des côtés une niche où ils déposent le corps enveloppé de son kross. On remplit ensuite la fosse de pierres et de terre, pour préserver le cadavre de l'attaque des hyènes.

On enterre un chef dans le kraal au bétail, la tête tournée du côté de l'Est. La fosse remplie, on fait fouler la terre par les bœufs, pour effacer jusqu'à la trace de la sépulture.

Les gens du peuple sont enterrés dans les champs, et l'on entasse des pierres sur leur tombe.

Cette peuplade craint les Bushmen; mais elle ne craint pas les Betchouanas. Les guerres entre les Corannas et les Bushmen sont des guerres à mort. Il est rare qu'on s'y fasse quartier, supposé même qu'il en soit jamais ainsi. Les deux nations se servent des mêmes armes; mais celles des Corannas sont plus grandes, plus fortes, mieux travaillées.

Ils n'ont point de cérémonies religieuses; ils ont l'idée confuse d'une autre vie. L'esprit des hommes morts monte, à travers les nuages, par un passage étroit, dans un autre monde, où

il commence une nouvelle existence; croyance admise par le petit nombre, et que les missionnaires ont généralisée en la rectifiant, pour plusieurs, dans l'esprit du christianisme. Ils usent pour se nuire entre eux d'une espèce de magie, et emploient même des philtres et des poisons.

Les kraals corannas de la partie supérieure de l'Orange et de ses branches sont amis ou alliés des Griquas, leurs voisins, avec lesquels ils se coalisent contre les Bushmen; aussi quelques-uns ont-ils des armes à feu. D'autres sont alliés aux Betchouanas. Quant à ceux du bas du fleuve, ils ont dès longtemps beaucoup souffert et souffrent encore des brigandages d'Africaner ou de ceux qui lui ont succédé, ce qui explique comment plusieurs d'entre eux se trouvent réduits à l'horrible pénurie qu'éprouvaient ceux que j'ai rencontrés sur ma route.

Mais répandus dans les mêmes solitudes, à côté des Corannas, et partageant avec eux l'empire de ces déserts, il est une autre aggrégation d'hommes que de barbares préjugés ont fait mettre long-temps et mettent encore au ban de l'humanité, en dépit des progrès des lumières et de la religion... véritables parias de l'Afrique, connus sous les noms divers de Bushmen, ou Bojesman, ou Bochimen, ou Baroas, tous mots qui veulent dire hommes des buissons, se désignant entre eux par le nom de *khuaï*, et enfin nommés *saabs* et plus généralement par les Européens *Hottentots*, quoique ce mot soit tout-à-fait inconnu des indigènes de l'Afrique méridionale et ne se trouve dans aucun de leurs dialectes. Un de leurs caractères distinctifs les plus saillants est d'avoir, dans les deux sexes, les formes postérieures très-prononcées, les pieds fort petits, et d'être presque manchots. La nation des Bushmen est formée d'un nombre considérable de peuplades répandues dans le bassin de l'Orange, depuis son embouchure dans l'Atlantique jusqu'à ses sources, à l'Est,

dans les Maloutis. Il y a aussi des Bushmen beaucoup plus au Nord. Les Bushmen ne sont étrangers ni chez les Cafres ni chez les Betchouanas; mais ils sont plus répandus que partout ailleurs chez les Namaquas. Peut-être autrefois ont-ils été seuls maîtres dans toute l'Afrique australe.

Les Baroas ressemblent en tout aux autres Hottentots. Ils ont le teint jaune-brun, la taille moyenne, la tête grosse, le visage large d'en haut, déprimé au menton, ordinairement imberbe, les yeux brillants, petits, enfoncés, les pommettes proéminentes, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux frisés.

Quant à leur caractère, il est alerte, franc, généreux, opiniâtre, vindicatif. Ils sont naturellement avides, très-paresseux, très-fins, très-rusés; ils sont pauvres et indépendants.

Très-querelleurs, très-bruyants dans leurs disputes, ils aiment passionnément la danse, surtout une danse dite *mokoma*, ou *danse du sang*, parce qu'il arrive souvent à tel des danseurs de tomber exténué de fatigue et versant en abondance du sang par les narines.

Les femmes sont extrêmement coquettes et recherchées dans leur barbare toilette, et de plus excessivement vaniteuses.

Dans cette tribu on ne se marie guère qu'à dix-huit ou vingt ans, au lieu de treize ou quinze, comme chez les Cafres et les Betchouanas. Autrefois le futur donnait aux parents une dot consistant en têtes de bétail; aujourd'hui il ne fait plus que des cadeaux de moindre importance. Souvent le jeune homme vient mettre aux pieds de sa maîtresse l'antilope qu'il a chassée dans la plaine, pour faire preuve à la fois de son agilité et de son adresse; ou lutte publiquement avec elle, en la recevant d'elle-même, pour prix de la victoire remportée sur elle; quelquefois enfin il accepte des parents de sa fiancée des coups de bâton, comme preuve de l'amour qu'il lui porte.

Privée de son premier né par la mort, une mère coupe à son second enfant et jette par terre le bout du doigt auriculaire.

La femme du Bushmen, indépendamment de l'allaitement des enfants, s'occupe exclusivement de tous les soins d'intérieur, comme construction du foyer, fabrication de la poterie, des nattes, récolte des racines et des insectes qui servent à la nourriture; le mari fournit le gibier.

Ils n'ont souvent en hiver d'autres aliments que de vieilles peaux de gnou, qu'ils font amollir dans l'eau et griller ensuite.

La seule vue d'une face blanche leur imprime la plus grande terreur; ils sont toujours sur le qui vive. Ils habitent des huttes de feuillage ou formées de trois bâtons fichés en terre et recouverts de quelques nattes. Tous les membres de la famille y sont couchés pêle-mêle, dans un petit creux recouvert de paille, les pieds hors du kross et tournés vers le feu, toujours prêts à fuir en cas d'alerte. Ils n'ont généralement pas d'autres gîtes, parce que des habitations plus commodes les attacheraient trop au sol.

En temps de pluie, ils se réfugient sous un roc ou chez les Betchouanas voisins. Ils vont toujours par petites bandes, pour suivre plus facilement le gibier dans ses migrations, et ne plantent ni ne sèment rien, pas même du tabac, quoiqu'ils l'aiment de passion. Les Boers ambulants leur enlèvent souvent leurs enfants, outrageant les filles et privant les garçons des signes de leur virilité pour mieux les asservir.

Les Bushmen sont, en conséquence, fort exaspérés, et se réunissent souvent pour tuer les planteurs hollandais. Qui aurait le droit de s'en étonner, au point de vue purement humain et chez un peuple privé des lumières du christianisme?

Ils sont beaucoup moins superstitieux que les noirs; mais quelle est leur croyance? Les *maceolong* (Bushmen des montagnes) reconnaissent un *kaang*, chef du ciel, ou maître de toutes

choses, qui distingue tous les animaux par certaines marques, fait vivre ou mourir, donne ou refuse la pluie, donne ou refuse le gibier.

Quelques-uns vénèrent le blessbock (*A. pygarga*) et une autre antilope. Il est rare qu'ils pratiquent la circoncision, quoiqu'ils la connaissent, et rarement ils sont polygames, quoique la polygamie soit en usage chez eux. Les veuves se remarient difficilement; mais elles sont très-soignées dans leur kraal. Chez les tribus voisines, à peine un homme est-il mort, qu'on tire son cadavre de la hutte par une ouverture pratiquée à la paroi et qu'on l'enterre, enveloppé de son kross, dans une fosse ronde creusée au milieu de la bergerie; il devient un des dieux de la famille. Souvent on l'enterre vivant. Les Bushmen se pressent beaucoup moins; ils oignent la tête du mort, le parfument, le couchent dans une fosse oblongue, en présence des parents et des amis qui le pleurent, jettent dans sa fosse sa cabane et la brûlent avec lui, puis recouvrent le tout de terre; de pierres, jamais. Alors tout le kraal émigre pour un ou deux ans, et la mémoire du défunt est vénérée par des larmes. Ce serait, peut-être, la preuve ou la présomption d'une croyance vague au dogme de l'immortalité de l'âme. Un de leurs proverbes dit que *la mort n'est qu'un sommeil;* et pourtant on en voit quelques-uns adorer une espèce de chenille qu'ils nomment *n'go*, et que les Betchouanas redoutent comme venimeuse pour leurs troupeaux.

Ils se montrent en résumé très-matériels, très-grossiers, et ne songent le plus souvent qu'à la satisfaction des appétits physiques, n'étant pas, au reste, à cet égard, plus avancés que les autres tribus, parmi lesquelles ils traînent une existence toute animale.

Leur langue, qu'on appelle *séroa*, paraît différer essentielle-

ment de celle des Cafres ou des Betchouanas. On pourrait diviser les Bushmen en deux classes : les Bushmen sauvages ou nomades, qui n'ont aucune habitation fixe, et les Bushmen sédentaires, qui vivent dans des kraals. Il y en aurait même encore une troisième, composée du petit nombre de ceux qui se sont rapprochés de la colonie, et qui reconnaissent jusqu'à un certain point l'autorité des colons.

Avant de quitter le campement de Fall's station, je visite avec un de mes guides la cataracte ou cascade voisine qui lui donne son nom... Spectacle magnifique que celui de cette masse d'eau se précipitant avec fureur au milieu de rochers et de précipices affreux, dans une contrée hérissée de rocs, de cavernes, de bois impénétrables, et de tout ce luxe imposant de la nature, d'autant plus remarquable, au sein de ces plaines arides, qu'il est d'ordinaire plus étranger à notre Afrique!.... Je m'arrache, quoique avec peine, à l'intérêt qu'il m'inspire; car il faut bien poursuivre mon voyage. Je songe avec regret, à la vue de l'Orange, que l'élévation de ses rives permettrait difficilement d'en employer les eaux à l'irrigation des terres environnantes; mais ne pourrait-on pas, dans le même but, tirer parti de ses débordements naturels par le moyen de canaux construits à peu près dans le système de ceux qui sont d'usage en Égypte?

Le chemin le plus court pour arriver au Kourouman était de passer le fleuve dans cet endroit et de marcher ensuite droit à l'Est; mais il fallait trouver un gué, et les guides assuraient qu'on n'en trouverait que beaucoup plus bas, au Nord de la montagne du duc d'York, à la hauteur de Camel's mouth, d'où nous rabattrions sur le fleuve en tirant à l'Est. De plus, l'idée que des brigands étaient répandus dans le voisinage du fleuve les effrayait. Enfin il entrait dans mon plan de voir tôt ou tard le Kloof et Griqua-Town, positions bien plus méridionales.

Bref, nous fîmes en hâte quelques provisions; et disant encore une fois adieu à ces beaux ombrages, à ces belles eaux, nous nous rejetons de nouveau dans les horreurs du désert, en suivant la direction Sud. Nous voulions atteindre la rivière Hartebeest, ou rivière du Poisson, le plus grand cours d'eau du pays, qu'il traverse du Sud au Nord, après avoir pris naissance dans les montagnes Roggeveld, alimenté dans son cours par une foule d'autres rivières.

Jamais, disaient les guides, la sécheresse n'avait été plus horrible que cette année. Nos provisions sont bientôt épuisées, et le moyen de les renouveler?... La chaleur a fait fuir les animaux... plusieurs tentatives de chasse demeurent inutiles, faute de gibier. Nous rencontrons d'abord deux Corannas, la peau pendante sur les flancs; un peu plus loin il s'en présente à nos yeux une troupe de douze ou quinze, réduits, vu leur nombre, à une détresse plus grande encore, et qui, ne trouvant pas plus que nous de gibier, ni même de ces racines farineuses dont ils se nourrissent quand le gibier leur manque, étaient réduits à vivre de fourmis, de gommes, de bourgeons. Ils nous annoncent qu'on ne trouve d'eau nulle part. Mes Hottentots ne se nourrissaient plus que de gomme de mimosas, et avaient pris la ceinture de famine, dont ils se serrent les reins pour adoucir le sentiment de la faim. Je fis moi-même l'essai de cet expédient, et je m'en trouvai soulagé. Nous marchions toujours sans nourriture et sans eau jusqu'au coucher du soleil; le jour, exposés au souffle du vent embrasé du Nord-Est; la nuit, saisis par un froid intense et inquiétés des rugissements des bêtes féroces, qui nous obligeaient à une surveillance des plus actives, sans presque avoir, faute de bois, de feu pour les écarter et pour réchauffer nos membres engourdis. Nos bœufs, épuisés de fatigue, ne se traînaient plus qu'avec peine et nous contrai-

gnaient à ne faire que de très-petites journées. A l'une de nos haltes forcées, après un jour entier de vaines recherches, nos chasseurs enfin eurent le bonheur de tuer un zèbre, que mes pauvres compagnons auraient dévoré tout entier dans le jour, à l'instant même, si j'eusse voulu les en croire; car les Hottentots, qui supportent l'abstinence avec un courage et une patience véritablement extraordinaires, sont extrêmement gloutons quand ils trouvent l'occasion de satisfaire leur appétit. Je fis mettre de côté la meilleure partie de notre gibier, pour les besoins à venir de la troupe jusqu'à notre arrivée à l'Orange; et je leur livrai le reste. Chacun d'eux absorba au moins douze livres de viande : ils mangèrent toute la nuit.

Le lendemain, un peu encouragés par cette bonne fortune, nous atteignîmes le bord de la rivière Hartebeest, près du lieu dit Camel's mouth. Le lit de la rivière était entièrement desséché; et là, quel spectacle nous attendait!... Au pied d'un mimosa, deux femmes, ou plutôt deux squelettes de femmes corannases, gisent en proie à tous les tourments de la soif, de la faim et des cruelles hallucinations qui en sont la suite, les yeux creux et éteints, ou par intervalles s'animant du feu du désespoir. A leurs pieds est un vase de bois où sèchent les dernières gouttes d'une eau bourbeuse. Elles sont entièrement nues. L'une d'elles, très-âgée, ne peut se soutenir sur ses jambes, moins encore peut-être à cause de la faiblesse de l'âge qu'en raison de l'état d'inanition auquel elle se trouve réduite; l'autre, beaucoup plus jeune, sans être plus forte, tient renversé sur son sein un petit enfant qui crie et pleure, du chagrin, sans doute, de n'y pouvoir trouver sa nourriture ordinaire. C'est un tableau déchirant.

Nous voyions depuis long-temps sur notre route bien des malheureux anéantis par la faim et par la soif; ils souffraient,

mais ils ne souffraient pas seuls. Marchant ensemble, ils s'aidaient, se consolaient, se soutenaient les uns les autres; la force que les êtres les plus faibles puisent dans leur union leur laissait encore quelques chances de salut... Que pouvaient, au contraire, deux êtres isolés contre les assauts du besoin, du climat, des bêtes féroces?

Je m'approche de ces infortunées, vivement ému ; je les interroge : c'étaient la mère et la fille. Elles ont, disent-elles, été abandonnées par leurs parents et par leurs amis. Il y a trois jours qu'elles n'ont rien mangé, n'ayant plus même la force de recueillir la gomme des mimosas, ni de creuser la terre afin d'y chercher des racines et des insectes, et leur provision d'eau était épuisée. Plusieurs Corannas bien approvisionnés ont détourné la tête pour ne pas les voir. Un Bushmen, les épaules chargées d'un gems-bock qu'il venait de tuer à la chasse, a également passé outre... Mes Hottentots veulent passer outre aussi... Belle occasion de leur rappeler la parabole du Samaritain. Je m'en dispense; le fait parle ici plus éloquemment que l'Évangile même. Je fais donner des vêtements à ces femmes; je leur fais servir, avec les précautions nécessaires, quelques tranches de notre zèbre; je leur offre un peu de la provision d'eau que je tiens en réserve pour les occasions désespérées; et par un phénomène dont il y a plus d'un exemple chez ces peuples, à peine ont-elles bu et mangé, que presque à vue d'œil elles reprennent instantanément leurs forces, et la souffrance ne laisse bientôt plus en elles d'autres traces qu'une grande maigreur, qui même, quelques jours plus tard, devait entièrement disparaître. Je leur permets de nous suivre. Mes gens se montrent satisfaits des manières de la jeune, qui est franche et gaie dans l'expression de sa reconnaissance; mais ils se défient de l'autre... Elle marche toujours isolée, l'air sombre et haineux; elle a souvent, à voix

basse et à l'écart, avec sa fille, des conversations où cette dernière semble s'opposer fortement à ses idées; elle regarde sans cesse avec inquiétude à droite et à gauche de la route. Quand nous nous remettons en marche, le conducteur et l'escorte croient voir briller de temps à autre, à distance, au-dessus des monticules et parmi les mimosas, tantôt en avant, tantôt en arrière, le bout d'un canon de fusil ou un fer de sagaie. Un soir, la vieille Mamaïri, depuis quelque temps absente, sort inopinément de derrière un bouquet d'arbres, en se retournant à plusieurs reprises comme pour dire adieu à quelqu'un... On fouille le fourré, on bat les environs... il ne s'y trouve rien.

Cependant nous avançons vers l'Orange à travers un pays toujours maigre et aride, dont quelques endroits seulement étaient couverts d'une herbe flétrie; et, parvenus au lit desséché de l'Hartebeest, nous le traversons sans nous y arrêter, de peur des lions qui y font leur résidence habituelle. Nous en voyons même un à quelques trente pas de la route. Il nous regarde passer sans paraître le moins du monde inquiet ou ému de notre présence. Nous ne sommes point en mesure de l'attaquer, et d'ailleurs nous approchons du grand fleuve, où les provisions ne nous manqueront pas; aussi ne croyons-nous pas devoir troubler le majestueux repos de ce roi des déserts, la tête tranquillement penchée sur ses pattes de devant comme un chien couchant qui s'endort.

Le jour de notre arrivée au gué de l'Orange, les deux Corannases disparaissent sans avoir pris congé de personne. Je ne puis dès lors m'empêcher de partager, au moins en partie, les craintes qu'elles ont inspirées à ma suite; mais d'autres soins m'occupent bientôt; et je ne songe plus qu'à faire prendre du repos à mes gens et à mes bêtes, pour les préparer au passage.

De la rive orientale de l'Orange, le 20 mai 1843.

*P. S.* Réjouissez-vous, Barlow! votre chère Sarah est retrouvée. Écoutez! écoutez!

Mon wagon était entré dans le fleuve sur le point en apparence le plus commode. L'autre avait atteint la rive opposée, et j'allais la toucher aussi... Malheureusement, à l'endroit où je l'abordais, le lit se trouvait plus profond qu'on ne l'avait supposé. La berge à gravir en face, mal observée de l'autre côté, était beaucoup plus rapide qu'elle n'avait paru l'être de loin. Mon cocher fut obligé de faire un effort extraordinaire pour atterrir. Les bêtes, lancées avec force, atteignirent tout d'un coup, comme par l'effet d'une impulsion convulsive, le milieu de la pente; mais, arrivées là, leur vigueur se trouve épuisée, et le sol rocailleux leur imprime un mouvement de recul qui leur fait perdre pied. La secousse est telle que le cocher, perdant son fouet, tombe de son siége sur le côté de la route, et le wagon allait se renverser sur lui-même; ainsi, derrière moi l'abîme des eaux; devant, un étroit sentier presque à pic, moitié sable mouvant, moitié pierres roulantes... Quelle situation!... Au moment où je cherche à me précipiter hors du wagon, un jeune homme blond, en costume de Boer, saisit le fouet que le pauvre cocher a laissé échapper, et s'élance en un clin d'œil sur le siége vacant. Déroulé par une main ferme et sûre, le fouet siffle dans l'air et touche la tête de l'attelage, qui reprend pied tout aussitôt, rassuré par l'ascendant qui le domine. Le wagon, arraché de l'ornière, s'ébranle et retombe en équilibre. Un vigoureux coup de collier le remet en marche, lui fait atteindre la crête, et les clameurs des assistants accompagnent triomphalement les premiers tours de roue sur la plaine unie. Cependant le jeune étranger dont le sang-froid et l'adresse m'ont sauvé, chemine à côté du wagon,

entouré de nos Hottentots, qui s'empressent de le remercier pour eux et pour moi. Moi-même je me penche au dehors pour le reconnaître... Nous roulions entre une masse de buissons épineux et une petite côte ondulée, formant une sorte de chemin creux qui ne laissait voir rien au delà de ses étroites limites. Soudain, surgit au sommet de la côte la vieille Corannase de Camel's mouth, dans l'attitude et avec le geste de Meg Merillie. « Là !... le blanc est là ! » s'écrie-t-elle l'œil en feu, la main étendue vers mon wagon... A ce mot, sortent à mes côtés et devant moi, de derrière les buissons, plusieurs hommes armés. L'un d'eux s'avance audacieusement et pose un pied sur l'une des roues antérieures pour me frapper de plus près. Le trouble et le désordre se mettent parmi les miens. « Les Griquas! les Griquas! » On fuit, on combat.... Des coups de fusil se font entendre... et mon ennemi va m'atteindre... Alors m'apparaît une figure nouvelle, fière, menaçante, mais qui évidemment ne m'est pas hostile. L'homme saisit violemment par le bras le brigand qui recule, détourne la tête, et se laisse tomber comme pétrifié, en criant en mauvais hollandais, d'une voix étouffée par la terreur : — Oh! oh! l'homme de Fall's station!

— Oui, lui réplique l'autre en anglais avec un fort accent d'Irlande. Est-ce que la première leçon n'a pas été bonne, voleur de bestiaux? et t'en faut-il une seconde? Qu'à cela ne tienne... Allons, camarades! feu sur tous ces coquins!...

Ce fut à mon tour d'intercéder pour ces misérables. — Grâce pour eux, au nom de Dieu! m'écriai-je.

— Eh! que voulez-vous que j'en fasse? reprit l'étranger.

— Des prisonniers d'abord, des chrétiens ensuite, des amis un jour...

— Des chrétiens! Nous sommes chrétiens, s'écrient les malheureux prosternés devant leur vainqueur. Nous connaissons le

Dieu des blancs, et nous nous repentons d'avoir oublié ses lois. Mais que le brave chef nous pardonne, et nous le servirons fidèlement... Pardon!

— Eh bien, soit! Mais en attendant déposez vos armes, tous, et au premier signe équivoque, fusillés sans remise.

Le désarmement opéré, tous se groupent autour de leur chef et relèvent leurs blessés, qu'ils portent aux wagons; puis eux, mes gens et ceux de l'étranger, s'empressent de rendre les morts à la terre. J'avais par quelques mots appelé la miséricorde de Dieu sur ces malheureux, peut-être moins coupables, après tout, que tant de prétendus chrétiens qui se livrent aux mêmes fureurs sans avoir pour excuse l'ignorance des devoirs que le christianisme leur impose. Mes réflexions parurent toucher les assistants; et ce devoir rempli : — Messieurs, dis-je à nos libérateurs, vous nous avez sauvé la vie, à moi et à mes compagnons de voyage, et votre générosité...

— Point de remercîments, monsieur, dit l'Irlandais. Prêter secours à un honnête homme qui va rouler dans une rivière, ou que des brigands vont dévaliser, en Afrique comme ailleurs, ce n'est pas générosité... c'est tout simplement rendre un service à charge de revanche.

— Au moins me sera-t-il permis de vous demander qui vous êtes?...

— Pourquoi pas, monsieur? dit le plus jeune; pour moi, je ne cache pas mon nom... Je suis Jacob Dunker.

— Jacob Dunker! m'écriai-je en me rappelant tout d'un coup mon vieil hôte du district des Vingt-quatre rivières, et sa famille émigrée sur le Calédon et ma commission pour elle.

— Quant à mon compagnon, ici présent...

— Parlez pour vous, je vous prie, Jacob, interrompit l'autre vivement en se mordant les lèvres... D'ailleurs, qu'importe à

monsieur votre nom et le mien? ne suffit-il pas que nous ayons pu lui être utile?

— Vous avez raison, mon ami; mais vous êtes aussi trop mystérieux... Un honnête homme ne doit pas se cacher.

— Pour Dieu! Dunker, finissons-en, dit l'Irlandais, qui semblait être sur des épines. La journée s'avance, et nous avons encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à la première halte.

— Vous êtes impatient de revenir au campement de mon père; c'est tout naturel. Depuis bientôt sept mois que vous n'avez vu votre protégée, votre pupille, cette bonne miss Sarah... et ma petite sœur Juliana aussi, ajouta-t-il avec un gros rire.

— Maudit bavard! murmura l'autre.

— Sarah! m'écriai-je. Qu'entends-je?

— Eh oui!... Sarah Mac-Farlane, qu'il nous a amenée pour notre bonheur à tous, ce cher...

— Silence! de par le ciel! et encore une fois partons, reprit l'Irlandais, rouge et serrant les poings d'impatience.

— Allons, allons, ne vous fâchez pas, mon ami.

Et Dunker, après m'avoir salué avec plus de cordialité que de grâce, alla rejoindre les wagons, dont la longue file, sur un geste de son compagnon, s'était déjà remise en mouvement.

Resté seul alors avec ce dernier : — Trêve de feinte, monsieur! Vous êtes John Murray, l'un des naufragés du *Waterloo*, et je rends grâces à Dieu...

— De ce qu'il vous permet de m'arrêter, sans doute, s'écria mon interlocuteur avec un sourire profondément ironique, oui... de m'arrêter au nom du gouvernement, comme l'a déjà voulu faire un certain capitaine Compton...

— Compton!... William Compton!

— C'est cela. L'un de vos amis, peut-être... et cela, pour me payer apparemment de ce que je venais d'arracher sa compa-

gnie aux mains des Boers, comme je viens de vous tirer des griffes des Griquas; mais, par saint Patrick mon patron, il n'en sera pas ainsi. Il recule de deux ou trois pas et donne un coup de sifflet : A moi, camarades! Aussitôt une vingtaine d'hommes l'entourent, Boers, Bushmen, Nègres, Hottentots, Bâtards, Corannas, Cafres, chacun dans son costume propre, mais tous armés jusqu'aux dents, et la plupart de fusils. Voyez! avec de pareils gardes du corps on ne redoute pas les surprises. Puis du ton d'un homme qui prend son parti d'une contrariété qu'il n'a pu prévenir : Vous me connaissez donc, monsieur; et qui que vous soyez vous-même, ami ou ennemi, grâce à mon bavard de camarade, vous savez aussi ce qu'est devenue Sarah Mac-Farlane, que j'ai sauvée avec moi du naufrage, que j'ai soustraite à plus d'un danger, à qui j'ai pu ménager une retraite honorable, où je vais la rejoindre. Soit! mais que ni vous ni personne ne s'avise de nous y troubler, et que la colonie ne se mêle pas plus de nos affaires que nous ne nous mêlons des siennes...

— Écoutez-moi, je vous en supplie, brave Murray! Sarah...

— Pas un mot de plus, monsieur!... Et comme je me jetais en avant pour tenter une plus ample explication : N'avancez pas, ni vous ni les vôtres! s'écria cet homme singulier en tirant de sa ceinture deux pistolets qu'il dirigea sur moi. N'avancez pas, ou vous êtes mort!

Ses compagnons l'imitèrent, se rangèrent devant lui, et marchant à reculons, pour mieux couvrir sa retraite pendant qu'il s'éloignait d'un pas ferme et rapide, ils gardèrent cette attitude jusqu'au moment où ils furent tous presque hors de vue, me laissant avec tous les miens comme anéanti sous l'impression d'une rencontre aussi extraordinaire.

A peine l'ordre commençait-il à se rétablir parmi nous, à peine respirions-nous, ralliés autour des wagons et prêts à

reprendre notre marche pour gagner le Kloof, en prenant la direction Sud-Est, que plusieurs de mes fidèles serviteurs accoururent vers moi, traînant au milieu d'eux les Corannases de Camel's mouth; la plus âgée couverte de sang et pouvant à peine marcher, affaiblie qu'elle était par une blessure qu'elle avait accidentellement reçue dans le combat qui venait d'avoir lieu; la plus jeune la suivant tout en larmes avec son enfant dans ses bras.

— Maître à moi, s'écrie cette dernière en se précipitant à mes pieds, grâce! grâce pour la mère de la pauvre Matikoa, ton esclave!

—Mort à Mamaïri, mère de Matikoa! criaient de leur côté les Hottentots furieux. Nous étions épiés par les brigands depuis Camel's mouth; elle s'entendait avec eux; c'est elle qui nous a trahis, qui nous a livrés aux Griquas! Mort, mort à Mamaïri, mère de Matikoa!

— Mamaïri a fait le mal, mes amis, leur dis-je en soutenant sur mes genoux la tête de la pauvre femme, qui venait de s'évanouir, épuisée de sang et de fatigue... Mamaïri est coupable; mais est-ce à vous de la condamner?... Mort à Mamaïri, dites-vous?... Est-ce là ce que je vous enseigne tous les jours?... Oubliez-vous qu'il a été dit : Aimez vos ennemis... faites du bien à ceux qui vous haïssent et vous persécutent... Mort à Mamaïri! Arrière cette mauvaise pensée... Toi, Maléko, va me chercher ma pharmacie, et vous tous, écartez-vous pour donner de l'air à la blessée. Ils obéirent en me regardant avec une surprise mêlée d'une sorte d'attendrissement. Je pansai Mamaïri; elle revint bientôt à elle; elle joignait les mains en silence pour me remercier; elle paraissait accablée de honte et bourrelée de remords. Sa fille pleurait amèrement. Tous les sauvages spectateurs de cette scène, si animés quelques minutes auparavant, m'entouraient attentifs et réfléchis, et ne pensaient plus à la vengeance.

— Le maître est bon! le maître est bon! se disaient-ils tout bas à l'oreille les uns des autres.

— Je ne suis pas bon, hommes frères! je ne suis que juste. Rendre le bien pour le bien, voilà la justice du monde; mais rendre le bien pour le mal, c'est la justice de l'Évangile. Comprends-tu, Maléko?

— Je comprends, maître, répond Maléko.

— Nous comprenons tous, dirent les autres; et nous voulons aller avec toi dans le ciel des blancs.

— Faites donc ceci, et le Dieu des blancs un jour vous recevra dans son ciel.

J'en suis convaincu, Barlow, et vous le croirez comme moi, cette aventure a fait ou affermi plus de chrétiens dans ma petite troupe, ou en fit bien plus dans la suite parmi tous ceux à qui ils la racontèrent, que n'en auraient pu faire mille sermons sur la charité et sur le pardon des injures.

Je vous expédie avec mon journal jusqu'à ce jour, le plus leste de mes Hottentots.

Partez pour le Calédon au reçu de mon message, et j'espère que dans quelques mois vous aurez revu l'amie de votre enfance.

Quant à l'homme singulier qui nous l'a conservée, tout porte à croire que ses bonnes actions finiront par passer, même au point de vue de la justice humaine, pour une expiation suffisante de ses torts passés. Qui sait même si, pour être juste, la société qui le poursuit aujourd'hui ne devra pas, en le réhabilitant, lui décerner quelqu'une des glorieuses récompenses qu'elle accorde aux hommes dont le dévouement l'a servie?

NOTE DU RÉDACTEUR. La correspondance de Lucien Lacombe avec G. Barlow cesse de ce moment, les événements dont on vient de rendre compte la rendant désormais sans objet; mais nous continuons son journal sur les notes qui nous ont été communiquées.

# CHAPITRE SEPTIÈME.

**Suite de l'Itinéraire de Lucien Lacombe. — Mont Asbeste. — Le Kloof. — Griquatown. — Histoire des Griquas et détails descriptifs sur ce peuple. — Excursion sur l'Orange au confluent de la Modder. — Incidents et détails descriptifs. — Ongelucks Fountain. — Rocher brillant. — Klip Fountain. — Kosi Fountain. — Passe Kamhanni. — Généralités sur les Betchouanas. — Source klibbosikhanni. — Le Kourouman ou nouvelle Litakou. — Description de la ville. — Détails sur les habitants.**

Aucun autre incident digne de remarque ne signale le voyage de M. Lacombe, depuis l'Orange jusqu'au Kloof, sauf la fatigue et la monotonie d'une longue traite au travers d'une plaine unie.

Vers l'endroit où s'était opéré le passage de l'Orange, marqué par les faits extraordinaires que le voyageur nous a racontés lui-même, le fleuve coulait à soixante-dix pieds plus bas que les plaines arides qui s'étendent sur ses deux rives, caché là, d'ailleurs, par un bois épais de grands acacias et de saules, ce qui avait facilité d'autant l'agression des brigands griquas. Il avait en cet endroit plus de neuf cents pieds de large; mais c'est sa moindre largeur; et quand il est débordé, il ne couvre pas moins d'un mille. Au delà de cinq cents milles du haut de son cours, il reçoit trois grands affluents : le *Ky-Gariep* ou *Rivière Jaune*, dit aussi Fal, Waal, et plus récemment Namaguari, et qui trace de l'Est à l'Ouest, vers le Nord, un immense circuit; le *Nu-Gariep* ou *Rivière Noire*, ou Cradock, ou Sinkou, ou enfin Orange, qui, dans son cours, également de l'Est à l'Ouest, figure un autre circuit non moins considérable, mais en suivant

la direction Sud ; et enfin, entre les deux, la *Modder* ou *Muddy* (rivière bourbeuse), bien moins étendue, dont la source et le cours, inconnus du temps de Burhcell, en 1815, ont été déterminés depuis, pour elle comme pour les deux autres, avec beaucoup d'exactitude, par les observations des missionnaires. La réunion des trois affluents, à une médiocre distance, vers l'Est, du Kloof où nous arrivons avec M. Lacombe, constitue ce grand cours d'eau que nous avons déjà reconnu sur plusieurs points, depuis son embouchure dans l'Océan atlantique jusqu'à celui où nous venons de le franchir. Pris dans son ensemble, il ne parcourt pas moins de douze cents milles, en traversant de l'Est à l'Ouest, dans la presque totalité de son étendue, le Sud de l'Afrique, ce qui prouve invinciblement que le point culminant de cette portion du globe est situé vers sa côte orientale : fait géographique de la plus haute importance, qu'ont établi surtout les observations des missionnaires français, dont les courses ultérieures de notre ami confirmeront sans doute la justesse. En attendant, et avant de le suivre de nouveau, constatons une remarque générale qui se reproduit en Afrique presque à chaque passage de rivières ; c'est l'extrême différence d'aspect que présente le pays d'un bord à l'autre, où tout change du tout au tout, ce qui est particulièrement vrai ici ; car nous passons tout-à-coup, en allant des Corannas et des Bushmen chez les Griquas, où nous arrivons, du tableau de la vie sauvage la plus complète à celui d'une civilisation bien imparfaite sans doute encore, mais qui promet de se perfectionner.

Non loin du gué, qui n'avait pas moins d'un quart de mille de largeur, M. Lacombe se trouve soudain au milieu d'un kraal hottentot caché derrière des groupes d'acacias. Il se composait d'environ six huttes circulaires en nattes ; et le salut de l'un des habitants : *Dag, mynheer !* bonjour, monsieur ! annonce là

M. Lacombe qu'il n'est déjà plus parmi des peuples tout-à-fait sauvages. Ces gens se trouvaient momentanément sur le fleuve, qui offre toujours des pâturages abondants, même quand le sol est partout ailleurs brûlé par le soleil; mais ils appartenaient au village du *Kloof*.

Ces huttes et leurs nattes ressemblent plutôt à des corbeilles renversées qu'à des habitations. Démontées en une heure, elles se chargent sur deux bœufs, avec les ustensiles du ménage et les jeunes enfants. Rien de plus commode pour un peuple nomade qui cherche continuellement de l'eau et de l'herbe ou fuit des ennemis; et tant que les habitants mèneront une vie pastorale, on aura beaucoup de peine à leur faire adopter des demeures permanentes.

Le sol qui longe le fleuve n'est formé que de sables mouvants très-fatigants pour la marche, mais qui font place, quand on quitte la région des acacias et qu'on s'avance dans les terres, à un sol ferme et dur, où ne se voient plus que quelques arbres solitaires.

Le kraal ou village du Kloof, premier lieu régulièrement habité dans cette direction, est situé au milieu des monts Asbestes. On ne peut y parvenir qu'en franchissant le défilé qui traverse ces monts et donne son nom au village. Ces montagnes doivent le leur à l'espèce d'asbeste ou amiante de couleur bleue (*doeksteen* ou *étoffe-pierre* des Hollandais) qu'on y trouve en abondance, et plus encore à Eland's-Fountain, lieu situé à cinq milles et demi au Nord-Est. Le kraal est au bas de la montagne, vers le Nord, à la tête d'une étroite vallée arrosée par un ruisseau, où l'on a ouvert des rigoles pour fertiliser les champs, qui pourraient s'étendre beaucoup si, de chasseurs qu'ils sont toujours par goût et par habitude, les Hottentots voulaient devenir agriculteurs. Il se compose de quelques huttes

rondes en nattes et de quelques petites maisons carrées couvertes en chaume, et que séparent des champs de blé. Il est remarquable comme berceau de la civilisation du pays; les premiers missionnaires l'ayant habité quelque temps avant de passer plus au Nord, à Klaarwater, après avoir quitté *Aakaap* ou *Riet-Fountain* (la source des Roseaux), leur résidence primitive, en 1801.

En sortant des monts Asbestes, on se trouve dans une plaine buissonneuse, dont le sol rougeâtre, de sable et d'argile, serait très-propre à l'agriculture s'il était ensemencé avant les pluies; mais il n'y a point de source permanente, sauf, sur la route, Aakaap ou *Riet-Fountain*, où l'on voit encore quelques restes de l'ancien établissement des missionnaires, mais qui n'a point ou qui n'a plus de ruisseau.

Un des inconvénients de la marche dans le pays est la rencontre trop fréquente des terriers des aardracks, *mangeurs de fourmis* ou cochons de terre. Cet animal creuse un trou profond où il se tient le jour, et d'où il sort la nuit pour chercher sa nourriture en dévastant les fourmilières.

Privé de crocs et de dents saillantes, il n'a pas d'autre moyen de défense que de se cacher sous la terre, dans l'espèce de mine qu'il y établit, au grand péril des wagons, exposés à verser, quand ils passent sans précaution sur l'excavation qu'enfonce le poids de leurs lourdes roues; accident qui faillit arriver plusieurs fois au voyageur par l'imprudence de son cocher. A Gattikamma ou Withewater (*eau blanche*) est une source située dans un pays découvert et entourée de quelques arbres, et là se trouvaient avec leurs bestiaux, dans un kraal formé de huttes irrégulièrement disposées, quelques Corannas, les premiers qui se fussent présentés à M. Lacombe depuis le passage de l'Orange.

Les Corannas occupent une immense étendue de pays sur la rive septentrionale de l'Orange; mais on n'en voit pas au Sud

du fleuve. Au Nord, ils vont jusqu'à Litakou; à l'Est, ils ont un grand kraal, sur le Harbus, l'un des affluents de la rivière Jaune; ils ont encore plusieurs kraals temporaires, le long des bords de la grande rivière et en remontant la rivière Jaune; mais pas un seul en descendant l'Orange, à deux ou trois journées de là. Au reste, des limites sont très-difficiles à fixer pour un peuple nomade qui, indifférent au sol, n'attache de prix qu'à l'eau et à l'herbe qu'il y peut rencontrer.

Enfin, après une marche fatigante dans une plaine couverte d'herbes sèches et semée de gros blocs de pierre, qui causent de terribles cahots; après avoir longé des éminences et des montagnes de moyenne hauteur qui ne sont guère peuplées que de bêtes sauvages, la route, de plus en plus battue, annonce l'approche de lieux habités; et, par un chemin rocailleux, on arrive à Griqua-town, la capitale des Griquas, dont la domination s'étend à l'Est et à l'Ouest sur l'Orange, et au Nord jusqu'aux monts Kamhanni, où commence celle des Batlapi. Ils ont, d'ailleurs, pour résidences principales Griqua-town et Campbell's dorp, village assez considérable, composé de huttes en roseaux, et de trois ou quatre maisons éparses le long d'une petite vallée où il y a de l'eau et des terres labourables; mais, d'ailleurs, environné de terres rocailleuses et incultes. Pourtant il possède quantité de bestiaux et beaucoup de chevaux excellents.

Les Griquas sont une race mêlée, provenant de l'union des Hollandais avec des femmes hottentotes. Ils ressemblent aux Bâtards; mais ils sont plus Hottentots que Hollandais, moins métis que les Bâtards proprement dits; au moral, ils sont presque les mêmes par leurs vertus et par leurs vices. Ils aiment beaucoup la musique vocale. La voix de leurs femmes est douce et harmonieuse comme l'est celle des Hottentots proprement

dits. Ils chantent très-bien les airs anglais. Ils sont ennemis des Bâtards. Fiers de tirer leur origine des blancs, ils se regardent comme supérieurs aux Hottentots; mais ils sont excessivement importuns, plus importuns que les Bushmen eux-mêmes, quoique ces derniers soient plus sauvages et plus pauvres qu'eux. Les Bushmen, en effet, ne demandent que du tabac; les Griquas demandent de tout. Ils ne se font pas scrupule de monter dans les wagons du voyageur et de s'asseoir à sa table sans y avoir été invités. Quelques-uns sont vêtus à l'Européenne; mais beaucoup n'ont pour tout vêtement qu'une peau de mouton ou de chèvre jetée en manteau sur les épaules; et plusieurs, restés nomades, en dépit de tous les efforts tentés pour les rendre sédentaires, ont conservé leurs anciennes habitudes de pillage, qu'entretient en eux un goût prononcé pour l'oisiveté, joint à une excessive mollesse. Tous parlent un hollandais corrompu.

Ils datent leur existence politique d'environ quarante ans. Vers cette époque, un esclave nommé Adam Kok acheta sa liberté et forma une ferme aux environs du Cap. Il s'attacha plusieurs Hottentots et hommes de couleur; et blessé des obstacles qu'on opposait dans la colonie à ses projets et à ceux de ses associés qui n'y pouvaient acquérir, et que les colons avaient forcés de quitter peu à peu leurs stations sur les frontières, il finit par émigrer avec eux chez les Namaquas, où il étendit son influence, formant ainsi le noyau d'une nation; après quoi tous se rapprochèrent des bords de l'Orange.

Le missionnaire Anderson les y trouva vers 1803, sauvages alors et nomades, vivant de pillage et de chasse; peints en rouge avec de l'ocre, la tête enduite d'une couche de graisse, des peaux de mouton sur les épaules; sans mœurs, d'ailleurs, sans lumières, ivrognes, débauchés.

M. Anderson et M. Cramer, son compagnon, errèrent cinq

ans avec eux, les amenèrent vers le Nord, et obtinrent qu'ils se fixassent enfin à Klaar-Water, nommé depuis Griqua-Town par le missionnaire Campbell, qui leur donna des lois et les fit déclarer indépendants. Ils prirent alors le nom de Griquas, nom qui semble être l'abrégé de celui des Chérigriquas, horde établie au Sud des petits Namaquas, et qui, dans l'origine, s'était associée aux projets et à l'ambition d'Adam Kok, fondateur de la nation nouvelle.

Griqua-Town, éloignée du Cap de neuf cent quatre-vingt-onze milles, est située dans une agréable vallée qu'arrosent plusieurs sources; au Nord-Ouest s'élèvent des montagnes argileuses remplies d'amiante; aux environs s'étendent de vastes plaines de sable, hérissées de buissons et d'un aspect triste et aride; mais le froment y réussit, grâce aux irrigations artificielles que les missionnaires y ont pratiquées.

En 1811, époque où Burchell visita la ville qu'on appelait encore Klaar-Water, elle n'était qu'un village situé au bas du versant oriental de montagnes rocailleuses de hauteur médiocre. On y voyait une longue prairie couverte d'herbes épaisses, et susceptible de se convertir sans trop de peine en jardins, le sol paraissant très-fertile et se trouvant arrosé de plusieurs sources jaillissantes qui ne tarissent jamais.

Il n'y avait alors que trente-cinq huttes hottentotes près de l'église, mais à peu près autant dans la vallée. Les habitations des missionnaires formaient avec l'église une rue, la seule qu'il y eût dans le village. Un ouvrage de maçonnerie, commencé depuis plusieurs années, avait été abandonné par suite de l'insouciance et de l'indifférence des Hottentots.

Dans un rayon de cinquante milles environ se trouvaient douze autres kraals qui n'étaient pas toujours habités, et dont le prin-

cipal était le Kloof. En 1809, la population totale de Klaar-Water et des villages pouvait être de sept cent quatre-vingt-quatre âmes, qui depuis n'ont guère augmenté ni diminué, disait Burchell à cette même époque. Le village n'était pour lui que la réunion de quelques misérables chaumières sur un ruisseau, dans un site nu, ouvert à tous les vents, n'ayant d'autre jardin que celui des missionnaires, qui avaient réussi à planter et faire croître quelques arbres, sans trouver beaucoup d'aide auprès des Hottentots, trop paresseux pour travailler et pour vouloir s'occuper d'horticulture.

Alors l'église n'était qu'une grange assez grande pour contenir six cents personnes; n'ayant pas plus de six pieds d'élévation; construite de pièces de bois brutes et de roseaux, toit de chaume; parquet de terre dure, recouvert de bouse de vache; murs intérieurs en torchis, badigeonnés en blanc avec une espèce de marne; mais, en signalant la misère du lieu, le voyageur fait l'éloge de l'attention et de la décence de l'assemblée. Pourtant les missionnaires étaient fort impopulaires, et l'abolition de la polygamie éprouvait beaucoup d'obstacles de la part des deux sexes. Le mariage chrétien n'y était établi que depuis trois ans; mais la plupart des indigènes ne voulaient pas s'y soumettre, et une centaine d'individus à peine s'étaient résignés à se contenter d'une seule épouse.

L'église servait d'école. Quelques enfants y venaient, surtout le soir, apprendre à lire et à écrire sans le moindre zèle. Une ou deux fois par semaine on faisait le catéchisme, exercice terminé par des actions de grâces et par le chant en chœur de quelques strophes d'un hymne ou versets de psaumes.

Les deux familles qui avaient présidé à la fondation de l'état, les Kok et les Bérend, s'y partageaient, du temps de Burchell, l'autorité politique. Le capitaine Dam (Adam Kok) commandait

la moitié de la tribu, et le capitaine Bérend commandait l'autre. Ils pouvaient ordonner une prise d'armes et réunir, au besoin, deux cents mousquets; mais aucun signe extérieur ne les distinguait de leurs subordonnés; ils habitaient, comme tous les autres, une hutte hémisphérique en nattes; et leur autorité, toute patriarcale, était d'ailleurs fort limitée. Un homme accusé et convaincu d'un crime ayant été condamné par Dam à recevoir un certain nombre de coups de bâton, l'exécution de la sentence éprouva une violente opposition de la part des parents et des amis du criminel, qui déjà menaçaient les juges de leurs kerris; et il ne fallut rien moins que la fermeté personnelle de Bérend pour donner enfin force à la loi.

En 1824, quand Thompson visita le pays, les choses étaient déjà bien changées au physique et au moral.

La population était alors d'environ seize cents âmes dans la ville et aux alentours. On en comptait à peu près mille dans les établissements éloignés; et, au milieu des Griquas, vivaient, sous leur influence, environ deux mille Corannas. Ils pouvaient disposer d'environ cinq cents mousquets, et l'usage des armes à feu leur donnait une supériorité marquée sur les indigènes du voisinage. Ils n'en avaient pas encore abusé en 1823 contre les Betchouanas et les Corannas; mais ils étaient fort animés contre les Bushmen. Les missionnaires faisaient de vains efforts pour apaiser ces haines nationales, et il était facile de prévoir que, dans leur esprit d'indépendance, de domination et de pillage, les Griquas pourraient un jour nuire beaucoup aux frontières septentrionales de la colonie, si, relativement aux munitions de guerre, ils n'eussent été et ne continuaient pas à être maintenus sous l'entière dépendance du gouvernement du Cap. Aussi, dès 1822, deux ans avant l'arrivée de Thompson, le gouverneur général, pour s'assurer cette influence, avait envoyé chez

eux. M. Melvill, en qualité d'agent de Sa Majesté Britannique. Les Kok, les Bérend avaient été jusqu'alors les chefs des Griquas. M. Melvill, par la raison ou sous le prétexte qu'ils manquaient de l'activité et de la fermeté nécessaires pour entrer dans les vues d'humanité qui l'avaient porté à tenter de civiliser la nation, crut devoir remplacer ces anciens chefs par un nommé Waterboer. Ce choix déplut à plusieurs des habitants et surtout aux Kok, qui abandonnèrent Griqua-Town et se retirèrent à Campbell's-dorp; de là, division de la tribu en deux camps hostiles; et, ajoute-t-on, projet formé par les ennemis de Waterboer et de ses adhérents, de les assassiner tous à l'église... Ainsi la discorde régnait déjà chez cette nation encore si nouvelle, et menaçait de la détruire. Les haines n'avaient fait que s'envenimer depuis lors; mais, en 1823, les Mantætis, nation belliqueuse venue de l'Est, déjà victorieuse d'un grand nombre de tribus du Nord où elle avait porté le ravage, allait attaquer les Batlapis, voisins immédiats des Griquas, et bientôt les Griquas eux-mêmes. Le danger public apaisa momentanément les dissensions intestines. On envoya des secours aux Batlapis, sous le commandement de Waterboer, et l'ennemi commun fut vaincu dans les plaines de l'ancienne Litakou.

En 1827, la mission était dans l'état le plus prospère. Au mois d'avril, onze Bergenaars ou habitants des montagnes attaquent une tribu de Corannas pour lui enlever son bétail. Six de ces brigands sont pris et exécutés. Les autres se retirent en menaçant de revenir.

Le 6 juillet suivant, à huit heures du matin, six cents Bergenaars attaquent la ville. On leur oppose toute la journée une résistance opiniâtre; ils se retirent le soir et reviennent le lendemain, plus nombreux. De nouveaux combats sont livrés le jour et la nuit suivante. Malgré la défense héroïque des habitants et

l'obstacle d'un feu très-nourri, leurs maisons sont incendiées, les prisonniers massacrés, les femmes emmenées en captivité, les enfants égorgés à la mamelle. Les Bergenaars se retirèrent encore; mais les Griquas, obligés d'abandonner sept fois leurs troupeaux, étaient entièrement ruinés : plus de bœufs, de moutons, de chevaux, de chariots, d'instruments aratoires; ils manquaient même de munitions de guerre. Ils souffrirent long-temps des suites de ce désastre; mais la sympathie des missions voisines et des colons vint à leur secours. Bientôt leurs malheurs furent réparés; et dès 1832, la ville avait entièrement changé d'aspect. On y voyait, au centre, une étendue considérable de terrain formant un carré régulier. Ce carré, destiné à former des jardins, était divisé en portions égales, selon le nombre des familles. Plusieurs petits ruisseaux, détournés artificiellement, arrosaient ces jardins, et chaque chef qui en possédait un devait y bâtir une maison en pierres ou en briques. Quatre rues tirées au cordeau entouraient ces jardins. Beaucoup de maisons étaient déjà construites sur ce plan; toutes les autres étaient en voie de construction.

Malheureusement les dispositions morales des habitants répondent mal à ces avantages matériels. Ils n'ont cessé depuis de se montrer ingrats envers ceux-là même de leurs voisins qui les ont le mieux servis. Aujourd'hui encore un esprit de jalousie, de domination et d'envahissement, les porte ouvertement ou en secret, contre toutes les nations environnantes, à des entreprises hostiles que servent trop bien les prétentions exagérées des Boers et leurs tentatives directes contre l'indépendance de tous; disposition d'autant plus fâcheuse pour l'avenir des Griquas, que leur position géographique au milieu de tribus barbares à instruire, pourrait, au point de civilisation relative qu'ils ont eux-mêmes atteint, leur assurer sur ces tribus une

influence civilisatrice des plus honorables pour leur présent, et des plus utiles pour leur avenir.

L'air est très-pur à Griqua-Town. On y manque de pluie la plus grande partie de l'année, et le sol n'y est arrosé que par de grosses averses accompagnées de tonnerre et d'éclairs. Ces averses, qui fertilisent la campagne en l'inondant, n'ont rien de régulier; leur absence prolongée dessèche tout, champs, jardins, pâturages, ce qui oblige souvent les habitants à aller chercher ailleurs des moyens d'existence. De plus, et ce n'est pas un des moins graves inconvénients de leur position, ils manquent absolument de bois de construction; car l'*acacia girafæ*, qui abonde dans le voisinage, n'est pas propre, à cause de son extrême dureté, aux usages communs. Il faut aller chercher des saules aux bords de l'Orange. En janvier, le mois le plus chaud de toute l'année, la température moyenne est de trente et quelques degrés au-dessus de zéro du thermomètre centigrade; en juillet, le mois le plus froid, elle se maintient en général à 13°; en octobre, elle tombe à 4° au-dessous de zéro, et l'on voit de la glace d'un demi-pouce; en juin, la terre se couvre de neige. Il y a souvent de la grêle dans les orages et des grêlons d'un demi-pouce de diamètre. Les éclairs durent près d'une seconde, et suivent ordinairement la direction horizontale au lieu de briller diagonalement, comme il arrive le plus souvent en Europe. La physique peut-elle expliquer ce phénomène?

Dans les districts de Griqua-Town et autres éloignés de l'Océan, les pluies, qui ont été très-rares pendant toute la saison d'été, tombent presque sans interruption pendant toute la saison d'hiver. Les mois d'août et de septembre sont les plus favorables pour aller de Griqua-Town au Cap, parce que tandis que le froid règne dans le Nord, les campagnes de la colonie sont couvertes de verdure.

Après la mi-octobre il n'y a plus de frimas dans les sept mois suivants; ils reviennent au mois de mai, et alors a lieu le retour des chevaux envoyés en janvier dans le Roggeweld, pour les préserver du *paardezickte*, maladie qui les attaque dans les plus grandes chaleurs, mais que guérissent les premiers froids. Cette maladie est le fléau de l'agriculture et la terreur des fermiers de la colonie.

Les Griquas sont riches en bœufs, vaches et veaux. Les Briquas, leurs voisins du Nord, leur fournissent, tous les ans, pour de la verroterie et du tabac, un nombre considérable de têtes de gros bétail, qu'ils revendent dans la colonie. Ils ont beaucoup de moutons et de chèvres; mais ils sont moins bien approvisionnés en chevaux. On trouve aussi chez eux des chiens et quelques volailles.

Des poules, des canards, des oies, des pintades, garnissent la basse-cour des missionnaires.

Les Griquas ne cultivent ni fruits ni légumes; mais ceux d'entre eux qui peuvent surmonter leur excessive indolence cultivent du tabac.

Ils sont passionnés pour l'eau-de-vie. Ils fabriquent une sorte d'hydromel. Le thé est pour eux un breuvage délicieux. Ils se nourrissent surtout de lait, de gibier, de mouton, ne tuant que rarement des bœufs.

Adam Kok, l'un des chefs politiques du temps de Burchell, était regardé comme un riche propriétaire, parce qu'il possédait mille moutons, huit cents chèvres et trois attelages de bœufs, représentant environ trente-six têtes de ces bêtes à cornes, ce qui n'empêchait pas qu'il ne vécût, comme les plus pauvres de ses administrés, dans une cabane de joncs.

Quelques-uns cultivent un peu de grain; mais leur imprévoyance est telle qu'ils le consomment aussitôt après l'avoir

rcueilli. La moisson faite, tout travail cesse, et ceux qui sont économes et laborieux sont assaillis de parasites de toute espèce.

Le blé, d'ailleurs, est le seul grain qu'ils cultivent ; semé en juin, il est mûr en décembre. On le bat immédiatement après l'avoir coupé, en faisant galoper circulairement des chevaux sur les gerbes dont on couvre une aire bien nivelée, mode de battage tout-à-fait primitif et qui n'est plus employé que chez les nations les moins avancées en agriculture : on moud ensuite à l'aide d'un petit moulin inventé par un missionnaire de Gnadenthal. Quant au labourage, il se fait avec des bœufs.

Formé d'un bon terrain arrosé par une rigole, le jardin de la mission est planté de pêchers, d'amandiers, de figuiers, de noyers. On y cultive quelques ceps de vigne, et le cotonnier pourrait y réussir. Les champs du voisinage produisent, entre autres légumes, des pommes de terre, des choux, des fèves de France, des pois, des laitues, des oignons, des betteraves, des concombres, des citrouilles, des calebasses, des melons, du millet; une sorte de chanvre, dit *dacha*, que les Bushmen fument en guise de tabac; du maïs ou blé indien, qui, semé au commencement d'octobre, est en fleurs au mois de décembre.

De tels produits, déjà si considérables par eux-mêmes, deviendraient pour un peuple actif et laborieux la source d'immenses richesses agricoles; mais les Griquas donnent tout leur temps à la chasse.

Ces peuples sont sujets à des ophthalmies bénignes, qu'ils éprouvent généralement dans les mois de novembre et de mai; à la rougeole, à la petite vérole, à la jaunisse, à une affection que les colons appellent *ulcère hottentot*, et qu'on traite par le jus d'oignon. Pourtant le climat de l'intérieur est salubre; ce qui tendrait à le prouver, c'est que le chiffre des naissances est plus élevé que celui des morts.

Quelques habitants de la ville avaient formé le projet d'une excursion dans le haut de l'Orange et sur les rives de la Modder, vers son confluent avec le grand fleuve, dans le double but de chasser aux hippopotames et de couper de ces roseaux ou nattes dont les rives de la Modder sont particulièrement garnies. L'expédition était nombreuse. Il y avait dix chariots, plusieurs chasseurs expérimentés, beaucoup de femmes et de bestiaux. M. Lacombe s'y associe.

La marche est tracée dans cette direction, au travers d'un pays très-nu, rocailleux, sans eau ni pâturages, présentant pour toute végétation des broussailles de huit pieds de haut. On arrive à la source du *Serpent cracheur* (Spuigslang-Fountain), ainsi nommé d'un serpent qui, dit-on, crache son venin à la personne qui le poursuit; fait d'histoire naturelle qui demande à être vérifié. Là se rencontrent des Bushmen, qui ont creusé des trous à gibier, séparés les uns des autres par une ligne de gros pieux, étendue d'un ou deux milles. Ces trous ont généralement six pieds de profondeur et autant de longueur, sur trois pieds de large à l'ouverture, et un au fond. Quelquefois on plante au fond un pieu pointu pour empaler l'animal.

Les chasseurs cheminent par une chaleur de 29 à 30 degrés centigrades, et arrivent au Gariep, un peu au-dessus du confluent du Nu-Gariep ou rivière Noire, par 29° 4′ 22″ de latitude. Là, ils font halte dans un bois d'acacias, où ils jouissent du spectacle de l'inondation de la rivière, les acacias et les saules de ses rives ne montrant plus que leurs têtes.

On a observé que sur les bords de l'Orange et de ses affluents la température est, en général, beaucoup plus élevée que dans tous les environs, phénomène opposé à ce qui se passe d'ordinaire; l'humidité des eaux amenant en général plus de

fraîcheur. Le thermomètre centigrade s'y élève de 30 à 38 degrés.

Les chasseurs tuent au campement un gros oiseau de sept pieds d'envergure, de l'espèce de l'outarde, aux plumes épaisses, noires et blanches, qui ne tombe que sous la balle, et qui passe pour le meilleur gibier du pays. On aperçoit quelques Bushmen que le seul aspect de la caravane met en fuite.

Dès qu'on a levé le camp pour gagner les rives du Maap, on marche d'abord en désordre parmi les sables et les groupes d'arbres, puis les chariots se rallient, et on longe le fleuve autant que le permettent les ravins et les accidents du sol.

Les femmes âgées vont sur les chariots, les jeunes filles sur les bœufs, où elles sont placées à califourchon, et qu'elles dirigent avec aisance. Elles ont la tête couverte d'un fichu de coton ou d'une pièce de cuir; les pieds chaussés de peaux d'animaux sauvages; elles sont nues, d'ailleurs, sauf de petits tabliers graisseux autour des reins, ou deux kross, dont l'un devant et l'autre derrière, ne se quittant jamais; tandis que l'usage du grand kross dépend de la température ou du caprice de celle qui le porte. Le kross antérieur, plus court que l'autre, se compose de petits tabliers coupés en lanières et ornés de grains en verre ou en porcelaine. On porte souvent aussi une ceinture de coquilles d'œufs d'autruche. Le kross de derrière, toujours sans ornement, n'est jamais divisé, descend quelquefois jusqu'à terre, mais en général ne dépasse pas le milieu de la jambe, tandis que celui de devant ne va point au delà des genoux.

Pour se garantir du soleil et des injures de l'air, elles se frottent le corps d'une sorte de pommade formée de graisse animale, et d'une poudre, dite *buku*, extraite de diverses plantes aromatiques. Aux jambes, plusieurs ont un grand nombre d'anneaux en cuir ou cordes qui montent du cou-de-

pied au mollet. D'autres portent au-dessous du genou des anneaux de corde à boyau; d'autres, aux poignets, au-dessous des coudes, des bracelets en verre, en porcelaine, en métal. Elles ont des bagues aux doigts, des pendants d'oreille en cuivre. La ceinture en œufs d'autruche ressemble à un long chapelet de moules de boutons en os et coûte fort cher.

Le costume des hommes est plus simple. Ils se ceignent le corps d'une bande de cuir à laquelle est attaché un *jackal*, bout de peau de cet animal, oblong et convexe, la fourrure en dehors. De derrière la bande pend une espèce de queue de forme variée, dépendant du caprice, et ornée souvent de gros boutons de cuivre. C'est là le costume ordinaire ou permanent des hommes, sauf le kross, commun à tous les Africains du Sud.

Toutes les tribus portent le jackal; mais quelques-unes se dispensent de la queue. Toutes portent des souliers ou des sandales.

Beaucoup des habitants de Griqua-Town sont ainsi vêtus; mais un grand nombre le sont à l'Européenne. On détèle au gué du *Lac Salé* (Zoutpan's drift), où le courant est fort large et peu profond. C'est un lac très-étendu, à un jour de marche au Sud du gué, et dont les habitants tirent tout leur sel. Les lacs de cette espèce existent sur plusieurs points du continent, quelquefois isolés, quelquefois par groupes. Le plus septentrional est à l'Est de Litakou, vers le 27e degré de latitude.

On quitte les bords du fleuve et l'on chemine dans une plaine couverte d'herbes sèches et de buissons rabougris. On arrive au confluent de la Modder. Là sont creusées beaucoup de fosses à gibier, construites, dans toutes les directions, par les Bushmen, parmi les bois qui bordent la rivière. Les fosses, placées en longueur dans les sentiers suivis par les hippopotames lorsqu'ils sortent de l'eau pour brouter, sont plus larges, plus pro-

fondes que celles de Spuigslang-Fountain; et près de l'une d'elles d'énormes ossements sont des indices certains de la prise récente d'un hippopotame, et promettent des succès aux chasseurs de l'expédition.

Le campement présente ici un aspect pittoresque. Une partie des hommes et des femmes se baigne à peu de distance; les femmes et les jeunes filles tressent de la corde avec de l'écorce d'acacia pour les nattes qu'elles fabriqueront à leur retour à Griqua-Town.

Plus loin, quelques-uns des chasseurs, se préparant à une excursion vers le haut du fleuve, nettoyent leurs armes ou sellent les chevaux et les bœufs; d'autres, déjà partis, appellent leurs compagnons retardataires. Ailleurs, on se livre à des travaux industriels plus calmes, plus paisibles, tels que la coupe des arbres; la fabrication d'ustensiles de bois, comme écuelles de toutes grandeurs, creuses, ovales; cruches en forme de courts cylindres, mais variant de dimension; l'établissement de huttes en rameaux verts, couvertes d'herbe et de joncs; et, pour la sûreté des bestiaux, la construction d'un vaste enclos qu'entoure une forte haie d'acacias épineux.

Cependant les chasseurs avaient remonté le fleuve, et bientôt ils informèrent le camp qu'ils avaient trouvé des hippopotames. M. Lacombe, parti pour assister à cette chasse, trouve sur la route des traces récentes des pas d'un lion, et de plus, de tous les côtés, des indices non équivoques du passage et du séjour des hippopotames. Il aperçoit au travers des arbres les chasseurs en entourant un tué par l'un d'eux dans le fleuve même, mais qu'ils n'en pouvaient tirer, soit maladresse, soit manque de force. Heureusement quelques Bushmen vinrent à leur secours.

L'animal était très-jeune et pourtant déjà gros comme deux

bœufs. Sa couleur uniforme avait une légère teinte d'encre de la Chine. Sa peau était épaisse d'un pouce; on l'arracha de dessus le corps comme on déchire un bateau ; elle fut divisée en lanières propres à faire des fouets. On regarde la graisse des côtes comme un excellent mets, que les colons appellent lard de vache marine (zeekoo-speck). Elle ne se conserve que dans la salure. On la fit fondre au soleil. Le reste du corps fut coupé en vastes tranches et suspendu aux branches pour sécher.

Il avait été tué par deux balles qui avaient pénétré dans la tête, seule partie vraiment vulnérable, parce que c'est presque la seule qui reste à découvert.

Toujours très-prudent, l'hippopotame n'expose hors de l'eau que ses narines, ses yeux et ses oreilles, aussi est-il très-difficile à tirer; il faut le viser avec autant de précision qu'un lièvre.

Sa tête représente grossièrement celle du cheval par sa forme; d'où son nom grec. Le nom de vache marine n'en donne aucune idée, car il ne ressemble nullement à une vache.

Le jeune hippopotame capturé n'avait point de poils sur la peau; il portait quelques crins au museau, aux oreilles, à la queue. Ses yeux étaient très-petits comparativement au reste; sa bouche très-grande; il n'avait point encore de défenses. On retira trois boisseaux d'herbe de son estomac et de ses intestins.

Les hommes, les femmes, les enfants mangeaient partout, et chaque arbre ressemblait à l'étal d'un boucher. On avait allumé de grands feux que les cuisiniers assiégeaient de toutes parts. M. Lacombe atteste qu'une grillade d'hippopotame n'est pas un mets à dédaigner, surtout après une longue promenade et huit heures d'abstinence.

On distribua les membres de l'animal, ses os et sa tête, aux Bushmen, qui, pendant leur repas, s'essuyaient parfois les doigts aux bras, aux jambes, aux cuisses; sale et dégoûtant

spectacle!... Au milieu, comme pour le rendre plus odieux par le contraste, se trouvait une jeune fille vraiment jolie, mais vaine et coquette, et qui devait effrayer un prétendant par la profusion d'ornements et de graisse, d'ocre rouge et de buku, dont elle relevait sa beauté naturelle. Au reste, les femmes sont là bientôt décrépites par suite de la dureté de leur genre de vie, de leurs privations, de leur malpropreté.

A son retour au campement, M. Lacombe reçut une visite de Bushmen. On les voyait, chargés de bottes de joncs qu'ils élevaient sur leur tête, passer la rivière à l'aide du *cheval de bois*, solive de six à sept pieds de long sur six pouces d'épaisseur, avec un bâton d'un pied chevillé à son extrémité. Placée sous le corps, on la retient d'un bras en nageant de l'autre, et fendant l'eau des deux jambes; tandis que la cheville, appuyée sur l'épaule, maintient tout à la fois en équilibre et l'étrange embarcation et le téméraire navigateur.

Encore un hippopotame tué par les chasseurs, et cette fois c'était une femelle dans la force de l'âge. On traverse, pour l'aller chercher, un pays plat, sauvage, sans routes frayées, couvert de buissons rabougris et d'herbes que les Bushmen avaient incendiées pour les rendre plus fortes, préjugé funeste à l'agriculture, dans tous les pays où il règne encore, et que M. Alc. d'Orbigny, habile et savant voyageur moderne, a signalé surtout comme le fléau des plaines fertiles de l'Amérique méridionale.

On rencontre cinq Bushmen armés d'arcs et de flèches, et bientôt, un peu plus loin, sept femmes, ayant toutes à la main une canne droite et mince; plusieurs de ces femmes portaient sur le dos des enfants qui ne les empêchaient pas de marcher aussi vite que les autres. Tous avaient l'air heureux et contents.

A la distance de deux milles on entendait le bruit du grand fouet des chariots; fait qui attesterait la pureté et l'extrême élasticité de l'air dans le pays.

Nouveaux succès des chasseurs sur les hippopotames. Cette fois l'animal pris était monstrueux, et l'on trouva six boisseaux d'herbes dans son estomac; car l'hippopotame digère mal et très-lentement.

Les femmes avaient fait une ample récolte de roseaux; les chasseurs avaient tué plusieurs hippopotames. Le double objet de l'excursion était rempli. On revient à Griqua-Town, mais par une autre route qui s'ouvre sur une plaine très-sèche, semée dans toutes les directions de ces innombrables fourmilières, en forme de cône obtus, dur et solide, hautes ordinairement de deux à trois pieds et irrégulièrement cellulaires.

Un orage surprit l'expédition, assaillie par des éclairs d'un éclat sinistre, et par une pluie torrentielle. Tout le monde dormait dans les chariots. Tout d'un coup les chiens aboient avec fureur et font entendre des hurlements qui sont pour eux les signes de la crainte; les bœufs se débattent et cherchent à rompre les liens qui les attachent aux roues des chariots. Quelle était la cause de cette terreur? Un lion s'était approché du camp, tenu encore en respect par un feu heureusement resté intact, tandis que l'orage avait éteint tous les autres.... Pourtant l'animal féroce insistait, encouragé peut-être par le désordre même qui semblait régner au campement... Mais quelques coups de fusil l'obligèrent à la retraite.

A la suite de Groot-Fountain, où de beaux arbres entourent une source qui sort de terre par un triple jet, phénomène des plus remarquables par sa rareté dans le pays, au milieu d'un kloof sauvage et difficile dont la traversée exige un travail et des efforts extraordinaires, on rencontre un kraal d'une vingtaine

de Bushmen misérables logés dans une caverne de la montagne. Des jackals, des arcs, des flèches, des hassagaies, un couteau, deux ou trois coquilles d'œufs d'autruche, composaient tout leur avoir. Ils ne possédaient ni huttes, ni nattes, ni le moindre ornement. Maigres et sales, souvent affamés, ils vivaient le plus souvent de racines sauvages, de fourmis, de serpents, de lézards, de tortues, d'œufs d'autruche quand ils en trouvaient; et toujours sans le plus léger sentiment de délicatesse, d'une vie toute instinctive, comme les animaux sauvages.

Quatre d'entre eux visitent à part le campement. Exténués par le besoin de nourriture, ils dévoraient, à la manière des chiens, les aliments qu'on leur préparait, sans songer le moins du monde à leur famille, et paraissaient insensibles à la musique, quoiqu'ils en reçussent une sensation agréable; leur chef surtout, qui passait pour un bon joueur de gorah, et qui vint au camp, accompagné de plusieurs personnes, pour donner à plusieurs reprises des échantillons de son talent. Le *gorah* ressemble à un archet de violon et participe, par ses effets, de l'instrument à vent et de l'instrument à cordes. C'est une sorte de harpe éolienne, qui ne produit au reste que les sons les plus monotones; mais se serait-on jamais attendu à trouver même l'instinct le moins développé des arts chez des êtres placés si bas dans l'échelle de l'humanité?

Les femmes de la suite du chef étaient toutes sales et dégoûtantes à l'excès. Leurs cheveux étaient chargés de grumeaux de graisse et de poussière, dont s'exhalait une odeur infecte, et elles mangeaient avec une gloutonnerie et une malpropreté vraiment hideuses. Tous, d'ailleurs, étaient stupides au point de ne paraître pas saisir la différence d'une bonne et d'une mauvaise action. La vue d'un miroir les égaya beaucoup. Les plus jeunes d'entre les femmes et celles qui apparemment se croyaient en

droit d'afficher encore quelques prétentions à la jeunesse et à la beauté, présentaient avec une affectation marquée l'instrument accusateur à celles de leurs compagnes qui étaient moins heureuses, ou cherchaient à s'y composer des grâces : petits manéges qui déconcertèrent quelques moments la gravité habituelle de M. Lacombe : mais aucun de ces pauvres gens ne cherchait à se rendre le moindre compte d'effets si extraordinaires. « Je ne sais pas, » était leur réponse à tout. Ce devrait être plus souvent, chez nous, la réponse du sage.

M. Lacombe remarque, du reste, qu'à leur départ du campement, où ils étaient restés au plus vingt-quatre heures, les pauvres Bushmen étaient refaits et engraissés d'une façon miraculeuse et qui passe toute croyance : fait observé plusieurs fois chez les peuples de l'Afrique, et qui peut tenir à des conditions de leur physiologie non encore suffisamment expliquées.

Au sommet du défilé, la vue s'étendait sur un immense karrou entièrement découvert, où l'on ne voyait que des buissons et de l'herbe. La veille de la rentrée dans Griqua-Town, un homme de l'expédition tua, d'un coup de bâton, une couleuvre de l'espèce dite *couleuvre bouffie*, dont le venin est fort dangereux si l'on ne prend la précaution de couper sur-le-champ les chairs autour de la plaie. La couleuvre bouffie, au lieu de se porter en avant, se jette en arrière. — Les naturels l'attaquent de face. Elle est de couleur brune, avec des raies blanches et noires. Elle atteint jusqu'à quatre pieds et demi de longueur. — Celle-ci avait trois pieds sept pouces de long, et sept pouces de circonférence dans sa plus grande épaisseur.

Rentré à Griqua-Town, M. Lacombe repart aussitôt pour l'intérieur, en se dirigeant vers le Nord. La première journée est employée tout entière à la recherche des moutons, des bœufs et des chevaux qui se sont égarés pendant la nuit. — Désormais

les animaux devront paître en vue des chariots, et être attachés le soir.

Un missionnaire raconte qu'à la fin de mars 1831 il a vu à une journée de Griqua-Town des myriades de jeunes sauterelles à qui leurs ailes, trop faibles encore, ne permettaient pas de voler. Le sol en était couvert, et à mesure que le char les écrasait sous sa roue, les survivantes les dévoraient sans en laisser la moindre trace. Elles rongeaient les courroies des bœufs. Les conducteurs les faisaient cuire et les mangeaient comme un mets délicieux. Les femmes indigènes en font des approvisionnements pour l'hiver. Ce sont ces insectes, mieux nommés peut-être criquets (*acridium* des naturalistes), qui, parvenus à l'état d'insectes parfaits vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne, sont si malheureusement célèbres dans tout l'Orient, au midi de l'Europe surtout, et dans l'Afrique australe, par ces ravages qui les rendent le fléau des populations, et dont un des premiers exemples est consacré dans le dixième chapitre de l'Exode, sous le nom de *huitième plaie d'Égypte*. Il n'y a presque pas d'années que cette plaie funeste ne se renouvelle sur divers points de la colonie, au Sud, dans l'Albany, en Cafrerie, au centre... partout. — On arrive par une plaine découverte à Ongeluck's-Fountain, ou la source de *l'Accident*, ainsi nommée de ce qu'un Hottentot a été tué là par l'explosion de son fusil. Il s'y trouve une quinzaine de huttes, tantôt peuplées, tantôt désertes, et la prudence commande de mettre en état les armes; car plus on s'enfonce dans le désert et plus on doit craindre, d'une part, les attaques des Bushmen sauvages et des aventuriers griquas répandus dans le pays, de l'autre celle des bêtes sauvages, toujours plus abondantes dans une contrée ouverte, formée d'une terre argileuse et rouge, où elles se cachent au milieu d'herbes épaisses. Sur les bords de la

Doorn, alors desséchés, on confectionne des cartouches, et l'on atteint ensuite une source qu'occupaient un lion, une lionne et deux lionceaux, bientôt mis en fuite par les chiens : nous y trouvâmes aussi un buffle, qui fut poursuivi à cheval et tué par un des chasseurs.

On regarde généralement le buffle du Cap comme semblable à celui qui habite l'Italie, la Grèce, l'Inde. C'est à tort. Le buffle africain, féroce, dangereux, et qu'on n'a jamais pu apprivoiser, se distingue de toutes les autres espèces de la classe du bœuf, particulièrement par la disposition de ses cornes, de longueur ordinaire et proportionnée, mais très-larges à leur base, et se touchant presque sur la ligne médiane, ou du moins n'étant séparées que par un étroit sillon. Son air est sauvage et méchant : il est plus robuste, plus vigoureux que le bœuf domestique. — Vieux, il a le corps parsemé de poils courts et rares : le garrot élevé, mais sans former bosse, la peau très-épaisse, propre à faire des harnais. Son naturel est fier, perfide : sa taille, sa vigueur commandent la prudence quand on l'attaque. Il paraît qu'à l'époque où les Hollandais se sont établis au Cap, il était très-commun dans le territoire alors fort restreint de la colonie ; mais le bruit des armes à feu ne tarda pas à l'en éloigner, ainsi que tous les autres animaux sauvages ; et maintenant pour le trouver il faut s'avancer beaucoup dans le Nord. Il aime les lieux humides, et l'on peut quelquefois le surprendre faisant la sieste dans un étang où l'on aperçoit son énorme tête qui s'élève seule au-dessus de l'eau, parmi les joncs.

On campe à *Blink-klip*, c'est-à-dire le rocher brillant, nommé *Semavan* dans le pays; lieu très-fréquenté comme produisant seul du *sibilo*, grand objet de commerce et d'échange sur une surface considérable du pays. Le sibilo est un minéral brillant, ferrugineux, facile à réduire en poudre, doux et gras au toucher, d'un

rouge brunâtre. Il sert à la toilette après avoir été pilé avec de la graisse.—On s'en frotte le corps, la tête surtout, puis aucune ablution n'en pourrait effacer les traces. Un Batlapi qui s'en est paré se croit magnifique. Cette addition d'un corps étranger préserve, disent les habitants, du soleil, de l'humidité, du froid; et son utilité, une fois démontrée, pourrait faire pardonner, au point de vue de l'hygiène, l'abus que fait leur vanité de cet étrange cosmétique.—Une contrée découverte, abondante en herbe sèche très-haute où les bœufs disparaissent presque à moitié, conduit à une source qui ne tarit jamais, *Klip-Fountain*. Aussi les montagnes qui s'élèvent dans le voisinage sont-elles peuplées de Bushmen. Vient ensuite une contrée unie, mais variée de collines, et où coule une source abondante, entourée d'acacias, puis enfin la plaine continuant toujours, bordée à droite et à gauche de collines rocailleuses qui annoncent l'approche des monts Kamhanni, on arrive à *Kosi-Fountain* (la petite source), en foulant un sol rougeâtre, couvert de hautes herbes au-dessus desquelles on aperçoit de temps à autre les têtes de quelques autruches

On y rencontre aussi, dans les immenses territoires qui s'étendent à perte de vue à l'Est jusqu'au Hart, à l'Ouest jusqu'à l'Orange, des troupes de couaggas, espèce de cheval sauvage propre à l'Afrique méridionale, et qui se mêle très-souvent aux troupeaux de zèbres ainsi qu'à ceux du géant des oiseaux, qui atteint jusqu'à près de six pieds de hauteur. Il n'est pas rare de les y voir en troupes de plusieurs centaines, défilant ou s'arrêtant dans un certain ordre. Ils s'apprivoisent facilement. Les colons hollandais en élèvent avec leur bétail ordinaire, qu'ils défendent courageusement des animaux féroces et surtout des hyènes. Les indigènes s'en nourrissent, quoique leur chair n'ait pas un goût agréable, et on les prend facilement

à la course, parce qu'ils sont moins agiles que le cheval. Il n'en est pas de même des autruches, qui courent très-vite et sont déjà fort loin quand on les croit encore tout près. — On ne peut s'en emparer qu'en les poursuivant à cheval, comme font les Arabes du Sahara. Fatiguées ainsi par la course, elles finissent par se blottir et se laisser tomber, sans résistance, sous le coup des bâtons dont les chasseurs sont armés pour les abattre sans ensanglanter leur plumage. — Les Bushmen les chassent en se couvrant d'une peau d'autruche et en s'approchant ainsi d'elles d'assez près pour pouvoir leur lancer des flèches empoisonnées. — Les plumes d'autruche sont ici très-communes : les Griquas s'en font des panaches. — Leurs œufs sont remarquables par leur grand nombre et par leur grosseur. — Généralement la ponte est d'une vingtaine. — On en a même, dit-on, trouvé jusqu'à trente dans un même nid. Elles les déposent sur le sable et les couvent comme les autres oiseaux, démentant ainsi le fameux passage du livre de Job, d'après lequel on a cru voir qu'elles les abandonnaient à la chaleur du soleil.

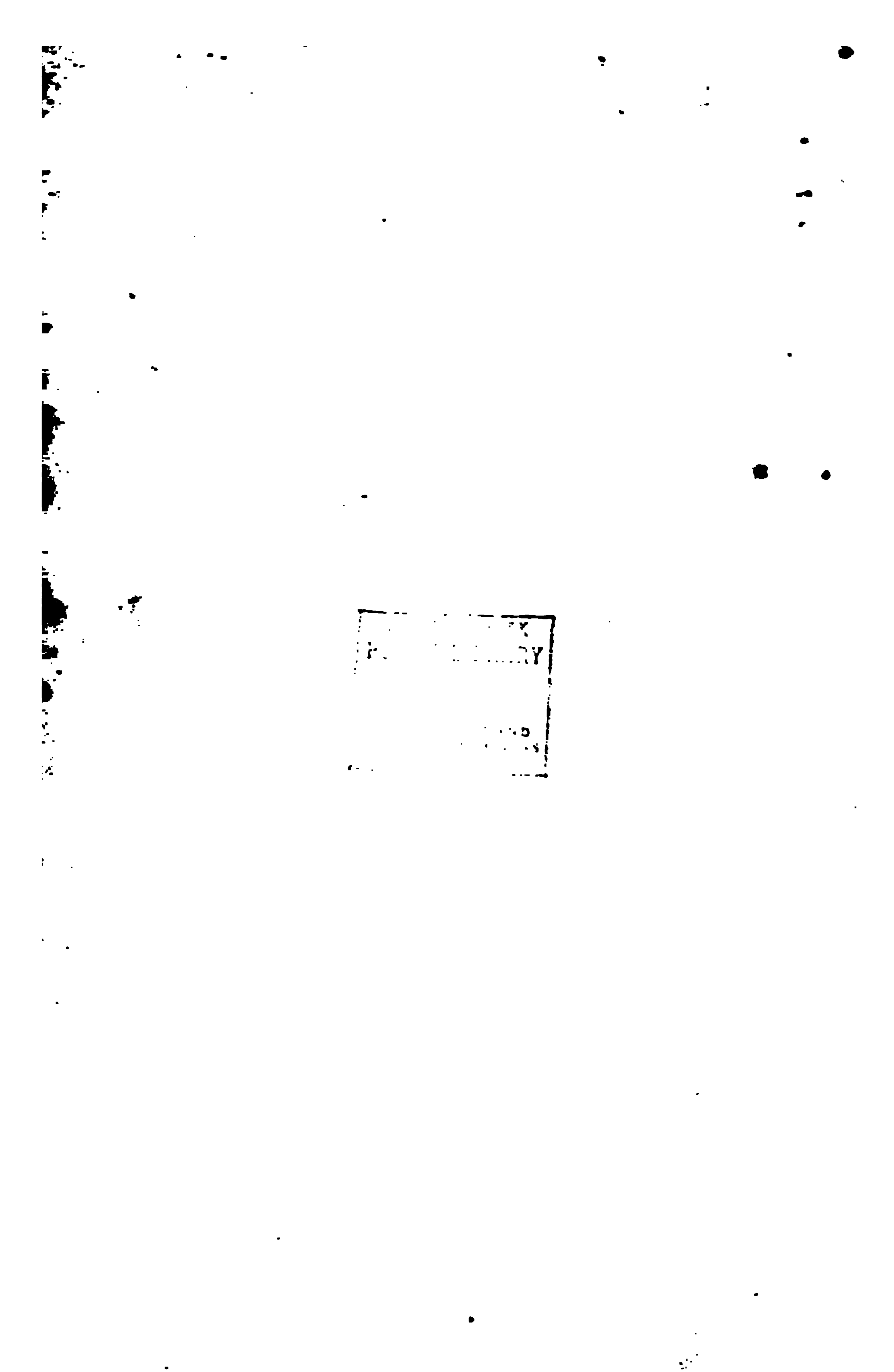
En quittant Kosi-Fountain, on s'approvisionne d'eau pour tout le reste de la route jusqu'au Kourouman, dont on approche. Quant aux comestibles, les chasses en auraient fourni pour plusieurs mois avec des consommateurs plus sobres que les Hottentots de l'expédition et les Bushmen, qu'il fallait bien traiter de temps à autre ; mais de pareilles gens, qui ne connaissent que la profusion ou la disette, n'ont pas l'ombre de prévoyance. On manquait surtout de bois pour les feux, qu'on ne pouvait le plus souvent alimenter qu'avec des herbes desséchées, la seule végétation du pays.

Avant d'atteindre la limite présumée du pays des Bushmen et de celui des Betchouanas, M. Lacombe distribue à tout son monde de la poudre et des balles, et les engage à se tenir prêts

contre les attaques possibles des Bushmen cachés dans les gorges du voisinage : c'est dans cet appareil guerrier, si contraire à ses habitudes pacifiques, que notre ami aborde le passage des monts Kamhanni, où finit, dit-on, la domination des Griquas et où commence celle des Betchouanas. Nous y faisons halte quelque temps à son exemple, tant pour reprendre haleine comme lui, que pour résumer, d'après ses notes, les observations qu'il a pu faire sur la nation en général, avant de visiter avec lui, sur leurs territoires respectifs, les nombreuses tribus dont elle se compose.

Comme on l'a souvent redit, les Betchouanas ne sont que des Cafres transplantés dans l'intérieur et dans le Nord, et dont les traits physiques et moraux ont beaucoup d'analogie avec ceux de leurs compatriotes de l'Est. Il est à peu près impossible d'assigner leurs limites septentrionales, qui se perdent de l'Est à l'Ouest dans les déserts encore inconnus du centre de l'Afrique, au delà du tropique du Capricorne. Au Sud les Corannas; les Bushmen à l'Est; les Griquas au centre; les Bushmen, encore à l'Ouest, leur disputent l'empire, sur toutes les rives septentrionales de l'Orange et de ses principaux affluents, le Hart, le Fal ou Namaguari, le Calédon, l'Orange méridional, quelquefois aussi nommé Cradock. A l'Est, ils s'appuient sur la Cafrerie jusqu'à la hauteur de la baye Delagoa; vers l'Ouest enfin, les impraticables solitudes du Kallaghanny les séparent de leurs frères les Damaras, habitants des côtes de l'Atlantique.

Entre leurs tribus si nombreuses, il faut noter surtout, au Nord des Griquas, d'abord les Batclhapis, Batlapis-Briquas, Matchappis ou Bachapins; les Tammakas ou Batammakas, que les Hottentots de Griqua-Town appellent *Roode-Caffers* ou Cafres rouges, à l'Est des Batclhapis, et ayant au Nord les Mashow; à l'Est des Batammakas, les Baharoutsis ou Maroutsis et les





Rouargue del. Frey sculp.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Combat d'Antropophages, Amakosas et Bechuanas.

*Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres.*

Zoulas du Nord, qui ont au Sud les Barolongs et les Lighoyas, appuyés sur le Fal; puis, tirant toujours à l'Est, jusqu'aux montagnes, les Mantætis, et enfin les Bassoutos, touchant aux montagnes et au Calédon.

Les Betchouanas appellent leurs ancêtres dieux ou *mérimo*, mot dont le singulier est *morimo*.

Ils leur attribuent, dans le séjour des *liriti* ou des ombres, une puissance illimitée pour le bien comme pour le mal, et la même dignité qu'ils possédaient pendant leur séjour en ce monde.

Leur morimo, créateur de leurs diverses tribus, réside dans le sein de la terre.

Ils sont sortis d'un endroit marécageux couvert de roseaux.

Chaque tribu dispute aux autres l'avantage du rang et de l'ancienneté.

En sortant des roseaux, chacune a reçu pour armoiries un animal différent, qui la protége.

Leur *séboko*, ou nom par lequel elles se distinguent les unes des autres, vient de ces animaux; aussi y a-t-il les *Bakuena*, ceux du crocodile, *kuéna*; *Bocoubou*, ceux de l'hippopotame, *coubou*; les *Bataong*, ceux du lion, *taong*; les *Batsuéneng*, ceux du singe, *tsuèñe*, etc., etc.

Ils paraissent avoir autrefois adoré ces divers animaux, dont l'éloge fait l'objet de la plupart de leurs poëmes et de leurs chants nationaux.

Un Betchouana ne tue ni ne mange jamais son séboko, et quiconque le fait par nécessité, soit pour se défendre de ses attaques, soit pour s'en nourrir en cas de disette, est regardé comme hérétique et encourt la colère des dieux.

Quiconque trouve dans un champ son séboko mort, l'aborde à reculons, lui ouvre le crâne et se frotte les yeux de sa cervelle

pour ne pas devenir aveugle ; ce qui lui arriverait infailliblement s'il négligeait de remplir ce devoir.

Ainsi la superstition se mêle déjà même à l'idée aussi obscure que bizarre qu'ils se font de leur origine, et prend place également dans tous les actes de leur existence; mais que penser de leur caractère? Ils sont francs, loyaux, généreux; ils ne connaissent ni la ruse ni la chicane, disent les uns. Non, disent les autres, ils sont, au contraire, rusés et de mauvaise foi; voleurs et braves seulement contre des ennemis plus faibles qu'eux : féroces et insidieux, particulièrement contre les Bushmen : ils n'ont ni pitié, ni sentiment de l'honneur, ni reconnaissance; ils sont profondément égoïstes. Indifférents au malheur et à la faiblesse de l'âge, leurs chefs seuls obtiennent d'eux quelques égards, quelque déférence, malgré le nombre de leurs années. Au milieu de tant de vices, leur cherche-t-on quelques vertus? on les trouvera bons et obligeants envers les étrangers et les uns envers les autres; importuns à l'égard des voyageurs pour en obtenir des cadeaux ; mais ne les volant et ne les inquiétant jamais... Les courses des missionnaires au milieu de leurs tribus en fourniraient au besoin la preuve; car ces serviteurs de Dieu, exposés par leur position même à tant d'agressions de la part de ces hommes grossiers, ne se sont jamais plaints d'avoir éprouvé de leur part aucune violence.

Leur gouvernement est fort simple, toujours et partout exclusivement monarchique, comme chez tous les peuples qui commencent. Les peuples africains, presque tous pasteurs, sont naturellement doux et paisibles comme leur genre de vie. Toutes leurs institutions privées sont patriarcales. Ils ne forment qu'une grande famille; s'armant tous, au premier signal d'attaque, contre l'ennemi commun.

Le plus hardi, le plus riche, doit donc être le chef des autres;

obéi de tous, qu'il soit bon ou méchant; mais aimé dans le premier cas, détesté dans l'autre... comme chez les peuples les plus civilisés.

Il réunit tous les pouvoirs; presque tous les biens lui appartiennent; ce qui consacre la tyrannie et arrête le mouvement industriel.

Pourtant les Betchouanas sont très-libres; mais ils ont à subir beaucoup d'actes arbitraires.

Les Africains jouissent, en général, de plus ou moins de liberté, suivant que leurs chefs sont plus ou moins riches et puissants.

Un chef fort doit donc avoir des esclaves et des flatteurs.

Il *ramasse*, c'est-à-dire nourrit et protége ses sujets faibles et pauvres, les marie, et croit pouvoir s'approprier leurs enfants, dont il fait ses suppôts, ses satellites aveugles, ses *batlauka* ou demi-esclaves.

Ces batlauka n'ont aucune force morale s'ils ne sont pas laborieux. Ils se plient à la servitude; mais les plus audacieux la secouent, fuient leur maître, vont ramasser loin de lui quelque bien, achètent une femme, et deviennent ainsi indépendants.

Les Barolongs, les Batlapis vivent ainsi, par eux et pour eux, et respectent les intérêts individuels, l'industrie.

Pour les Bassoutos, les Mantætis, les Zoulas, ils vivent tout différemment. Ils n'ont pour loi que la volonté de leurs chefs; tous leurs intérêts s'absorbent dans l'intérêt de l'homme auquel ils ont aliéné leur volonté tout entière.

Quant aux batlauka, ils sont traités comme des brutes, sans qu'on en donne d'autre raison que celle-ci : c'est la coutume. Ils naissent, ils grandissent chez leur maître, ou viennent chez lui pour avoir du pain. Celui-ci récompense leurs services en leur donnant de quoi se vêtir; il les marie à ses concubines quand

il en est las; et réclame leurs enfants, devenus ses *lipogo* ou *taureaux*, soumis sans réserve à tous ses caprices.

Ainsi, lipogo des Betchouanas, ilotes de l'antiquité grecque, serfs du moyen âge, mougicks de Russie, parias de l'Inde!... les hommes sont toujours et partout les mêmes pour le mal... En est-il de même pour le bien?

Les Betchouanas ne manquent pas d'industrie. Ils fabriquent des fers de hache, des doloires, des couteaux, des lances, des poinçons, avec le fer; des anneaux d'ornement, des boucles d'oreilles avec le cuivre. Leurs manteaux sont cousus avec soin, et ils sont surtout fort habiles dans l'art de préparer les peaux dont ils sont composés.

Chargés du soin des troupeaux, les hommes traient les vaches; ils confectionnent les vêtements, vont à la guerre et à la chasse; mais, extrêmement paresseux, ils se bornent toujours au travail strictement nécessaire, et passent d'ailleurs leur temps à dormir et en conversations oiseuses.

Les femmes cultivent les champs, et celles même des chefs ne sont point exemptes de ce travail. Elles manient la pioche, en chantant, rangées sur une seule ligne, et passant en revue, dans cette sorte d'hymne à l'agriculture, les noms de tous les animaux du pays, depuis le cerf jusqu'à la girafe. Elles sèment, font les récoltes, construisent les maisons et préparent les aliments.

Quand il s'agit de mariage, le jeune homme choisit ordinairement sa femme; ses parents la demandent pour lui. La demande est faite par sa mère à celle de la jeune personne. Les conventions arrêtées, on tue le bœuf des fiançailles, le *bééleto*, chez les riches, ou des moutons chez les pauvres. Si la jeune fille est nubile, le mariage suit de près; si elle est trop jeune, il a lieu après la circoncision, et cette cérémonie, à laquelle on

la soumet à douze ou treize ans, devient l'occasion d'une fête qui réunit les deux familles. Elles s'envoient réciproquement un bœuf à tuer. Le mariage a lieu à la fin de l'automne. Le père du fiancé fait présent de dix à vingt vaches au père de la fiancée, qui envoie à son tour au père du fiancé quatre ou six bœufs gras. Alors ont lieu quelques danses, après lesquelles le jeune homme peut visiter sa femme; mais il ne peut la prendre chez lui que deux ans après. Si elle est paresseuse ou cesse de lui plaire, il est en droit de la renvoyer à ses parents, qui sont tenus de la reprendre et de restituer le prix qu'ils ont reçu pour elle. S'il n'y a point d'enfants, le mari rend la valeur des bœufs qui représentaient la dot; dans le cas contraire, cette valeur appartient aux enfants.

Ces peuples regardent la polygamie comme toute naturelle. Le nombre des femmes est illimité: on en prend autant qu'on en peut entretenir. — Les plus pauvres en ont deux ou trois. Le moindre chef en a au moins six. — Point de jalousie entre elles. Chacune d'elles vit à part; la première est regardée comme légitime, et exerce une sorte d'autorité sur les plus jeunes. Les enfants sont élevés dans l'habitude de la plus extrême indolence, quoique leurs parents les traitent avec une grande dureté.

Le premier né hérite de tout et commande à ses frères. Les filles n'ont que le mobilier. A défaut d'enfants mâles, le frère du défunt hérite. A la mort du père, le fils aîné hérite des femmes. Il respecte sa mère, mais les autres femmes deviennent les siennes. A défaut de l'aîné, le second se présente, et si le cadet meurt, l'oncle hérite de la veuve. Les enfants qu'il en a sont censés appartenir au défunt. Les femmes d'un homme mort sans héritier épousent qui elles veulent.

Quand un homme est près de mourir, ses parents et ses amis

l'entourent. Avant qu'il rende le dernier soupir, on lui ploie les membres. Ses domestiques le tirent les pieds en avant de sa hutte, par une ouverture pratiquée à la haie environnante. De là, on le transporte dans le kraal, et on le dépose au fond d'une fosse creusée à l'écart, dans l'attitude qu'il affectait le plus ordinairement, étant assis, le visage tourné vers le Nord. On le recouvre de terre jusqu'à la tête, on l'entoure des armes et des provisions qui l'ont défendu de ses ennemis et qui l'ont fait vivre, puis on reporte ces objets dans la hutte, et on lui pose sur la tête une couronne d'herbe verte; après quoi les femmes viennent arroser la tombe. Cette cérémonie, commencée par les chefs et par les parents, ne finit que lorsque chacun s'est mouillé le gros orteil. Ces ablutions continuent long-temps, et l'on gémit pendant plusieurs jours.

Le culte semble être purement accidentel et célébré seulement pour les funérailles en temps de famine ou pour apaiser les mânes irrités.

Extrêmement superstitieux, les ministres de ce culte, appelés *lingaka*, font la pluie, circoncisent les jeunes gens, servent de médecins, immolent des victimes, conjurent les orages, prédisent l'avenir, président aux purifications, étudient les plantes, la magie, la nécromancie, l'onirocritie; sont moralistes, possèdent certaines légendes ou traditions dont ils défendent la révélation; sont, en un mot, tout à la fois prêtres, sorciers, érudits, charlatans, et cette dernière fonction n'est pas celle de toutes qui leur assure le moins de crédit et leur procure le moins d'avantages. Ils sont d'ailleurs secondés dans plusieurs d'entre elles par des espèces de magiciennes, sorcières ou devineresses, qui président particulièrement aux cérémonies ou rites concernant surtout les personnes de l'autre sexe.

S'agit-il de faire la pluie? on place au milieu du kraal deux

grands vases de terre remplis d'eau, et tout autour des poignées d'herbe, afin de donner à entendre à la divinité qu'on attend d'elle la pluie nécessaire pour qu'elle croisse et couvre les prairies.

La circoncision des enfants commence à la lune d'avril ou de mai, après la moisson, et dure un mois, quelquefois six semaines. Le chef assemble les jeunes garçons, la femme du chef les jeunes filles.

Cette cérémonie, appliquée aux jeunes filles au moment où elles vont devenir nubiles, se nomme *boïalloa* ou *boyalé*. L'usage interdit aux hommes l'entrée des lieux où elle se célèbre ; mais il y a quelquefois exception en faveur des blancs, des missionnaires, des étrangers. « Ce sont des dieux : qu'ils entrent, » dit la matrone qui la préside.—Elle paraît avoir pour objet, soit d'attacher les jeunes filles qui en font l'objet à la personne de la femme du chef, soit de les préparer au mariage. Les filles qui plus tard seront attachées à la cour sont renfermées dans une hutte, sous la surveillance d'une veuve âgée. Elles sont peintes d'une terre blanche ; enveloppées d'écorce de mimosa suspendue autour des reins par une ceinture et descendant en ficelles jusqu'au genou, entrelacée de semences de citrouilles agencées les unes dans les autres. Les enfants et les matrones sont nourries alors avec beaucoup de libéralité par les parents, de moutons et de chèvres pour les riches. La jeune fille à qui l'on donne un mouton se pare de sa laine, disposée en croix sur ses épaules et sur ses bras... C'est pour elle un grand honneur. On leur enseigne à soigner le ménage, sous la direction de la matrone, qui leur donne souvent des coups de bâton. Toutes les fois qu'elles sortent, elles sont armées d'une branche d'épines dont elles frappent tous les enfants qu'elles rencontrent, et qui leur sert d'ailleurs à écarter les importuns et les

indiscrets. La matrone qui les surveille doit les empêcher de dormir; mais se prive-t-elle elle-même de sommeil pendant un mois entier?

Le premier jour de la cérémonie, on les conduit le soir au kraal du chef, où elles dansent en présence des hommes. Cette danse a lieu de quatre jours en quatre jours. Une vieille femme pauvre, veuve, inconnue, couverte de paille, danse avec elles, objet de risée et de mépris pour tout le monde, et présente à la dernière danse une figure en bois, ornée de verroteries, le dieu de la circoncision, dont tout le monde se moque. —Le lendemain, les jeunes filles vont se laver à la rivière : on les oint d'une composition de graisse et de terre rouge, on leur rase la partie inférieure de la tête, on tresse le reste de leurs cheveux, imbibés de mine de fer d'un noir très-luisant... Alors elles peuvent se marier.

La circoncision des jeunes garçons (*boguera*) a pour but de les rendre forts, robustes, courageux, en les flagellant, en les exerçant à la course, ce qui leur endurcit le corps et les met à portée de combattre plus vaillamment. Mais si tel en doit être le résultat, d'où vient donc qu'ils sont si faibles contre leurs ennemis? C'est que leurs ennemis sont plus des diables que des hommes, et puis c'est un usage que leur ont transmis leurs ancêtres. Rien ne peut les y soustraire, et ceux qui refusent et s'enfuient pour ne pas le subir, y sont contraints par tous les moyens, et même souvent mis à mort, s'ils n'ont pas quitté le pays.

Quant aux purifications, il y en a de deux sortes, aussi distinctes par leurs formes que par leur objet, l'une concernant les hommes et l'autre les femmes.

Un homme qui en a tué un autre à la guerre ou en duel, ne peut rentrer en ville qu'après s'être purifié. On tue un bœuf,

le soir; on le vide, on lui fait une large ouverture au milieu du corps, et le meurtrier passe au travers. La chair du bœuf est ensuite distribuée aux pauvres. On envoie la tête et le col à l'oncle de l'homme purifié.—On peut se racheter d'un meurtre proprement dit avec quelques bœufs.

La purification des femmes dure un mois. On les renferme dans la maison avec une gardienne à la porte. Ce temps écoulé, on célèbre la naissance de l'enfant en tuant deux bœufs, dont l'un est pour les parents de l'accouchée, l'autre pour ceux du mari. La femme alors peut se montrer en public et le mari reprendre ses habitudes auprès d'elle.

Il n'y a point de purification pour l'adultère ou pour le vol. Dans le premier cas, le coupable est dépouillé de tous ses biens; la peine du second est laissée à l'arbitrage du chef, qui juge d'après les circonstances.

Tout décès devient l'occasion du sacrifice d'un ou de plusieurs bœufs, dans le but de conjurer la colère des dieux et de purifier les parents du défunt. Ce sacrifice est accompagné de lamentations, de chants funèbres, de courses de bœufs sur le sol où le mort a été enterré. Les assistants mangent la chair de la victime, on lui ouvre la panse, on crache dans son contenu, et on le répand sur la fosse en disant : « O dieux ! donnez-nous du repos. » Les prêtres rasent la tête aux parents du mort, en signe de deuil, et l'on finit toujours par demander de la pluie.

Quand un homme a vu en songe un de ses ancêtres et s'en effraye, on se rend en procession au lieu de la sépulture, et l'on offre un sacrifice semblable à celui des funérailles.

En temps de famine, on couvre la plaine de piéges à gibier; on conjure les ancêtres de faire tomber le gibier dans ces piéges, et les prières sont accompagnées de chants, de lamentations, de danses religieuses qui durent tout le jour et toute la nuit.

Les Betchouanas ont un dieu principal, *Matlomi*, ancien chef des Bakuénas, qui *ramassait* ou protégeait les veuves et les orphelins; ce qui lui a mérité les honneurs du ciel.

Ils ont des dieux supérieurs et inférieurs; des dieux bons et des dieux mauvais. Les dieux inférieurs, ou minces, que les Bassoutos appellent *litoutséla*, ou fantômes, et rôdent sur la terre pour tourmenter les hommes.

Les *liriti* ou les ombres sont les bons ou les mauvais esprits; et le *Logaga* (citerne dans le roc) renferme le nectar des dieux, dont les hommes ne peuvent goûter impunément.

Les bœufs sans cornes habitent la demeure des dieux; et tandis que les supérieurs ne mangent que les bœufs blancs, les mauvais esprits mangent les bœufs noirs.

On se demande si le ciel est désert pour les Betchouanas. Certain chant populaire chez eux, sous le titre d'*hymne des affligés*, ferait penser qu'ils croient tout au moins qu'on y est mieux que sur la terre. Tous ceux qui souffrent ici bas y expriment le vœu qu'une forte tresse descende du ciel, pour qu'ils puissent s'y attacher et monter en haut.

Il existe à ce sujet chez les Betchouanas une légende curieuse : « Le Seigneur (*Moréna*) envoya jadis le lézard gris porter ce message au monde : *Les hommes meurent... ils ressusciteront*. Le caméléon partit de son chef, arriva en hâte, et dit : *Les hommes meurent... ils meurent pour toujours*. Vint ensuite le lézard gris, qui cria : Le Seigneur a parlé, disant : *Les hommes meurent, ils ressusciteront*. Mais les hommes lui répondirent : La première parole est la première; celle d'après n'est rien. »

Les Betchouanas sont loin d'être belliqueux, et les voyageurs ne les ont pas calomniés en les accusant de lâcheté, comme le prouvent plusieurs traits de leur histoire; mais chez eux, comme chez tous les peuples essentiellement pasteurs, les

bestiaux sont le fondement de la puissance des chefs, leurs peuples vivant presque exclusivement du lait de leurs vaches. La population des villes doit donc croître en raison de la quantité de bestiaux dont ils disposent. De là les guerres incessantes qui souillent chez les Betchouanas, comme partout, le sol africain; car la conquête d'un troupeau en est le plus souvent la seule cause.

Quand une expédition est résolue, ils s'approchent doucement, la nuit, du kraal, l'enveloppent de tous les côtés à la fois, et vers deux heures du matin, au moment où le sommeil des habitants est le plus profond, ils y pénètrent en poussant des cris affreux, massacrent tout ce qu'ils rencontrent, mettent le feu partout, puis rassemblent le bétail et se retirent au pas de course.

On conclura naturellement de ces observations, que les Betchouanas ont fait rapidement les premiers pas vers la civilisation, mais qu'ils sont restés stationnaires. Ainsi, ils connaissent l'agriculture, dont ils ne tirent cependant pas tous les avantages possibles, et l'exploitation du fer et du cuivre, qu'ils appliquent seulement à la fabrication des javelines, des cognées, des objets de parure. Ils ont des villes de plus de mille habitants, mais toujours susceptibles d'être transportées. Cependant, si ce peuple encore grossier accueille franchement les enseignements du christianisme, nul doute qu'il n'en retire, pour son développement intellectuel et moral, autant et peut-être plus d'avantages qu'aucun des autres peuples indigènes de l'Afrique.

M. Lacombe donne l'ordre du départ. Il franchit la passe des monts Kamhanni, et touche à la source dite *Klibbolikhanni* ou la petite source, très-peu abondante dans la saison sèche, mais qui dans la saison des pluies forme un ruisseau qui se joint au Kourouman. L'expédition atteint le Kourouman même, rivière aux eaux limpides et couvertes de roseaux, ce qu'elle n'a

vu nulle part depuis l'Orange. Enfin, après une traite de quarante-cinq milles, au travers d'une plaine immense couverte de sable et de buissons, et qui, le soir, retentit du cri des chacals et autres bêtes féroces, elle trouve une route toujours plus battue qui lui annonce l'approche d'une grande ville. C'était la nouvelle Litakou ou Kourouman, capitale des Batlapis, que signalent une multitude de huttes en chaume figurant des dômes élevés en gradins, au sommet des collines.

La nouvelle Litakou a changé plusieurs fois d'emplacement, suivant l'usage établi pour les villes d'Afrique, à la mort de leur chef, et en raison des circonstances politiques qui obligent leurs habitants à déserter leurs habitations pour fuir un ennemi quand ils ne se croient point capables de lui résister.

Située en 1801 par 27 degrés de latitude Sud et 25 de longitude Est, elle était deux milles plus bas en 1805. Burchell, de 1810 à 1815, lui donnait huit cents habitations et cinq mille habitants environ; Campbell, en 1812, quinze cents maisons et sept mille cinq cents âmes de population. Il portait à huit mille âmes, en 1820, la population réunie du Kourouman et de l'ancienne Litakou, située cinquante milles plus au Nord. En 1823, Thompson lui attribuait une population de huit à dix mille âmes; et enfin, en 1831, les missionnaires français portaient à mille ou douze cents le nombre de ses maisons habitées.

Quoi qu'il en soit de ces calculs dont il serait difficile de garantir l'exactitude absolue, on en doit nécessairement conclure que Litakou est une ville relativement considérable, et qui, s'agrandissant sans cesse, est appelée à jouer un jour un très-grand rôle politique dans tout le Nord de l'Afrique, où elle doit devenir la rivale de Griqua-Town, si même elle ne finit par lui être supérieure, en supposant que ses progrès dans la

civilisation soient en raison de ses progrès matériels; mais, sous ce rapport, il y a encore énormément à faire, malgré le zèle des missionnaires et la ferveur de quelques habitants.

Très-considérable en étendue, Litakou a plus d'un mille de diamètre du Sud au Nord, et de l'Ouest à l'Est encore davantage.

Elle est bâtie sur deux collines et se compose de groupes nombreux de maisons, entre lesquels s'étendent de vastes terrains inoccupés. Chacun de ces groupes est comme le *koli* ou village d'un chef particulier, devant la demeure duquel s'élève un grand arbre, qu'entoure un espace fermé de haies et proprement tenu, où les habitants se réunissent pour travailler et faire la conversation. Les maisons sont bâties avec le plus grand soin; toutes circulaires, entourées d'une cloison d'épines, mais sans ordre, parce que dans l'origine chacun établissait sa demeure à sa fantaisie. Cependant depuis plusieurs années le futur résidant est tenu de prévenir le chef, qui lui assigne un emplacement ou adhère au choix déjà fait; réglement également applicable à la prise de possession d'une source et des prairies qui l'environnent. Tous les soins se rapportent, d'ailleurs, à la satisfaction des intérêts particuliers, et l'on chercherait en vain dans toute la ville aucun ouvrage d'utilité publique.

Les plaines qui entourent la ville, ainsi que les terrains qui séparent les divers quartiers, sont nus, sablonneux, rougeâtres, parsemés de buissons, de plantes plus petites, de touffes d'herbes. On a comparé avec raison une ville betchouana à l'aire d'une vaste grange; et chaque hutte, vue de loin, présente l'aspect d'un monceau de blé.

La construction des maisons est tellement uniforme, que la description d'une de celles que M. Lacombe a visitées donnera une juste idée de toutes les autres. C'était une des plus vastes; et, comme elle appartenait à l'un des plus riches habitants, on y

trouvait plus de soin, de propreté, d'ordre que dans les autres. Dans une cour de derrière, il y avait deux bâtiments plus petits; l'un servant de magasin, l'autre de dortoir pour les domestiques. Toutes ces constructions étaient circulaires comme les barrières qui les environnaient. La grande maison était habitée par le propriétaire et sa famille. L'intérieur avait environ neuf pieds de haut et autant de diamètre. Le toit, conique, pointu, couvert de longues herbes, dépassait le mur de quatre pieds, et les solives en étaient soutenues, à cinq pieds de hauteur, dans un cercle de vingt à trente pieds de diamètre, par des piliers grossièrement équarris, mais d'un bois dépouillé de son écorce. Un petit mur de six pouces, bâti de sable, de terre grasse et de fiente d'animaux mêlés ensemble, reliait les piliers par leur base; et, du côté de la façade, régnait une espèce de portique où la famille se tenait ordinairement assise le jour et une partie de la soirée. Au moment de la visite, trois jeunes filles y broyaient et préparaient, pour s'en peindre le corps, de l'ocre rouge, plus particulièrement réservé cependant pour l'usage des hommes. A l'une des extrémités du portique, il existait, en terre, un trou entouré d'un rebord et servant à l'occasion de foyer. Rien dans aucun des trois bâtiments qui ressemblât à des fenêtres. La lumière pénétrait par la porte, haute de cinq pieds et large de dix-huit pouces. La barrière, éloignée de sept pieds de distance des bâtiments et qui les ceignait tous, était formée de gros pieux fichés perpendiculairement dans le sol et fortement attachés ensemble. Une barrière transversale séparait la cour de devant de celle de derrière. Au fond de la maison se trouvaient des espèces de silos de trois pieds de large, de quatre ou cinq de profondeur, de dix à douze pouces au-dessus du sol, et servant à la conservation des grains et autres provisions.

Il y a deux maisons très-simples pour les missionnaires. Partout de beaux vergers entourés de murailles et traversés par un ruisseau, et de nombreux jardins pour les habitants. On y cultive tous les fruits, tous les légumes de la colonie, du maïs, du blé d'Europe, des pommes de terre.

Avantageusement partagés sous le rapport de la conformation, les Batlapis ont généralement six pieds; ils ont l'air robuste, mais ils le sont moins que les Européens, quoique rompus aux longues marches et lançant de très-loin la sagaie.

Ils sont noirs; mais cette couleur est chez eux moins foncée que chez les nègres de Guinée ou de Mozambique, par exemple. Il est d'ailleurs assez rare qu'on puisse la reconnaître à cause du replâtrage dont ils se couvrent le corps.

Leurs femmes ne se distinguent ni par l'élégance ni par la beauté de leurs formes. Leur tournure est lourde et épaisse.

Ces peuples portent des manteaux (*kobos*) très-variés, en peaux de chat, de chacal, de bœuf, de vache, de lion, de gnou, de harteheest, de tigre, de léopard, de mouton... ces derniers en petit nombre. Ces manteaux sont indifféremment à l'usage des deux sexes. Les hommes portent par-devant un tablier de peau attaché avec une ceinture; les femmes, un tablier de peau devant et derrière. Tous ont un bonnet de peau et des sandales en voyage. Ils ne connaissent que les vêtements de peau et ne conçoivent pas qu'on en puisse faire en d'autres substances.

La coquetterie existe à Litakou comme ailleurs. Elle y est chez les femmes en raison proportionnelle de leur plus ou moins d'avantages physiques. Les jeunes femmes jolies cherchent le miroir, les autres en détournent la vue. Toutes, du reste, aiment la parure, et ajoutent à leurs attraits en s'appliquant des plaques d'ocre rouge, mêlées de graisse, aux joues, au front,

au nez. Elles ont des pendants d'oreilles, des bracelets, des colliers en verre, en porcelaine ou en métal.

Indépendamment du manteau, les hommes ont un jackal, des sandales, et quelquefois, mais rarement, un bonnet de fourrure ou de cuir serrant étroitement la tête. Les riches se parent aux bras, aux jambes, au col, à la tête, de bracelets en ivoire, en métal, en cordes tressées; de colliers d'os et de queues d'animaux, de boutons.

En général, quand ils ne sont pas armés, ils ont à la main une sorte de canne de cinq pieds, mais dont ils ne se servent point pour se soutenir et pour aider leur marche; et au col, un petit sac renfermant du tabac, un sifflet d'ivoire ou de bois, une grande aiguille à coudre. Dans les temps chauds, ils portent une petite ombrelle de plumes d'autruche.

Les Batlapis ne paraissent manger que pour vivre. Ils saisissent la viande avec leurs dents par un bout; et, la tenant d'une main, tranchent, en passant le couteau sur les lèvres, la bouchée qu'ils ont mordue, se servant quelquefois pour cela du fer de leur sagaie. Ils rôtissent certaines parties des animaux et en font bouillir d'autres. Ils font toujours bouillir le sorgho, et boivent le lait dans son état naturel, sans lui faire subir aucune préparation. L'eau est leur boisson habituelle; mais ils en font une sorte de bière avec du sorgho bouilli.

Ils ne boivent jamais, même dans leurs exercices de danse les plus violents. En voyage, ils peuvent se passer d'eau longtemps et consomment peu de vivres. Ils supportent la chaleur; mais la pluie arrête pour eux tout travail, parce qu'elle durcit leur manteau, leur enlève leur peinture, et leur fait éprouver une sensation très-désagréable, ce qui peut tenir à l'irritation de leur système nerveux, déterminée par l'aridité de l'atmosphère du pays. Quand ils manquent de vivres, ils boi-

vent beaucoup d'eau. Le Hottentot, dans cette circonstance, dort pour oublier la faim, s'appliquant ainsi le proverbe *qui dort dîne*, ou se serre les reins d'une ceinture.

Le chef prend ordinairement son repas dans son enclos, en plein air. Rien de plus primitif que ce repas, suivant la description qu'en donne M. Lacombe, admis au petit couvert. On plaça devant lui, sur le sol, une écuelle de bois remplie de petits morceaux de bœuf bouilli dont il distribuait, avec ses doigts, quelques portions aux gens de sa suite, qui les déchiraient à belles dents.

Peu avancés en industrie, ils fabriquent des pots avec une terre verte réduite en poudre, puis pétrie. Ils font des couteaux, des sagaies avec du fer qu'ils tirent du Nord-Est, n'ayant d'ailleurs que des connaissances très-superficielles en métallurgie; car le fer est pour eux une sorte de type minéralogique, de sorte qu'ils appellent le cuivre fer rouge, l'or et l'airain fer jaune, l'argent fer blanc.

Ils n'ont d'autre commerce que celui de l'ivoire.

Les hommes et les femmes se montrent rarement en public ensemble. Ceux-ci n'aident jamais leurs compagnes, et les travaux des deux sexes diffèrent d'ailleurs essentiellement.

Les hommes chassent, combattent, vont au pillage, préparent les peaux, cousent les vêtements, même ceux des femmes, fabriquent divers outils, traient les vaches, mènent paître les troupeaux.

Ils chassent souvent et beaucoup, soit par goût, soit pour assurer leurs approvisionnements, soit enfin pour défendre contre les bêtes féroces leurs habitations, leurs personnes ou leurs cultures. Mais le succès d'une grande expédition théreutique, à laquelle assista M. Lacombe, donnerait lieu de penser qu'ils ne sont pas encore très-avancés dans cet art. Cinq cents naturels

s'étaient répandus, dès la pointe du jour, dans les plaines qui environnent la ville, où ils formaient un cercle immense. Ils poussèrent devant eux, en le rétrécissant par degrés, tous les animaux qui s'y trouvaient; et pourtant la capture ou la mort de sept ou huit gazelles, zèbres ou buffles, fut le seul fruit de tant d'efforts.

Un stratagème de chasse qui leur est familier, et que sa singularité même rend digne d'attention, semblerait aussi prouver leur pusillanimité beaucoup plus que leur adresse et leur courage. Ils revêtent des plumes noires de l'autruche la moitié environ d'une perche longue de six pieds. Au moment où un animal féroce, poursuivi avec trop d'ardeur, va s'élancer sur les chasseurs, ceux-ci plantent devant lui la perche et s'enfuient; trompé par cette grotesque imitation, l'animal prend l'appareil pour l'homme, et décharge sur lui toute sa fureur.

Les femmes bâtissent les maisons, plantent, récoltent le grain, vont chercher l'eau et le bois, apprêtent les aliments.

Rien de plus simple que leur agriculture. Les femmes remuent la terre à quatre pouces de profondeur environ avec une sorte de bêche. Le grain se sème aux mois d'août et de septembre et se récolte en avril; c'est le millet indien ou blé de Guinée ou sorgho, qui se mange ordinairement cuit à l'eau ou écrasé et bouilli avec du lait. Ils cultivent encore beaucoup de petits haricots (*hinouas*), des potirons et des melons d'eau de diverses espèces. Ils ne plantent point de tabac, quoiqu'ils l'aiment passionnément et qu'ils en fassent un grand usage, soit en le fumant, soit en le prenant en poudre. Ils n'ont de fruits que les baies de quelques buissons. Ils aiment les pommes de terre et les légumes européens, sans les cultiver. Le maïs et le chou sont pour eux des plantes médicinales, dont la culture, dans leur opinion, empêcherait la pluie et les rendrait impurs.

Les pâturages qui entourent la ville ne pouvant nourrir tous les bestiaux des habitants, on les envoie plus ou moins loin, sous la garde de serviteurs et de bergers ou des plus jeunes membres de la famille, qui, une ou deux fois par semaine, en apportent le lait à leurs maîtres ou à leurs parents, dans des sacs de cuir. Il ne reste aux environs de la ville que quelques vaches, quelques bœufs de somme, quelques chèvres : le soin des troupeaux est toujours confié aux jeunes garçons, sous la direction de pâtres plus vieux.

Ils n'ont que très-peu de moutons, et des chiens de petite taille, ordinairement maigres et décharnés, leurs maîtres s'arrangeant pour eux-mêmes des rebuts de nourriture qu'ils devraient leur abandonner, sauf les os les plus durs.— L'hydrophobie est inconnue là, et dans toute la partie la plus méridionale de l'Afrique. Elle est très-rare même dans la colonie du Cap.

On ne voit chez eux ni chevaux ni chats. Ils ne conçoivent pas qu'on puisse élever des volailles, dompter des bêtes féroces, apprivoiser des oiseaux.

Un grand obstacle à l'extension de la culture des grains, c'est la quantité d'animaux féroces dont le pays est infesté; et de là aussi le peu d'ardeur des indigènes pour l'agriculture. L'introduction des armes à feu parmi eux, si sujette d'ailleurs des inconvénients des plus graves, pourra seule opérer finalement d'heureux changements à cet égard.

Le climat de Litakou est à peu près le même que celui de Griqua-Town, quoique la température soit un peu plus élevée. En juillet, août et septembre, le thermomètre de Farenheit se tient entre 69 et 77°. L'air est très-chaud en été, très-froid en hiver, mais généralement salubre; aussi les Batlapis n'éprouvent que peu de maladies, avantage qu'ils doivent à la sécheresse de leur atmosphère et à la frugalité de leurs habitudes. La petite-

vérole les visite de temps à autre, mais jamais aucune espèce de lèpre. Ils ont quelquefois des ophthalmies; mais jamais de difformités. Leurs médecins traitent les maladies par les charmes et les amulettes plutôt que par les médicaments. Pourtant ils admettent quelques règles. C'est ainsi qu'ils soufflent dans l'oreille pour chasser le mal, prescrivent très-fréquemment des frictions de graisse et de suie, et, ce qui paraît plus raisonnable, scarifient les blessures faites par les flèches des Bushmen, pour arrêter l'effet du poison.

Sous le rapport intellectuel, ils sont des plus bornés pour certaines choses. Par exemple, ils ne peuvent compter verbalement au delà de dix.

Ils méprisent universellement la vérité, manquent de fidélité à leurs promesses, ne rougissent pas même de se voir découverts comme menteurs.

Ils sont indifférents au meurtre, sauf la famille de la victime, et l'homicide à leurs yeux n'est point déshonoré. Ils sont égoïstes, avares, inhospitaliers, paresseux, mendiants. Chaque matin, à son réveil, un Batlapi se demande : Qui a tué aujourd'hui un bœuf ou une vache? Et il va demander à prendre sa part de l'animal.

Les Batlapis ne connaissent pas de plus grand plaisir que celui de causer; ils y consacrent la meilleure partie de leur temps; toujours en quête des nouvelles et des récits, quand pourtant ils ne dorment pas, ce qu'ils font la plus grande partie de la journée. Ils ont même, dans les enclos qui leur servent d'ateliers de travail ou de salons de causerie, un pavillon pour faire la sieste pendant le fort de la chaleur.

Malgré leur dégradation, il faut leur reconnaître quelques vertus. Ils vivent entre eux en parfaite intelligence; jamais de querelles ni d'injures; point d'ivrognerie; parfaite égalité de

caractère et beaucoup de sensibilité. Ils sont toujours prêts à se rendre mutuellement service, et ne connaissent pas l'ambition. Ils sont fort actifs et se soumettent courageusement aux fatigues d'une longue marche. Ils laissent aux femmes les travaux les plus rudes, mais ils gardent ceux qui demandent le plus d'activité. On les voit toujours occupés, chassant, préparant des peaux, cousant des kobos.

Nous signalons avec horreur leur coutume de laisser mourir les vieillards de faim, en tant qu'inutiles, et de traîner souvent leur cadavre hors de la ville pour les abandonner en proie aux bêtes féroces et aux vautours.

Quant à leurs femmes, elles paraissent douces et bonnes, vives et gaies dans la jeunesse; plus calmes et plus soucieuses à mesure qu'elles avancent en âge, par suite de leur pénible existence et de leur complète soumission, s'attachant autant au travail que leurs maris s'y attachent peu; d'une modestie, d'une conduite exemplaires, d'une fidélité irréprochable à leurs maris, qui ont droit de les mettre à mort pour certains crimes et cela sans que la réciproque soit admise.

Le mari mal servi par sa femme dans son intérieur va crier partout ses torts, et la femme châtiée par son mari fait de même.

Une femme ne peut traire une vache, ni un homme une chèvre. Les filles seules peuvent traire les chèvres et en boire le lait.

Quand il s'agit de mariage, la future n'est jamais consultée. Le plus souvent les jeunes filles sont promises dès l'enfance; espèce de marché fait avec les parents, qui en reçoivent le prix. Une pareille épouse est donc une espèce d'esclave. La fille parvenue à l'âge nubile sans qu'on la demande en mariage peut être vendue par ses parents.

Dix bœufs paraissent un prix élevé pour une femme; son prix courant est au-dessous de cinq, et les classes inférieures peuvent même la payer une chèvre.

Les femmes de race pure ne sont pas belles; mais, dans leur jeunesse, elles ne sont pas désagréables. Celles qui descendent de Corannas sont quelquefois, à la rigueur, passablement jolies et se conservent mieux. Beaucoup de Batlapis prennent leurs femmes chez les Corannas, surtout les riches. Les Corannas, par réciprocité, demandent aussi fort souvent des compagnes aux Batlapis.

A Litakou, les femmes mangent avec leurs maris dans la maison, mais jamais en public. Les riches ont jusqu'à deux ou trois femmes. Quand une femme devient veuve, un de ses parents doit la prendre pour épouse. Le refus de l'individu désigné est une injure qui demande et obtient vengeance.

On enterre toujours les principaux personnages dans leurs enclos ou dans les parcs à bestiaux. On enterre le chef de la nation dans le sien, où, dès lors, il est expressément défendu d'entrer autrement que nu-pieds. Le vulgaire reçoit, en général, la sépulture hors de la ville. Dans tous les cas, on n'élève de monument funèbre à personne.

Ces peuples pratiquent la circoncision, et battent violemment leurs enfants avant la cérémonie, pour leur apprendre à être hommes. Les enfants ne peuvent manger de viande qu'après avoir été circoncis. L'obéissance filiale est rigoureusement exigée d'eux; et le bâton est un des moyens le plus ordinairement mis en usage pour les y contraindre, si la contrainte devient nécessaire.

Le peuple est divisé en deux classes : les riches, les pauvres; ces derniers servant les autres, qui les nourrissent fort mal et les obligent à chasser ou à chercher des racines pour ne pas

mourir de faim. Ceux qui ne veulent pas avoir de maîtres sont d'une maigreur effrayante, car ils ne peuvent compter sur la pitié de personne.

Le gouvernement est patriarcal. Le chef ne se distingue des autres par aucun signe extérieur; et le pouvoir souverain est tempéré par un conseil; mais on obéit même quand il s'exerce sans contrôle. Les lois, au reste, semblent n'être ici que des coutumes; excepté pourtant en ce qui concerne la souveraineté politique, qui se transmet par héritage du père au fils aîné.

Le droit de concéder les terrains n'appartient qu'aux chefs. Un don de sa main, au sorcier qui fait pleuvoir, amène la pluie dans les sécheresses. On ne coupe le sorgho qu'avec sa permission et après la première gelée.

Tous se montrent très-indépendants dans leur *pitshos* ou assemblées publiques, qui commencent et finissent toujours par le mot *poulé* (pluie), que prononcent les assistants. Ces peuples vivant de lait et de sorgho, la pluie est pour eux un premier besoin; et les sécheresses prolongées les réduisent à la famine.

Les chefs s'inquiètent peu d'un crime non capital, s'ils n'en souffrent pas eux-mêmes, et ils inclinent toujours vers l'indulgence et la conciliation dans ces cas-là; mais, en d'autres circonstances, leur justice est extrêmement sévère.

Un homme ayant tué en secret des bœufs du chef fut condamné à mort. On le renferma dans sa maison et on l'y fit brûler, après l'avoir entourée de gens armés pour l'empêcher d'en sortir.

Les Batlapis sont fort inconstants dans leurs alliances et dans leurs amitiés politiques, ne songeant qu'à leur intérêt personnel ou au butin. Jamais ils ne traitent avec les Bushmen; mais ils sont alternativement en paix et en guerre avec toutes les autres tribus voisines.

Un envoi de deux bœufs aux chefs du voisinage est le signe ordinaire par lequel un nouveau chef des Batlapis manifeste l'intention de vivre en paix avec les puissances qui l'entourent.

Les Batlapis, grands et forts en apparence, sont néanmoins, par le fait, peu vigoureux; et c'est peut-être à la conscience de leur faiblesse physique qu'il faut attribuer la pusillanimité dont on les accuse, en général; mais ils suppléent au courage par la ruse. Ils ne sont néanmoins précisément ni traîtres ni perfides; mais ils emploient sans scrupule l'astuce et la mauvaise foi pour atteindre leur but.

Ils n'ont pas l'idée d'une armée permanente, d'un corps d'hommes exclusivement voué à la profession des armes. Chacun est soldat à sa naissance. La guerre consiste surtout à surprendre l'ennemi et à lui enlever ses troupeaux. Les combats réguliers sont rares. Les batailles sont rarement sanglantes; cependant on tient à honneur de tuer un ennemi, par quelque moyen qu'on y parvienne; et une marque sur la cuisse, rendue indélébile, est le signe et le gage d'un triomphe de ce genre. Quelquefois on fait des prisonniers, qui deviennent serviteurs, mais qui, doucement traités, songent rarement à s'enfuir pour retourner dans leur pays.

Ceci s'applique aux guerres ordinaires; mais s'il s'agit de marcher contre des hommes dont on redoute l'agression, ou contre les Bushmen, et d'attaquer un de leurs kraals, on n'y épargne personne. On tue les femmes, pour qu'elles n'engendrent plus de brigands; on tue les enfants, pour qu'ils ne deviennent pas brigands à leur tour. Au retour, on convoque un grand pitsho, où toute l'affaire est racontée; puis hommes et femmes, se répandant partout, représentent par des gestes et des cris ces scènes d'horreur.

Bien qu'ils aient quelques idées confuses de l'existence future,

il serait difficile d'imaginer jusqu'où va leur croyance aux peines et aux récompenses. Ils n'ont pas non plus une idée bien nette de l'âme, de son immortalité; et, sans nier absolument la Providence, ce qu'ils en croient ne peut guère donner une direction morale à leur conduite.

Ils n'ont aucun culte apparent, aucun genre de dévotion. Le monde s'est créé lui-même. Les arbres, les plantes poussent parce qu'il leur plaît de pousser. Ils craignent un mauvais dieu (*Molümo*), et lui attribuent tous leurs maux.

A défaut de culte et de rites réguliers, leurs superstitions sont sans nombre. — Ils portent au cou des amulettes de diverses sortes pour conjurer l'influence de leur Molümo, et la tourner contre leurs ennemis. — Pendant que le grain pousse ou qu'il est encore sur terre, quoique coupé, défense de tuer certains animaux; défense de faire le commerce de l'ivoire. Couper certains arbres quand le sorgho est sur pied, empêcherait la pluie. Le fumier de leurs kraals employé à fumer les champs engendrerait des maladies. Le poisson, les chiens, les chats, sont impurs; mais les chats sauvages, les chacals, les loups, ne le sont pas.

Personne ne peut sortir quand quelqu'un est mort dans la ville. L'apparition d'un météore pendant une danse fait rentrer tout le monde. — Les faiseurs de pluie font tout le bien; un être invisible tout le mal. Ils aiment beaucoup le sel, mais n'en recueillent jamais eux-mêmes.

En chasse, on cerne le gibier, mais on laisse échapper le condou qui se trouve parmi les autres bêtes. Tout travail est suspendu tant que dure la nouvelle lune.

Une femme mère de deux jumeaux en tue un. Quand un enfant est né, son père quitte la maison pour deux lunes, et ne peut participer à aucune chasse. La nouvelle accouchée se séquestre

également, et ne reparaît qu'après une sorte de purification.

Quelqu'un est-il convalescent? on lui met à la main un bâton au bout duquel est un hérisson; on le frotte de suie par tout le corps. On plonge l'animal dans un vase d'eau; et quand l'asphyxie vient le frapper, on croit qu'il a pris la maladie.

M. Lacombe s'est arrêté quelques jours au Kourouman; il y a recueilli les observations dont nous avons donné l'analyse: il y a visité les principales localités, entre autres la source du fleuve même, l'une des plus abondantes de l'Afrique, et qui sort d'une caverne profonde, pour donner naissance à un cours d'eau considérable, que les Européens n'ont point encore visité dans toute son étendue, mais qui se jette probablement dans l'Orange, en suivant la direction Est et Ouest.

Frappé du soin que mettent les habitants à élever et à entretenir leurs habitations, malgré la difficulté de se procurer du bois de construction convenable, il croit y découvrir l'instinct d'une nation qui flotte encore entre les habitudes de la vie sédentaire et celles de la vie nomade, et telles sont en général, il faut le reconnaître, les dispositions de toutes ces tribus ui naissent à la civilisation.

# CHAPITRE HUITIÈME.

**Suite de l'itinéraire de Lucien Lacombe. — Marche sur Motito. — Motito, station missionnaire française. — Son histoire. — Ancienne Litakou. — Histoire de la guerre des Mantætis en 1824, racontée par un témoin oculaire. — Taoung. — Corannas du Hart. — Mamusi, sur le Hart. — Friedau, station missionnaire française. — Son histoire. — Marche dans le pays des Lighoyas. — Mœurs et habitudes des Boers dans l'émigration. — Mékuatling, station missionnaire française chez les Lighoyas. — Les Lighoyas. — Détails sur ce peuple et sur les productions de la contrée. — Manière d'y chasser l'hippopotame. — Oumpoukani. — Mérabing, capitale des Mantætis. — Les Mantætis. — Excursion dans les Maloutis. — Léfiking. — Détails descriptifs. — Mont aux Sources. — Description du Namagari, du Calédon et de l'Orange, pris à leur berceau. — Bouta-bouta. — Chasse à l'antilope. — Kuéning. — Cannibalisme.**

M. Lacombe part enfin, impatient d'arriver à la mission française de Motito, la plus reculée vers le Nord dans cette direction. Il parcourut trente-six milles environ au milieu d'une plaine sans bornes, sablonneuse, couverte d'herbes sèches de trois à quatre pieds de hauteur, s'étendant presque jusqu'à la station. Il touche d'abord à la rivière Makkwarin, très-sèche dans certains endroits, présentant beaucoup d'eau dans quelques-uns des creux de son lit, et coulant ailleurs. Il rencontre là quelques Batlapis, armés de deux ou trois hassagaies, et n'ayant pour vêtement qu'un kross de peau rouge, qu'ils appellent *kobo*. Ces gens lui demandent du tabac en l'appelant *père,* titre dont ils saluent indifféremment tous leurs supérieurs, et qu'ils ne manquent jamais de donner aux blancs, dont ils reconnaissent naïvement la supériorité en tout. Ceux-ci néanmoins avaient l'air plein de vivacité, de finesse, d'intelligence. Ils buvaient en se penchant sur le ruisseau, et en jetant l'eau dans leur bouche avec leurs doigts droits et très-serrés l'un contre

l'autre. Ils mettaient du tabac en quantité dans le creux de leur main, et l'attiraient en une seule fois dans leurs narines par l'aspiration.

Plus loin, l'expédition fait halte à *Sikkloniani*, où sont creusés de petits bassins d'une excellente eau claire, dans le genre de ceux où les habitants de Litakou amènent leurs bestiaux pendant la saison sèche, et auprès desquels ils se construisent des huttes temporaires. A peu de distance, dans un lieu entouré d'acacias, existe un kraal accidentel de Bushmen, tolérés malgré les haines nationales, parce qu'ils sont paisibles... Cette rencontre et celle d'un vieux Batlapi, sale et maigre, batlauka du chef et chargé du soin de ses troupeaux, offre à M. Lacombe l'occasion naturelle de remarquer la différence morale très-tranchée qui existe entre les Bushmen et les Batlapis; les premiers, toujours indépendants, toujours prêts à sacrifier leur bien-être physique au maintien et à la défense de leur liberté; les seconds consentant volontiers à servir les autres pour vivre, ce qui ne les empêche pas de mourir de faim. Un des chasseurs aperçoit, à distance, une autruche paissant paisiblement au milieu des herbes. Il se glisse pas à pas entre les buissons, la surprend et la tue d'un coup de fusil, à la grande satisfaction de ses compagnons, tout émerveillés de cette bonne fortune; car cet oiseau est plus difficile à approcher que les gazelles. Tous se parent, de ce moment, d'une plume blanche à leur bonnet. C'était un vieux mâle. Les plumes des ailes étaient d'une belle couleur noire; mais les Hottentots les estiment peu. La jambe seule pouvait à peine être portée par un homme. La chair en est brunâtre, analogue à celle du bœuf pour le goût, et assez savoureuse.

Motito! Motito!... véritable oasis au milieu du désert, où des habitations dont la forme rappelle l'Europe sont ombragées de beaux acacias des Indes et de saules; où les figuiers, les abri-

cotiers, les pêchers, les pommiers, les vignes, et toutes les productions européennes, croissent et s'élèvent brillants au milieu des *mimosa girafæ* et autres arbustes indigènes.

Cette station est le centre futur d'une civilisation intermédiaire des populations méridionales déjà en voie de progrès, et de celles du Nord, moins nombreuses et encore tout-à-fait sauvages; mais qui, placées dans des conditions géographiques favorables, promettent des succès aux missionnaires doués de la patience nécessaire pour les attendre. Fondée en 1832, la mission ne comptait, en 1833, qu'une population de quarante-cinq personnes; elle fut ravagée, cette année même, par une affreuse disette; mais elle se recruta des restes de la tribu des Baharoutsis, détruite par Dingan, chef des Zoulas de l'Est.

En 1834, Motito comptait cinq cent soixante âmes de population, et, en 1836, il fallut agrandir l'école, qui pouvait contenir de trois cent cinquante à quatre cents personnes. La guerre déclarée en 1837 entre les Boers et Mousselékatsi devait apporter des changements à Motito, que les Zoulas fussent vaincus ou victorieux, car les Boers n'étaient chrétiens que de nom; cependant la station demeurait tranquille, et des pluies abondantes lui avaient procuré une magnifique récolte. La population s'élevait en 1838 à près de mille habitants, et augmentait tous les jours, entourée de riches moissons, de beaux bestiaux, qui répandaient l'aisance et la joie dans toutes les familles. Quant aux Boers, ils semblaient vouloir à cette époque attaquer encore Mousselékatsi, vaincu par eux l'année précédente, mais ils s'étaient enfin dirigés sur le port Natal contre Dingan, et Mousselékatsi, pressé par eux et par son rival, reculait vers le Nord. Cependant la station faisait quelques progrès religieux, et à la fin de 1839, l'école comptait cinquante élèves tant adultes qu'enfants; les instructions, les baptêmes, les com-

munions se multipliaient, malgré l'opposition des chefs et de leurs conseillers. La circoncision et la polygamie sont, de tous les usages religieux, ceux auxquels les indigènes nationaux tiennent le plus, et ils renoncent plus facilement au meurtre, au brigandage, au mensonge, qu'à la pluralité des femmes, qui entretient leurs préjugés contre l'établissement et le triomphe du christianisme... Là, comme partout, que les chefs se prononcent, et leur exemple entraînera tout. A l'époque de l'installation des missionnaires, le matérialisme et la superstition régnaient exclusivement. La marche d'un wagon expliquait une tempête par l'ébranlement qu'il causait dans l'atmosphère: même état il y a trois mois, par suite des persécutions des chefs contre leurs administrés, des parents contre leurs enfants. — Mais les persécutions même ont produit de bons fruits. — L'école va bien, la vaccine est introduite dans la station ; les néophytes, toujours plus fervents, se plient avec plus de docilité aux nécessités de leur civilisation nouvelle; cependant les dispositions des habitants en général ne sont rien moins que religieuses. Les Barolongs de Motito et un kraal de Batlapis persistent dans l'indifférence, et les missionnaires sont toujours en butte à la haine et au ridicule, sentiments funestes que viennent fortifier encore les troubles excités par des réactions politiques qui ensanglantent souvent le pays et ses environs. Tel était l'état physique et moral de Motito à la fin de janvier 1842, tel il est encore à peu près à l'arrivée de M. Lacombe; mais l'excentricité de sa position géographique lui procure au moins l'avantage de n'être pas ou de n'avoir pas encore été inquiété par les Boers et de demeurer étranger aux différends de ces derniers avec la colonie.

Il y a beaucoup de couaggas dans tout le pays et aux environs de Motito. Ses amis de la mission donnent à notre voyageur le spectacle d'une chasse à ces animaux.

Les couaggas (*equus guaccha*) sont beaucoup moins agiles que le cheval et beaucoup plus vite fatigués. Pour les chasser avec succès, on s'en approche autant que possible, et comme ils paissent en troupes nombreuses auxquelles se mêlent des zèbres, des gnous et autres antilopes, on tâche d'en détacher un ou deux qu'on poursuit jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude. Les mères qui allaitent leurs petits courent en avant pour fuir les chasseurs; les petits, bientôt fatigués, sont détournés par ces derniers, et le jeune animal, inquiet, troublé, s'agite, se tourmente, et finit par suivre le cheval à l'écurie.

Les naturels disent que le zèbre s'apprivoise bien, mais non le couagga. Buffon dit le contraire. Il paraît que Buffon a raison.

Le couagga est marqué transversalement, comme le zèbre, de longues raies brunes régulières, mais plus foncées et moins brillantes que celles du zèbre. Il exhale une forte odeur, qui répugne aux Européens, mais ne dégoûte pas les Betchouanas.

Dans une autre excursion à un kraal de Barolongs, situé à quelques heures de Motito, M. Lacombe retrouve sur un mimosa, dont les branches nerveuses ont résisté près d'un siècle aux vents fougueux du Kalliharri, une de ces familles d'oiseaux dits *républicains*, qu'il avait déjà vus au pays des Namaquas, mais qui sans doute vivent et croissent là plus heureux, n'ayant point à subir le parasitisme des perroquets, toujours prêts ailleurs à les chasser de leur asile. Leur nid, qui n'a pas moins de huit pieds de circonférence, ressemble à un colombier suspendu. La branche sur laquelle il est fixé lui tient lieu de faîte et supporte tout l'édifice. Une herbe longue et forte s'allonge perpendiculairement de chaque côté de la branche, en un toit sous lequel chaque couple construit un nid à l'orifice toujours inférieur. La famille vient-elle à s'étendre? elle ajoute par-dessous un autre étage à sa demeure, en prenant soin d'y ménager de petites

communications avec l'étage d'en haut, qui, sans cette précaution, resterait inutile. Ainsi se construisent successivement, suivant le besoin, cinq à six étages, avec prolongation proportionnelle du toit protecteur de tous. Que la pluie donc descende par torrents, que les vents se déchaînent, cette industrieuse famille est toujours à l'abri de l'intempérie des saisons, toujours défendue des agressions des oiseaux de proie; mais l'est-elle également des serpents qui voudraient se glisser dans ses demeures? Deux de ces demeures étaient construites sur le même arbre, et dans l'une d'elles on ne comptait pas moins de soixante ouvertures.

Après quelques jours de repos auprès des desservants de Motito, M. Lacombe donne le baiser de paix à ces dignes frères, et se dirige, à deux milles et demi à l'Ouest, sur la vieille Litakou, autour de laquelle s'étendent de riches gazons, des bosquets d'acacias, d'immenses champs de mil, mais dont l'aspect est triste et désolé.

Les habitants de Litakou sont durs de cœur et résistent systématiquement aux enseignements du christianisme. Là, comme en beaucoup d'autres endroits, les missionnaires signalent la fête de la circoncision comme un des principaux obstacles au succès de leurs efforts, par les scandales qu'elle amène, par les vices et par les excès auxquels elle accoutume les jeunes gens des deux sexes.

D'un autre côté, suivant d'autres rapports, les jeunes filles y apprendraient à conduire un ménage; les jeunes garçons, à craindre leurs parents, et les hommes faits, à s'endurcir à la douleur, à défendre leurs biens; tous enseignements assurément irréprochables... Il est vrai qu'on y joint aussi l'art d'enlever le bien des autres... En résumé, cet usage, qui est encore très-mal connu, semble toucher moins à la religion qu'à la

politique; et peut-être faut-il attendre pour s'en faire une juste idée et le juger impartialement. Que n'a-t-on pas dit pour ou contre les mystères de Cérès, en Attique; d'Isis, en Égypte; et que sait-on de ces mystères? Pour revenir à Litakou même, cette ville ne se compose plus que de quelques kraals de Betchouanas, répandus de distance en distance, et qui représentent assez mal l'antique capitale des Batlapis, depuis le jour fatal où une invasion de barbares est venue en incendier les huttes et en disperser les habitants.

Il manquait à M. Lacombe, pour compléter ses notions sur le pays, une histoire de cet événement fameux, qui seul en renferme et résume toutes les annales, et dont plus de vingt ans écoulés n'ont point affaibli le souvenir.

Assis au sommet d'une colline qui domine la ville du côté du Sud, M. Lacombe plonge ses regards sur tout le pays et cherche à reconnaître les lieux où s'est donnée, le 25 juin 1824, la bataille qui a terminé cette horrible guerre. Il y met l'intérêt que prend un archéologue à rechercher les moindres traces de ces grandes catastrophes qui changent le sort des nations. Il interroge sur ces faits un indigène dans la force de l'âge, portant à la main une sagaie, et faisant paître un troupeau sur le penchant de la colline, demi-guerrier, demi-pasteur.

« Père, j'y étais... lui dit cet homme.—Nous sommes venus, nous les avons vus; nous avons secoué nos lances, et ils ont disparu. »

M. Lacombe sourit à cette parole un peu jactancieuse, et qui lui rappelait le mot de César dans la bouche d'un pauvre sauvage. Il sait trop bien que les Betchouanas ne sont pas des plus courageux; que leurs ennemis, d'ailleurs, n'étaient pas si faciles à vaincre, et que, sans le secours des Griquas, leurs alliés, très-probablement ils auraient été vaincus.

« Père, je lis dans ta pensée! reprit le guerrier. Beaucoup des nôtres ont fui, je le sais; beaucoup des nôtres ont commis des atrocités... Mais tous les fils de Mallahawan[1] ne sont pas des lâches; mais tous ne sont pas cruels... J'ai combattu, mais je n'ai pas fui; j'ai triomphé, mais je n'ai pas abusé de la victoire. Je suis chrétien; c'est Moffat, le bon barouti[2] du Kourouman, qui m'a ouvert les yeux du cœur[3]. Je l'ai suivi partout, à Griquatown, au Kourouman, et dans cette plaine aussi, qui s'étend au pied de la colline, où les Mantœtis étaient campés, quand la sagaie des fils de Mallahawan a dévoré leurs chairs; quand les vaillants Macouas[4] leur ont ont fait manger des foudres[5]... Oui, père, j'ai tout vu de mes yeux, et ma parole est fidèle. »

« Frère, dit M. Lacombe, je te crois. Raconte-moi ce que tu as vu. »

Et le guerrier fait au voyageur le récit détaillé de toute l'affaire.

Le 10 juin 1824, arrive du Kourouman, à Griquatown, M. Moffat, en alarmes. Il demande aux Griquas des secours contre des brigands, qui, après avoir ravagé tout le Nord, menacent la capitale des Batlapis, lieu de sa résidence.

C'est un armement formidable, c'est une immense armée. Presque tous sont noirs et presque nus, dit-on... quelques-uns jaunâtres; d'autres blancs : ces derniers ont de longs cheveux, de longues barbes, des habits européens. Pour armes, des massues, des javelines, une espèce de cimeterre. Ils sont suivis de leurs femmes et de leurs enfants, et on les dit cannibales. Ils se

[1] Les Batlapis, désignés sous le nom du père de leur chef.

[2] Missionnaire.

[3] Donné l'intelligence des choses spirituelles et morales.

[4] Les blancs.

[5] Les ont foudroyés.

sont jetés d'abord sur les Lighoyas, vers le Sud-Est. Ils ont ensuite attaqué les Wankit, qui les ont vaincus et repoussés ; mais vainqueurs, à leur tour, de vingt-huit tribus, ils marchent d'abord sur l'ancienne Litakou ; puis ils marcheront sur la nouvelle, et de là viendront attaquer les Griquas. — Les Betchouanas les nomment Mantætis. — Matibé, chef des Batlapis, se prépare à fuir avec tout son peuple.

M. Melvill, commissaire anglais, et les chefs de la nation, convoquent un grand conseil (*pitsho*). Le 14, dès la pointe du jour, les hommes sont debout, faisant retentir l'air de chants belliqueux, tandis que les femmes et les enfants jettent d'horribles clameurs. Les guerriers, d'abord réunis par groupes dans les rues, se rendent à l'assemblée en chantant, dansant et figurant des combats ; tous armés d'un faisceau de *hassagaies*, d'un bouclier en cuir de taureau, d'un arc, d'un carquois plein de flèches empoisonnées et d'une hache d'armes. On se rassemble dans un enclos circulaire, formé d'une haie à claire-voie. — D'un côté se placent les guerriers, par rangs pressés, leurs boucliers devant eux ; de l'autre, les femmes, les enfants, les vieillards. — Au milieu s'ouvre un espace vide où les chefs et les particuliers qui ont tué un ennemi viennent célébrer leurs exploits par des chants et par des danses. Une demi-heure après, le chef Matibé ordonne de faire silence, et les débats sont ouverts. Il tire une javeline de derrière son bouclier, et la dirige vers le Nord-Est, en signe de guerre déclarée aux Mantætis, en prononçant une malédiction répétée par l'assemblée ; puis vers le Sud et le Sud-Est, en lançant contre les Bushmen des imprécations que l'assemblée accueille de même.

Matibé dit qu'il ne pourrait seul combattre avec succès les terribles ennemis qui le menacent, mais que l'alliance des Griquas et des Macouas lui promet la victoire. Il ne faut pas attendre

les Mantætis, mais marcher à leur rencontre. Huit ou dix orateurs parlent dans le même sens. Approbation générale. Une branche d'acacia est distribuée à chaque chef en signe d'une réunion particulière dans les montagnes, pour délibérer sur des points de détail, hors de la présence des femmes et des enfants.

Cependant arrivent sur l'ennemi de nouveaux rapports, tous empreints de la plus ridicule exagération ; et des courriers de Mahoumapelo, chef de Nokuning, dans l'Est, augmentent encore les alarmes. Ils annoncent que les Mantætis viennent manger les blés et les bestiaux de toutes les tribus betchouanases, et qu'ensuite ils marcheront contre les Macouas.

Les Kouroumaniens se préparent toujours à la guerre.

Le 18, les envahisseurs approchent de Nokuning, que ses habitants ont abandonné; et le chef Matibé est parti pour aller rassembler des forces plus considérables. M. Moffat se demande s'il ne fuira pas; l'armée ennemie n'est plus qu'à quatre-vingts milles ou trois journées du Kourouman. On envoie des courriers pour rappeler Matibé et hâter le secours des Griquas. Cependant on se prépare à fuir immédiatement. Déjà les bœufs sont chargés; les bestiaux mugissent; les femmes et les enfants se mettent en marche avec larmes; on hâte le pas des vieillards; les guerriers se désespèrent... La désolation est partout.

Le lendemain, les Griquas n'arrivent point encore. Les missionnaires se préparent à la retraite. Tout-à-coup s'élève, au Sud, un nuage de poussière... C'est le secours, commandé par Adam et Cornelius Kok, Berend et Waterboer. Il n'y a que quatre-vingts hommes; mais c'est une armée pour les Betchouanas, qui manquent d'armes et de courage. — Nouveau *pitsho*, auquel assistent les alliés. — Matibé exalte la gloire des Griquas et des Macouas. Un vieux chef adresse de sanglants reproches aux guerriers, qui, pour la plupart, ont, la veille, abandonné

leur poste. Une femme veut qu'on mette à mort les Betchouanas qui fuiront encore... — Adam Kok parle comme allié, comme ami. La confiance et l'espoir renaissent partout. On ne veut plus que marcher à l'ennemi ; et l'on célèbre par des réjouissances publiques la victoire qu'on doit obtenir.

M. Melvill, commissaire anglais, arrive au Kourouman ; et tout aussitôt les missionnaires et les chefs Griquas se forment en un conseil où Waterboer est élu commandant de l'expédition contre les Mantætis.

Matibé doit se joindre aux Griquas avec ses guerriers, mais à condition que, si la bataille a lieu, les Betchouanas ne massacreront ni les femmes ni les enfants, suivant leur coutume, et recevront à merci ceux des ennemis qui déposeront les armes.

On distribue quinze cartouches à chaque cavalier griqua, et le départ est fixé au 24.

A la rivière Maquereen, Matibé rejoint les alliés avec cinq cents hommes et promesse d'autant pour les villes de l'Ouest.

Une reconnaissance, poussée contre l'ennemi par dix Griquas que conduit Waterboer et qu'accompagne M. Moffat, découvre une division de l'armée des Mantætis couchée sur une pente, au Sud de Litakou, tandis que l'autre occupe la ville même.

On envoie un exprès à l'armée restée à vingt milles en arrière, pour l'informer de l'état des choses.

Les Mantætis rassemblent leurs troupeaux et les renferment au milieu d'eux.

Quelques hommes armés s'approchent du détachement, et battent en retraite quand ils s'aperçoivent qu'on les attend de pied ferme.

Une tentative de conférence demeure sans fruit ; elle est suivie d'une démonstration hostile de la part des Mantætis, et tout annonce qu'une affaire ne peut tarder à s'engager.

Le 25, à la pointe du jour, l'armée expéditionnaire, en marche, rejoint les éclaireurs à environ un mille de l'ennemi.

Les Mantætis, campés dans une plaine ouverte, semblent ne pas s'inquiéter beaucoup de l'approche des Griquas.

Hommes, femmes, enfants, au nombre d'environ quinze mille, entourent un immense troupeau.

Tout-à-coup leur cri de guerre retentit dans les airs, et ils vont à la charge, en déployant leurs deux ailes. Plusieurs centaines d'entre eux fondent sur les Griquas, qui, d'abord, tournent bride, n'étant pas encore en mesure. Leur aspect était formidable. Ils marchaient fièrement, armés de lances, de javelines, de haches, de massues, d'un bouclier ovale en cuir de bœuf, qu'ils tenaient de la main gauche, très-près du sol, en courant, et qui leur couvrait presque tout le corps.

On s'abstient de tirer, pour le faire plus tard avec plus d'avantage et pour ménager la poudre. A distance, Waterboer et quelques autres font feu. Plusieurs tombent. Les plus avancés se reploient sur le corps principal, un moment intimidés. Les Betchouanas descendent des hauteurs pour prendre part au combat; mais le plus petit nombre seul s'avance assez pour être utile, et presque tous fuient lâchement dès qu'une trentaine de Mantætis s'élancent pour leur tenir tête.

Les Griquas vont en avant et soutiennent une nouvelle attaque, plus ardente, plus impétueuse de la part des Mantætis.

On met pied à terre pour rendre le feu plus efficace, moyen de défense que l'impétuosité de l'ennemi rend dangereux, en obligeant d'avancer et de reculer sans cesse. L'action dure au moins deux heures et demie. Les sauvages, hardis et déterminés, s'élancent sans cesse contre les cavaliers griquas et marchent sur les cadavres de leurs compatriotes avec le courage du désespoir. Enfin, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, ils commen-

cent à faiblir, sans néanmoins vouloir encore battre en retraite.

On cherche à les attirer en plaine, mais ils se rapprochent de leur corps principal; et les Griquas, avançant toujours, ont d'autant plus d'avantage que leurs coups, tous mortels, portent sur des masses plus compactes.

Alors le plus grand désordre se manifeste parmi les Mantætis. Leur bétail, franchissant l'enceinte, tombe au pouvoir des Griquas. Hommes, femmes, enfants, commencent à effectuer leur retraite, lentement d'abord, puis avec plus de précipitation.

Ils tentent de joindre Litakou, où se trouve leur autre division. Les Griquas les tournent par la gauche, pour empêcher leur jonction, en les chassant vers l'Est; cependant, par un nouvel effort, et malgré le feu meurtrier de leurs ennemis, ils parviennent à l'opérer. Ils reviennent alors encore à la charge avec des forces nouvelles; mais, enfin, après la mort de deux de leurs principaux chefs, désespérant de la journée, ils se retirent à travers des monceaux de cadavres.

Toute la horde évacue la ville, après y avoir mis le feu, et poursuivie avec acharnement par les Griquas, que la fumée et la poussière aveuglaient et gênaient dans leur marche, au milieu des maisons enflammées.

L'ennemi tente une nouvelle attaque par un de ses corps, détaché du gros de l'armée; mais ce corps est forcé de rejoindre la masse, et tous se retirent vers le Nord-Est, en meilleur ordre qu'on ne l'aurait pu croire, les hommes armés marchant en flanc et en queue et faisant face de temps à autre aux Griquas vainqueurs, qui les poursuivent jusqu'à huit milles au delà de Litakou.

Les deux divisions, réunies et serrées, semblaient être extrêmement nombreuses; et la horde, en tout, pouvait bien se composer de trente mille âmes...

A cet endroit de son récit, le narrateur hésite et s'arrête un

moment, par un sentiment instinctif de honte pour ses compatriotes. Il lui répugne sans doute d'avoir à parler du contraste affligeant que présente le courage indompté des Mantætis avec la lâche barbarie des Betchouanas, qui, après l'action, voyant l'ennemi en fuite, s'élancèrent sur le champ de bataille pour dépouiller les morts, les mourants et les femmes ainsi que les enfants, qui, en grand nombre, n'avaient pu suivre le gros de l'armée vaincue, et qui s'étaient déclarés prisonniers des Griquas, pour échapper à la mort. La plupart de ces infortunés furent victimes de la férocité de leurs adversaires, qui n'avaient pas su les combattre, mais qui surent les massacrer. Les femmes à genoux, le sein découvert, leur demandaient en vain la vie en criant : Je suis femme! je suis femme! — Ce fut une horrible boucherie; et MM. Melvill et Moffat ne purent l'arrêter qu'en menaçant les bourreaux eux-mêmes de leur brûler la cervelle. — Une de ces malheureuses tendait les bras à l'un de ces brigands pour qu'il en détachât les bracelets dont il semblait avoir envie. Ne pouvant y réussir, il les lui abattit tranquillement tous deux d'un coup de sa hache d'armes, et s'éloigna avec son butin. La plupart des blessés furent achevés sans merci; d'autres résistèrent en désespérés. L'un d'eux, percé de dix javelines, les arrachait successivement de son corps pour les lancer à l'ennemi, qu'il tint ainsi longtemps à distance. Aucun ne semblait songer à se rendre ni à demander quartier. Les enfants même, tombant des bras de leurs mères assassinées, ne poussaient pas le moindre cri. Plusieurs fois MM. Melvill et Moffat, parcourant le champ de bataille pour soulager quelques infortunes, étaient menacés de coups de lance et de hache de la part d'hommes qui semblaient privés de vie. Les femmes hésitaient souvent à suivre leurs libérateurs. Une centaine d'entre elles, péniblement assem-

blées, en arrivant au camp de leurs compatriotes, où des vivres étaient partout jonchés à terre, se mirent à manger gloutonnement et refusèrent d'aller plus loin. Sur le champ de bataille, des groupes de femmes et d'enfants, réunis autour de petits feux, s'occupaient à préparer leur souper au milieu des mourants et des corps morts. Ces horribles détails, qui sembleraient pouvoir diminuer la pitié qu'inspirent les victimes de tant de maux, prouvent seulement que les sauvages sont naturellement insensibles.

Les Mantœtis paraissaient avoir tous beaucoup souffert de la faim. La plupart des prisonniers étaient très-faibles; les morts, maigres et décharnés.

Ils laissèrent plus de cinq cents hommes sur le champ de bataille.

Ces hommes étaient grands et musculeux. Leur peau était enduite d'un épais mélange de charbon et de graisse; mais, naturellement, ils n'étaient pas plus noirs que les Betchouanas, à qui ils ressemblaient beaucoup.

Une pièce de cuir jetée sur les épaules formait leur costume. Quelques-uns des chefs portaient des manteaux plus élégants et même des espèces de grands schalls en coton. Les femmes, également dans un état de nudité complète, n'avaient qu'un morceau de peau autour des reins. Les guerriers étaient entièrement nus pendant le combat, sauf leur ceinture de cuir; mais leur front était couronné d'aigrettes de plumes d'autruche noires; et de larges cercles en cuivre entouraient leur cou, leurs bras, leurs jambes, ou pendaient à leurs oreilles.

Ils marchaient sur le Kourouman, le jour même où ils furent attaqués. Ils avaient pillé et brûlé Nokuning; ils réservaient le même sort au Kourouman, lorsque *le tonnerre et les éclairs* des Griquas les arrêtèrent dans le cours de leurs sanglants exploits.

Le lendemain de la bataille, on distribua aux Griquas les femmes dont on fit leurs esclaves, pour les soustraire à la cruauté des Betchouanas. On partagea aussi les troupeaux entre les Griquas, au grand déplaisir des Batlapis; puis chacun retourna dans sa demeure.

Le guerrier batlapi cesse de parler au moment même où l'on vient annoncer à M. Lacombe que les wagons sont attelés et que l'heure du départ est arrivée. M. Lacombe fait donner un peu de tabac à son historiographe sauvage, et poursuit sa route, dans l'Est, vers le pays des Corannas du Hart.

Parti de l'ancienne Litakou, le voyageur traverse la rivière Moshauing ou rivière de sable, touche successivement à plusieurs fontaines, dont la rencontre est d'autant plus précieuse, qu'en général l'eau est très-rare dans le pays, quoiqu'on y trouve des lieux charmants plantés de beaux arbres et tapissés de gazons verts. Il voit, à droite et à gauche de sa route, de longues collines au sommet aplati, pierreuses et couvertes de buissons et de petits arbres; il traverse la Mokara, rivière aux bords verdoyants, mais d'ailleurs très-nue; et il atteint Taoung, sur cette rivière même, résidence de Mahura, chef des Batlapis; Taoung, qui, en 1832, n'avait guère que quelques misérables huttes; mais aujourd'hui, du centre de la ville on découvre quinze villages bâtis sur les deux rives du Hart, et dont plusieurs n'ont pas moins de cinq à six cents maisons. Le chef de cette localité paraît bien disposé pour le christianisme, mais son peuple ne partage pas ses sympathies.

M. Lacombe part de là pour Mamusi, sur le Hart, résidence de Mosheu, chef des Corannas, aussi zélés pour la propagation des idées chrétiennes que les Batlapis s'y montrent indifférents ou hostiles. Le voyageur n'a trouvé que deux kraals entre Motito et Mamusi, mais il a rencontré beaucoup d'autruches.

Ses observations nouvelles lui fournissent des preuves de plus que cet oiseau couve ses œufs, fait désormais acquis à l'histoire naturelle; mais il est constant aussi qu'il les dépose sur le sable, au risque d'être mille fois foulés aux pieds des chevaux et des autres animaux sur la route desquels ils se trouvent. La rencontre d'un *homme-autruche* vient rompre quelques moments la monotonie de la marche au milieu d'un désert qui n'est peuplé que de bêtes sauvages.

Les habitants sont habiles tireurs, mais il leur est difficile d'approcher le gibier à bout portant; aussi sont-ils obligés, pour l'atteindre, d'employer un stratagème qui fait plus d'honneur à l'adresse des chasseurs qu'à la sagacité des animaux destinés à devenir leur proie.

Ils se font, avec le duvet de l'autruche, un vêtement dont ils se couvrent la tête et les épaules. Ils se peignent les jambes et les cuisses avec de la terre blanche; et élevant au-dessus de leur tête un bâton, qui par sa longueur a quelque analogie avec le long cou de l'oiseau, ils se rapprochent pas à pas soit des autruches même, soit des autres pièces de gibier qu'ils veulent tirer, en ayant soin d'incliner de temps en temps vers la terre leur bâton, pour avoir l'air de paître à la manière des autruches.

La colline sur laquelle demeure Mosheu, et dont les environs sont des plaines sans eau, est couverte de murs en pierre de cinq à six pieds de long, anciennes constructions dues aux Barolongs. Les huttes sont éparses parmi ces ruines qui témoignent de l'existence d'un grand peuple aujourd'hui détruit. La civilisation aurait-elle donc rétrogradé dans l'Afrique méridionale, comme elle semble l'avoir fait dans quelques autres parties du continent africain et sur d'autres points du globe, ainsi que l'attestent, par exemple, les monuments de l'Ohio, dans

l'Amérique du Nord, et ceux de Palenqué ou du lac Titicaca dans l'Amérique espagnole ?

Mosheu et ses gens témoignent pour le christianisme un zèle qui n'a, d'ailleurs, rien de fort étonnant ; car ce peuple y a dès long-temps été préparé, grâce aux instructions de M. Moffat. Il existe même à Mamusi une école fondée par Andries, frère de Mosheu ; et Mosheu, ayant eu le malheur de perdre, en 1841, un petit enfant, exprima le désir qu'il fût enterré dans un petit cercueil, à la manière des blancs.

De Mamusi à Friedau, la station la plus voisine de Motito, dans cette direction, il y a trois jours de marche environ ; et entre Motito et Friedau, on ne compte pas moins de cent cinquante ou cent quatre-vingts milles, à faire au travers d'immenses plaines, peuplées seulement de gazelles, de gnous, de couaggas, d'hartebeests et d'autres espèces de gibier. On entendait toutes les nuits les rugissements des lions dont le pays est infesté, et qui, avec des serpents énormes répandus sur toute la route, accompagnent les voyageurs jusqu'à la station nouvelle.

On campe, un soir, près d'un bois. Un lion paraît, la terreur des bœufs avait dès long-temps annoncé son approche. Tout le monde est sur pied ; les armes sont chargées, les feux allumés, les bœufs contenus de gré ou de force. Le lion tourne autour du camp, dans l'obscurité ; jette le désordre dans le troupeau et s'empare d'un bœuf. Le reste est bientôt mis en déroute. Au point du jour, on trouve à quelque distance le cadavre d'un des meilleurs bœufs du troupeau, entouré de milliers de vautours, de corbeaux et autres oiseaux de proie. Le troupeau se rallie avec peine ; le campement est entouré de pieux ; on allume de grands feux ; les bœufs sont attachés autour des wagons pour prévenir de nouveaux accidents. Au soleil couchant, le lion reparaît, et redouble ses rugissements. Les

bœufs demeurent serrés, par la peur, les uns à côté des autres. Le lion rugit toujours plus fort à mesure qu'il s'approche de sa proie, pour l'effrayer et la contraindre à fuir; car, dès qu'elle a fui, la victoire est assurée à son ennemi, qui ne se jette point sur elle à l'improviste. Nouveau succès du lion, nouveau bœuf enlevé en dépit d'une vive fusillade et des tisons enflammés lancés contre le ravisseur. Au lever du soleil, on se met à sa poursuite; on le cerne, on l'accule. Il tombe au troisième coup de fusil. Sa graisse fut employée à enduire les roues des wagons.

La marche reprise, on arrive dans une étroite vallée dont un ruisseau clair et limpide occupe et fertilise le fond. Là est Friedau, ou la *vallée de la Paix*, station française fondée par M. Pfrimmer, et encore à son berceau, puisque son origine ne remonte pas au delà de l'année 1841.

Plusieurs sources jaillissant à la base des collines y forment ce ruisseau dont nous venons de parler, ruisseau d'une grosseur considérable, et que les Corannas disent ne tarir que très-rarement. La vallée, assez spacieuse, pourra nourrir de blé cafre plusieurs milliers d'âmes. Le bois de chauffage n'y est pas rare. Pour les bois de construction, on a les bords du Fal, qui ne sont qu'à une distance médiocre. Les pâturages y sont, dit-on, excellents.

Le pays était jadis peuplé de Barolongs qui l'ont abandonné à l'approche de Mousselékatsi. Cette nation était riche et puissante; maintenant son pays n'est plus habité que par les lions, les hyènes, les gnous, les zèbres, les antilopes et les gazelles, qui l'occupent sans y être troublés. Les troupeaux sont attaqués presque toutes les nuits, et quoiqu'on tue souvent des bêtes féroces, on aura long-temps encore à se défendre contre leurs attaques.

Quant aux dispositions religieuses et morales des habitants, elles sont des plus satisfaisantes; et forcé de la quitter pendant trois mois, immédiatement après avoir fait choix du local, pour aller chercher ses bagages sur le Calédon, le missionnaire fondateur s'en vit reçu, à son retour, avec des transports de joie. Il retrouva deux villages et un grand nombre de kraals. Au mois d'octobre 1841, il n'y avait là que cinq huttes; il y en avait cinquante au mois de mars 1842. Déjà cent trente à cent cinquante personnes prenaient part au culte, et tout était dans le meilleur ordre.

Le désert s'était changé en jardin. Un joli village s'élevait en des lieux où peu auparavant les lions seuls exerçaient leurs ravages. Naguère encore on ne voyait que de l'herbe à perte de vue; et maintenant croissent de tous côtés, autour des maisons, des citrouilles, des haricots, du blé cafre, des fleurs et des fruits; mais on n'était pas encore tout-à-fait débarrassé des lions. Au commencement d'avril de la même année (1842), l'école comptait de quarante à cinquante élèves, qui tous montraient beaucoup de zèle pour le culte, et le reste de la population était dans les meilleures dispositions. Vers cette époque, le missionnaire congédia un Boer qui voulait vendre de l'eau-de-vie à la station. Le chef Mosheu lui-même tenait à ce que ses sujets n'apprissent pas le hollandais, de peur que les Boers ne parvinssent à les corrompre par l'usage des liqueurs fortes. Au mois d'octobre, on craignit de voir se tarir la source à l'existence de laquelle est attachée celle de la station; et déjà l'on songeait à se transporter à Matloari, ancienne station wesleyenne chez les Barolongs, distante de Friedau d'environ neuf milles; mais au mois de mars la source reprit toute sa force.

L'état spirituel de la station était toujours satisfaisant. Les Corannas et les Betchouanas, après s'être beaucoup plaints des

pâturages de Friedau, ne voulaient plus le quitter, et il y avait chance d'augmentation pour la population. En effet, la contrée est salubre, et plusieurs moissons avaient été bonnes, malgré la sécheresse; mais les lions ravageaient toujours le pays. Cependant les Boers le menaçaient d'un plus grand danger encore. Leur éloignement avait fait espérer qu'on n'aurait pas à les craindre; ils se portaient, d'ailleurs, surtout vers le Sud-Est, où se trouvent des pâturages et des sources abondantes, et leurs présence à distance avait même été utile aux Corannas, en préservant ces derniers de plus d'une attaque dont ils avaient été menacés; mais cette heureuse sécurité ne devait pas se maintenir long-temps. Blessés peut-être par les précautions que le missionnaire de Friedau et le chef même des Corannas du Hart avaient prises contre leur intervention corruptrice; stimulés, d'ailleurs, par l'ambition et l'esprit d'envahissement qui, depuis leur intrusion dans ces contrées, leur ont persuadé qu'elles sont faites pour leur obéir; encouragés enfin par leurs anciennes victoires sur Moussélékatsi, par leurs succès plus récents contre Dingan, les Boers, dès le mois d'avril 1842, ont invité M. Pfrimmer à quitter Friedau, par la raison ou sous le prétexte que l'existence, dans leur pays, d'une station missionnaire est contraire à leurs lois et à leurs règlements. Ils ajoutaient que ces lois, que ces règlements ne s'opposent pas à l'évangélisation des païens, et tendent même à la civilisation de ces peuples : mais à leur civilisation *bien entendue et susceptible de contribuer à la paix et à la sécurité du pays*. Ainsi le missionnaire devra se retirer ou s'entendre avec le conseil local.

Au commencement de septembre, M. Pfrimmer se présente au conseil et lui explique que la société des missions évangéliques de Paris, qui l'a envoyé en Afrique, n'a aucun rapport avec les Anglais de la colonie, regardés par les fermiers comme

leurs ennemis, et qu'absolument étrangère à la politique, mue par le seul désir de faire le bien, elle n'entend s'immiscer en rien dans les différends qui peuvent s'élever entre les administrateurs coloniaux et quelques-uns de leurs administrés, ne prétendant, pour elle et pour ses agents, à rien autre chose qu'à la protection générale que tout peuple civilisé accorde aux étrangers admis dans son sein, sous la condition tacite de se soumettre à ses lois. Enfin les fermiers accordent à M. Pfrimmer la permission de continuer à vivre à Friedau avec tous les siens, pourvu qu'il s'engage à ne rien entreprendre au préjudice des colons, à ne se joindre à aucun complot des natifs, des missionnaires ou des étrangers qui pourrait leur nuire, et à les avertir à temps de tout danger qui les menacerait de la part des Betchouanas, des Corannas ou autres indigènes.

Après avoir visité Friedau, affligé des premières marques d'hostilité qu'il y avait reconnues de la part des fermiers émigrants, notre voyageur, en prenant la direction Sud, chemine entre la rivière du Hart, que les Corannas appellent Kolong, et le Fal, qu'il s'agit de gagner pour se rapprocher de Mékuatling. Le lit du Hart est rocailleux, peu profond; les bords en sont entièrement nus, et il ne coule que dans la saison des pluies; mais le Fal est, dans tous les temps, beaucoup plus considérable. Le pays qui s'étend entre les deux fleuves est plat, couvert de pâturages et de belles forêts de mimosas, où courent en troupes nombreuses le caama, dont le cri est une sorte d'éternuement, dont la chair est bonne à manger, et qui va si vite qu'un cheval ne peut l'atteindre; le bouc sauteur, le gnou, le zèbre. La vue des wagons étonnait les gnous, qui se rangeaient en ligne pour les regarder; puis, à portée de fusil, ils détalaient, en recommençant plus loin le même manége.

On arrive à une *fontaine des zèbres*, ainsi nommée du grand

nombre de ces animaux qui viennent d'habitude s'y désaltérer. Cette fontaine est assez jolie, et le lit en est tapissé d'herbes. Aux environs se trouvent beaucoup de lions; et l'on en vit à distance un que ne purent émouvoir ni les cris ni les coups de fusil. Les chasseurs tirent aussi là un spring-bock ou bouc sauteur. Un établissement formé dans ces cantons ne craindrait pas de manquer de vivres.

Le Fal-Rivier des Griquas, ou *Nokatsetla* des Betchouanas, était très-bas à son gué au moment où M. Lacombe le passa; mais c'est un des cours d'eau les plus considérables de l'Afrique. Il est bordé d'arbres magnifiques, et son lit est tapissé de rochers. Les Betchouanas avaient disparu; mais quelques Bushmen inoffensifs étaient répandus sur les deux rives. Les lions sont très-communs dans ces quartiers; le repos de la nuit y est incessamment troublé par leurs rugissements, et l'on est obligé de redoubler de surveillance pour prévenir leurs attaques. La Tikoué se jette près de là dans le Fal et l'enrichit du tribut de ses eaux; elle est fort encaissée, bordée de très-beaux saules, et garnie à droite et à gauche de magnifiques pâturages, et pourtant elle est déserte. Pourquoi les Corannas ne s'y établissent-ils pas? Les Betchouanas y craindraient les déprédations de leurs ennemis. Des lieux si fertiles se signalent d'eux-mêmes aux missionnaires qui voudraient former des établissements auxquels sont offertes bien des chances de succès, et nul doute que l'agglomération des populations sur ces points n'amenât avec le temps de très-heureux résultats. On traverse plusieurs torrents tributaires de la Tikouana; et les rives de la rivière Mahué a Masheu ont conservé le souvenir du massacre d'un grand nombre de Bataongs par le cruel Mousselékatsi, que les triomphes des Boers n'empêchent pas d'être toujours la terreur de la contrée. On dételle sur la Tikouana, plus encaissée que la Tikoué. Les bords en sont garnis de saules,

les environs très-fertiles et couverts de bons pâturages, ce qui l'a fait nommer *Vet-Rivier*, ou la rivière grasse, par les fermiers émigrants, qui, après avoir pendant quelque temps campé plus au Sud, près de Thaba-Ounchou, sont venus s'y établir, séduits par les avantages d'une beaucoup meilleure résidence, et se sont emparés du pays sans la moindre résistance de la part des indigènes Lighoyas, qu'ils traitent bien.

Les journaux de notre ami William Compton nous ont déjà tracé l'histoire de cette émigration des Boers ou fermiers hollandais de la colonie, l'un des faits les plus extraordinaires qu'on puisse trouver dans les annales d'aucun peuple. M. Lacombe nous offre dans ses notes des renseignements curieux sur leur genre de vie et sur leurs habitudes dans l'émigration.

Volontairement arrachés à leurs foyers, où ils vivaient tranquillement, ils mènent aujourd'hui une vie nomade dans des huttes de roseaux. Presque partout ils ont dans leur intérieur une Bible, des psaumes en musique, et quelques livres de dévotion auxquels ils tiennent comme à des meubles de famille, et sans en faire beaucoup d'usage. Cependant il est assez ordinaire que le chef de la famille sache un peu lire. Il remplace chez lui le pasteur; mais ils sont, en général, très-insouciants et très-négligents sous ce rapport. Ils tiennent pourtant beaucoup à être baptisés et mariés par un pasteur de la colonie; mais ils n'ont que fort peu d'écoles, suivies par un très-petit nombre d'écoliers, et tenues par des fermiers, qui, le plus souvent, auraient eux-mêmes grand besoin de s'asseoir sur les bancs pour apprendre à justifier la confiance dont ils sont l'objet. L'enseignement de ces écoles se borne à la lecture et à l'écriture. L'usage colonial de la prière du matin et du soir subsiste encore chez quelques fermiers, ainsi que le chant des psaumes.

Ils sont assez intelligents pour satisfaire à leurs premiers be-

soins. Ils sont bons laboureurs, bons chasseurs ; mais l'infertilité du terroir les prive fréquemment du nécessaire, et entraverait nécessairement leurs efforts pour le progrès, quand même ils auraient le désir d'en faire. Leur vie errante les empêche de se bâtir des maisons commodes. Ils échangent contre du bétail des habits, des outils, des wagons et autres objets de première nécessité. Leurs approvisionnements en objets manufacturés, qu'ils ne peuvent tirer que de la colonie, se font d'habitude par l'intermédiaire de ces fameux *cape smousen*, juifs errants du commerce, négociants nomades, qui vont de station en station, de campements en campements, de kraals en kraals, abusant partout le plus qu'ils peuvent de la confiance et de la crédulité des hommes simples à qui ils ont affaire. Malades, ils n'usent que de trois remèdes, plutôt consacrés par l'usage que justifiés par leur efficacité. Leur société est peu agréable et peu intéressante pour des hommes un peu cultivés. Leurs habillements et leurs ménages ont conservé la simplicité qui les caractérisait dans la colonie. Une table, quelques chaises, quelques assiettes, quelques cuillères, quelques fourchettes, mais point de couteaux. Quelques-uns prient avant le repas. Tous dorment ensemble, famille et étrangers. Ils sont, en général, honnêtes et laborieux, mais pour la plupart fort animés contre les Anglais, regardant surtout les missionnaires comme leurs ennemis. Les femmes particulièrement se montrent très-exaspérées ; et si la guerre présente se prolonge, c'est surtout à leurs insinuations qu'on en devra attribuer la continuation. Ils ont d'ailleurs tous les vices et toutes les vertus des classes de l'Europe auxquelles correspond la leur, celle des paysans, restés presque partout en deçà du progrès des idées sociales.

Quelques centaines d'entre eux se sont établis au port Natal, où ils ont fondé une espèce de république, avec un comman-

dant, un magistrat, un conseil de vingt-quatre membres, élus chaque année. Ils ont pour pasteur un missionnaire américain, et deux instituteurs pour instruire leurs enfants. Armés, dans l'Est, pour la défense et pour le maintien de ce gouvernement nouveau, ils l'ont étendu, par leurs délégués, au delà de l'Orange; et devenus de jour en jour plus exigeants par suite de quelques avantages obtenus sur les natifs et de l'indifférence réelle ou affectée du gouvernement colonial, ils se croient en ce moment les maîtres de tous les territoires qu'ils occupent en deçà de l'Orange, entre ce fleuve et le Fal. De là leurs menaces, leurs prétentions à la souveraineté, leurs procédés tyranniques envers les tribus indigènes, sur lesquelles ils ont la supériorité de l'intelligence et des armes; de là l'imminence de la guerre actuelle, qui ne peut que nuire aux Européens dans l'esprit des naturels à peine frappés des premières lueurs du christianisme.

Sauf le petit nombre, les fermiers ne permettent pas aux natifs de manger ni de s'asseoir avec eux, les regardant comme des êtres d'une espèce inférieure, et reproduisant ici, à leur égard, les manières hautaines qu'ils avaient dans la colonie. A l'église, ils ont soin de s'en tenir séparés. Chaque soir, comme au domicile primitif, une servante lave les pieds de tous les membres de la famille. Les fermiers n'apprennent jamais la langue des natifs; les natifs doivent apprendre le hollandais; mais aujourd'hui, du moins, il est rare qu'on batte les natifs à coups de verge ou de bâton. Les fermiers les louent à l'année, pour une vache, six brebis, six chèvres; les nourrissent et leur donnent de vieux vêtements. Ils les emploient à la garde des troupeaux et aux travaux domestiques. Quand leurs serviteurs se montrent obéissants et fidèles, au bout de quelques années, ils peuvent gagner un petit troupeau, qui les enrichit.

M. Lacombe arrive un soir, très-tard, chez un vieux fermier, qui l'héberge pour la nuit et qui lui fait l'accueil le plus obligeant. Cet homme était causeur, expansif, relativement aimable. Il avait deux grands garçons; mais de toute sa famille lui seul savait lire. Un Bassouto, qui accompagnait M. Lacombe, lut couramment devant la famille. Le vieux fermier, confus, promit d'envoyer ses enfants à l'école. L'a-t-il fait?

En résumé, et abstraction faite même de toute idée politique, n'y a-t-il pas quelque chose de triste à voir une masse d'hommes assez considérable, et qui pousse l'orgueil jusqu'à vouloir se constituer en nation indépendante, croupir volontairement dans son ignorance, tout en affectant de s'assurer, par l'intimidation et par la violence, sur des êtres qui lui sont inférieurs, un empire et un ascendant qu'elle pourrait conquérir légitimement et d'une manière bien plus sûre par la supériorité de son intelligence et par l'exemple de ses vertus?

On touche à la rivière Mérobong, au lit pierreux, et que sur plusieurs points on ne traverse pas sans danger; on détèle auprès d'une agréable forêt de *mimosas girafæ*. Une autre rivière voisine est profonde, sablonneuse, et les bords en sont couverts de bruyères, ombragés de saules. On traverse un pays plat, coupé de divers torrents qui grossissent la Tikouana, où la marche devient de moment en moment plus difficile, à cause des innombrables fosses à gibier que les natifs creusent à chaque pas le long des eaux, et dans l'une desquelles se trouve un gnou mort, empalé par le bâton pointu, dont le fond de chacune est ordinairement garni pour assurer la capture. Cependant, à mesure qu'on avance, les accidents du terrain se multiplient. On s'aperçoit qu'on approche des montagnes en voyant se succéder plus fréquemment dans la contrée, non pas des hauteurs perpendiculaires, comme en Europe et dans beaucoup d'autres pays

même de l'Afrique, mais de longs plateaux s'élevant sur tous les points en pente douce, et au sommet desquels s'étendent des plaines plus ou moins étendues. Telle est la montagne de Mékuatling, qu'on aperçoit du haut d'une chaîne de collines, dans la direction du Sud, plate, puis conique, garnie de grands et beaux arbres sur son versant septentrional, et ayant de sept à huit lieues de tour. La mission, encore au berceau, puisqu'elle ne date que de 1837, est située sur le penchant de cette montagne, et cachée aux premiers regards par les rochers, sous les arbres. Les environs offrent deux vallons séparés par une montagne exposée au Sud, et au sommet de laquelle est l'établissement ; à droite, existe une autre montagne ; à gauche, un petit chaînon, d'où sort la fontaine; au Nord-Ouest, la montagne de Mékuatling ; au Nord-Est, un petit groupe terminé en pyramide naturelle ; au Nord, une ouverture livrant une vue de douze à quinze milles, où coule la Tikouana, qui traverse le pays tout entier, du Sud au Nord. Le pays n'est pas abondant en fontaines, et le peu qu'on en trouve ne donne qu'une petite quantité d'eau. Toutes les montagnes y sont coniques et de seconde formation ou de grès. Les pluies y sont abondantes. Les anciens habitants en sont les *Mokautas* ou pauvres Bassoutos, dépouillés et dépossédés jadis par les Corannas. Mékuatling compte environ quatre mille habitants, dont le tiers se compose de Cafres. Les maisons sont construites sous l'ombrage des arbres, dans l'enfoncement des montagnes. Les kraals sont petits, mais très-rapprochés les uns des autres. Quelques Barolongs et surtout des Lighoyas, qui ont, au Nord, beaucoup d'ennemis, et que les Mantætis ont, en 1824, chassés de leur territoire, sont venus là chercher un asile et la paix, en vivant de la culture de leurs champs.

La localité est regardée comme une retraite sûre contre les attaques des ennemis, dans toutes les directions, parce qu'on

n'y peut être surpris, attendu que les montagnes plates qui la couvrent sont autant de forteresses naturelles où l'on peut se retirer long-temps d'avance, en reconnaissant de loin les moindres mouvements hostiles venant du dehors.

La station est entourée de plusieurs peuplades, dont quelques-unes sont d'un caractère pervers et violent, qui menace d'en entraver beaucoup les progrès et la prospérité future. Les Barolongs, établis à Thaba-Ounchou, à l'Ouest, par tolérance de Mosheu, sont injustes et tyrans; les Corannas, qui résident à Oumpoukani, à l'Est, sont grossiers, violents, faux; les Griquas, plus nombreux et plus dangereux encore, se répandent partout de Griquatown, leur principale résidence; de Philippolis, ils menacent Béthulie; de Boutchap, ils inquiètent Mékualing. Ils détestent les missionnaires, qui s'opposent à leur ambition. Ils sont profondément paresseux. Ils sont avides, voleurs, ivrognes.

Par opposition, les Betchouanas sont plus actifs, moins vicieux; les Bassoutos, industrieux et prévoyants, intelligents, moraux.

Indépendamment du Fal, le principal fleuve de la Tikoué et de la Tikouana, le pays des Lighoyas, au Sud duquel est Mékualing, et que M. Lacombe vient de traverser en partie, possède plusieurs autres cours d'eau qui en font une des plus fertiles contrées de l'Afrique; l'Enta, surtout, aux bords escarpés, ombragés de mimosas, de saules, d'oliviers sauvages, et dont les eaux recèlent beaucoup d'hippopotames; l'Entikoa, sur laquelle s'élève la capitale, qui porte le même nom, et qui se compose de soixante à quatre-vingts huttes disposées en rond sur une terrasse artificielle qu'entourent de belles plantations de maïs, de millet et de roseaux à sucre et beaucoup de bois; la Kei-Kop, enfin, où se trouvent beaucoup de poissons, le barbeau, entre

autres. Cette rivière coule dans un canton qui fourmille de gnous, de couaggas, de gazelles, à proximité de lacs d'eau douce couverts de roseaux, de marais et de joncs, et où les sangsues sont très-communes; non loin d'une grande montagne pourvue de bonnes eaux, de gras pâturages, d'une petite forêt de mimosas, lieu que M. Lacombe signale comme éminemment propre à l'établissement d'une mission.

Tous les Betchouanas, tous les Cafres ont des noms de *nation* très-variables et des noms de *tribu* qui ne changent point. Les Lighoyas sont *ceux du lion*, parce qu'ils vénèrent cet animal, ne le tuant jamais, de peur de perdre la vue en le regardant mort; mais, pour se préserver du danger, ils se frottent les yeux d'un bout de sa peau. La nation est assez nombreuse et peut se composer de dix à douze mille âmes; mais elle est fort dispersée; elle est surtout agricole et chasseresse. La culture du millococo lui demande huit mois de l'année. Les millets ont pour ennemis les vers, les chenilles, les oiseaux.

Le pays des Lighoyas est moins riche en oiseaux que certaines autres contrées; mais il en nourrit cependant un très-grand nombre: l'autruche, deux énormes vautours, des éperviers, des milans, des cresserelles, des émouchets, des hiboux, la grue commune, la grue couronnée, à la magnifique aigrette, le secrétaire ou messager, qui va toujours seul, une sorte de paon sauvage, ressemblant beaucoup à l'outarde et excellent à manger, des pintades, des foulques, des oies sauvages, des canards, des sarcelles, des ramiers, des tourterelles, des perdrix, des cailles, des grives, des alouettes, le drongos, la veuve dominicaine, parée de sa belle queue flottante, un souïmanga, l'indicateur (*cuculus indicator*); ce dernier oiseau est très-dangereux, en ce qu'il mène souvent les gens sur un serpent ou au gîte d'une panthère ou d'un lion.

Les Lighoyas vivent particulièrement des diverses espèces d'antilopes dont le pays est abondamment pourvu. Ils ont du talent comme chasseurs. Ils attaquent presque tous les animaux avec la sagaie, en s'aidant de leurs chiens.

Les *pères de la grandeur* ou les grands animaux sont pour eux les plus redoutables; et cette expression de terreur et de respect, ils l'appliquent au caama ou cerf du Cap, au lion et surtout à l'hippopotame. Leur pays nourrit beaucoup de lions fauves, de grisbocks, de buffles. On y trouve aussi des girafes, mais en petit nombre. L'hippopotame, l'un des êtres les plus puissants de la création, et l'hôte privilégié de leurs fleuves, est celui de tous auquel ils ont le plus souvent affaire. Leurs notions d'histoire naturelle sur cet animal sont mêlées d'erreurs et de superstitions curieuses. Ils disent que, parmi ces nobles amphibies, le mâle est toujours plus gros que la femelle. Au printemps, elle vêle un petit dans les roseaux du fleuve. Lorsque le veau a un mois, elle commence à le prendre à l'eau sur ses épaules, pour l'accoutumer au genre de vie auquel la nature le destine, l'élevant d'ailleurs sur son dos pour fuir avec lui dès qu'un danger les menace. A quatre mois, le petit nage seul. L'été, l'hippopotame sort rarement du lit des rivières pendant le jour; mais il n'en est pas de même en hiver. C'est particulièrement la nuit qu'il s'irrite et devient dangereux pour le chasseur. Il poursuit, dit-on, avec acharnement ceux qui pleurent un mort, et fait même jusqu'à deux à trois milles pour les atteindre et les écraser sous ses pieds, y eût-il un mois entier qu'eût commencé le deuil.

Les habitants se nourrissent de sa chair, et leur industrie tire parti de son cuir, en en faisant des boucliers, des sandales, des cravaches, des mors, des étriers.

Cet animal porte la tête basse; il est aussi gros que l'élé-

phant; il paît la nuit. Il recherche les eaux profondes et claires.

On profite, pour l'attaquer, du moment où il tient sa tête hors de l'eau afin de respirer. Les chasseurs l'abordent avec précaution, armés d'une lance de fer courte, plate, pointue à son extrémité et aiguisée avec soin, qui s'emmanche dans une longue hampe de bois blanc, particulièrement propre à cet usage. Ils s'engagent dans les roseaux, où ils attendent son apparition, et s'excitent à la patience et peut-être au courage par ce chant que les missionnaires nous ont transmis :

« Les baisse-tête, fils d'un père à bouche d'un petit enfant, les baisse-tête se repaissent la nuit. Amis des eaux profondes, pouf, pouf!... Mère des fleuves, charge ton enfant; laisse-nous le voir... Voilà ce bois blanc du Mogokaré qui trouble tous les gouffres... Il va te percer. »

Atteint d'un premier coup, l'animal plonge au fond du fleuve; reparaît comme pour se faire percer encore; descend et remonte ainsi plusieurs fois de suite; et, quand il a subi plusieurs attaques successives, ses camarades, qu'inquiète et qu'anime l'odeur du sang, se jettent sur lui, le mordillent et le poussent à la rive, où il expire et devient la proie des chasseurs qui l'y guettent, ainsi trahi et comme livré par ceux-là même qui sembleraient devoir le défendre.

Le pays était moralement dans l'état le plus déplorable avant l'arrivée des missionnaires. Il s'est beaucoup amélioré depuis qu'il y existe un culte, une école, qui, à la fin de 1839, comptait déjà trente-deux élèves. Vers le milieu de cette même année, elle prospérait sous tous les rapports.

On y avait découvert plusieurs sources, auxquelles on comptait avoir recours, au besoin; mais la superstition y exerçait toujours un grand empire. Les habitants chassaient souvent au *leetsa*, sorte d'antilope, pour se procurer de la pluie; mais la paix se

maintenait encore. Les natifs, dont cent cinquante étaient déjà vêtus à l'Européenne, possédaient tous des maisons bâties en pierre, et le désir d'apprendre à lire et à écrire se répandait parmi eux; malheureusement les environs étaient en proie à des guerres incessantes et cruelles, qui affligeaient et effrayaient les naturels, sans néanmoins trop les étonner..... Et quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsque, le 15 octobre 1842, ils entendirent le bruit du canon du côté du port Natal, où les Anglais et les Boers étaient aux prises! Rien toutefois n'avait encore troublé la paix à Metkuatling; et l'on devait peut-être son maintien à l'attitude des Boers établis sur la Tikouana.

Cependant la station a perdu plusieurs habitants, que la crainte de la guerre a déterminés à s'éloigner. La récolte a manqué, et enfin des nuées de sauterelles dévastatrices l'ont assaillie. Les superstitieux et les malintentionnés n'ont pas manqué d'attribuer à la présence des missionnaires toutes ces pertes, tous ces malheurs, excités peut-être, en cela, par les Boers, qui regardent les missionnaires, et surtout les missionnaires anglais, comme leurs ennemis. Pourtant ils ne se sont encore portés à aucune violence contre Mékuatling. Émigrés depuis six ou sept ans, leurs premières émigrations n'eurent d'abord rien d'hostile aux naturels. Ils s'établissaient, en général, sur les points écartés, ou payaient aux chefs une rétribution pour prendre position sur leurs terres. Aujourd'hui tout est changé, et si l'on n'est pas encore victime de leur ambition ou de leur injustice, on doit s'attendre à le devenir d'un moment à l'autre. Dernièrement des lettres de l'une des missions wesleyennes ont été saisies par eux, et le missionnaire a failli devenir victime de leur fureur.

Parti de Mékuatling, M. Lacombe se dirige sur Oumpoukani, que les naturels nomment Ilotlolani, station wesleyenne, située

sur une colline en forme de langue, composée d'environ deux cent cinquante huttes de Corannas, et dont la population est mêlée de Corannas et de Betchouanas. Après avoir parcouru sur un espace d'environ trente-six milles, dans la direction Nord-Est, un pays dessiné en plateau et toujours monotone, il se trouve transporté de chez les Lighoyas chez les Mantœtis, ou du moins ce qui reste de cette nation si célèbre autrefois, et encore aujourd'hui, par son nom seul, la terreur de l'Ouest, du Nord et du centre, de la côte de Natal et du Sud de la colonie, en raison des brigandages qu'ils y ont exercés; mais ces peuples sont maintenant bien différents de ce qu'ils étaient jadis.

Les Mantœtis, au nombre de quatorze mille sur trente-six milles carrés, habitent surtout les montagnes. Sortis, il y a cinquante ans, des environs de la baie Delagoa, ils étaient alors puissants; refoulés vers l'Ouest par des ennemis redoutables, ils commirent d'affreux ravages. Ils gardent aujourd'hui la défensive. Mérabing, leur capitale, où s'arrête M. Lacombe, située non loin du Calédon, sur une montagne de cent trente pieds de haut, est fortifiée par sa situation, aidée du peu d'art qu'y ont pu mettre des hommes dont les connaissances stratégiques sont encore bien près de leur berceau. En paix, elle a de treize à quatorze cents habitants; en guerre, elle en possède un plus grand nombre. Elle se forme de vingt, trente ou quarante huttes. Cette nation a plusieurs villes rapprochées les unes des autres. Les autres habitants du pays sont deux ou trois mille réfugiés cafres ou métébélés, victimes dans leur pays des fureurs guerrières, des réactions politiques ou de la tyrannie de leurs chefs.

Ces peuples sont moins indolents et moins inactifs que la plupart de leurs voisins. Soumis à des températures diverses, leur pays se partageant entre les plaines et les montagnes, ils

craignent, d'ailleurs, la famine et leurs ennemis : de là leur supériorité, surtout dans l'agriculture et les combats.

Dès le mois d'août, ils s'arment du *moguma*, espèce de houe; et chaque matin, après avoir trait leurs vaches, ils vont labourer jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, sans ordre, sans méthode; mais la terre est fertile en millet et en maïs.

Le millet ou blé cafre, ou millet d'Inde ou d'Afrique, est la principale nourriture des Mantætis comme de presque toutes les tribus africaines. Il demande beaucoup de soin. Il y en a de deux espèces, le blé blanc, le blé marron; toutes deux nutritives et rafraîchissantes.

Les Mantætis mangent leur grain cuit à l'eau ou au lait, ou en une sorte de pain, qu'ils nomment *bogobé*.

Ils montrent de la générosité, mais entre eux seulement.

Chez eux, l'adultère, le vol, le mensonge sont vices nationaux, contre lesquels leurs lois restent impuissantes. Le régicide est puni de mort; l'homicide simple, d'une compensation. Pour l'enlèvement de la femme ou de la fille d'un chef, la mort; de toute autre femme, réparation offerte à l'offensé : une ou deux bêtes à cornes à un mari; une dot à un père. Le larcin entraîne la restitution de l'objet volé. La loi du talion est admise en principe, mais sujette à de fréquentes dérogations.

Les procès, instruits et jugés à la porte du chef du kraal, admettent la liberté et la réciprocité de l'attaque et de la défense.

On achète les femmes. Les mariages sont des marchés : deux ou trois vaches pour les pauvres; dix, vingt, trente, quarante têtes de bétail pour les riches. Chaque homme a autant de femmes qu'il en peut payer.

Une fille est la propriété de son père; il la vend pour établir ses enfants mâles. Le père marie ses filles suivant leur âge. Si la femme meurt sans enfants, le mari peut demander sa sœur

ou réclamer la dot; s'il meurt, son frère lui succède. Aucune cérémonie particulière, aucune formalité à remplir ne signale chez eux le mariage.

L'éducation de leurs enfants est nulle, et ils admettent la circoncision pour les deux sexes, mais machinalement et sans y attacher aucune idée. A peine ont-ils celle d'un Être suprême. Néanmoins il existe pour eux, dans le ciel, un moréna, le *puissant maître des choses.* Moréna, du reste, est le nom ou plutôt le titre de leurs moindres chefs. Ils sont très-superstitieux et rendent une sorte de culte à leurs aïeux; et à ces derniers traits surtout, on leur reconnaît des rapports directs avec beaucoup d'autres tribus déjà visitées par notre voyageur.

A Mérabing, M. Lacombe se décide à faire une excursion dans les montagnes Bleues, connues depuis quatre ou cinq ans à peine, grâce à la courageuse exploration qu'en ont faite, en 1836, MM. Arbousset et Daumas, missionnaires français de la société de Missions évangéliques de Paris, qui, les premiers, en ont, en quelque sorte, révélé l'existence aux Européens, ainsi que celle des grands cours d'eau dont ces montagnes sont le berceau; réunissant ainsi la double qualité d'apôtres pleins de zèle et de voyageurs éclairés, et méritant par leurs travaux la palme que la foi décerne à ses fidèles docteurs et celle dont la science pare le front de ses dignes représentants. Respect donc, amour et reconnaissance à MM. Arbousset et Daumas, au nom de la religion, pour les services qu'ils lui ont rendus et lui rendent encore en ouvrant le cœur de pauvres sauvages aux inspirations de la charité! Gloire à eux, au nom de la science, pour avoir affermi ses pas et étendu ses domaines au sein de régions qui si long-temps lui ont dérobé leurs secrets! Ce double sentiment avait sans doute inspiré à M. Lacombe l'idée de vérifier les fruits de leur expérience par

le résultat de la sienne, tout en satisfaisant sa propre curiosité; car notre ami n'était pas seulement un homme animé de la charité la plus ardente, c'était encore un homme instruit, à qui les progrès des lumières ne pouvaient demeurer étrangers..... Mais une course de cette nature ne comportait pas la nombreuse et longue suite qui l'avait jusqu'alors accompagné dans ses voyages. Il laissa donc à Mérabing ses lourds wagons, ses attelages, son troupeau, avec la plus grande partie de son escorte, sous la garde et sous la conduite de ses serviteurs les plus dévoués, en leur ordonnant de gagner, par la plaine et en suivant les rives du Calédon, Thaba-Bossiou, où ils devaient tous l'attendre. Il se mit en route, à cheval, pour les montagnes, accompagné seulement d'un ou deux guides pris dans le pays, de quelques-uns de ses Hottentots, avec leurs femmes, qui n'avaient pas voulu se séparer de leurs maris, et enfin de la vieille Corannase de Camels' mouth, Mamaïri et sa fille Matékoa, devenues inséparables de leur bon maître, depuis le jour où, arrachées par lui, sur l'Orange, à la vengeance de ses Hottentots, elles avaient consacré toute leur vie à lui en exprimer leur gratitude par leurs soins attentifs et par leur application à suivre ses instructions.

Après être descendu de Mérabing au fleuve Calédon, on en longea long-temps les bords, garnis de roches de seconde formation, jusqu'au lieu dit Léfiking, où se trouve un rocher d'une hauteur prodigieuse, et, au sein d'une profonde solitude, une grotte qui présente un asile aux voyageurs. Les environs sont peuplés d'hirondelles et de martinets effleurant les ondes d'un ruisseau, tandis que des ramiers et des tourterelles roucoulent dans le bocage. Les montagnes, que les gens du pays nomment *maloutis*, mot qui, dans leur langue, signifie *pics*, sont des rameaux du second ordre se déroulant par ondulations

successives et d'une hauteur graduée. Elles sont bordées de coteaux fertiles et de vallons verdoyants. Un grès dur, grossier, jaunâtre, à couches horizontales, en constitue la charpente, recouverte de terreau noir, de tufs, de marnes, de galets, de graviers, à deux pieds de profondeur, avec des glaises et des terrains d'alluvion, qui semblent indiquer la présence de mines de fer. C'est une mer de pâturages, où vivent tranquillement beaucoup d'animaux sauvages, le spring-bock, le grimm, le rietbock, le klipspringer, le caama ou cerf du Cap, le plus beau de tous; mais le pays est inquiété et ravagé, dans ses parties basses, par les hyènes, les lions, les panthères, tandis que des multitudes d'oiseaux chanteurs en égayent les riches bosquets, et que l'aigle, le milan, le vautour, l'épervier, planent dans les régions supérieures, n'étendant que par intervalles leur domination sur les vallées.

Le climat est sain, mais vif et souvent froid; les eaux abondantes et limpides : il n'y a que très-peu de sources jaunâtres ou minérales, et seulement deux sources thermales sulfureuses. Le pays est moins peuplé qu'il ne pourrait l'être ; car dans une zone de trois degrés, à l'Ouest des maloutis, à peine y compterait-on quarante-cinq mille habitants.

Un aspect tout différent caractérise la région moyenne, au-dessus des plaines. On y trouve des rochers, des grès au grain plus fin, des silex, des cristaux, indices de carrières de marbre. La température s'y abaisse sensiblement ; la végétation y est moins vigoureuse; quant à la haute région, elle offre encore du granit au fond des ravins; au sommet, au contraire, un grès grenu, d'une teinte bleuâtre, qui a fait donner aux montagnes le nom de montagnes Bleues (*Blaaw-Bergen*) ; mais on les appelle aussi plus généralement *montagnes Blanches*, sans doute à cause des neiges qui les couvrent une partie de l'année. Les couches

de grès y sont plus inclinées et quelquefois presque verticales.

Sur le versant oriental règnent des terrasses successivement abaissées jusqu'à l'océan Indien.

Du mois de mai au mois d'août, la neige tombe au sommet des maloutis. D'octobre à la fin de mars, il y a des pluies torrentielles ; et les deux mois suivants, des vents et des trombes. En hiver, les bestiaux et les bergers y sont quelquefois morts de froid ; et, dans quelques cantons, la grêle est accidentellement assez grosse pour tuer les agneaux et blesser leurs mères.

Au versant oriental, le climat est généralement plus doux, la végétation plus variée, plus vigoureuse ; mais l'autre versant nourrit pourtant de beaux arbres, entre lesquels on distingue le *cunonia capensis*, qui atteint une hauteur de vingt à trente pieds. Sur tous les deux croissent également l'*olea capensis*, l'*euclea racemosa*, une variété du *quercus africana*, et beaucoup d'autres grands végétaux.

Les deux contrées fournissent de toutes les espèces d'antilopes, l'*antilope bubale*, l'*antilope. euchora*, qu'on appelle aussi l'antilope à bourse, le *gnou*, le *gnou bleu*, le *caama*, l'*hyrax capensis*, goûté des indigènes, et de la peau duquel les Marimos font des fourrures. L'éléphant, la girafe, le buffle, le rhinocéros à deux cornes, ne se trouvent que sur la côte orientale, où se voit aussi seulement l'*acarus sanguisugus*, insecte nuisible aux hommes et aux animaux (*bosch-luis* ou *pou des bois* des colons), prodigieusement multiplié en Cafrerie, de juin en septembre, et qui y cause une assez grande mortalité parmi le menu bétail, amaigrit et appauvrit le gros, enlève leur lait aux vaches.

Au Nord des montagnes Bleues, entre le 29e degré de latitude australe et le 28e degré de longitude orientale, s'élève une montagne qui n'a pas moins de trente-six milles de circonférence, et dont le sommet, en forme de plateau, est tapissé de la

plus riche verdure. Les naturels l'appellent *Pofung*, du nom de l'antilope bubale, qui s'y trouve en quantité et qu'ils y vont chasser très-souvent. C'est, sous ce rapport, l'un des points les plus intéressants de toute la chaîne, non en raison de sa hauteur, car elle ne s'élève pas à plus de deux cents toises au-dessus du sol, mais parce qu'elle donne naissance au Calédon, à l'Orange, au Namagari, les trois plus grands cours d'eau de l'Afrique méridionale ; ce qui lui a fait donner, par MM. Arbousset et Daumas, qui, les premiers, l'ont parcourue, le nom pittoresque de *Mont aux Sources*, que la reconnaissance de l'Europe doit consacrer comme monument d'une des plus importantes découvertes des temps modernes dans ces régions reculées, et qui peut exercer, avec le temps, une haute influence sur leurs destinées, en mettant sur la voie des ressources qu'elles présentent à la civilisation pour leur amélioration future.

M. Lacombe, après une ascension longue et pénible au travers de ravins profonds et de précipices escarpés, reconnaît avec intérêt, à leur berceau, ces trois grands cours d'eau dont il a déjà tant de fois affronté, sur plusieurs points, les rapides courants et les ondes débordées, dans plusieurs de ces gués si dangereux, qui font un des principaux obstacles que la nature oppose aux voyages dans cette portion du globe.

Le *Mogokaré* ou *fleuve du milieu* des naturels, ainsi appelé de sa position intermédiaire entre les deux autres, est plus connu en Europe sous le nom de Calédon, qu'il a reçu en souvenir de l'un des anciens gouverneurs du Cap. Il sort du flanc occidental de la montagne. Il n'a que quelques pieds d'eau à sa source ; mais il s'élargit beaucoup en s'approchant des vallées secondaires, et devient dangereux dans la saison des pluies et de la fonte des neiges. A Mérabing, il reçoit la Tlotsé ; plus bas, près de Thaba-Bossiou, la Saule. Il est partout encaissé, rapide. Il a

vingt pieds de profondeur et trois cents pieds de largeur en été; susceptible, en plusieurs endroits, d'arroser et de fertiliser le sol, par voie de détournement, ce qui est une source indéfinie de richesse et de prospérité, mais qui ne s'ouvrira pour le pays qu'à l'époque où l'effort de l'art viendra seconder la nature, en la pliant aux besoins de la civilisation. Ses rives sont bordées de saules de vingt à trente pieds de haut, qui servent aux naturels de combustible et de bois de charpente, et dont les feuilles fraîches nourrissent leurs bestiaux. On peut le passer à gué, en plusieurs endroits; à défaut, sur un tronc d'arbre poussé au rivage par des nageurs, ou sur un radeau triangulaire traîné à force de bras et de cordes. Le lit en est tapissé de l'*iron-stone* des Anglais, partout où il n'est pas sablonneux. A ses sources, on trouve beaucoup d'onyx, de sardoines, d'agates, de variolithes. On y trouve aussi des opales, des calcédoines, des cornalines, mais en moindre quantité.

Le fleuve *Orange*, le roi des fleuves de l'Afrique du Sud, commence au flanc méridional du Mont aux Sources. Il est nommé *Nu-gariep* et *Noka-ounchou* (rivière Noire), de la couleur première de ses eaux. Il s'augmente, dans un cours de cent vingt milles, au fond de la vallée des montagnes Bleues, de beaucoup d'affluents, dont l'un, le Makaling ou rivière des bambous, sort des environs de Morija. Au delà du trentième parallèle de latitude australe, l'Orange coule à l'Ouest et incline au Nord. A l'endroit où il reçoit le Calédon, il se nomme *Sinkou*, *grande rivière* des colons et *fleuve Orange* du colonel Gordon, à cause de la couleur de ses eaux; plus loin, jusqu'à sa jonction avec le Ky-Gariep, on le nomme quelquefois *Cradock*. Ses rives sont ombragees de mimosas, de saules, d'oliviers; ses eaux sont transparentes et fraiches. A sa surface paraissent, de temps à autre, des îles riantes, contrastant avec les campagnes voisines, tou-

jours âpres, désertes, sablonneuses. Son lit, d'abord très-encaissé, s'élargit par degrés. Vers Béthulie, il a jusqu'à huit cents pieds de large, sans avoir plus de deux pieds et demi de profondeur. Ses bords ont, en général, de vingt-deux à vingt-trois pieds d'élévation au-dessus de la ligne des eaux. Il est, comme le Calédon, sujet à trois ou quatre crues périodiques, de la fin de novembre à la mi-avril; la première, de dix à douze jours; les autres, de cinq à six semaines; cause souvent fatale de retard pour les voyageurs. Les colons et les Griquas lui attribuent, à tort, certaines vertus médicinales; mais, dans la *vallée du Buffle*, sur sa rive droite, il existe une belle source thermale. L'Orange autrefois était fréquenté par les buffles et par les hippopotames; mais les chasses des colons les ont contraints à se retirer sur la rivière Noire.

Quant au *Namagari*, ou *Fal*, ou *Vaal*, ou *Ky-Gariep* (fleuve Jaune), principal affluent de l'Orange, et sortant du Nord du Mont aux Sources, il est, à deux lieues de son origine, large de sept pieds. Il se dirige d'abord au Nord, puis à l'Ouest, puis il prend la direction Nord-Est et Sud-Ouest, et se jette dans le fleuve Orange, près de Campelsdorp, entre le 29e degré de latitude australe et le 22e degré de longitude orientale.

Parmi les courants qui sortent du versant oriental des maloutis et se perdent dans l'océan Indien, on distingue le *Létouélé*, grande rivière (le *Molampo o Mokotu* des Métébélés), aussi large que le Sinkou, et nourrissant des saules et des mimosas sur ses bords, des hippopotames et des crocodiles de neuf à dix pieds de long dans ses eaux; puis le *Monouenou*, à quarante-cinq ou soixante milles au Sud du précédent.

Deux nations principales habitent le Nord des maloutis. Ce sont les Bamakakanas et les Matlapatlapas, retirés là pour fuir leurs ennemis de l'Est, et qui, en signe d'émancipation, portent

le *mokoko*, touffe de cheveux dessinée en cercle sur le front.

Les Matlapatlapas, réduits à sept ou huit mille, et très-misérables, errent près d'Entukalane, leur ancienne capitale, se repaissant de la chair et du sang de leurs anciens ennemis.

Les Bamakakanas, aussi malheureux, n'ont plus qu'une dizaine de villages, sont tous anthropophages, font des échanges de leurs parents pour les dévorer, et engraissent dans ce but les vieillards.

Ni les uns ni les autres ne manquent d'activité, d'industrie. Ils tirent le fer des montagnes voisines et le convertissent en pioches et hoyaux; ils cultivent du tabac; ils commercent en chèvres, en brebis, en peaux d'antilopes. Le désespoir maintient chez eux le cannibalisme; leurs récoltes, qui consistent en millet, roseau sucré, maïs et citrouilles étant enlevées par leurs ennemis, même avant leur parfaite maturité. En paix, ils chassent l'antilope, la gazelle, le buffle, le condou, qui abondent à l'Est des maloutis. Ils mangent du porc-épic et du sanglier à gros grouin, mais seulement à défaut d'autre nourriture; ils s'abstiennent de manger du serpent, dont s'accommodent les Betchouanas. Ils aiment beaucoup l'hyrax du Cap, l'ingakana, espèce de martre, la loutre fauve. Ils se nourrissent de la chair du chacal, du lion, du léopard, et ne rejettent ni les vers de terre ni les scorpions. Adroits à la pêche, au moyen de nasses de roseaux flexibles, qu'ils nomment *littatla*, ils empoisonnent les eaux avec le suc laiteux de quelques plantes vénéneuses.

L'expédition revient vers le Sud, pour gaguer enfin les missions de Thaba-Bossiou, de Morija, de Beerséba, de Béthulie, et retrouve la plaine après avoir de nouveau traversé des précipices, des ravins, d'âpres défilés, semblables à ceux qu'elle a dû franchir en montant la chaîne. Partout, sur la route qui mène à Bouta-Bouta, sont semées les ruines des habitations des

Bassoutos, dans une contrée presque déserte, entrecoupée de hautes vallées, de bas-fonds, de ravins. Bouta-Bouta, du haut du plateau fortifié sur lequel elle est bâtie, s'est acquis une célébrité historique, en soutenant, en 1823 et 1824, deux siéges mémorables contre les Mantœtis. Autour de la ville s'étendent des terrains fertiles et coulent de belles eaux; mais le climat y est rigoureux, les chemins y sont mauvais, et le bois rare. Dans les environs, il existe une mine de platine, métal commun dans le pays; et au fond d'une vallée adjacente au Calédon, gît une mine de fer qui serait d'une facile exploitation, mais que l'ignorance des habitants laisse jusqu'à présent sans usage, ainsi que tant d'autres richesses minérales.

Aux bords de la Tlotsé, seconde source du Calédon, s'étendent partout de riches et fertiles vallées, des champs de millet et de maïs, et l'on y voit de nombreux troupeaux de brebis et de bœufs; lieu des plus favorables à l'établissement d'une mission, auquel les habitants se prêteraient volontiers.

Près de là, l'expédition est momentanément distraite, dans sa marche un peu monotone, par une chasse à l'antilope bubale.

Cet animal est commun dans toutes les contrées de l'Afrique méridionale, excepté dans la colonie, où déjà, depuis longtemps, les chasses indiscrètes des fermiers hollandais en ont détruit la race, qui recule toujours devant les hommes, à mesure qu'ils se multiplient dans son voisinage. La tribu même des Bassoutos l'a contraint à se réfugier dans les montagnes, dont, au reste, il préfère le séjour à celui de la plaine, parce qu'il y paît plus paisiblement, quoiqu'il y soit exposé à devenir la proie des lions, des tigres, des hyènes et des autres animaux féroces.

Les indigènes assurent qu'il mange des herbes amères et vénéneuses qui communiquent à ses entrailles une odeur nauséabonde et quelquefois mortelle; aussi refusent-ils de s'en nour-

rir; pourtant la chair en est bonne et presque aussi savoureuse que celle du bœuf, avec un faible goût de venaison. On préfère la chair du mâle à celle de la femelle, parce que, d'ordinaire, elle est plus grasse. Le cuir du mâle est aussi plus estimé pour sa force et pour son épaisseur; on en fait des lanières, des brides, des harnais, des sandales, des manteaux, des boucliers. Ses cornes effilées servent de pipes aux Betchouanas et aux Cafres.

La marche du bubale est une espèce de trot prompt et soutenu, qu'il peut conserver une demi-journée lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs. Il ne prend le galop que lorsqu'il se sent vivement pressé; mais cette allure ne lui convient pas, et il l'abandonne dès qu'il ne la croit plus nécessaire à sa sûreté. Aussitôt qu'un objet leur est suspect, les bubales détalent rapidement, le mâle en tête. Arrivés à portée de fusil, ils s'arrêtent un instant, haletants, l'écume à la bouche, et poussant des *hi! hi!* plaintifs qui trahissent leur trouble et leur inquiétude. Il leur faut cinq ans pour atteindre leur plein accroissement. Ils ont alors de neuf à dix pieds de long sur cinq de hauteur.

Écoutons les Bassoutos, mêlant, ainsi que tous les peuples sauvages, leurs rêves poétiques et superstitieux à ces notions positives, et donnant aux hordes du *trotteur à couleur fauve, qui va comme vont ses flancs*, un berger imaginaire, un *konaguana*, ou *petit nez*, qui habite dans les maloutis, éternellement caché à tout œil humain. Écoutons-les prétendre aussi qu'entre les deux cornes du bubale, se cache dans son poil une vipère jaune très-dangereuse (*kuani*), qu'ils croient tuer en frappant l'animal à la tête à grands coups de bâton, avant de lui percer le cœur; on les voit enfin se purifier avant de manger de sa chair pour prévenir l'effet des sucs vénéneux dont ils la croient infectée.

La Tlotsé franchie, on descend rapidement vers Kuéning, entouré de beaucoup de kraals abandonnés et agréablement

situé dans une contrée fertile, mais dont le climat est très-rigoureux en hiver, à cause du voisinage des montagnes. Là vivent les Marimos, ou *Maya-Batus*, c'est-à-dire *mangeurs d'hommes*, Betchouanas cannibales, aux regards perçants, farouches, aux vociférations menaçantes, auxquelles succède un grand silence. Pour armes, ils ont des massues, des haches, des sagaies, des couteaux; mais ils aimeraient à avoir un *barouti* (missionnaire), qui les entretînt du *Chef du ciel*.

La contrée qu'ils habitent est fertile, bien arrosée, le climat en est excellent. Elle tend à se repeupler, par suite des efforts faits pour détruire le cannibalisme, obstacle au développement de la population.

La tribu peut compter quatre mille âmes, distribuées dans douze villages, dont le principal est Léribé, sur les sources de la Foutane, à une médiocre distance à l'est de Mérabing, capitale des Mantætis.

Ils ont été jadis nombreux, riches, puissants, sous le nom de Bafoukings, au Nord de leur résidence actuelle. Ils sont devenus brigands et anthropophages sous le second successeur de leur premier chef Koloumi. — Poursuivis par les Cafres, en 1822, et poussés à bout par les fureurs de leurs ennemis, les Mantætis se livrèrent alors à tous les excès, massacrant dépeçant, cuisant dans des vases ou grillant sur des charbons ceux qui tombaient entre leurs mains.

La famine les a conduits là, et la nécessité s'est chez eux changée en passion. Ils mettent une certaine recherche dans leur choix; ils rejettent le maigre; ils préfèrent la chair des enfants; ils coupent le troisième doigt de leur victime, et laissent saigner la blessure jusqu'à extinction de la vie; ils déchirent les pieds, les mains; ils vident le crâne et s'en font une coupe. Ils étalent en trophée la vessie gonflée d'air, qu'ils portent à leur

tête où suspendent devant leur habitation. Ils font fondre la graisse au soleil ou au feu, et la boivent ou en graissent leurs cheveux. Ils mangent leurs femmes ou leurs enfants à défaut d'autres victimes, en faisant des échanges.

Autrefois nomades dans les montagnes Bleues, et redoutables aux voyageurs, l'arrivée des missionnaires semble avoir adouci leurs mœurs, et depuis quelques années ils sont devenus chasseurs, agriculteurs et pasteurs, nourrissant de petits troupeaux de chèvres et de brebis. S'ils ont conservé leurs habitudes d'anthropophagie, du moins ont-ils grand soin de les cacher ; et s'il leur arrive encore de dévorer un de leurs semblables, ne craignez pas qu'ils l'avouent... c'est toujours un élan qu'ils ont mangé.

On aborde, dans la direction Est-Nord-Est, le sommet des maloutis, par une marche pénible, mais au milieu d'un paysage d'une grande beauté, au retour du printemps.— Là fut le principal théâtre du cannibalisme; là, onze ans à peine écoulés, les meurtriers dressaient leurs embûches.—Ici, les piéges qu'ils tendaient aux voyageurs; à cet arbre, ils suspendaient les dépouilles de leurs victimes ; dans cette caverne, ils se livraient à leurs horribles repas. — Parvenus au kraal, les voyageurs s'y voient entourés de gens qui, dès leur enfance, n'ont pas connu d'autre nourriture; et une grotte de plus de soixante pieds carrés, couverte encore d'ossements humains, témoigne de ces atroces fureurs.

Moshesh et son missionnaire arrivèrent enfin chez Penane, chef de ces anciens cannibales. Il est reçu sous un roc suspendu qui peut abriter plusieurs centaines de personnes, et résidence habituelle du chef et de plusieurs de ses sujets. Là est un parc aujourd'hui rempli de bestiaux; mais jadis de troupeaux d'une autre espèce, auxquels ils donnaient les mêmes noms de bœufs, vaches, veaux, suivant le sexe et l'âge... Leurs figures sont géné-

ralement dures et hautaines, et le feu sombre de leurs regards trahit d'horribles passions encore mal éteintes.

La caravane a quitté Kuéning; et quoique le jour touche presque à sa fin, M. Lacombe, impatient d'arriver à Thaba-Bossiou, a décidé qu'on marcherait de nuit pour être le lendemain de bonne heure à la mission française, où l'attendent des amis avertis de sa prochaine visite. Sa suite, non moins impatiente que lui, hâtait le trot des chevaux. On touche aux kraals du chef Patane. Pour faire diversion à l'ennui de la route, un témoin de l'entrevue récente de ce chef avec Moshesh en racontait les détails à M. Lacombe.

Moshesh parle à Patane et à ses sujets. « Je suis venu chez vous *avec ma main* pour que vous la remplissiez de blé. Je viens vers vous avec mon missionnaire, qui a *traversé la mer sur un arbre* pour vous sauver. Je vous pardonne d'avoir *mangé mon père*, parce que j'ai moi-même *mangé le vôtre*. Je vous invite à écouter mon missionnaire. »

Le missionnaire, à son tour, leur dit que Dieu ne leur pardonnera pas leur cannibalisme, s'ils ne s'en repentent pas devant lui.

Quel contraste entre ces horreurs racontées froidement, comme choses toutes simples, et les mœurs comparativement si douces des nouveaux fidèles de Motito et de Mékuatling!... M. Lacombe, attristé déjà par cette idée, ne peut s'empêcher de frissonner à celle que dans quelques minutes il va se trouver sur le sol jadis souillé de tant d'atrocités.

Cependant le ciel était chargé de nuages et il n'y avait pas de lune, les voyageurs cheminaient lentement dans une espèce de chemin creux, formé par deux parois de rochers perpendiculaires, que couronnaient des broussailles épineuses et des arbrisseaux dont les branches entrelacées sur leur tête redoublaient

encore l'obscurité. Dans toute autre circonstance, cette verdure si sombre aurait pu leur offrir l'attrait d'une agréable fraîcheur, mais un vent qui semblait à chaque instant redoubler de violence, lui imprimait de temps à autre un mouvement d'oscillation dont résultait, au contraire, dans l'âme des témoins de cette scène imposante et solennelle, un vague sentiment de terreur. Le sentier, d'ailleurs, était si étroit que deux personnes pouvaient à peine y marcher de front.

Les cavaliers avaient de plus été forcés de descendre de leur monture pour éviter d'être accrochés à chaque instant par les branches; et les grosses pierres, les gros troncs d'arbres, dont, par hasard ou à dessein le sol était jonché partout, augmentaient à chaque minute les difficultés de la route. Les voyageurs s'avançaient péniblement, par groupes de deux ou trois au plus; M. Lacombe, seul en avant, immédiatement suivi du chef de ses guides, Maléko, en qui il avait une confiance particulière, et qui traînait par la bride son cheval et celui de son maître; puis Mamaïri et sa fille, ensuite trois ou quatre femmes, et enfin les Hottentots fermant la marche.

On approchait toujours davantage des kraals de Patane, jadis si célèbres par le cannibalisme effréné de leurs habitants. La conversation s'était tournée sur ces horribles excès dont il n'y avait pas d'exemples connus depuis au moins dix années, et l'on s'en occupait d'autant plus que l'aspect même des lieux où ils s'étaient passés en rappelait naturellement le souvenir. Le cannibalisme, disait-on, n'existait pas anciennement chez les Bassoutos; et l'on en rapportait l'origine aux guerres sanglantes qui avaient eu lieu de 1820 à 1830. Matlomé, le premier des dieux titulaires des Bassoutos, l'avait prédit en ces termes : « Après ma mort, un nuage de poussière rouge s'élè-

vera de l'Est[1] et dévorera nos tribus. Le père dévorera son enfant. » Il avait d'abord été très-rare; mais la famine, amenée par les sanglantes agressions qui se succédaient sans interruption dans tous le pays, en avait rapidement augmenté la furie. Dès lors, plus de sûreté nulle part pour les voyageurs. Les cannibales habitaient les cavernes des montagnes, dont ils masquaient l'entrée par des arbres; ils tombaient de là à l'improviste sur les passants isolés. Quand ceux-ci étaient en nombre, ils les attaquaient résolument de front et s'emparaient des cadavres restés sur le champ de bataille; ou bien, se tenant aux aguets la nuit sur le bord des chemins, ils tendaient au travers, à un pied de hauteur, une corde pour les faire tomber, et les perçaient de leur lance avant qu'ils eussent pu se relever; ou suivaient la trace de ceux qui leur avaient échappé pendant leurs agressions nocturnes, manquant rarement de les découvrir le lendemain.

Katje Lichaba leur avait échappé trois fois; Konyana avait vu manger deux de ses amies intimes; Bétha Kounau égorger et rôtir plusieurs autres femmes. Son tour allait venir; mais l'épouse d'un des cannibales la réclama de son mari comme fille d'une amie, la conduisit dans sa hutte et lui présenta un rôti de chair humaine qu'elle ne voulut pas toucher, parce qu'elle venait de voir des lambeaux humains déchirés avec les doigts et suspendus à des arbres pour les faire sécher, puis la peau d'un homme prête à être préparée pour servir de kross à la femme du chef.

Mokabilé, cannibale convertie, épouse d'un chef, avait perdu son mari, tué par les Cafres. Obligée d'errer dans les champs afin d'y chercher sa nourriture, elle tomba entre les mains des anthropophages avec plusieurs compagnes qu'elle de-

[1] La Cafrerie.

vait aider à rôtir. Heureusement, un des cannibales, qui la connaissait, parce qu'il avait été sujet de son mari, la réclama dans l'intention de l'arracher à la mort et la prit pour femme. Elle répugna long-temps, disait-elle, à partager ces hideux repas. Son cœur frémissait en voyant couper la gorge aux victimes, ou en les voyant assommer à coups de massue quand elles résistaient, tandis que les enfants très-jeunes étaient jetés tout vivants sur le brasier; aussi ne mangeait-elle d'abord que du gibier et des herbes. Mais les cannibales étaient très-gras, et elle avouait ingénument avoir fini par les imiter sans trop de répugnance.

Un homme de la suite, qui dans l'intervalle s'était rapproché de M. Lacombe et marchait à côté de lui, lui racontait que pris un jour par les Marimos, il avait été conduit à leur kraal aux cris de *oua! oua!* que poussent les bergers qui mènent un troupeau. Ses trois fils, sa mère, ses deux femmes, ses trois serviteurs, avaient été, sous ses yeux, massacrés, dépecés, cuits dans des vases ou grillés sur des charbons. Lui-même n'avait dû son salut qu'à sa qualité de chef et à son extrême maigreur. Enfin, disait aussi à M. Lacombe, N'Kono, nouveau néophyte de Mékuatling, mon kraal avait été détruit par les Matabélés de Pacarita, mes parents avaient péri. Les Cafres m'avaient pris sur le champ de bataille et emmené captif avec deux autres enfants, dont une jeune fille âgée de treize ans. Tous trois nous échappâmes à nos ennemis; et après nous être long-temps nourris d'herbes et de racines, nous fûmes pris par les cannibales, qui nous trouvèrent trop maigres pour nous manger. L'un de nous cependant devait servir de provision de route, tandis qu'on irait vendre les autres aux blancs. La victime, tirée au sort, fut égorgée et rôtie. Je n'en voulus pas manger; quand nous fûmes arrivés chez les fermiers, les Cafres me

vendirent pour trois chèvres, et la jeune fille pour six brebis... Ainsi, s'écria M. Lacombe, dans ces temps malheureux, à côté d'hommes assez feroces pour se repaître de la chair de leurs semblables, mais qui, du moins, pouvaient trouver une excuse dans leur ignorance et dans l'absence de lois prohibitives, des hommes moins voraces, mais plus coupables, puisqu'ils étaient chrétiens, pouvaient de sang-froid trafiquer du sang et de la liberté de leurs frères. Aujourd'hui, grâces t'en soient rendues, ô mon Dieu! de pareilles horreurs ne sontplus à craindre; aujourd'hui nos lois s'unissent à l'Évangile pour proscrire enfin l'esclavage, et le cannibalisme a disparu depuis que tu as permis à tes serviteurs d'apporter ta parole à ces pauvres ignorants...—Oh! vois, *myn herr*, s'écrie Maléko en interrompant son maître et en lui désignant du doigt avec effroi deux points qui brillaient dans l'ombre, vois... là! là!... Deux hommes noirs se jettent aussitôt sur lui, le bâillonnent avec un morceau de peau, et l'entraînent avant qu'il ait pu prononcer une seule autre parole. —Ciel! qu'y a-t-il?... Mamaïri, Matékoa, êtes-vous là? s'écrie à son tour M. Lacombe tombé dans un piége semblable, renversé, bâillonné, enlevé de même et avec une égale promptitude... Mamaïri et sa fille n'avaient garde de répondre : toutes deux venaient de subir le même sort; et les autres personnes de l'escorte rebroussaient chemin avec horreur. Elles avaient reconnu le danger. Un long cri de triomphe perça les airs; le bruit des pas des victimes et de ceux qui les entraînaient s'affaiblit peu à peu en s'éloignant, et tout rentra dans le silence!

C'étaient les cannibales!

# CHAPITRE NEUVIÈME.

Itinéraire de George Barlow. — Karrou-Poort. — Rivière de la petite Doorn. — Hang-Klip ou la Roche-Pendante. — Passage des montagnes du Roggeveld. — Rivière des Rhinocéros. — Entrée dans le pays des Bushmen. — Rivière Brakke. — Rencontre de Bushmen. — Monts Karree. — Un nid d'autruche. — Une omelette monstre. — Un kraal de Bushmen. — Détails sur les mœurs de ce peuple. — Chasse au rhinocéros. — Détails descriptifs concernant cet animal. — Orage. — Arrivée au bord du Nu-Gariep. — Accident. — John Murray

Pendant que William Compton prenait, dans l'est de la colonie, sa part de la défense du drapeau anglais, et que Lucien Lacombe s'efforçait de répandre, au nord et au centre la lumière de l'Évangile, que faisait dans le sud, au Cap, le malheureux George Barlow?

Six mois s'etaient écoulés depuis le départ de ses deux amis, et il n'avait encore reçu ni par eux, ni par aucune voie administrative, des nouvelles de Sarah Mac-Farlane.

Il se désespérait des efforts tentés sans fruit depuis si longtemps pour obtenir des renseignements sur son sort; et, par égard pour ses hôtes toujours bienveillants, plutôt que pour amortir sa douleur, il se livrait à l'étude, le meilleur moyen qui soit donné à l'homme de distraire ou de tromper sa douleur; moyen puissant, en effet, quand la souffrance qu'on éprouve a un objet fixe, déterminé, certain, irremédiable; mais moyen absolument illusoire quand elle procède de circonstances telles, que l'homme qui en est frappé flotte sans cesse de l'es-

poir à la crainte et de la crainte à l'espoir, sans avoir jamais où reposer sa tête ou son cœur... Cette situation est la pire de toutes, peut-être... et c'est justement celle où se trouvait notre ami Barlow.

Il étudiait donc plutôt pour avoir l'air de faire quelque chose que pour s'occuper réellement. Il étudiait les langues du pays, son histoire, sa géographie, dans l'intention de se préparer à ses futures recherches si quelque jour enfin des circonstances imprévues venaient à lui présenter quelques probabilités de succès.

Le temps marchait toujours, rapide pour tous autour de lui, mais se traînant pour lui seul avec des béquilles, ainsi qu'il arrive aux gens préoccupés d'une attente constamment trompée.

Enfin, vers le milieu de février 1843, c'est-à-dire à plus de trois mois de leur date, il reçut les journaux de William Compton, allant jusqu'aux premiers jours de novembre 1842.

Qu'en résultait-il? — Sarah Mac-Farlane existait encore à l'époque indiquée; elle avait touché le continent et n'y était pas sans appui... Mais sur quel point la chercher?

La raison lui disait qu'il y aurait une sorte de folie à entreprendre un long et pénible voyage sur des données aussi vagues, aussi incertaines; mais ses angoisses étaient telles que la moindre lueur d'espérance allait suffire pour le déterminer à se mettre en route... Il hésitait néanmoins encore, lorsqu'au commencement de juin, c'est-à-dire un peu plus de trois mois plus tard, il reçut la dépêche de Lucien Lacombe, datée de l'Orange, au mois de mai. Celle-ci était beaucoup plus explicite, puisqu'il y trouvait presque l'adresse de sa malheureuse amie, et une sorte d'assurance qu'elle était aussi tranquille qu'elle pouvait l'être sur une terre étrangère, loin de ses parents et de ses amis.

Ses préparatifs de voyage étaient terminés depuis longtemps

de manière à le trouver prêt à tout événement; depuis longtemps aussi il avait fait, auprès du gouvernement colonial, toutes les démarches nécessaires pour neutraliser les mesures de rigueur prises éventuellement contre les deux personnes qu'il allait chercher. Laissant en dépôt entre les mains de M. Compton père son précieux coffret et les originaux des pièces qu'il renfermait, après s'en être fait expédier des copies certifiées, auxquelles il joignit, dans l'intérêt de John Murray, d'autres pièces dont il sera question plus tard, il se munit de toutes les recommandations administratives qui pouvaient faciliter ses investigations sur le territoire de la colonie ou parmi ses alliés indigènes... Tous ces préliminaires, dans lesquels il fut puissamment secondé par M. Compton père, étant accomplis, il partit, accompagné de la suite la plus leste qu'il lui avait été possible de se procurer, en se réduisant pour aller plus vite, au plus stricte nécessaire; il traversa les dunes au grand trot de son cheval, cheminant en toute hâte vers le centre, qu'il devait aborder par le Roggeveld.

Suivons-le dans l'intérêt de notre instruction, comme nous l'avons fait pour ses amis, en recueillant sur sa route les observations auxquelles trop souvent les idées qui le poursuivaient ne lui permettaient de donner qu'une attention secondaire.

Nous franchissons, sans nous y arrêter, les sables du Cap, et la résidence de Stellenbosch, que nous connaissons déjà, et où l'on arrive en traversant une contrée unie, sablonneuse, couverte de broussailles et en longeant le *vignoble de la Compagnie;* puis on trouve plus loin un passage romantique percé entre de roides et hautes montagnes, au travers d'un ravin où coule un torrent impétueux. On arrive de là dans *Brand-valley* (la Vallée brûlante), où se trouve une source chaude plus remarquable que la source plus fameuse de Swarteberg, mais où la maison de

laine est dans un état de dilapidation déplorable, ce qui prouverait que les établissements de ce genre sont encore bien loin d'atteindre en Afrique le degré de faveur que leur procurent en Europe la mode et le caprice plus encore peut-être que leur utilité réelle. Au Cap, on ne va guère prendre les eaux que pour se guérir des maux auxquels on croit y trouver un remède, et l'on sait assez qu'en Europe, au contraire, ceux qui en auraient le plus grand besoin sont justement ceux-là même qu'il est plus rare d'y rencontrer.

Le pays se nomme *Bosjesveld*, pays boisé, et justifie mal son nom, au moins aujourd'hui; car il est fort découvert, et d'ailleurs très-mal peuplé. On n'y pourrait guère rencontrer que deux ou trois fermes dont au moins deux abandonnées en ce moment à cause de l'émigration: mais en tout cas, trop étendues pour pouvoir prospérer sans beaucoup de bras. Le progrès de l'agriculture et le morcellement amèneront seuls des progrès. La réception des fermiers non émigrants est d'ailleurs, toujours comme autrefois, simple et hospitalière. L'étranger est toujours admis en frère au repas de la famille, sans avoir à craindre des questions indiscrètes (ce dont s'accommodait fort bien M. Barlow); il part quand il veut; mais on ne fait rien, au moins en général, pour les domestiques de couleur, qui sont obligés de coucher à la belle étoile et de vivre de leurs approvisionnements. A l'une de ces fermes où s'arrête notre voyageur et qui lui fournit des relais pour franchir le redoutable Kloof de l'*Hex-River*, ou rivière des Sorcières, il reçoit, de la prudence expérimentée des habitants du lieu, l'avertissement de se hâter de passer le Kloof avant la pluie, qui le rendrait impraticable. On arrive au défilé d'où se précipite l'*Hex-River* avant de tomber dans la Breede. Il faut traverser plusieurs fois le torrent, et suivre un chemin jonché de grosses pierres, obstrué d'énormes quartiers

de rocs qui présentent aux voyageurs des obstacles toujours renaissants.

La *vallée de l'Hex-River* est une contrée longue, étroite, bordée de montagnes; le sol en est plus aride que du côté de l'ouest du Kloof. En sortant du Kloof, opération toujours dangereuse et souvent très-difficile, mais dont nos gens se tirèrent avec un rare bonheur, on va faire halte à la ferme de Buffels kraal, située au pied des montagnes. Les bâtiments en sont entourés de chênes; le jardin est garni de fruits et de légumes. Cette ferme produit du vin et du tabac. M. Barlow reçoit là, de ses Hottentots, le conseil peu désintéressé d'y faire ou d'y compléter ses provisions, surtout en eau-de-vie....... C'est le dernier lieu, disent-ils, où l'on puisse s'en procurer dans cette direction.

A l'extrémité de la vallée se déroule une plaine monotone et couverte de broussailles, et là changement total de climat. — A certaine distance de la mer, la pluie tombe pendant les mois d'hiver; au-delà, il n'y a plus en été que des pluies d'orage; aussi a-t-on à redouter tous les inconvénients de la sécheresse. On traverse le *Straat*, défilé étroit et pierreux, long d'un huitième de mille; puis vient une campagne unie, sablonneuse, découverte; ensuite on passe près du lac contraire, *Verkeerde-Valley*, nappe d'eau à écoulement dans la saison pluvieuse et stagnante le reste de l'année, sur les bords duquel les Hottentots de la suite donnent la chasse à beaucoup d'oiseaux aquatiques, tels que canards, oies, foulques... après quoi l'on arrive à une ferme froide et mal exposée, sans culture, n'ayant à l'intérieur que deux pièces mal meublées. Tout dans cette habitation annonçait la misère ou du moins la gêne, sort commun à la plupart des établissements de ce genre qui se trouvent à quelque distance de la capitale; et cela en raison de la difficulté d'écouler

leurs produits, ce qui paralyse d'autant le peu de zèle que pourraient mettre à les multiplier les fermiers naturellement indolents. Ceux-ci, dès lors, se contentent de leur faire produire ce qui suffit tant bien que mal à leurs besoins personnels et à ceux de leur famille. Là pourtant (et ceci pourrait paraître un luxe dans une aussi pauvre maison) M. Barlow trouve, non sans quelque étonnement, un de ces instituteurs nomades si communs dans toute la colonie. Celui que rencontre notre voyageur devait enseigner aux trois filles du propriétaire, toutes trois jeunes et jolies, l'anglais, le français, le hollandais, le chant et la danse; éducation qui serait presque complète même chez d'autres gens que des paysans de l'extrémité de l'Afrique. Sans examiner si les instituteurs de cette espèce sont toujours également capables de faire honneur aux prétentions qu'ils affichent, disons qu'en général et pour le plus grand nombre, ils doivent en six mois, ou tout au plus en une année, montrer à leurs élèves à lire, à écrire et à compter. On les nourrit abondamment, dans l'intervalle, de bœuf, de mouton surtout, car c'est du mouton particulièrement que mangent les fermiers, et quand leur mission est remplie, on les paye le plus souvent en bestiaux, ce qui leur permet de temps à autre de devenir fermiers à leur tour, dernier terme de l'ambition pour ces hommes simples et véritablement primitifs.

Un nouvel avertissement fut donné à M. Barlow, par ses Hottentots, d'acheter du vin de la ferme avant de la quitter; et cette fois peut-être avec plus de raison que la première, car c'est bien réellement le dernier lieu où il serait possible de renouveler les approvisionnements de ce genre.

On atteint, par un pays sauvage, l'entrée méridionale du *Karrou-Poort*, défilé tortueux qui traverse les *montagnes Blanches* (*Vitte bergen*) et donne entrée dans le grand Karrou.

Le Karrou, dont le nom, en hottentot, veut dire *sec*, se compose de plaines arides, sans variété. Il est couvert de verdure dans la saison des pluies, et sert alors de pacage aux fermiers; mais bientôt il devient inhabitable. Alors, plus de secours humains possibles. Dans son immense étendue, pas un brin d'herbe, pas une goutte d'eau; partout des chemins rocailleux, partout le sol des tropiques. On rencontre de tous les côtés des carcasses de bœufs morts de faim. Toujours fort isolées, quand on s'enfonce dans le pays, les fermes le sont là plus qu'ailleurs, par défaut de ressources; mais la contrée devient meilleure aux environs de Beaufort, quoiqu'elle demeure quelquefois trois années sans pluie. Quel contraste entre ce district et ceux de Swellendam, de George, d'Albany, sans parler même de la Cafrerie et de quelques-unes des contrées de l'Est, surtout parmi celles qui avoisinent les montagnes! En Afrique, suivant la judicieuse remarque d'un missionnaire, tout change avec les latitudes; climats, nature, lieux et habitants.

Là s'élèvent deux chaînes de montagnes; l'une de hauteur moyenne, entre le grand Karrou et les parties habitées de la colonie; l'autre, plus considérable en hauteur, qui le borne au Nord, et au travers desquelles s'ouvre le passage des monts Roggeveld. La partie voisine du Roggeveld se nomme *Roggeveld-Karrou*. Les fermiers s'y établissent, hommes et bêtes, pendant les quatre ou cinq mois d'hiver, pour tirer parti des pâturages, assez abondants qu'elle offre alors à leurs bestiaux, couchant, dans tout cet intervalle, soit dans leurs wagons, soit sous des huttes temporaires de roseaux, et la quittent à la fin d'octobre. L'autre partie se nomme *Bokkeveld-Karrou*, ou désert du pays des gazelles, dénomination qui est au moins en partie un nonsens complet, depuis qu'effrayés par le feu des colons les animaux qu'elle désigne se sont réfugiés dans l'intérieur, d'où ils

ne rabattent plus qu'accidentellement vers la colonie, quand la sécheresse les force à s'en rapprocher.

Dans le Karrou-Poort, le ruisseau qui traverse ce défilé abonde, le long de ses bords, en *Karreehout* (*rhus viminale* des botanistes), et conduit au Bokkeveld-Karrou, immense plaine unie, sablonneuse, pierreuse; puis on touche à *Klein-Doorn* (*petite rivière de l'Épine*), qui tire son nom du *doorn-boum* (acacia du Cap), arbre de vingt pieds de haut, dont toutes les rivières du Karrou sont ornées, ainsi que presque toutes celles de la colonie, et que distinguent ses épines blanches de trois à quatre pouces de long; il pousse beaucoup de feuilles, mais ne donne point d'ombrage.

Les immenses inconvénients que présentent les voyages au travers du Karrou sont compensés par l'avantage d'y trouver presque partout de très-belles routes.

On campe aux bords de *Groote-Doorn-Rivier*, grande rivière de l'Épine, après vingt milles de marche, en partant de la petite. Le lit en est à sec, mais les rives en sont garnies de beaux acacias. La monotonie du paysage est un peu rompue par le roucoulement des tourterelles et le chant d'autres oiseaux, à qui le peu de végétation que permettent les feux du soleil assure des moyens suffisants d'existence.

Vers la fin de la saison pluvieuse, le Karrou prend une teinte verdâtre, et les ravins, redevenus rivières, se remplissent d'eau, mais périodiquement, et ne tardent pas à sécher.

A la montagne Pendante ou *Hangklip*, dont son nom seul donne la description, la suite de M. Barlow s'accroît de deux personnes. L'une est un Hottentot métis ou bâtard, distingué par une taille plus élevée, un teint plus clair, un nez moins écrasé, des traits plus réguliers que les Hottentots de race pure. On sait que les bâtards sont issus de l'union des Européens avec les femmes

du pays ; et l'on sait aussi qu'en général, pour les hommes comme pour les animaux, le croisement est favorable au perfectionnement des races. L'autre personne était une Hottentote qui se faisait remarquer pour l'exubérance et la largeur de ses hanches. Cette particularité caractéristique de beaucoup de femmes de ce pays n'a rien en soi de fort extraordinaire ; mais les Européens, qui les voient souvent décrites par les voyageurs, pourraient croire qu'elles sont toutes ainsi conformées, ce qui serait une erreur..... car on ne les voit prendre cette ampleur que lorsqu'elles atteignent un certain âge. C'est physiologiquement, pour elles, l'équivalent de l'obésité adipeuse, qui, chez les Européens, afflige certaines personnes dès qu'elles ont passé l'âge mûr.

Au Hanglip, on fait halte. On dételle les bœufs ; on ramasse du bois, pour faire du feu, hiver ou été ; car le feu est toujours nécessaire. Formés en trois ou quatre groupes autour d'autant de foyers, les Hottentots se mettent à rôtir leurs viandes et les dévorent souvent à demi cuites, leurs dents pour couteaux, leurs bras et leurs pieds pour serviettes. Ces réunions nocturnes sont toujours pittoresques. Les bœufs couchent près des chariots ; les chiens rôdent autour du campement.

Du haut de la montagne, le lendemain, au lever du jour, on jouit d'une vue très-étendue ; mais, dans cette immensité, pas un mouvement, pas un son. A la rivière *Ongelucks*, la contrée devient montagneuse ; point encore de pluies, et partout, en conséquence, des lits de torrents desséchés. Les bœufs sont affaiblis par la sécheresse, par le manque d'eau, par le manque de pâturages. Un peu au delà, la rivière *Jak* est à sec, comme les autres. La sécheresse est toujours plus pénible. On rencontre quelques Bushmen appartenant à un kraal situé sur la rivière Jak, mais non pas de ces Bushmen qu'on fuit ou qu'on poursuit tour-à-tour comme des bêtes féroces, de ces Bushmen sur lesquels

les colons tirent sans scrupule, comme on tire sur un animal nuisible ou dont on évite avec frémissement le contact comme on évite celui d'un serpent venimeux ou d'un dégoûtant insecte... Non! Ceux-ci sont des amis, qui vivent en paix avec les fermiers, et qu'on appelle, en conséquence, *makke Bushmen, hommes des bois apprivoisés*. L'un d'eux, chef de la horde, portait un bâton de quatre pieds, garni d'une plaque de cuivre, qu'il avait reçu du gouverneur de la colonie, en signe d'autorité. Cet exemple et tant d'autres du même genre ne devraient-il pas éclairer les colons sur leur injustice, et leur faire enfin comprendre de quelles ressources ils se privent volontairement en rejetant, en quelque sorte, hors de l'humanité des êtres, qui, mieux connus, pourraient plus facilement qu'on ne le croit se plier à la civilisation et devenir d'utiles auxiliaires aux progrès de la colonie? Les Bushmen montaient des bœufs de charge, ayant une peau de mouton pour selle et une autre peau de mouton pour sous-ventrière.

Une ou deux semaines suffisent pour l'éducation de ces bœufs, que les Hottentots font manœuvrer comme font chez nous de leurs chevaux nos écuyers les plus habiles, en leur imposant, à volonté, suivant leur caprice ou la nature des routes à suivre, les trois allures du cheval, le pas, le trot, le galop, de manière à ce qu'ils fassent sans fatigue trois ou quatre mille pas par heure; cinq au trot et au galop, et quand il le faut, de sept à huit. La manière de les former consiste à leur passer, dès la première année, au travers de la cloison qui sépare les deux narines, un bâton auquel s'attache la bride; ce qui les maintient toujours en respect.

Du Karrou-Poort au Hanglip, pas la plus légère éminence; mais à partir de là, après avoir franchi la rivière Jak, sans trouver une goutte d'eau, on en rencontre plusieurs, plus ou moins

considérables, entre autres le Jak-Rivier's-Hoogte, le Gouds-bloem's-Hoogte; puis, après avoir campé à l'Outspan de Tys-Kraal, par 32° 46′ 52″ de latitude, on arrive au Wind-Heuvel, ou montagne des vents, très-rude à gravir vers sa partie Sud, mais dont le versant opposé est des plus doux, s'étendant près de deux milles. A mesure qu'on s'éloigne du Cap, la misère du peu d'habitations qu'on rencontre semble augmenter; et il n'est pas rare de se trouver au milieu de tristes huttes temporaires où vivent en vrais sauvages des hommes qui possèdent pourtant beaucoup de chevaux et jusqu'à deux mille moutons.

Ce canton produit très-peu de blé; le pain y est le plus souvent un luxe, et l'on ne s'y nourrit guère que de chair de mouton, dont on fait trois repas par jour : à huit heures du matin, à une heure après midi, et à huit heures du soir, sans autre boisson que de l'eau ou du café.

Le pays s'élève ensuite graduellement, mais d'une manière sensible, et on ne tarde pas à avoir en vue les hautes montagnes du Roggeveld, qui, bornant de ce côté le grand Karrou, semblaient vouloir fermer le passage au voyageur; il fallait pourtant les franchir, à l'aide d'attelages supplémentaires empruntés aux pauvres fermiers du voisinage, auprès desquels les recommandations officielles dont M. Barlow s'était muni lui furent d'un très-grand secours.

L'ascension de la montagne eut lieu de bonne heure, le lendemain du jour où l'on en avait atteint le pied, et ne tarda pas à devenir très-difficile; mais, grâce à des efforts inouïs pour soutenir les chariots sur les pentes; grâce aux clameurs des conducteurs et des guides, grâce aux coups de fouet redoublés, qui, par intervalle, ranimaient le courage des bœufs et réveillaient leur ardeur, on atteignit enfin le faîte. De ce point, M. Barlow embrassa toute la contrée, et la vit s'étendre vers le Nord sans

aucune pente sensible; mais toutefois la direction générale du cours d'eau principal, le Fish-Rivier, et de tous ses affluents, atteste assez qu'à partir de la chaîne méridionale le pays va toujours inclinant jusqu'à l'Orange. M. Barlow remarqua aussi, en contemplant l'énergie de ses Hottentots dans cette circonstance capitale, ce que le sentiment du danger et la nécessité peuvent sur la nature la plus apathique; car rien n'égale la présence d'esprit, la fermeté de coup d'œil, la puissance de volonté que développent alors ces masses ordinairement si inertes, en apparence, que rien au monde ne semblerait susceptible d'émouvoir.

M. Barlow congédie les relais, après être descendu dans la plaine, où la marche est libre de tout obstacle. Là on éprouve un très-grand froid, et le thermomètre est à 6 degrés au-dessous de zéro.

La route est toujours très-plane; pas un brin d'herbe; des broussailles basses pour toute végétation. On touche à la fontaine du Jackal, puis à une ferme abandonnée par des émigrants du Roggeveld au Karrou pendant l'hiver. On traverse les lits de plusieurs rivières, alors toutes desséchées, et entre autres celle du Rhinocéros, en remarquant que l'animal qu'elle désigne est toujours plus rare dans le pays et même dans toute la colonie, à cause des chasses des colons. Au pied du Kuilenberg ou montagne creuse, le voyageur rencontre encore une ferme abandonnée; puis une contrée unie, mais parsemée de nombreuses éminences, mais nulle part une créature vivante. Le Riet-Rivier ou *rivière des roseaux* présente alors comme une ligne d'étangs; c'est un cours d'eau considérable pendant la saison des pluies, et le seul remarquable avec la Sack et la Brakke, dans l'espace de trois cent cinquante milles, depuis le Rogge-veld-Berg jusqu'à l'Orange. Le lit de cette rivière, qui a deux branches, dont l'une s'appelle la grande et l'autre la petite

Riet, est peu profond, et les gens de l'expédition y pêchent des *geel-visch* ou poissons jaunes, espèce de carpes, à la chair blanche, au goût délicat, ressource précieuse dans une contrée qui en présente si peu; car une chasse de toute une journée le long des bords de la rivière n'a pour résultat que la capture de quelques oiseaux.

On touche successivement à Stink-Fontein ou la *source puante*, ainsi nommée de l'odeur nauséabonde qu'elle exhalait par suite du contact des animaux qui l'avaient souillée; à la Salsery-Fontein (*la source au céleri*), où l'on a beaucoup de peine à se procurer un peu d'eau en creusant profondément dans le lit d'un ruisseau; à la Petite-Riet, que les Hottentots nomment *Kamsakraal*; et l'on atteint la rivière Karree, où la suite de M. Barlow, qui s'était déjà accrue sur sa route de plusieurs personnes, reçoit un nouveau renfort, non sans qu'il en éprouve quelque contrariété; car il craignait que sa marche n'en fût ralentie; mais cet inconvénient était compensé par l'avantage de plus de sûreté contre les agressions possibles des Bushmen, dont le pays n'était pas loin.

La caravane se composait alors de quatre-vingt-dix-sept personnes, hommes, femmes, enfants. Cette petite armée devait rassurer les plus peureux et ceux qu'effrayaient les bruits répandus dans la colonie d'une attaque formidable de la part des Cafres; car de ce côté de même que vers le Sud et vers l'Est, tel est, le plus souvent, le sujet de toutes les conversations. Comme pour justifier ces craintes, on aperçoit bientôt cinq Cafres et leurs femmes, que les Hottentots auraient volontiers pris pour l'avant-garde d'une horde entière. Ils étaient entièrement nus; leurs corps, leurs kross étaient peints d'ocre rouge mêlée de graisse; leur air était dégagé, leur ton fier et mâle; ils venaient, disaient-ils, acheter du tabac dans la colonie. On leur reprocha

leurs projets hostiles, et soit qu'ils en fussent innocents, soit qu'ils feignissent seulement de l'être, ils manifestèrent beaucoup de surprise et se montrèrent fort importuns et fort quêteurs.

Les voyageurs franchissent la Zak et chargent leurs armes... C'est le dernier adieu à la colonie... On entre dans le pays des Bushmen. On campe à la source de Kopjes, où le sol porte des traces de lions, ce qui annonce la nécessité de prendre quelques précautions extraordinaires pour la sûreté de la caravane pendant les haltes nocturnes. En conséquence, dès ce moment, chaque soir, on range les chariots en cercle, et l'on met les bœufs et les moutons en dedans, ou même quelquefois on attache aux roues des wagons celles des bêtes à cornes que l'on sait être les plus turbulentes ou les plus craintives.

Après avoir traversé un pays nu, découvert, mais varié de profondes ondulations, l'expédition fait halte au bord de la rivière Brakke ou *Saumâtre*, située par 31° 16′ 14″ de latitude. Elle chemine ensuite pendant vingt-deux milles dans une contrée d'abord unie, puis montagneuse, et arrive à Leeuwe-Fontein ou la *Source des Lions*. Au delà de Klip-Fontein, le pays présente un aspect désolé, sauvage, bizarre. En vue, sont les Karreebergen, *montagnes sèches*, amas de montagnes aux sommets plats, occupant cinq à six milles du pays, dont les voyageurs commencent l'ascension par une route très-pierreuse. De *Schiet-Fontein-Poort*, ou *Karreebergen Poort*, leur vue embrasse une plaine immense, qu'une autre chaîne borne à l'horizon, et le soir ils campent à *Eland's-valley* (*la marre de l'élan*), remplie d'une eau bourbeuse et qu'entourent des broussailles rabougries. Le lendemain, pendant un orage affreux, les voyageurs s'effrayent et s'égarent; mais à leur grand étonnement M. Barlow retrouve bientôt la route au moyen de la boussole; et ils arrivent à Modder-cat, où existe dans une vaste plaine un

trou bourbeux de cinquante pieds de diamètre, qui devient un lac d'un mille et demi pendant la saison des pluies.

Modder-cat est au pied d'une nouvelle chaîne de montagnes, qui ne sont plus horizontales comme celles de Karree; du défilé de *Modder-cat-Poort* qui les traverse, elles paraissent hautes de six à huit cents pieds. Quand on les a franchies, on trouve *Zand-valley*, vaste étang toujours rempli d'une excellente eau claire.

Ici les guides tournent brusquement à droite et se dirigent sur la Thenew, l'un des affluents de l'Orange, en suivant la direction Sud et Nord. Ce cours d'eau presque à sec ne procure pas beaucoup de rafraîchissements aux voyageurs, qui le traversent sans peine en face d'un lieu dit Rusby-station, en raison des buissons dont il est couvert. On rencontre, au milieu de la plaine, un nid d'autruche, consistant en un trou de six pieds de diamètre, creusé dans le sable et entouré d'une fosse de même profondeur. Dans le trou, exposés à l'air, se trouvaient vingt-cinq œufs; dans la fosse il y en avait neuf. Les Hottentots prétendent que ces derniers doivent servir de nourriture aux vingt-cinq petits nouveaux-nés. Cette opinion, quelque bizarre qu'elle paraisse, a été adoptée par le voyageur français Levaillant; et, peut-être pour la repousser absolument, faut-il attendre de nouvelles observations qui manquent encore à l'histoire naturelle.

Ils dînèrent, au bord de la rivière, avec les œufs, qui étaient chacun à peu près vingt-quatre fois aussi gros qu'un œuf de poule; et cependant chaque Hottentot en mangea un. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre comment on les fait cuire. On pratique à l'un des bouts un petit trou; puis on introduit dans l'œuf un petit bâton fourchu qu'on roule vivement entre les paumes des mains, comme dans une chocolatière, afin de brouiller le blanc et le jaune; on met ensuite la coquille sur le feu, et l'on tourne toujours jusqu'à ce que le tout ait pris la

consistance voulue pour un œuf mollet... Premier procédé applicable surtout aux besoins individuels; mais quand on a plusieurs personnes à traiter à la fois et qu'on veut aller vite, il suffit de casser les œufs, d'en retirer une partie du blanc et de mêler le surplus avec du beurre, pour obtenir de suite une omelette monstre, capable de satisfaire l'appétit de vingt convives.

En quittant les bords de la rivière, M. Barlow et ses compagnons se trouvent de nouveau lancés au milieu d'une plaine aride, où il ne leur arrive d'autre aventure que la rencontre de quelques Bushmen pacifiques qui retournaient à leur kraal, situé sur la route.

Ce kraal se composait d'une vingtaine de huttes, placées irrégulièrement à peu près en cercle. Il s'y trouvait cent vingt habitants, sur lesquels deux tiers de femmes. M. Barlow le visite seul et y reçoit un accueil bienveillant.

Les Bushmen sont exempts d'ambition et très-hospitaliers; mais ils aiment mieux voler les colons et les tribus voisines que de vivre de leur travail ou d'une honnête industrie. Ils tiennent peu à la vérité, et le mensonge leur paraît une faute très-légère. —Nuls pour les facultés de l'esprit, ils méritent des éloges pour les sentiments du cœur. Qu'on ne les croie pourtant ni apathiques ni stupides; ils sont assez vifs, et parlent avec intelligence des choses qui leur sont familières.

Leur kraal était exposé à tous les vents, sans un seul arbre qui masquât la vue; disposition qu'ils donnent volontiers à leurs habitations pour que l'ennemi ne puisse les surprendre.—Le sommet d'une colline, dans une plaine, est pour eux une excellente position.

L'entrée de chaque hutte est tournée vers l'intérieur du cercle, où ils tiennent leurs bestiaux, de sorte que les habitants ne les perdent pas un instant de vue. Leurs hassagaies

sont piquées droit en terre et à côté de leurs huttes; leurs arcs, leurs carquois, leurs flèches sont toujours à leur portée. Les huttes sont bâties en demi-cercle, comme celles des Hottentots de la colonie; mais la porte en est plus large. Il serait impossible de s'y tenir debout, et le chef n'est pas mieux logé que les autres. L'intérieur ne présente qu'une seule pièce où se réfugient tous les membres de chaque famille. Le lit est une simple peau étendue à terre et sur laquelle on se couche, roulé dans le manteau de cuir ou kross, de manière à ne montrer ni tête ni jambes; mais tout le monde ne peut avoir un kross pour s'y envelopper. — L'espace intérieur est plus ou moins vaste, suivant le nombre des bestiaux. Il n'y avait là que cinq ou six bœufs, autant de moutons, et cent chèvres. — Chaque ménage possédait un ou plusieurs chiens. M. Barlow remarque un homme coiffé d'un bonnet de fourrure en peau de gazelle, descendant derrière la tête de manière à donner au dos l'apparence de celui de l'animal. C'était un chasseur, qui, au moyen de ce déguisement, pouvait plus facilement surprendre le gibier et l'approcher à portée de la flèche. — Beaucoup tenaient à la main une queue de chacal, et se la passaient devant les yeux pour se rendre la vue meilleure.

Plusieurs hommes et femmes annonçaient une extrême vieillesse. Leur figure présentait beaucoup de rides; mais les apparences sont trompeuses pour ces peuples.

M. Barlow fut introduit parmi les femmes jeunes et vieilles, mères et filles. La conversation était fort animée entre elles. Les jeunes filles paraissaient très-pudiques, bien que presque nues; les mères étaient moins réservées. — Ni hommes ni femmes ne passent leur vie dans le célibat. Une fille est ordinairement fiancée dès l'âge de sept ans pour écarter les prétentions rivales. Deux ou trois ans ou moins après cette promesse, elle passe de

la hutte de sa mère dans celle de son fiancé. — Ces mariages ou marchés se font entre les parents, sans jamais s'inquiéter de la future. L'offre d'un sac de cuir suffit pour arranger l'affaire. Plusieurs mères n'avaient que dix à douze ans.—Si une fille devient nubile avant d'avoir été demandée en mariage, le prétendant doit être agréé d'elle comme de ses parents; mais alors elle affecte de craindre beaucoup le nœud conjugal.—On ne peut jamais prendre une seconde femme avant que la première ne soit devenue vieille; elles vivent toujours avec le mari.—N'y a-t-il jamais de jalousie entre ces épouses de dates différentes?

Plusieurs des jeunes filles étaient jolies, mais beaucoup plus avant qu'après leur toilette... Elles avaient alors la tête et le cou saupoudrés de *buku*, poudre verte; le nez et les pommettes des joues couverts d'une épaisse couche de graisse mêlée d'ocre rouge. Les femmes en avaient une couche plus épaisse encore sur la chevelure du devant de la tête. Toutes portaient des bracelets de peau, de corde à boyau, de cuivre, et des pendants d'oreilles. Elles sont de très-petite taille, ayant à peine cinq pieds, et tout annonce en elles une complexion extrêmement délicate.

Une question que M. Barlow ne leur fit pas, mais qui leur a été adressée par d'autres voyageurs moins graves, est celle de savoir si leurs maris les battaient..... Les maris disaient non, en riant; elles répondaient oui, sans rire, et des gestes non équivoques confirmaient assez énergiquement l'assertion d'ailleurs faiblement démentie.

Dans une autre hutte, toute une famille était assise autour d'une écuelle de cuir remplie de lait de chèvre, qu'elle buvait avec... un pinceau en crins très-fort et assez gros pour remplir la bouche.

Ailleurs, une vieille femme s'était coupé les deux phalanges

du petit doigt de la main droite, et une de celui de la gauche, en souvenir de la mort de trois de ses filles. Plusieurs femmes et quelques hommes étaient dans le même cas.

Les Bushmen ont généralement la réputation d'être bons tireurs. Quelques jeunes gens du kraal entreprirent de donner à M. Barlow des preuves de leur adresse. Tous ne réussirent pas; mais il serait injuste d'en déduire une conséquence défavorable au fait généralement établi. Quel chasseur, même des plus habiles, oserait se vanter de n'avoir jamais fait *bredouille?*

M. Barlow assiste à un bal donné, le soir, dans une des huttes, éclairée par un feu allumé devant la porte, et qu'on alimentait sans cesse. La danse est toujours individuelle; quand le danseur est fatigué, il reprend sa place dans le cercle et un autre lui succède. Tous portent sur leur personne une espèce de sonnette ou de castagnettes faites de deux oreilles d'antilope cousues ensemble, renfermant des morceaux de coquilles d'œuf d'autruche, et qui, au moindre mouvement, rendent un son assez vif et assez animé. La danse est absolument dépourvue de figures. L'un des deux pieds reste immobile, tandis que l'autre s'agite violemment avec un mouvement continu de la jambe et du genou. Les bras remuent peu, ayant à soutenir le corps. Quand un pied est las, l'autre le remplace.

Le cercle était fort occupé, quoiqu'il n'y eût qu'un danseur, parce qu'il sert d'orchestre, au moyen du tambour et des battements de mains qui marquent la mesure. Le chant des hommes et des femmes était plein d'harmonie, quoique ce ne fût pas à l'unisson; pour toutes paroles, deux monosyllabes incessamment répétés, *hou*, *hou!* Le tambour était un tronc creusé, dont une peau fermait l'ouverture, et qui contenait un peu d'eau. Une femme en battait avec l'index de sa main droite.

Une chasse au rhinocéros était projetée depuis longtemps par

une partie de la horde, et M. Barlow fut prié de prêter aux chasseurs indigènes l'appui du talent des siens. Quand il n'eût pas été l'obligeance même, l'hospitalité qu'il avait reçue lui faisait un devoir d'accéder à ce vœu, éclatant hommage rendu par les naturels à la supériorité des Européens ou des hommes formés à leur l'école.

Le feu de la chasse était éloigné de quatorze milles. Le chef des guides, qui avait à soutenir une ancienne réputation, fut assez heureux pour tuer un rhinocéros que l'on rencontra chemin faisant. A l'arrivée, on vit quatre rhinocéros broutant les buissons de la plaine. Le premier feu du chef des guides en tua un sur le coup; le chef de la horde en blessa mortellement un second, qui ne tomba que sous la septième balle. Les deux autres avaient fui dans la montagne; mais en les poursuivant, le chef de la horde en avait rencontré un cinquième; et s'en étant approché sans en être vu, il le tua d'un seul coup. Ce dernier succès termina la chasse.

Il serait difficile de donner une idée de la joie des habitants du kraal à la vue des chariots qui rapportaient les victimes de l'habileté des chasseurs. Leurs exploits furent salués d'applaudissements et de chants de triomphe qui auraient étouffé l'envie, si elle eût osé contester les titres des vainqueurs à l'admiration générale.

C'est un préjugé assez généralement répandu que la peau du rhinocéros est impénétrable à la balle; toutefois il ne faut pas tirer de trop loin, et il est nécessaire de se servir de balles de fer; mais elle durcit en séchant, et un bouclier de peau de rhinocéros pourra peut-être repousser une balle.

La chair du mâle est excellente et comparable à celle du bœuf; celle de la femelle est meilleure encore, parce qu'elle est plus tendre et plus grasse. La langue est exquise.

Le rhinocéros présente l'aspect d'un énorme cochon ; il est analogue à ce dernier animal par la structure du crâne, la petitesse des yeux, la grandeur des oreilles ; il se rapproche de l'éléphant et de l'hippopotame par la lourdeur des jambes, la largeur des pieds.

Cette excroissance pointue, fibreuse et cornée, formée d'une agglutination de poils placée sur la partie supérieure de la tête et qu'on appelle la *corne*, n'a aucune racine dans le squelette et adhère seulement à la peau.

On abandonna le produit de la chasse aux naturels, sauf une partie de la chair, mise en réserve pour les deux journées de marche qui restaient à faire jusqu'au Gariep, et les deux peaux, qui furent coupées en lanières, pour le service des wagons.

A mesure qu'on avance, les collines sont plus nombreuses ; mais la contrée est toujours couverte et revêtue d'épaisses broussailles. Il n'y a point de route frayée. On découvre un nid d'abeilles et l'on enlève un gâteau de miel de trois ou quatre livres, presque liquide, mais exquis.

On aperçoit aussi d'innombrables troupeaux de bêtes sauvages paissant tranquillement, et partout des traces de lions. On allume des feux pour la nuit, troublée par les rugissements des lions et par les glapissements des chacals.

Vient après un pays assez plat, mais toujours couvert de buissons qui ont à peine un pied de haut.

La caravane traversait cette plaine. Tout à coup de rapides éclairs embrasent l'horizon, d'horribles coups de tonnerre roulent dans l'étendue ; un gros nuage noir verse des torrents de pluie ; en quelques secondes la terre est couverte de mares, et en un clin d'œil on passe d'un lieu inondé dans un lieu parfaitement sec. Telles sont les pluies d'orage de l'intérieur.

Cependant le paysage change bientôt tout-à-fait d'aspect.

Des arbres bien plus grands que ceux qu'on avait vus depuis long-temps annoncent le voisinage du Cradock, Nu-Gariep, ou fleuve Noir, la branche méridionale de l'Orange.

L'approche d'un grand fleuve fait toujours événement dans les voyages de cette espèce, quand l'abondance des eaux et des ombrages succède à une longue privation de ces deux bienfaits de la nature, sous le ciel embrasé de l'Afrique, et l'effet en est infaillible sur les hommes comme sur les animaux. Les premiers se traînaient naguère d'un pas pénible et lent, accablés par la soif, la faim, la fatigue, la chaleur; leur marche devient tout-à-coup plus vive, plus légère, et des conversations animées succèdent à un morne silence. On les croirait débarrassés d'un lourd fardeau pour le surplus de la route. Les seconds ne demeurent point étrangers à cette influence manifeste; ils marchent aussi plus lestement, le nez au vent, les narines dilatées, comme pour respirer plus à l'aise et jouir par avance du bien-être qui leur est promis.

M. Barlow lui-même semblait, à l'annonce prochaine de l'arrivée au bord du Gariep, oublier les fatigues, l'ennui que la monotonie d'une si longue course avait ajoutés à ses préoccupations. Il souriait à la joie, à la satisfaction naïve qui régnaient autour de lui; heureux, à défaut de son propre bonheur, du bonheur des autres, comme le sont tous les cœurs bien faits; mais il touchait au moment d'une révolution complète dans sa destinée, et l'accomplissement de ses vœux les plus chers, ou plutôt du seul vœu qu'il pût former encore, allait dépendre d'un événement qui semblait devoir d'abord ne l'arracher à sa douleur qu'en mettant fin à son existence.

Les voyageurs avaient atteint le fleuve alors très-grossi par l'orage de la veille. C'était en face d'un hameau griqua, dit Ramah, composé de cinq ou six huttes en ruines et où il n'y

avait personne. Sur les deux rives, le paysage, toujours buissonneux, était habité par une multitude de quadrupèdes, et les arbres étaient peuplés de tourterelles, de ramiers, et d'autres oiseaux. Sur la rive opposée, on apercevait, perdue à l'horizon, une longue file de wagons, qui paraissaient pesamment chargés et entourés d'une nombreuse escorte. A la rive même et dans la plaine voisine, plusieurs hommes à cheval ou à pied se disposaient à joindre la marche ou contemplaient avec une inquiète curiosité les nouveaux arrivants, comme pour leur prêter aide et secours, si cela devenait nécessaire. Ils leur indiquaient même, par leurs gestes, un gué favorable, que les guides avaient long-temps cherché. Sur la berge se tenait debout un Européen à qui tous les autres montraient beaucoup de déférence.

L'opération du passage eut lieu, en quelque sorte, sous la direction des étrangers et de leur chef, qui la suivait avec une vive sollicitude. Les wagons entrèrent dans l'eau, qui venait jusqu'à l'épaule des animaux.

M. Barlow s'était lancé à cheval dans la rivière; parvenu, sans s'en apercevoir, au milieu du courant, il dérivait déjà d'une manière effrayante, lorsqu'un lourd tronc d'arbre entraîné par les flots vint prendre en flanc sa monture et lui imprima une violente secousse qui la jeta de côté. Au même moment, le cavalier, qui ne s'y attendait pas, vida les étriers et disparut dans les ondes. — « Il va périr! il va périr, l'imprudent! » s'écrie l'observateur de la berge... Aussitôt il s'élance dans le fleuve, plonge, disparaît, reparaît enfin avec M. Barlow, qui, sans lui, se noyait infailliblement, et le ramène, en quelques brassées, au milieu des siens. Réunis sur le rivage, où ils restaient immobiles et muets, comme enchaînés par la terreur et par la pitié, les nombreux spectateurs de cette scène n'espé-

raient déjà plus revoir ni l'un ni l'autre des acteurs. Heureusement, grâce à la promptitude avec laquelle tout s'était passé, l'accident avait été beaucoup moins grave qu'il n'aurait pu l'être si l'épreuve se fût prolongée. Barlow, plutôt étonné qu'évanoui, revint donc bientôt à lui-même et ne tarda pas à se trouver en état d'apprendre les détails de l'événement qui avait failli lui faire perdre la vie.

L'étranger qui l'avait secouru si à propos était encore auprès de lui; mais le voyant hors de tout danger, il se préparait à partir, fort préoccupé de l'attention dont il était devenu l'objet de la part de M. Barlow. — Adieu, monsieur, lui dit-il enfin. Je me félicite d'avoir, encore une fois, servi presque un compatriote... — Pourquoi cette restriction, monsieur? — Pourquoi? Vous êtes Anglais, sans doute... Ne vous apercevez-vous pas bien, à mon langage, que je ne suis qu'un Irlandais? reprit l'autre avec un sentiment d'amertume ironique. — Irlandais! en effet... S'il se pouvait... Votre nom, monsieur, je vous en supplie? — Vous ai-je demandé le vôtre avant de vous sauver la vie? — Pardon; si vous saviez quel intérêt je puis avoir... — Quel intérêt? Qui sait? le même peut-être qu'un certain capitaine Compton... — Compton, dites-vous?... William Compton, qu'un homme de votre âge, un Irlandais, comme vous, a si courageusement arraché des mains des Boers dans un combat sur les bords de la rivière des Fourmis blanches? — Oh! oh! et sauriez-vous aussi, par hasard, ce que cet homme de mon âge, cet Irlandais, comme moi, a fait pour une espèce de missionnaire, un M. Lacombe, je crois?... — Quoi! Lucien Lacombe, qui, tout récemment, aurait probablement, sans ce même homme, été, sur ce fleuve même, pillé et assassiné, à quelques journées d'ici, par une troupe de brigands griquas?... Ah! je le vois, vous êtes Murray, le brave John Murray, le protecteur,

l'appui, la providence terrestre de..... Sarah Mac-Farlane.....
—Allons! reprit l'homme du ton de quelqu'un qui se résigne, je vois bien que je voudrais en vain dissimuler plus longtemps... Eh bien, oui..... je suis John Murray..... Mais vous, monsieur, qui donc êtes-vous, vous qui me connaissez si bien, sans m'avoir jamais vu? — Je suis l'ami de MM. William Compton et Lucien Lacombe, et j'ai su par eux les services que vous leur avez rendus. Mais, dites, oh! dites, au nom du ciel... Sarah ne vous a-t-elle jamais parlé de George Barlow? — M. George Barlow, avocat à Édimbourg, qui l'a défendue aux assises? Est-ce que vous seriez M. Barlow? — Lui-même, Murray. — S'il en est ainsi, monsieur, je n'ai plus rien de caché pour le défenseur, pour le fiancé de miss Sarah. — Grâces te soient rendues, ô mon Dieu! je puis donc encore être heureux! Chère, tendre, innocente Sarah! — Innocente, en effet... Je n'ai jamais cru un mot du crime pour lequel on l'a condamnée. — Et moi, j'apporte la preuve authentique de son innocence et son acte de réhabilitation... Pour vous, Murray... — Oh! pour moi, n'en parlons pas, je vous prie... Vous êtes bien heureux qu'un accident m'ait retenu près de deux mois sur les bords de cette maudite rivière, tout juste pour vous sauver; et je suis enchanté de vous avoir conservé votre fiancée. Elle n'est pas loin d'ici; et dans quelques jours vous l'aurez revue... Je vous indiquerai sa demeure; mais comme il n'est pas absolument nécessaire à votre bonheur que je sois pendu ou déporté à la Nouvelle-Hollande, vous trouverez bon que je vous quitte avant l'exécution du warrant d'arrestation dont vous êtes sans doute porteur, ainsi que vos amis Compton et Lacombe, qui voulaient absolument m'arrêter au nom de son excellence le gouverneur.
—Cela dit, il s'éloignait, quand, lui posant la main sur le bras: Murray, reprit en souriant Barlow, je vous arrête, en effet

mais c'est pour vous signifier qu'en vertu de votre brillante conduite dans l'affaire de la rivière des Fourmis blanches, dont le capitaine William a rendu compte à son excellence le gouverneur de la colonie, et sur le rapport de ce dernier, notre gracieuse reine Victoria vous fait remise pleine et entière de votre peine, et vous accorde une lieutenance dans un des régiments coloniaux.

Murray regardait Barlow d'un air étonné.

— Oui, mon ami, votre grâce est là, dans mes bagages.... Quant à votre brevet, il vous attend au Cap, dans les bureaux de son excellence, si vous voulez l'y aller prendre. Voyez!.....

— La grâce, je l'accepte, dit Murray... Pour la lieutenance, c'est une autre affaire... Et cela demande réflexion.

D'un côté, se dit-il ensuite à demi-voix, du ton d'un homme qui s'interroge et délibère avec lui-même... ma liberté, cette vie du désert, où je ne dois mon existence qu'à moi-même!... D'autre part, une lieutenance... Puis capitaine, puis... que sait-on?... Une lieutenance! au fait, c'est une position, déjà; c'est un moyen de s'entendre avec le père Dunker, avec Juliana. Allons, va pour la lieutenance!... Puis, se tournant vers Barlow : — Soit, monsieur Barlow, reprit-il gaiement; j'accepte tout, la grâce et le brevet, et hourra pour la reine Victoria! La vie civilisée vaut mieux, après tout, que la vie sauvage. Ce qu'on perd en indépendance, on le gagne en sécurité... Mais cependant, partons, s'il vous plaît. Mes gens sont déjà loin, et je ne dois pas les perdre de vue. Les vôtres nous rejoindront à la première halte.

Et il partit au grand galop de son cheval, suivi de Barlow, qu'enchantait l'espoir de revoir sous peu de jours l'intéressant objet de ses affections.

## CHAPITRE DIXIÈME.

**Histoire de Sarah Mac-Farlane et de John Murray, depuis le combat de la rivière des Fourmis blanches. — Un duel de sauvages africains. — Juliana Dunker sur le Calédon. — Arrivée au campement d'Abraham Dunker. — Association commerciale de John Murray avec Jacob Dunker. — Leurs voyages vers le Nord. — Platberg et les Bâtards. — Retour au campement de Dunker. — Enlèvement de Sarah Mac-Farlane et de Juliana Dunker. — Caverne des cannibales.**

Pendant les quelques journées qui s'écoulèrent jusqu'à leur arrivée au campement du fermier hollandais, Murray, chemin faisant, mit George Barlow au fait de tout ce que ce dernier ignorait de son histoire et de celle de Sarah Mac-Farlane, depuis le funeste naufrage jusqu'au jour de l'heureuse rencontre qui les rapprochait si inopinément. Mais pour nos lecteurs, déjà instruits de tous ces détails, nous reprenons son récit au moment où les deux fugitifs se dérobent, sur les bords de la rivière des Fourmis blanches, aux empressements si naturels du capitaine William Compton, que notre ami Murray devait non moins naturellement prendre pour un attentat à leur liberté.

Les ténèbres, les accidents du terrain, l'habitude qu'il avait depuis long-temps, par état, de se soustraire aux recherches, l'avaient protégé contre les partis anglais envoyés à sa poursuite par le capitaine; et bientôt, perdu dans les gorges des montagnes, il eut à lutter derechef, loin de tout secours humain, contre les obstacles sans nombre que lui opposait la nature.

Un incident de son voyage faillit rendre inutiles tant de

dévouement et d'efforts. Forcé un jour de s'éloigner de Sarah, afin de pourvoir, par la chasse, à leur nourriture commune, il l'avait laissée dans une grotte, où, brisée de fatigue, elle avait fini par s'endormir; mais réveillée en sursaut, après quelques moments d'un sommeil pénible, par un bruit qui se faisait autour d'elle, quel ne fut pas son effroi de se trouver entre deux sauvages, revêtus d'un costume semblable à celui des Marimos, entre les mains desquels elle avait failli tomber près de la rivière des Fourmis blanches! Ces monstres, tout en la dévorant des yeux, semblaient se la disputer, et, les armes déjà levées, se mesuraient du regard. La terreur qui la dominait lui laissa néanmoins encore assez de forces pour se lever et pour s'enfuir, en appelant à grands cris Murray, qui, hélas! ne paraissait pas. Les deux sauvages s'élancent sur ses traces, et, malgré sa légèreté, ne tardent pas à la rejoindre de nouveau. Alors commence entre eux une lutte dont l'issue ne peut manquer d'être sanglante, tant ils paraissent acharnés; et, parvenus au milieu d'une plaine découverte, ils s'arrêtent d'un commun accord, comme pour vider leur querelle. Sarah, dans cet instant décisif, moins préoccupée de son danger personnel que de la crainte de voir couler le sang, se jette, éperdue, les mains jointes, entre les deux adversaires, et semble ne plus songer qu'à prévenir les suites de leur affreux combat. C'est en vain... Au risque mille fois de blesser la pauvre fille qui doit être le prix de la victoire, ils se précipitent l'un sur l'autre. Bientôt l'un des deux tombe atteint d'un coup mortel; et déjà son farouche vainqueur entraîne Sarah vers la montagne... Elle frémit... Quelle résistance opposer?... Elle appelle encore à son secours Murray; Murray, qui seul au monde peut lui épargner d'horribles étreintes, qu'elle redoute plus que la mort!... O bonheur! un coup de feu répond enfin à sa voix; elle l'entend



[illegible]

[illegible] MAKIN [illegible] MATAHETE.

*Voyage autour du Monde*
*et Naufrages célèbres*

sans pâlir, car c'est le salut pour elle. Le sauvage bondit, frappé d'une balle, abandonne sa proie tremblante, et se traîne dans un taillis, en jetant des cris atroces, tandis que Sarah va tomber évanouie dans les bras de son libérateur, qui s'ouvrent pour elle comme ceux d'un père pour sa fille.

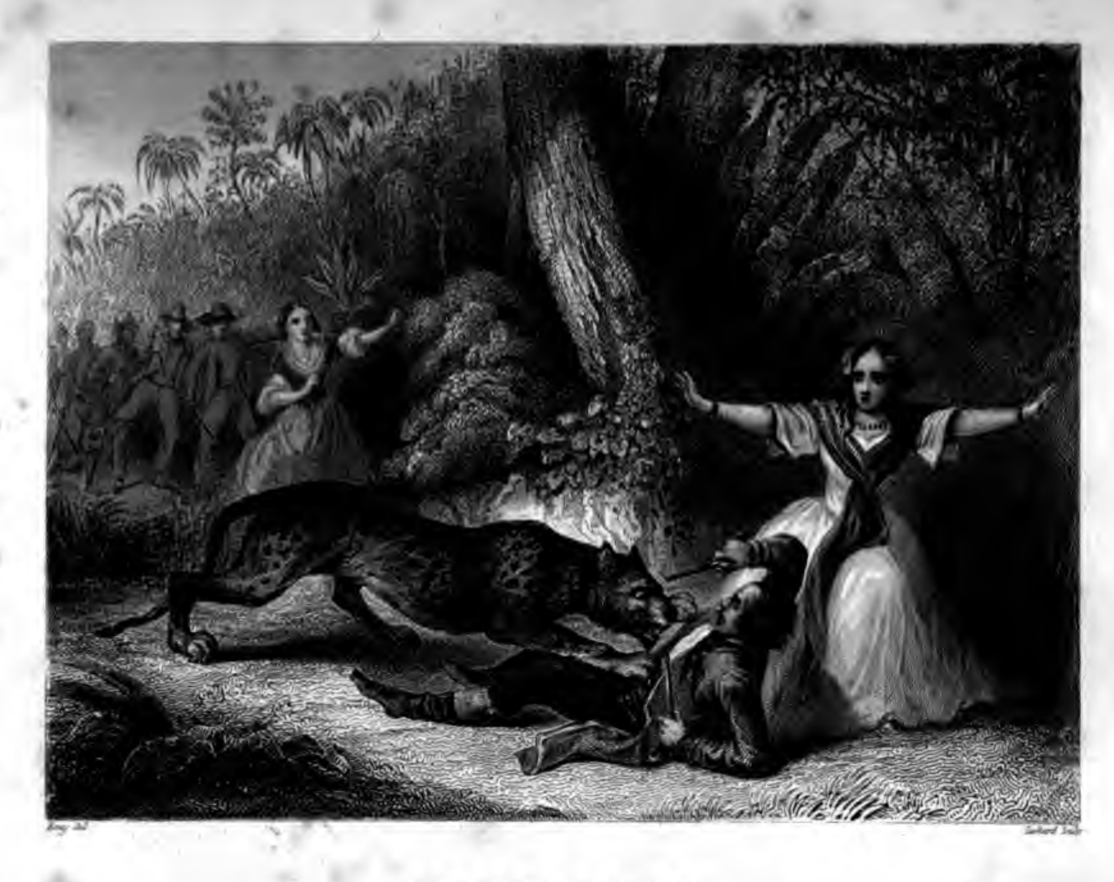
Nous ne suivrons pas nos héros dans les autres incidents de leurs courses nouvelles, qui ne présentent rien de particulier, sauf pourtant ce qui leur arrive au moment où ils traversent le Calédon sur un radeau, construit et gouverné par l'adroit et courageux Murray. Ils allaient débarquer sur la rive septentrionale du fleuve, à peu de distance des missions françaises de Morija et de Thaba-Bossiou, auprès d'un épais fourré de saules et de mimosas, entrelacés d'immenses roseaux, où se cachent souvent les lions, les tigres, les panthères, les léopards, les hyènes, les chacals, dont le pays est peuplé.

Le manque de bois de construction oblige les habitants des missions à venir s'en approvisionner sur ces rives, et le bruit de la hache et de la chute des arbres trouble fréquemment, dans leurs sauvages retraites, les hôtes farouches de ces lieux.

Au moment où John Murray et Sarah Mac-Farlane atteignaient la berge, quelques travailleurs, parmi lesquels il était facile de distinguer à leur costume des Hottentots et des fermiers hollandais, se livraient à leurs opérations, quand tout-à-coup un cri de terreur part du milieu des joncs : « Un tigre! un tigre! Au secours! Sauvez notre jeune maîtresse! » Murray n'a que le temps d'armer ses pistolets et se jette dans le fourré d'où est parti le cri fatal. Un tigre énorme s'élançait sur une jeune fille, qui allait périr sous ses atteintes. L'œil enflammé, la griffe levée, l'animal va la mettre en pièces... Murray fait feu d'un de ses pistolets et le frappe dans le flanc d'une balle, qui, sans le démonter, le blesse assez pour le contraindre à reculer. Il se jette alors

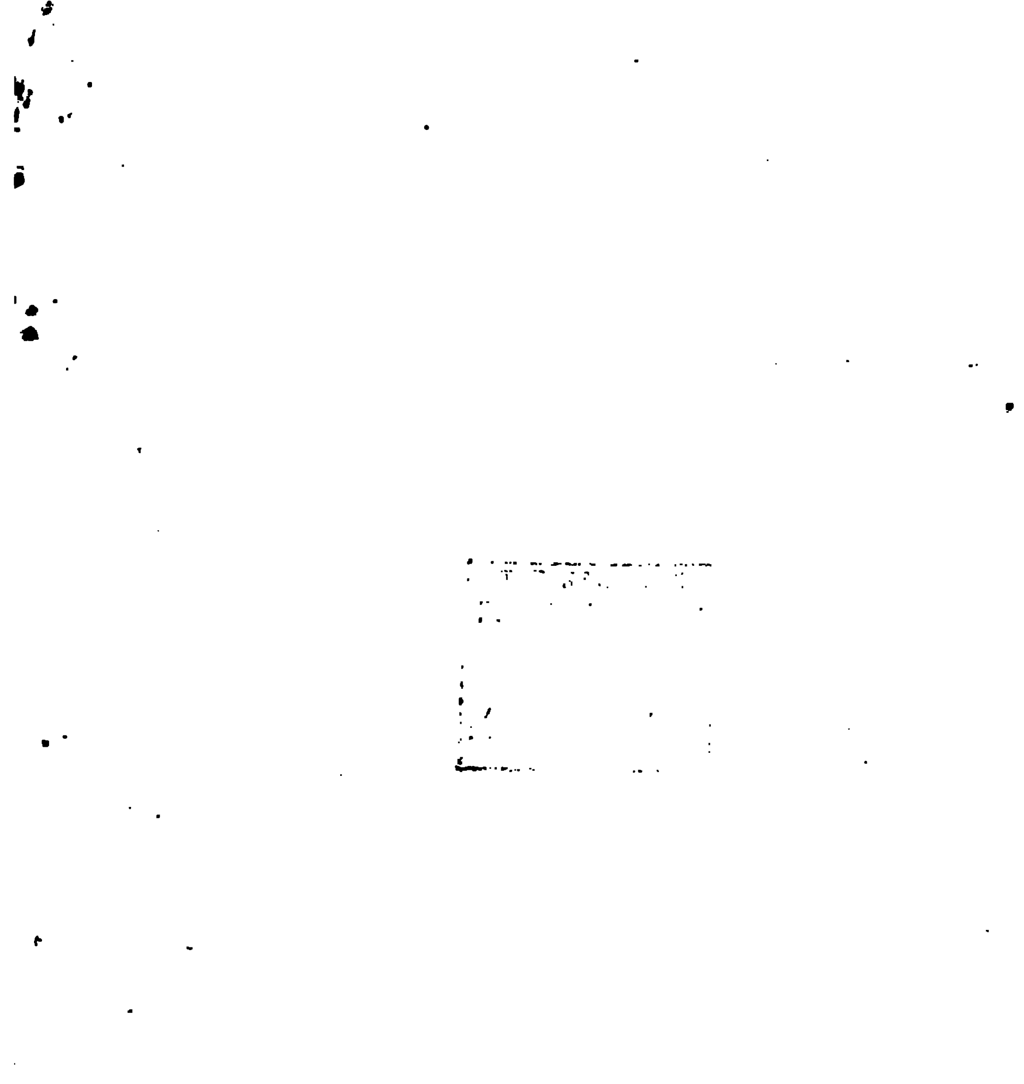
entre eux deux et se prépare à tirer un second coup de pistolet, quand le monstre revient sur lui et le terrasse. Avec autant de sang-froid que de bravoure, et prenant avantage même de l'attitude gênée où il se trouve, Murray tire à bout portant et loge une balle dans le front de l'animal, qui lâche sa proie, chancèle et tombe à la renverse. Recueillant toutes ses forces, comme pour ne pas mourir sans vengeance, il se relève et déchire de sa griffe, avant d'expirer, l'épaule de son vainqueur, qui tombe à son tour, baigné dans son sang, aux pieds de la personne qu'il vient d'arracher à une mort à peu près certaine. Au bruit de la détonation, aux cris de la jeune fille épouvantée, on accourt, on s'empresse. Tous deux sont transportés aux wagons. La jeune fille, grâce à l'intervention de Murray, en avait été quitte pour la peur. Quant à Murray lui-même, il devient bientôt, de la part de celle qu'il a sauvée, l'objet de tous les soins que peut inspirer la plus délicate reconnaissance, soins que partage avec sollicitude Sarah Mac-Farlane, et qui ne tardent pas à les rassurer, par leurs bons effets, sur le sort du courageux blessé. La griffe, appliquée faiblement par l'animal près de mourir, n'avait heureusement fait qu'effleurer la partie blessée; et l'atteinte qui pouvait lui donner la mort n'était, de fait, qu'une forte égratignure; circonstance d'autant plus heureuse, qu'elle ne sembla diminuer en rien le mérite de son dévouement aux yeux de la personne qui en était l'objet.

Cette personne était Juliana, nièce de l'hôte bienveillant de notre ami Lucien Lacombe, du vieux Willem Dunker, des Vingt-quatre Rivières; la fille d'Abraham Dunker, maintenant émigré dans le voisinage; la sœur de Jacob Dunker, l'habile cocher, sauveur de Lacombe par son adresse, et de Karel Dunker, le brave adversaire du capitaine William Compton, arraché à la fureur d'un soldat anglais par ce dernier, dans l'affaire de



JULIANA DUNKER

Sauvée par JOHN MURRAY.



la rivière des Fourmis blanches, devenu son prisonnier, et, plus tard, enlevé avec lui par les Marimos.

Juliana était venue au Calédon, en compagnie de plusieurs fermiers amis ou voisins de son père, avec des ouvriers de ce dernier, afin de surveiller la coupe de bois qu'ils avaient à faire pour son compte; et les travaux touchaient à leur fin, quand arriva l'évènement que nous venons de raconter.

Elle invita cordialement Sarah, qui, dans cette circonstance, ne lui avait pas montré moins d'intérêt que Murray lui-même, à la suivre au campement, prétendant avoir à payer envers tous deux une dette que son père seul pouvait acquitter dignement.

Dans la position de l'un et de l'autre, une telle invitation ne pouvait guère se refuser. Elle fut acceptée; et l'accueil que nos deux amis reçurent, à leur arrivée, du patriarche du Calédon, de sa femme et de son fils Jacob, leur prouva bien qu'ils n'avaient pas en vain compté sur l'esprit d'hospitalité, qui, de tout temps, a distingué la plupart des fermiers hollandais dans la colonie.

Ajoutons que, dès la première halte, les deux jeunes filles, unies de goûts et de sentiments, étaient devenues inséparables; aussi Sarah, à peine arrivée, trouva-t-elle moyen d'indemniser largement ses hôtes des égards de tout genre qu'ils avaient pour elle, en donnant tous ses soins à l'achèvement de l'éducation de Juliana, plus jeune qu'elle de quelques années.

Le bon Murray, d'un autre côté, voyait avec une vive satisfaction le premier de ses vœux rempli, en ce sens que sa protégée trouvait enfin, au sein de cette famille hospitalière, une situation plus tranquille et une existence digne de ses talents et de ses vertus.

Pour lui, les qualités qui lui étaient propres ne tardèrent pas à se faire jour au sein de la famille patriarcale. La franchise

et la loyauté de son caractère s'y étaient tout d'abord manifestées. Les circonstances dans lesquelles il s'y était fait connaître attestaient sa fermeté et son courage. D'autres faits et son heureuse coopération à diverses chasses dangereuses où les fermiers du voisinage l'avaient choisi pour leur chef, prouvèrent surabondamment son adresse et sa présence d'esprit. Il n'en fallait pas tant pour lui mériter toute la confiance de ses nouveaux amis, dont il reçut bientôt une preuve aussi inattendue qu'honorable.

Jacob Dunker, le fils cadet de la maison, préparait depuis long-temps une importante opération commerciale pour le Nord, ce qui l'avait même empêché d'accompagner sa sœur Juliana sur le Calédon ; et huit jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée de Murray au campement, que le jeune homme lui proposa de l'associer à ses travaux.

« Dans l'état des choses, que pouvais-je faire? dit Murray à Barlow en arrivant à ce point de son récit. Miss Sarah était placée et tranquille, autant que possible. Poursuivi et traqué partout, je ne pouvais, sans danger pour moi comme pour elle, partager sa résidence; et, d'ailleurs, le moyen de vivre oisif? J'acceptai avec empressement une offre aussi avantageuse; et maintenant associé de Jacob, pour le profit comme pour les dangers, depuis six mois et plus je parcours avec lui les régions septentrionales de l'Afrique. Il fait les affaires, lui, achetant, revendant, opérant les échanges et réalisant les fonds. Moi, je chasse les éléphants, les hippopotames, les zèbres, les girafes; je dirige les marches, les haltes; je repousse ou préviens, au besoin, les attaques à la tête de tous ces misérables que vous voyez, Bushmen, Bâtards, Hottentots, Nègres, Cafres, tous lâches, voleurs, paresseux, ivrognes, quand je les ai pris à mon service; aujourd'hui, braves, laborieux, sobres, désintéressés,

m'aimant tout autant qu'ils me craignent, et prêts à se jeter au feu pour moi, à partir du moment où j'en ai fait des hommes par un mélange de douceur et de fermeté. Aussi, depuis que je les tiens sous ma discipline, demandez de nos nouvelles aux diverses tribus que nous avons successivement visitées... Et ce qu'elles vous diront de nous vous démontrera ce que peut le véritable esprit de civilisation sur des hommes que notre orgueil européen appelle des sauvages. Il n'est pas jusqu'à ces garnements de Griquas, à qui j'ai fait grâce sur l'Orange, à la prière de M. Lacombe, qui, de gré ou de force, ne soient devenus de bons soldats et presque d'honnêtes gens. J'ai vu les diverses nations qui peuplent toute l'Afrique intérieure, depuis les bords du Calédon jusqu'au tropique du Capricorne et même au delà. J'ai pénétré au sein de déserts où jamais Européen avant moi n'a mis le pied; et, dans tous les lieux où j'ai rencontré des hommes, je les ai toujours vus enclins au mal quand ils sont abandonnés à eux-mêmes, mais faciles à ramener au bien, plus encore par entraînement que par calcul, dès qu'on sait développer en eux cet instinct de la sociabilité qui appartient à leur nature.

« Je ne suis pas un savant, mais j'ai beaucoup vu ; et de toutes mes observations, j'ai conclu cette vérité qui, certes, n'est pas nouvelle, mais qu'on semble pourtant méconnaître et mettre en oubli chaque jour, c'est que, civilisés ou non, toujours et partout, les hommes sont ce qu'on veut qu'ils soient, et que leurs vices comme leurs vertus dépendent beaucoup moins d'eux-mêmes que de ceux qui les gouvernent. Quant aux hommes chez qui la civilisation est encore très-imparfaite ou à peu près nulle, j'ai cru remarquer que ce qui les caractérise surtout, c'est une confiance ou une méfiance également excessives dans ceux dont ils sont naturellement portés à reconnaître la supé-

riorité intellectuelle et morale; observation que je crois avoir été justifiée par l'expérience de tous les voyageurs, à peu près sur tous les points du globe. C'est ainsi que les Betchouanas, par exemple, et tous les autres peuples africains au milieu desquels nous nous trouvons en ce moment, tantôt regardent les missionnaires comme des dieux tutélaires qu'il faut adorer, tantôt comme des bêtes d'une espèce nouvelle qu'il faut détruire.

« Jacob organisait la partie commerciale de l'expédition. J'eus bientôt organisé, pour ma part, celle des chasses et de la défense, qui m'était dévolue. Avant le départ, je dus faire une excursion à peu de distance du campement de Dunker, afin de recruter à Platberg un certain nombre de Bâtards qui, avec leurs femmes, devaient compléter le personnel de mon armement, les uns comme chasseurs, les autres comme ménagères.

« Platberg, station wesleyenne, fut fondée en 1823, sur la pente occidentale du mont aux Sources. Elle est construite au sommet d'une longue colline où sont bâtis l'église et le presbytère, en face desquels est le village, composé de vingt à vingt-cinq maisons entourées de jardins potagers, et dont un horizon de montagnes borne la vue. Platberg peut avoir deux cents habitants, presque tous Bâtards, métis du pays, nés du commerce des Hollandais et des Hottentotes, et dont très-peu sont légitimes, refoulés par les blancs dans l'intérieur des terres; la plupart habitent les environs de Philippopolis, située beaucoup plus dans l'Ouest, et qu'occupent aussi, en majorité, les Griquas. Ces Bâtards, répandus au Nord et à l'Est, s'étendent jusqu'à Platberg. Ils s'appellent entre eux *Bunnelanders*, habitants de l'intérieur. Leur taille est moyenne, peu déliée. Ils ont le teint basané, le nez écrasé, les joues creuses, les pommettes saillantes, les yeux petits et enfoncés, le front plat; le flegme et le sang-froid des Hollandais, la paresse des Hottentots. Terribles

dans la colère, ils sont habituellement doux et paisibles. Pasteurs et agriculteurs, ils sont aussi chasseurs passionnés, visiteurs intrépides; peu ambitieux, presque sans besoins; ignorants, grossiers, despotes comme les fermiers de la colonie. Riches, ils s'habillent à l'Européenne; pauvres, ils portent le kross ou manteau de peau de mouton; riches, ils habitent de petites maisons en brique; pauvres, l'ancienne hutte de nattes.

« Nos préparatifs étant enfin terminés, nos nombreux wagons chargés de munitions de guerre et de bouche, d'objets déchange pour le trafic, tant utiles que de luxe; nos attelages bien comptés; nos troupeaux d'approvisionnements réunis, et ma petite armée de chasseurs, de guides, de gardiens, recrutée, équipée, disciplinée et bien pourvue de tous les moyens de résistance, nous partons pour le Nord, accompagnés de quelques fermiers qui se joignent volontairement à nous pour partager nos bonnes et nos mauvaises chances de fortune.

« Je ne vous décrirai pas les divers incidents de ce long voyage, ni les mœurs des tribus que nous avons visitées. Je vous l'ai dit, je ne suis pas un savant, et j'ai dû, d'ailleurs, négliger les études topographiques et ethnologiques, pour chasser et veiller constamment à la sécurité de l'expédition. J'avais encore un autre but, celui de protéger en Afrique le faible contre les brigandages du plus fort, et de racheter par les dangers continuels auxquels je m'exposais le mal dont je me suis rendu coupable comme contrebandier. Et cependant, vous ne l'ignorez pas, monsieur Barlow, l'Irlandais est plus malheureux que coupable, et la misère qui le force de braver les lois devrait au moins exciter la commisération de ses juges! » Ces paroles furent dites avec un sentiment de douleur si profond que M. Barlow, tout Anglais qu'il était, ne put s'empêcher de le partager. Après quelques [illegible] ce, Murray continua

riorité intellectuelle et morale; observation que je crois avoir été justifiée par l'expérience de tous les voyageurs, à peu près sur tous les points du globe. C'est ainsi que les Betchouanas, par exemple, et tous les autres peuples africains au milieu desquels nous nous trouvons en ce moment, tantôt regardent les missionnaires comme des dieux tutélaires qu'il faut adorer, tantôt comme des bêtes d'une espèce nouvelle qu'il faut détruire.

« Jacob organisait la partie commerciale de l'expédition. J'eus bientôt organisé, pour ma part, celle des chasses et de la défense, qui m'était dévolue. Avant le départ, je dus faire une excursion à peu de distance du campement de Dunker, afin de recruter à Platberg un certain nombre de Bâtards qui, avec leurs femmes, devaient compléter le personnel de mon armement, les uns comme chasseurs, les autres comme ménagères.

« Platberg, station wesleyenne, fut fondée en 1823, sur la pente occidentale du mont aux Sources. Elle est construite au sommet d'une longue colline où sont bâtis l'église et le presbytère, en face desquels est le village, composé de vingt à vingt-cinq maisons entourées de jardins potagers, et dont un horizon de montagnes borne la vue. Platberg peut avoir deux cents habitants, presque tous Bâtards, métis du pays, nés du commerce des Hollandais et des Hottentotes, et dont très-peu sont légitimes, refoulés par les blancs dans l'intérieur des terres; la plupart habitent les environs de Philippopolis, située beaucoup plus dans l'Ouest, et qu'occupent aussi, en majorité, les Griquas. Ces Bâtards, répandus au Nord et à l'Est, s'étendent jusqu'à Platberg. Ils s'appellent entre eux *Bunnelanders*, habitants de l'intérieur. Leur taille est moyenne, peu déliée. Ils ont le teint basané, le nez écrasé, les joues creuses, les pommettes saillantes, les yeux petits et enfoncés, le front plat; le flegme et le sang-froid des Hollandais, la paresse des Hottentots. Terribles

dans la colère, ils sont habituellement doux et paisibles. Pasteurs et agriculteurs, ils sont aussi chasseurs passionnés, visiteurs intrépides; peu ambitieux, presque sans besoins; ignorants, grossiers, despotes comme les fermiers de la colonie. Riches, ils s'habillent à l'Européenne; pauvres, ils portent le kross ou manteau de peau de mouton; riches, ils habitent de petites maisons en brique; pauvres, l'ancienne hutte de nattes.

« Nos préparatifs étant enfin terminés, nos nombreux wagons chargés de munitions de guerre et de bouche, d'objets déchange pour le trafic, tant utiles que de luxe; nos attelages bien comptés; nos troupeaux d'approvisionnements réunis, et ma petite armée de chasseurs, de guides, de gardiens, recrutée, équipée, disciplinée et bien pourvue de tous les moyens de résistance, nous partons pour le Nord, accompagnés de quelques fermiers qui se joignent volontairement à nous pour partager nos bonnes et nos mauvaises chances de fortune.

« Je ne vous décrirai pas les divers incidents de ce long voyage, ni les mœurs des tribus que nous avons visitées. Je vous l'ai dit, je ne suis pas un savant, et j'ai dû, d'ailleurs, négliger les études topographiques et ethnologiques, pour chasser et veiller constamment à la sécurité de l'expédition. J'avais encore un autre but, celui de protéger en Afrique le faible contre les brigandages du plus fort, et de racheter par les dangers continuels auxquels je m'exposais le mal dont je me suis rendu coupable comme contrebandier. Et cependant, vous ne l'ignorez pas, monsieur Barlow, l'Irlandais est plus malheureux que coupable, et la misère qui le force de braver les lois devrait au moins exciter la commisération de ses juges ! » Ces paroles furent dites avec un sentiment de douleur si profond que M. Barlow, tout Anglais qu'il était, ne put s'empêcher de le partager. Après quelques instants de silence, Murray continua

ont mis le feu à quelques huttes; ont enlevé, à la faveur du tumulte, Juliana avec son amie Sarah Mac-Farlane; puis ont disparu sans laisser d'autres traces de leur passage que la terreur qui l'accompagne... En effet, point de massacre, point de pillage, point de bestiaux enlevés... Seulement on vient de trouver, derrière un taillis, un pauvre pâtre tout sanglant et près de rendre le dernier soupir; et non loin de lui l'une de ces ailes de grue dont les Marimos ornent leur tête quand ils se disposent à quelque expédition guerrière. On l'interroge, et tout ce qu'on en peut apprendre avant qu'il expire, c'est qu'à l'aube du jour il s'est trouvé sur leur route; que l'un d'eux l'a frappé pour couvrir leur retraite, et qu'il les a entendus se dire entre eux en se retirant : « Nous tenons la génisse blanche, la génisse blanche et sa compagne... Elle ne nous échappera plus... Nous dévorerons la génisse blanche, la génisse blanche et sa compagne.» Le moribond ajoute qu'ils ont pris leur course vers l'Est.

A ces indications, quelque vagues qu'elles paraissent, à l'aspect de l'aile de grue : « O ciel! ce sont les Marimos! » s'écrie Murray. Puis, avec cette promptitude de résolution qui le caractérise, il ajoute en se tournant vers la foule qui l'entoure : « Voulez-vous sauver les jeunes filles? Je connais les ravisseurs, je sais où les trouver. Ils ne sont pas loin; mais pas un jour, pas une heure, pas une minute à perdre. » Il désigne d'un coup d'œil et d'un geste l'élite de la troupe qui doit le suivre; permet de l'accompagner aux serviteurs les plus dévoués de la famille, à quelques fermiers, qu'on lui dit être de ses amis les plus fidèles; et prenant à peine le temps de voir et de saluer les pauvres parents affligés :« Père Dunker, et vous, bonne maman, leur dit-il, je vous rendrai votre Juliana, ou vous ne me reverrez jamais. Patience et courage! » Puis, revenant à sa petite armée, composée d'une trentaine d'hommes jeunes, lestes et bien équi-

pés : « A cheval ! mes amis... et partons. » A ce mot, la troupe s'ébranle, et les voilà tous en route, à la recherche des cannibales, ayant en tête M. Barlow, Jacob Dunker et John Murray.

Nous ne décrirons pas leur voyage. Le lecteur est trop impatient de les voir arriver au but, pour se soucier beaucoup de la route qu'ils suivent, et qui, d'ailleurs, ne presente rien qu'il ne connaisse déjà. En plaine, et tant qu'aucun obstacle ne les arrête, ils vont de toute la vitesse de leurs chevaux, et traversent le Calédon à la nage un peu au Sud de Platberg. Arrivés sur l'autre rive, au pied des montagnes, ils ne ralentissent le pas que pour franchir les défilés avec la prudence que commande la difficulté des lieux; à la fin du troisième jour, ils étaient au Nord de Thaba-Bossiou, à quelques milles seulement des kraals habités par les Bassoutos du chef Patane, que leur cannibalisme a rendus célèbres avant l'arrivée des missionnaires, mais qu'on regarde comme y ayant absolument renoncé depuis un certain nombre d'années.

Jusqu'à l'arrivée aux kraals, les jeunes filles dont la délivrance était l'objet de l'expédition avaient naturellement fait les frais des entretiens de leurs chevaliers, et leur situation inspirait nécessairement à tous les craintes les plus légitimes..... Situation bien critique, en effet; car, en supposant qu'on tombât juste sur la piste de leurs ravisseurs, les trouverait-on encore au milieu d'eux, et n'arriverait-on pas trop tard pour les sauver? Cette question, chacun se la faisait à part soi, sans oser la communiquer à aucun des autres. Elle préoccupait d'autant plus les esprits que chacun la résolvait alternativement dans le sens de ses espérances et de ses craintes, sans pouvoir se dissimuler que les chances fâcheuses l'emportaient de beaucoup sur les chances favorables, et les efforts même que tous faisaient pour s'en distraire les y ramenaient malgré eux; car l'éloge des deux

malheureuses jeunes personnes revenait sans cesse dans toutes les bouches avec l'expression des inquiétudes qu'inspirait le sort funeste dont on les voyait menacées. Juliana se faisait, en effet, chérir de tout son voisinage par sa vivacité et sa franchise; mais Sarah surtout, quoique résidant à peine depuis quelques mois au milieu des émigrants établis entre le Vet et le Calédon, en était en quelque sorte devenue la Providence, par la supériorité de ses talents et par l'exemple de ses vertus, qui, sans qu'elle y songeât le moins du monde, lui avaient, à son insu, presque donné sur les fermiers et sur les indigènes l'autorité d'une réformatrice.

Du milieu du campement de Dunker, où son action avait commencé, elle n'avait par tardé à s'étendre à plusieurs milles à l'entour.

Le christianisme réveillé et épuré chez des hommes qui jusqu'alors n'étaient vraiment chrétiens que de nom; ses principes, accueillis avec empressement, grâce à la douce influence d'une femme, par ceux qui jusqu'alors n'y avaient vu, dans la bouche sévère des missionnaires, que des insinuations suspectes; tels avaient été les premiers résultats de la présence de Sarah au campement. Déjà l'ordre et l'harmonie renaissaient par elle dans les ménages chrétiens; les superstitions, les préjugés locaux perdaient de leur crédit parmi les indigènes. Les esprits s'éclairaient, les cœurs s'ouvraient partout à des sentiments de charité et de bienveillance mutuelle. On aimait Juliana, sans doute. Comment ne l'eût-on pas aimée, elle qui faisait la joie de sa famille et animait tout autour d'elle par sa gracieuse simplicité, par son naïf enjouement? Mais on respectait, on bénissait, on eût presque adoré Sarah, qui, plus grave et plus sérieuse, s'était, dans son isolement, créé une famille composée de tous les ignorants et de tous les malheureux dont elle ouvrait l'intelli-

gence ou dont elle soulageait les douleurs; double mission que les païens déléguaient à leurs divinités bienfaitrices, et dont le christianisme charge ses anges ou ses saints?... Et tant de charmes, tant de vertus étaient peut-être anéantis au moment même où l'on allait faire tous les efforts pour les arracher à la plus cruelle destinée !

Il était nuit quand la caravane aborda les kraals. Elle s'avançait dans un ordre régulier, au milieu d'un sentier étroit et rocailleux, ombragé de buissons épais. La lune était dans son plein, et, dans un pays découvert, elle aurait fourni assez de lumière pour guider la marche, si de longues bandes de nuages noirs, traversant rapidement le ciel, n'en avaient pas de temps à autre intercepté l'éclat... Indice d'un prochain orage.

John Murray et Jacob Dunker marchaient en tête de leurs gens, le pistolet au poing et prêts à faire feu. George Barlow les suivait de près, avec les mêmes précautions. Le gros des fermiers et des Hottentots de l'escorte venaient à la suite. Ils se trouvent bientôt au milieu d'un certain nombre de huttes qui semblaient abandonnées, et à quelque distance perçaient, par intervalles, des lumières vacillantes, au sein d'un grand rocher tapissé de feuillage.

« Halte ! dit à demi-voix John Murray : voici l'heure où ces coquins se livrent à leurs orgies, et ce lieu-ci m'est suspect. »

Une vingtaine de pas plus loin : « Attention !... N'entends-je pas des cris, des chants sauvages ? »

Et de derrière les arbres partent soudain les paroles suivantes, accompagnées d'une sorte de sombre psalmodie :

« *Nous sommes des anthropophages ; nous mangeons les hommes ; nous pouvons te manger...* »

— C'est bien cela ! c'est leur chant de mort.

« *Nous mangeons la cervelle du chien et celle du petit enfant, nous mangeons les doigts et la graisse de l'homme...* »

Et Murray, le doigt sur la bouche : « Silence! voilà leur repaire... voyez-vous scintiller leurs feux au travers des arbres qui les masquent? »

« *Jouets des Marimos, vous leur chatouillez le gosier. Allons! à l'œuvre, camarades!* »

— Du sang-froid et de la prudence, dit Murray. Vous, messieurs Dunker et Barlow, suivez-moi... Vous autres, tenez-vous prêts à les envelopper ou à leur couper, au besoin, la retraite; et, par saint Patrick, avec l'aide de Dieu, nous les tenons... En avant, mes amis!... »

Après cette courte allocution, John Murray se dirige sur la caverne; il arrache ou écarte d'un bras vigoureux les pieux ou les branchages qui en masquent l'entrée, et s'y précipite avec Barlow et Jacob Dunker, suivis des fermiers et des Hottentots.

Quel spectacle s'offre à leurs yeux!

Une caverne assez vaste pour contenir au moins cent personnes, et dont les parois, formées d'immenses massifs de roches noires, sont décorées de faisceaux de sagaïes, de lances, de kirries, de boucliers de peaux de bœuf, de massues et de tout l'attirail guerrier d'un peuple sauvage. Sur le sol, où gisent des membres ensanglantés, des lambeaux de chair encore palpitants, brillent, de distance en distance, plusieurs feux dont les flammes s'élèvent en tourbillonnant, perdues au sein des lourdes ténèbres de la voûte, et au milieu desquels frémissent ou pétillent l'eau qui bout en d'immenses chaudières, les brandons ou les branches d'arbres bientôt réduits en brasiers ardents. Autour des feux, occupées à les attiser de leur souffle haletant, sont accroupies, avec une vingtaine de démons à face humaine, de vieilles femmes que l'antiquité eût comparées à ses Canidies et

à ses Mégères, mais dont les temps modernes cherchent les types et les modèles dans les sorcières de Macbeth...

Au sein de cet infernal appareil, voilés ou éclairés tour à tour par les nuages d'une noire fumée qu'illuminent par intervalles les reflets des flammes rougeâtres, divers groupes dans les attitudes variées que peuvent affecter la patience vaincue, le courage qui se roidit en vain contre la nécessité, le désespoir, la colère. Quelle rencontre pour des amants, pour des amis, pour un frère! Ici se tenant embrassées, autant que le leur permettent les liens de joncs dont elles sont chargées, Sarah Mac-Farlane et Juliana Dunker; là, William Compton et son fidèle Klobo; puis, à leurs côtés, Karel Dunker, tous trois bondissant de rage, malgré les chaînes qui les étreignent; plus loin, Matékoa, son jeune enfant dans ses bras et le baignant de ses larmes; au fond, près des feux, sa vieille mère Mamaïri, forcée par les cannibales à s'occuper, avec les autres femmes de son âge, des apprêts de l'horrible festin... Enfin, parmi tous ces infortunés, prosterné à côté de son guide Maléko, Lucien Lacombe, le teint pâle, mais calme et résigné, les yeux, les mains au ciel, priant pour tous dans l'attitude d'un martyr.

Quelle parole pourrait jamais décrire, quel pinceau pourrait retracer les diverses péripéties de ce drame sanglant?

A l'apparition des arrivants... la stupéfaction des cannibales fut générale; mais une réaction instinctive de fureur, rapide comme l'éclair, les fit se précipiter tous ensemble sur leurs victimes, aux cris de joie ou de surprise poussés par ces dernières à l'aspect inattendu de leurs libérateurs.

Le chef des cannibales, dont la marche pénible accuse une blessure récente au pied droit, lève sa massue contre Sarah et contre sa compagne; Murray l'a vu, s'élance, dégage les jeunes filles, et tient l'affreux sauvage renversé sous son genou, dont il lui

presse la poitrine. « Me voici encore, misérable! La génisse blanche t'a échappé deux fois déjà... Je te l'arrache une troisième. Je suis le blanc de la rivière des Fourmis blanches... c'est moi qui t'ai blessé près du Calédon. Me reconnais-tu? »

Un sourd grognement du monstre répond seul à ces paroles.

Cependant Jacob Dunker et Barlow ont délivré Karel et Klobo. Klobo, libre à peine, voit un des Marimos prêt à jeter dans les flammes l'enfant de Matékoa; le bon Hottentot l'arrache au barbare et le rejette sur le sein de sa mère; puis il court à Maléko, qu'il délivre également.

Karel Dunker, en recouvrant sa liberté, s'est aperçu que William Compton n'a pas encore trouvé de libérateur. Il court briser ses liens, et le dégage à l'instant même où un Marimo va lui plonger un poignard dans la gorge. Saisissant le bras du meurtrier, il détourne le coup fatal, et le punit de son crime en le frappant avec le même poignard.—Nous sommes quittes, capitaine Compton! s'écria-t-il. — Soit! lui répond Compton en lui serrant la main... quittes... mais toujours plus amis.

Et les deux jeunes gens, s'emparant chacun de la première arme qui s'offre à leurs yeux, vont se joindre au groupe de leurs frères pour leur prêter aide et secours.

L'affranchissement des captifs avait été si rapide, si instantané, que les cannibales interdits semblaient n'avoir pas même songé à y mettre obstacle; mais ils parurent se réveiller tout-à-coup au moment où ils s'aperçurent enfin que leur proie leur était enlevée; et saisissant les armes qui couvraient les parois de leur repaire, ils se rallièrent d'un côté de la caverne, comme pour augmenter leurs forces en les concentrant.

D'autre part, après avoir fait passer les femmes derrière eux pour les protéger plus efficacement, les chrétiens, attentifs aux

mouvements de leurs adversaires, que Murray ne perdait pas de vue, s'étaient formés sur deux rangs du côté opposé de la caverne et préparaient leurs armes.

Dans l'espace laissé vide entre les deux corps, et dans l'attitude que nous avons décrite, était resté Lucien Lacombe, seul de tous les prisonniers encore au pouvoir des cannibales, et qui, devant être immolé des premiers, avait été déjà par eux-mêmes débarrassé de ses liens.

Il priait toujours avec ferveur.

Le chef des cannibales, que John Murray venait de lâcher pour se mettre à la tête des siens, aperçoit Lacombe isolé, saisit une sagaie et la lui lance de toute la vigueur de son bras.

L'arme siffle dans l'air, court dans l'espace vers le but que lui assigne le coup d'œil si juste de l'adroit tireur; mais c'est Mamaïri qui la reçoit en pleine poitrine; Mamaïri, qui, voyant l'agression du barbare, s'était jetée au-devant afin d'en prévenir l'effet, et qui vient tomber aux pieds de Lucien Lacombe.

« Bon maître, la pauvre Mamaïri meurt heureuse, dit-elle en expirant, heureuse de mourir pour toi, qui lui as ouvert le ciel de ton Dieu, où la pauvre Mamaïri va t'attendre. »

Elle dit et rend le dernier soupir.

En ce moment l'orage, qui menaçait depuis long-temps, éclate à l'extérieur avec une violence inaccoutumée. Les éclairs se croisent rapidement à l'intérieur en y pénétrant par les larges crevasses qui existent au sommet de la montagne. Un coup de foudre épouvantable ébranle la caverne.

Les cannibales sont terrifiés et tombent à genoux; car les Betchouanas ont-toujours grand' peur du tonnerre, qu'ils nomment *létoulou*, du nom de l'aigle. Les chrétiens demeurent immobiles.

— *L'oiseau qui tonne* a parlé, murmurent les Marimos; le chef du ciel se réjouit!

— Le chef du ciel se réjouit, méchants! s'écrie Lucien Lacombe, l'œil menaçant et le bras étendu vers les barbares... Et de quoi se réjouirait-il, le chef du ciel? Serait-ce de voir ses indignes enfants se souiller du sang de leur pauvre sœur et dévorer les chairs de leurs frères? Non, méchants; il ne se réjouit pas... il pleure bien plutôt dans sa bonté sur vos fureurs; mais le tonnerre est la voix de Dieu, et vous annonce ses vengeances. Vos *baroutis* (missionnaires) vous l'ont dit souvent : Repentez-vous de vos crimes, meurtriers! ou si vous refusez encore d'ouvrir vos cœurs à sa grâce, craignez le bras de sa justice!

A cette menace, qui l'irrite, le chef des cannibales s'avance contre M. Lacombe un nouveau dard à la main.

Les chrétiens s'ébranlent pour l'arrêter, les Marimos pour le soutenir.

Un combat devenait imminent.

— Frères, s'écrie Lucien, au nom du ciel, ne tirez pas. Ces hommes égarés sont en dehors des lois sociales. A Dieu seul appartient de les juger, à Dieu seul de les punir; et déjà...

Lucien n'achève pas. Le tonnerre éclate de nouveau ; un trait de feu descend du sommet de la voûte et va frapper le chef Marimo.

— Ils sont jugés, ils sont punis! disent les chrétiens.

— Grâce et pardon! s'écrient les Marimos terrifiés du coup qui vient de renverser leur chef.

— Assez de ta justice, ô mon Dieu! reprend Lucien, que ta miséricorde fasse le reste.

Et comme pour annoncer l'accomplissement de ce vœu, l'orage, tout-à-coup apaisé, ne fait plus entendre à l'extérieur

que les sourds murmures du vent, mêlés aux roulements vagues et incertains du tonnerre qui s'éloigne.

Les Marimos, le front dans la poussière, paraissent anéantis.

— Relevez-vous, pécheurs, reprend Lucien.

— Ton Dieu est grand, ô père des louanges!... Les poignards de l'âme (les remords) déchirent nos cœurs. Nous croyons.

— Tu les entends, ô Dieu! puissent-ils être sincères.

— Nous croyons! nous croyons! répètent ensemble les Marimos.

— Allez donc, et ne péchez plus, reprend Lacombe.

— Bas les armes! ajoute Murray.

A ce mot, les cannibales, muets et abattus, viennent, chacun à leur tour, jeter aux pieds de John Murray leurs sagaies, leurs boucliers, leurs massues; puis demandent à Lacombe ce qu'il faut faire du cadavre de leur chef et de l'autre Marimo.

Deux fosses profondes sont sur-le-champ creusées par eux sur la place même pour les y déposer; une fosse semblable s'ouvre à côté de la première par les soins des chrétiens. On lui confie le cadavre de Mamaïri, qui reçoit les derniers adieux de sa fille; et quand M. Lacombe a prié sur les trois tombes à la fois fermées, en remerciant Dieu de l'espoir fondé qu'elles couvrent enfin les dernières victimes du cannibalisme, John Murray s'avance d'un air grave et solennel vers William Compton, et lui présentant par la crosse une paire de pistolets :

— Capitaine, lui dit-il, ces gens-là viennent, au nom de la religion, de déposer leurs armes à mes pieds; et moi, je viens, au nom de l'honneur, vous restituer celles que je vous ai empruntées il y a dix mois sur la rivière des Fourmis blanches. J'avais promis de vous les rendre. Il n'a pas dépendu de moi que l'occasion s'en présentât plus tôt, et je m'empresse de saisir celle qui s'offre aujourd'hui.

— Brave Murray, lui répond Compton, ces armes sont en de trop bonnes mains pour ne pas les y laisser. Je vous prie de les garder en souvenir de moi, en souvenir de tous ceux pour qui vous en avez su faire un si bon usage; et si mes vœux sont remplis...

— Vos vœux sont remplis, cher William, interrompt Barlow... et son excellence le gouverneur...

Compton, sans avoir besoin d'en entendre davantage :

— Recevez donc, lieutenant Murray, ajouta-t-il, l'accolade d'un frère d'armes, et permettez-moi d'espérer que je serre la main d'un ami.

Inutile de dire la part que prenaient Sarah Mac-Farlane et Juliana Dunker au bonheur de l'homme à qui toutes deux devaient et leur propre vie et celle d'êtres qu'elles aimaient plus qu'elles-mêmes.

Les Marimos s'étaient retirés en bénissant leurs vainqueurs.

Les personnes qui formaient la suite de M. Lacombe, de M. Barlow, de John Murray, de Jacob Dunker, s'étaient enfin ralliées, et chacune d'elles étant venue se ranger avec empressement sous les ordres de son chef respectif, toutes se mirent en marche pour Thaba-Bossiou, s'éloignant avec une joie mêlée de terreur du théâtre sanglant où le christianisme et la civilisation venaient de remporter un si beau triomphe.

# CHAPITRE ONZIÈME.

Itinéraire commun après réunion. — Les Bassoutos. — Thaba-Bossiou. — Morija. — Retour au campement d'Abraham Dunker. — Arrangements de famille. — Départ pour la colonie. — Béerséba. — Béthulie. — Généralités sur les missions. — Passage de l'Orange. — Colesberg. — Constitution des nations indigènes de l'intérieur. — Motmoulé. — Marche dans le désert. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Conclusion.

Le calme enfin rétabli, après s'être assurés que tous leurs gens s'étaient ralliés autour d'eux et que personne ne manquait à l'appel, John Murray et Jacob Dunker n'eurent rien de plus pressé que d'expédier au campement un messager chargé d'y porter, le plus vite possible, la nouvelle de tout ce qui venait de se passer et de l'heureuse issue de l'expédition, tout en y annonçant le prochain retour des voyageurs, qui devait avoir lieu par les missions françaises de Thaba-Bossiou et de Morija, en traversant le pays des Bassoutos, où l'on se trouvait alors.

Toutes les personnes qui ont jusqu'à ce moment figuré dans ce récit nous ont, à divers titres, inspiré une grande sympathie, et toutes, assurément, quoique dans une mesure différente, le genre d'intérêt qui s'attache toujours à la vertu éprouvée. Rassurés désormais sur leur sort, nous n'avons plus qu'à les suivre sur la route qui leur reste à parcourir pour se retrouver, d'abord au campement du Calédon, chez le patriarche Dunker, et enfin dans la capitale de la colonie, où, en dépit des orages po-

litiques qui grondent encore, elles vont enfin, pour la plupart, jouir de la paix et de la tranquillité qu'on goûte au sein de la vie domestique.

Messieurs William Compton, Lucien Lacombe, et Georges Barlow, se sont embrassés, plus unis que jamais après une longue absence et les périls de longs voyages. Un étranger, qui n'en est plus un pour eux, le bon et brave John Murray, à qui tous trois doivent plus ou moins directement leur réunion, vient se placer au milieu d'eux comme pour resserrer leurs liens, que rend plus doux et plus intimes encore l'intervention de deux femmes charmantes, Sarah Mac-Farlane et Juliana Dunker; Sarah, noble et touchante, fière de se revoir entre l'ami désintéressé à qui elle a deux fois dû la vie et l'amant tendre et délicat dont le bonheur complète le sien; Juliana, la vive et piquante Juliana, heureuse aussi de devoir la vie à l'homme qui vient de contribuer à lui rendre un frère. Enfin, pour que rien ne manque aux éléments d'une félicité aussi douce qu'inespérée, de bons et dignes serviteurs, Maléko près de M. Lacombe, Klobo près de M. Compton, et la pauvre Matékoa, fille de Mamaïri, qu'un instinct de gratitude attache au service des deux jeunes filles, résument le tableau d'une famille étroitement unie où les vertus de l'état sauvage non encore perverti viennent se développer au contact de la civilisation, qui perfectionne par son usage tout ce qu'elle ne corrompt point par son abus. Féconde et désirable alliance qu'on méconnaît parce que de coupables abus en paralysent trop souvent les avantages !

Les évènements que nous avons racontés se sont passés sur les terres des Bassoutos. Ces peuples ne sont pas aborigènes; ils paraissent avoir habité au-delà des Baharoutsis, dans la direction Est-Nord-Est. Les Bassoutos ont la peau très-noire, le nez

presque aquilin, les lèvres minces, la barbe touffue. Sauf leur couleur et leurs cheveux laineux, ils ressemblent plus à la race caucasienne qu'à la race nègre. Ils sont curieux, causeurs, enjoués, simples, vifs, communicatifs; ils aiment la vie de société, la conversation autour du feu.

Malheureusement ces vertus ne sont qu'apparentes. Cette naïveté, cette générosité, ces démonstrations, sont plutôt affaire d'habitude que véritable bienveillance; car les Bassoutos sont trompeurs et voleurs, même avec leurs amis, défiants à l'excès, très-dissolus, très-gourmands, gloutons jusqu'au dégoût, se faisant un dieu de leur ventre. Oublieux du passé, insouciants de l'avenir, vivant tout entiers dans le présent, comme les Hottentots, on doit se défier de leurs témoignages d'amitié; non pas qu'ils soient faux, mais à cause de la versatilité de leur caractère, aussi mobile que celui des enfants. Ils ne recherchent les instructions des missionnaires que par politique; mais ils ne sont pas apathiques, et ne manquent ni d'âme ni de jugement; aussi qu'on parvienne à les fixer, et il n'est peut-être rien qu'on ne puisse en obtenir. On leur reconnaît des dispositions à l'obligeance, à la générosité, à la discrétion.

Leur gouvernement tient le milieu entre le protectorat patriarcal des Batlapis et l'absolutisme des Zoulas; leur chef suprême est maitre du pays; il y fait tout; il y rend la justice; il a sous ses ordres tous les chefs des divers kraals. Une liberté absolue de penser et de parler est le caractère principal de ce gouvernement. Presque toute la jurisprudence est fondée sur la loi du talion. Le vol d'un bœuf par nécessité est pourtant moins puni que celui d'une chèvre par pur caprice. Le rapt et le meurtre sont punis de mort.

Le bourreau est là un personnage important. Il y a encore deux hommes chargés du maintien de l'ordre : le crieur public,

appelé aussi deblayeur général, qui répond de la propreté dans la ville; un veilleur de nuit, dont les fonctions consistent à prévenir les accidents nocturnes.

Ils n'ont point de religion positive, mais des traditions confuses d'un Être suprême, *Marimo*, homme éternel, tout-puissant, très-rusé, porté au mal, l'Arimane des anciens Perses, le dieu des épicuriens grecs; car il vit au sein de la terre, où il s'occupe peu des mortels. Personne ne lui consacre aucun culte, excepté les Engakas, ou N'gakas, devins, faiseurs de pluie, sacrificateurs, médecins, évoquant les morts, sanctionnant les actes arbitraires du chef, enseignant la jeunesse, lors de la circoncision; guérissant leurs malades maléficiés, préservant les cultures de la sécheresse, de la grêle, des oiseaux, et le berger des hyènes; rendant fécondes les femmes stériles. Ces hommes communiquent avec lui dans certaines cavernes profondes, et révèrent à cause de lui certains animaux.

La tradition suivante recueillie par les missionnaires semble prouver que le dogme de la résurrection n'est point étranger à ces peuples.

« Au commencement, *Chellechelle* le bon serpent reçut l'ordre de parcourir le monde, et de crier partout : Le Seigneur dit : Les hommes meurent, mais ils ressusciteront. — *Mamparoané*, le mauvais serpent, entendit ces paroles ; il se mit à courir sans avoir été envoyé, devança Chellechelle, et cria dans tous les pays : Le Seigneur dit : Les hommes meurent, et ils meurent pour toujours. — Chellechelle vint bientôt avec son message; mais les hommes ne voulurent pas l'écouter; ils direut : La première parole est la première; la seconde est la parole d'invention. »

Un tel conte serait-il, suivant l'ingénieuse et pittoresque expression des missionnaires, *une vérité égarée?*

Tels étaient les Bassoutos à l'époque de la fondation de la mission française de Thaba-Bossiou en 1837.

Thaba-Bossiou, dont le nom signifie *montagne de la nuit*, est située sur une montagne isolée, de forme pentagone, haute de quatre cents pieds; au sommet règne un plateau d'un peu moins d'un mille de tour, couronné par des rochers perpendiculaires, et qu'on ne peut aborder que par cinq interstices, mais assez spacieux. En cas d'attaque, on ferme ces espèces de portes avec de grosses pierres. Les villes de Mokachane et de Moshesh, son fils, chef politique de Thaba-Bossiou, où il s'était établi en 1824, sont sur ce plateau. Sur les collines environnantes s'étendent plus d'une vingtaine de kraals.

La ville capitale des Bassoutos est située au pied de la montagne dite de Moshesh, à dix minutes de la rivière qu'on appelle *la Saule*, et possède trois petites fontaines qui ne tarissent jamais. Elle est le centre d'une population considérable, qui ne monte pas à moins de huit mille âmes.

« Bossiou, écrivait en mai 1843 un missionnaire français en parlant de cette station encore nouvelle, est, sans contredit, la plus charmante de nos stations, sous le rapport de la civilisation. En approchant, l'on voit sur une petite hauteur la maison missionnaire, dont les murs blanchis forment un agréable contraste avec la couleur noire des montagnes, qui, semblables à des géants, se dressent du fond et des deux côtés de la vallée environnante. A quelques pas de là, on remarque la petite église, bâtie, en forme de croix, des mains de son propre pasteur. Plus loin, des cabanes, et même quelques maisons régulières, appartenant aux natifs, attirent l'attention; et au fond de la vallée des champs fertiles, couverts d'une riche moisson de blé cafre, charment la vue. »

Mais ce qui, à juste titre, plaît surtout au missionnaire, c'est

de voir là un petit peuple à face ouverte, qui vient vous serrer cordialement la main, et qui donne à l'étranger toutes les marques de la plus cordiale sympathie.

La civilisation, en effet, semble y être plus avancée que partout ailleurs ; et, dès l'origine, le chef et le peuple y montrèrent, sous le rapport de la religion, les dispositions les plus favorables; mais, vers la fin de 1829, Chapi, engaka suprême, fidèle à l'esprit d'opposition qui animait son corps contre l'influence du *marouti* ou *barouti* (missionnaire), arrive chez Moshesh la moitié du corps peinte en blanc, l'autre noircie avec du charbon et de la graisse, une peau de panthère sur les épaules, une sagaie à la main, l'œil en feu, comme messager des *barimos* ou des morts : « Ses enfants, dit-il, meurent de la coqueluche, parce que les Barimos sont offensés par l'école du barouti et par les prières du soir. Pour remédier à ces maux, il faut conserver le dimanche, mais abolir l'école, les prières, et immoler une génisse noire en expiation. » Moshesh conserve l'école et les prières, et permet le sacrifice dans un but purement *médical*, soit qu'il croie encore à son efficacité, soit qu'il n'ose pas heurter de front des préjugés nationaux. Ce chef autorise même par sa présence, en 1841, une assemblée antichrétienne ; mais, tout en paraissant revenir aux anciennes idées, il cherche à expliquer ou à excuser auprès des chrétiens les motifs de sa conduite, ce qui prouve qu'il n'a pas tout-à-fait renoncé à les soutenir.

Plus tard, la station est désolée par les sauterelles, et l'un des missionnaires s'en explique ainsi dans son journal, dont nous extrayons le passage suivant qui nous paraît très-propre à donner une juste idée de ce redoutable fléau : « Quelquefois le vent les entraînait rapidement dans les airs; elles répandaient sur la terre une ombre épaisse; et, chassées pêle-

mêle les unes par les autres, elles faisaient un bruit sourd qu'il eût été facile d'entendre à plusieurs milles de distance. Malheureusement le vent vint à tomber; elles s'abattirent aussitôt sur les champs et les couvrirent comme d'un vêtement épais et profond. Le vent se lève de nouveau et les emporte; mais l'œil ne se repose plus sur une agréable verdure : le feu semble avoir passé sur les champs dont le sol est dépouillé et triste. Dans l'après-midi, et lorsque le soleil se couche à l'horizon, il importe peu qu'elles aient passé sur les champs ou sur les montagnes, dans les lieux secs ou fertiles; le nuage vivant descend de nouveau des airs; il remplit et couvre toute la contrée pendant la nuit, et ne laisse après lui aucune trace de verdure. Plusieurs champs de blé sur la station ont été dévorés en quelques minutes. Je ne sais à quoi comparer les sauterelles tant elles sont nombreuses. La description de Joël n'est pas trop forte. Je l'ai vu moi-même : elles font véritablement entendre un bruit semblable à celui des chariots; leurs dégâts sont comme ceux de la flamme rapide qui consume le chaume. »

Les intrigues des prêtres du pays se renouvellent vers le commencement de 1843, plus furieuses que jamais. Les missionnaires sont accusés de manger de la chair humaine dans leurs fêtes religieuses, de conspirer contre la nation, et de n'être unis que pour des causes criminelles; mais ces grossières inculpations, bientôt dejouées par la franchise et la fermeté du missionnaire, servent le christianisme au lieu de lui nuire. Pourtant une grande agitation règne dans le pays par suite des entreprises des Boers, qui se sont constitues en république au Port Natal et chez les Betchouanas, et qui, tranchant du souverain, se disent les maîtres partout. Les choses en etaient là quand nos voyageurs arrivèrent à Thaba-Bossiou, où ils furent reçus

comme des amis et des frères, le bruit de leur délivrance les ayant précédés de quelques heures.

Ils étaient trop intéressés à marcher vite pour s'arrêter longtemps dans chaque lieu ; aussi ne tardèrent-ils pas à se rendre à Morija, qui n'en est qu'à une très-petite distance dans la direction Sud-Ouest. Le pays est semé de vertes collines, élégantes et variées de formes, et présente de grands chaînons de montagnes avec de nombreux cours d'eau et de belles prairies, dont l'herbe, au printemps, va jusqu'au poitrail des chevaux. Les habitants y mettent le feu chaque hiver pour féconder le sol, et les pluies abondantes renouvellent l'herbe. Dans la saison avancée ils se réfugient sur les flancs de la montagne.

La station de Morija, fondée seulement en 1833, faisait déjà dès l'année 1834 des progrès sensibles. Le mariage chrétien commençait à s'y établir. Dix ans plus tard, les stations prospérant toujours, le rite de la circoncision tombe en désuétude : on ne croit presque plus aux sorciers, aux faiseurs de pluie; la polygamie n'est plus en vigueur; les faux dieux ou marimos *s'en vont;* et cinquante ou soixante villages, animés de dispositions religieuses également satisfaisantes, dépendent de Morija. Malheureusement les choses ne vont pas, à beaucoup près, aussi bien sous le rapport de la politique; et au moment où nos voyageurs s'y trouvent réunis, quoique le pays soit en paix, le trouble et l'inquiétude y règnent partout, attendu que les troupes anglaises sont à la porte et doivent rappeler les Boers au respect des lois britanniques, qui probablement vont être proclamées depuis l'Orange jusqu'au Port Natal.

Tous nos amis réunis à Morija, dans ces circonstances critiques, désiraient vivement continuer leur route vers le campement de Dunker, chacun pour des motifs particuliers que nos lecteurs supposent ou devinent. Karel, Jacob et Juliana se sa-

vaient impatiemment attendus par leurs vieux parents. La jeune fille, sans se l'avouer à elle-même, ou du moins sans l'avouer encore à personne, prévoyait, de plus, que sous la hutte paternelle se résoudrait une question que les empressements et les soins toujours plus attentifs de John Murray lui rendaient à chaque instant plus intéressante; car les vœux de ce dernier n'étaient déjà plus un secret pour elle, quoiqu'il ne s'en fût pas ouvertement expliqué. M. Barlow, Sarah Mac-Farlane, William Compton, avaient aussi à fixer ou à régulariser leur position, en prenant chacun sa part dans ces nouveaux intérêts; M. Lacombe enfin devait s'acquitter auprès du patriarche du Calédon, au nom du vieux Willem des Vingt-quatre Rivières, d'une commission dont le succès pouvait être des plus avantageux pour tous.

On partit donc en toute hâte, en prenant la direction du Nord vers le Calédon; et à une médiocre distance de la station, à l'aspect d'une grotte devant laquelle s'ouvrait une longue plaine déserte : « C'est là, dit à voix basse Sarah Mac-Farlane à son amie en se penchant à son oreille, c'est là qu'il m'a arrachée à ces deux vilains sauvages, en mettant fin si à propos à l'affreux combat dont je devais être le prix. » Quand on atteignit les bords du fleuve, à la vue des joncs épais dont ils étaient couverts, Juliana dit tout bas, à son tour, à Sarah Mac-Farlane : « C'est ici qu'il m'a soustraite à la griffe du tigre qui allait me dévorer..... » En se retraçant ces souvenirs, les deux jeunes filles suivaient ensemble d'un doux regard de reconnaissance leur brave champion, caracolant incessamment, pour la sûreté de tous, devant, derrière ou sur les flancs de la caravane, dont il s'était constitué d'office le surveillant, le guide et le défenseur, sans que personne de la troupe eût songé le moins du monde à lui disputer ces fonctions. Le fleuve franchi sans

encombre, on se vit bientôt en plaine découverte. Jacob, dans cette direction nouvelle, ne tarda pas à reconnaître les lieux, comme il les avait naguère reconnus dans l'autre: mais cette fois les arrivants étaient évidemment attendus: car, à l'approche de la caravane, on vit se reployer successivement sur le camp plusieurs bergers et autres serviteurs de son père, natifs ou Hollandais, placés de distance en distance en observation sur la route; et, bientôt après, Karel, Jacob et Juliana étaient dans les bras de leurs parents, accourus pour les recevoir.

Il est des choses qu'on peut sentir, mais qu'il faut renoncer à peindre. De ce nombre sont les transports de joie qu'éprouvèrent les divers membres de cette heureuse famille en se retrouvant après de si douloureuses épreuves et une si longue séparation. Nous en ferons grâce à nos lecteurs, ainsi que des confidences et des communications, qui firent de toutes ces personnes, dont quelques-unes se voyaient pour la première fois, autant d'anciennes connaissances, par la sympathie naturelle que les circonstances leur inspiraient les unes pour les autres: aussi ne s'étonnera-t-on pas de la promptitude et de la facilité avec lesquelles s'arrangèrent certaines affaires qui, dans toutes autres conjonctures, eussent paru assez compliquées.

Dès le surlendemain de l'arrivée, à la suite d'un banquet offert par le chef de famille et reçu de ses hôtes avec la naïveté, la franchise et l'abandon des anciennes mœurs, Barlow se présente au patriarche, donnant la main à John Murray, dont, pour la première fois de sa vie peut-être, la contenance était timide et embarrassée : « Monsieur Dunker, lui dit-il, moi et tous nos amis ici présents, nous venons vous demander, au nom du brave homme que je vous présente, une grâce par laquelle vous pouvez payer notre dette commune pour les services qu'il nous a rendus à tous... Et cette grâce... — Je la devine, répond le

vieillard en souriant; et, sans plus de façon, je vous dirai que cette grâce que le lieutenant Murray me demande par votre bouche, monsieur Barlow, c'est tout uniment... Approche, ma Juliana!... Juliana s'approche de son père en baissant les yeux et en rougissant un peu, puis elle va se cacher dans les bras de sa mère; et le vieillard reprend : Cette grâce, dis-je, c'est tout uniment la main de cette petite fille. Eh bien, soit, lieutenant Murray! Votre demande me touche et m'honore; mais vous allez partir pour le Cap, et je ne sais pas trop si Juliana pourra consentir à vous y suivre... Réponds, ma fille... Tu l'as entendu, le lieutenant me demande ta main... consens-tu à te rendre avec lui au Cap? — J'irai! répond résolument la jeune fille. Il m'a sauvé deux fois la vie, il est juste que je lui consacre la mienne. — Ainsi, méchante enfant, tu nous laisserais ici, ta mère et moi? — Non pas, mon père; mais vous reviendrez au Cap avec nous. — Oui, monsieur Dunker, interrompt Lacombe, vous y reviendrez pour suivre votre fille chérie; vous y reviendrez pour rentrer dans vos biens, pour reprendre avec vos enfants ces paisibles travaux que vous n'auriez pas dû quitter; pour jouir de la paix dont leur tendresse saura vous y entourer; vous y reviendrez pour recevoir les embrassements de votre frère Willem...—Willem! ce bon Willem! Quel souvenir vous me rappelez, monsieur! dit le vieil Abraham les larmes aux yeux. Il ne m'a donc pas oublié? — Vous oublier, monsieur Dunker!... Lacombe raconte alors sa visite à la ferme des Vingt-quatre Rivières, et termine ainsi : Vous oublier, monsieur Dunker! Voici ce qu'il me répétait, en pleurant, à mon départ : « *Si, par hasard, vous le rencontrez à son campement près du Calédon, dites-lui bien que vous m'avez vu, moi, moi son pauvre vieux frère Willem, pleurer son émigration, et que je ne la lui pardonnerai qu'à condition qu'il reviendra me fermer les yeux.* »

— J'irai, j'irai, mes amis, mes bons amis! s'écria Abraham. Ce pauvre Willem! — Et nous vous y accompagnerons tous! nous voulons vous rétablir dans vos foyers! s'écrièrent à la fois Barlow, Compton, Lacombe, Sarah. » Quant à la bonne dame Dunker, elle embrassait tour à tour ses deux fils, sa fille, son mari, son futur gendre, et Sarah, et Compton, et Lacombe; elle était comme folle de joie.

L'affaire de Karel et de Compton semblait être un peu plus difficile à arranger. Elle soulevait une question de droit international, celle de savoir si le premier était toujours le prisonnier du second, ou si le second n'était pas devenu le prisonnier des fermiers-unis depuis son entrée sur un territoire qu'ils prétendaient leur appartenir. Cette question, qui n'en était pas une pour l'officier anglais, fut résolue ou tranchée en sa faveur de la manière la plus satisfaisante par les membres du volsraad, grâce au crédit de M. Dunker, et peut-être aussi un peu par crainte des troupes anglaises qui n'étaient pas éloignées. Ils déclarèrent William Compton libre en raison de ses bons procédés envers un de leurs compatriotes, et lui accordèrent même un sauf-conduit pour voyager tranquillement dans tout le territoire de leur juridiction, après lui avoir fourni les moyens de demander au gouvernement colonial un congé motivé sur les conjonctures tout exceptionnelles dans lesquelles il s'était trouvé. Karel, dont ses concitoyens avaient pu apprécier les services, eut plus de peine à faire accepter la démission qu'il donnait de ses fonctions de lieutenant dans leur armée. Il réussit enfin, le crédit de son père lui venant également en aide. Ces intérêts divers ne furent pas plus tôt réglés, qu'on voyait déjà sur la route de Béerséba une longue file de wagons précédée, suivie ou entremêlée de nombreux troupeaux; car aux gens de Murray et de Jacob Dunker, à ceux de MM. Barlow et Lacombe, et enfin à la

suite très-nombreuse d'Abraham Dunker, fermier très-riche et qu'accompagnait nécessairement un matériel considérable, s'étaient joints, avec leurs familles, quelques autres fermiers, entraînés par l'exemple de leur doyen. On aurait pris le tout pour une émigration rétrograde ou pour une armée ayant son avant-garde, son centre, son arrière-garde et ses éclaireurs.

On longe la rive droite du Calédon, et l'on arrive à Béerséba. Le fleuve est bordé, de ce côté, par des groupes de montagnes aux pentes rapides et escarpées; crêtes dentelées et en plateaux, séparées par des gorges étroites. La rive gauche est très-habitable; car il y a de l'eau, de bons pâturages, du bois de chauffage et de construction sur les flancs des montagnes. Vienne la paix, et toute cette contrée peut être peuplée et heureuse: mais au moment où la caravane s'y présente, la station est dans l'agitation et dans le trouble, à cause des intentions hostiles et ambitieuses que montrent partout les Boers.

Les indigènes, en effet, les craignent au point qu'une centaine d'entre eux ont quitté la station. Il n'est pas jusqu'aux missionnaires qui ne soient l'objet de la plus active surveillance de la part des émigrants, et l'on ne pourrait dire la moindre chose des fermiers sans exposer sa personne.

Un des missionnaires de Béerséba apprend à M. Lacombe, toujours attentif à recueillir toutes les notions qui peuvent l'instruire, que dans un circuit d'environ vingt-quatre milles, le district de cette station contient, vers cette époque, cent familles de Boers et trois mille natifs.

La station a été fondée par des missionnaires français, en avril 1835, dans un lieu que les fermiers appelaient les *Sept-Fontaines*, nom changé par les fondateurs en celui de Béerséba, qui, en hébreu, présente la même signification.

Béerséba est située sur la rive gauche du Calédon, à vingt

lieues de Morija. Des sept fontaines primitives, il n'en coule plus que deux, dont l'une a un goût un peu sulfureux et est un peu tiède; mais l'autre est excellente; toutes deux peuvent arroser une centaine de jardins. Le fleuve en est éloigné de dix minutes seulement, et ses bords produisent du bois en abondance.

Nos voyageurs aperçurent en sortant de Béerséba du feu et une grande fumée. Des natifs brûlaient l'herbe sèche pour que la nouvelle pût mieux pousser. Plus loin, ils rencontrèrent dans le désert, auprès d'une montagne, un Bassouto en prière; une femme chantant un cantique; des jeunes gens lisant les évangiles, et d'autres qui accoururent avec empressement auprès du missionnaire, en lui demandant instamment des abécédaires.

Après avoir suivi une ligne presque droite tirant vers le Sud-Ouest, et parallèle au Calédon, nos amis arrivèrent sans encombre à Béthulie, autre station où les Français se sont établis à la fin d'avril 1833. La société des missions de Londres y avait des missionnaires. Cette société y interrompit ses travaux, et céda pour toujours et sans condition le terrain à la société des missionnaires évangéliques de Paris, au nom de laquelle un missionnaire français, M. Pellissier, vint s'y établir.

A l'arrivée de M. Pellissier, la maison du missionnaire anglais et l'école étaient en ruines; un canal d'irrigation et les jardins étaient détruits. A peine y comptait-on, pour habitants, une cinquantaine de Bushmen, errant toujours dans le désert et vivant de racines et de pillage. A la fin de 1833, tout était changé. On y voyait fleurir une multitude de jardins; le canal coulait à pleins bords. Plus de dix-huit cents Betchouanas y étaient réunis, déjà la station devenait très-importante; elle prospéra bientôt par les soins du missionnaire. Quoiqu'en 1835 elle eût été ravagée par les sauterelles, qui y avaient tout détruit,

excepté le blé indigène, que ces insectes n'aiment pas, elle comptait, l'année suivante, six cent onze huttes, au milieu desquelles s'élevait la maison du missionnaire, commode et bien distribuée, ayant à droite une magnifique plaine bordée au Sud par le fleuve Orange, et en face une grande chaîne de montagnes en amphithéâtre, de l'aspect le plus pittoresque. Son jardin, bien soigné, produisait toutes sortes de légumes; et les jardins des natifs s'étendaient au Sud jusqu'au fleuve, tandis qu'au Nord les eaux d'un bassin naturel servaient d'irrigation à toutes les cultures. « Ajoutez à tous ces avantages, disait M. Pellissier lui-même à nos amis en les promenant dans ses domaines, que la plupart des habitants, hommes et femmes, commençaient déjà à se vêtir à l'européenne; et que, l'année suivante 1837, indépendamment des progrès religieux, toujours de plus en plus satisfaisants, la polygamie, encore en honneur, perdait pourtant beaucoup de son crédit; mais si la religion et la civilisation avançaient, hélas! nous étions bien tourmentés sous le rapport de la politique. En 1837, je craignais les Cafres; en 1838, j'eus à craindre et les Cafres et les Griquas.

« Les guerres acharnées des fermiers contre Dingan, et de Dingan contre son rival Moussélékatsi, ont également beaucoup nui à la propagation de l'Évangile religieux parmi les nations indigènes; mais nous pouvons espérer qu'elles touchent à leur fin; et le retour de la paix permettra de réparer le temps perdu et de relever les ruines qu'elles ont semées sur tant de points du territoire.

« L'œuvre des Moraves, partout des plus utiles, est aussi l'une des plus prospères.

« Gnadenthal est leur établissement le plus considérable et le plus prospère. Il est peuplé d'environ deux mille natifs. A l'époque de l'affranchissement des esclaves (le 1er décembre 1838),

six cent quarante nègres ont demandé à être affiliés à l'établissement, et cinq cent quarante ont paru dignes d'obtenir cette faveur. Depuis 1839 on n'y a pas vu un seul exemple d'intempérance, malgré les habitudes invétérées de tous les indigènes du Sud de l'Afrique, et l'on n'y vend ni vin ni eau-de-vie à dix milles à la ronde.

« Il en est de même à peu près à Groenkloof.

« La station de Silo, située chez les Tamboukis, en Cafrerie, a été tranquille pendant les guerres des nationaux contre une des peuplades de leur voisinage, et des fermiers contre les Zoulas de Dingan.

« Nomades par excellence, les Tamboukis quittent quelquefois la station : mais ils commencent à s'appliquer à l'agriculture et au commerce avec les fermiers de leur voisinage. De nombreux troupeaux de moutons couvrent maintenant les campagnes ; de nombreux bestiaux paissent ces riches pâturages, et les lions ont abandonné la place ou y sont plus rares.

« Les Frères moraves cherchent à s'étendre.

« Ils ont fondé, en 1839, une septième station non loin de la mer, sur la rivière Sitsikamma, pays qu'habitent mille Fingous, et riche en pâturages. Très-bien reçus dès le commencement dans cette localité, deux mois après leur arrivée ils avaient déjà quatre-vingts écoliers.

« La société des missions de Glascow compte déjà trois stations au Sud de l'Afrique, savoir : Lovedale, où sont soumis à un missionnaire et à un aide-missionnaire deux cent vingt kraals, quinze cent quarante familles et sept mille sept cents individus ; Pirrie, avec un missionnaire, un aide-missionnaire, cent soixante-cinq kraals, onze cent cinquante-cinq familles et cinq mille sept cent soixante-quinze individus ; Burnshill enfin, que composent, sous la direction de deux missionnaires et d'un aide-

missionnaire, deux cent soixante-dix kraals, dix-huit cent quatre-vingt-dix familles et neuf mille quatre cent cinquante individus.

« Les travaux de la société des missions de Berlin sont momentanément suspendus.

« Celle du Rhin poursuit ses succès.

« Les Wesleyens ont des stations dans la colonie, chez les Betchouanas, dans la Cafrerie. Ils en comptent trois surtout à Thaba-Ounchou, à Platberg, à Oumpoukani, toutes ainsi rapprochées les unes des autres et se soutenant mutuellement.

« Ils comptent dix stations en Cafrerie; mais ces stations ont beaucoup souffert par la guerre des Cafres.

« On a remarqué que les stations coloniales vont mieux que celles de la Cafrerie; mais il ne faut pas s'en étonner, ces dernières ayant particulièrement à souffrir de leur excentricité.

« Les travaux entrepris autour d'Africaner, dans l'Ouest, au pays des Namaquas, suivent une marche ascendante depuis la conversion de Titus Africaner, long-temps pillard et ivrogne.

« Au delà de la colonie s'élèvent plusieurs stations prospères.

« Celles qui sont voisines des nôtres, messieurs, vivent en bonne intelligence avec nous.

« Thaba-Ounchou est la plus importante. Le culte y est très-suivi, et la population y atteint le chiffre de huit mille âmes.

« Les travaux de la société des missions de Londres s'étaient momentanément ralentis; mais, au commencement de 1839, ils ont pris un essor nouveau dans la station de Calédon, depuis quelque temps fort refroidie, et l'on en peut dire autant de Uitenhague, où sont des Mantætis et des Fingous réfugiés; ces derniers déjà ressemblent à des fermiers européens dans l'aisance.

« L'établissement de la rivière du Chat va également très-

bien, après avoir beaucoup souffert il y a quelques années.

« Une station a été fondée, dans les environs de celle-ci, pour les Bushmen.

« On a songé aussi aux Tamboukis, et l'on a fondé chez eux une station par les efforts de celle du Chat.

« La société des missions évangéliques de Paris a également sa part importante dans l'œuvre de l'évangélisation de l'Afrique.

« Nous comptons en ce moment neuf ou dix stations sur toute la surface de l'Afrique méridionale, l'une dans l'Ouest, Wagenmakervalley, malheureusement bien éloignée de ses sœurs, mais qui rachète ce désavantage par sa proximité relative de la capitale; Motito, la plus septentrionale de l'intérieur, mais qui jouit aussi du voisinage des deux grandes villes du Kourouman, et de Griquatown; Mékuatling, Thaba-Bossiou, Morija, Béer-séba, ma chère Béthulie, dont le pasteur est heureux en ce moment de vous recevoir sous son humble toit, messieurs; et enfin Bérée, entre Thaba-Bossiou et Mékuatling; Béthesda, entre l'Orange et Morija; ces deux dernières encore à leur berceau, puisque leur fondation ne date que du commencement de mars dernier... Dieu a permis que les efforts de mes frères et les miens ne restassent point stériles pour la gloire de son nom. Deux personnes dont le témoignage n'est pas suspect, M. Philip, directeur général des missions anglaises de l'Afrique méridionale, et M. Read, son compagnon de voyage, qui nous ont visités en 1842, ont dit en propres termes: Dans les cinq stations du Calédon que nous avons visitées, les missionnaires français obtiennent les succès *les plus extraordinaires*, surtout dans l'instruction. *Ni cette fois ni jamais nous ne vîmes un plus ardent désir d'apprendre à lire la parole de Dieu.* Et tout le bien produit nous le devons, n'en doutez pas, à l'idée qu'ont eue plusieurs

de nos frères de traduire l'Écriture Sainte dans les diverses langues du pays pour en faciliter aux indigènes l'intelligence directe et aussi prompte que possible. »

Nos amis avaient suivi avec le plus vif intérêt les récits et les explications du digne apôtre de l'Évangile; et quand le moment de reprendre leur voyage fut arrivé, ils ne s'éloignèrent pas sans regret de sa modeste demeure; M. Lacombe surtout, qui aurait bien voulu rebrousser en arrière pour voir les stations qui avaient échappé à ses recherches; mais en insistant pour une telle prolongation du voyage, il aurait craint de contrarier ses compagnons de route. D'ailleurs, le but de ses pérégrinations était rempli, puisqu'il avait vû en détail les diverses stations françaises, objet principal de son expédition au centre Nord. Accoutumé à sacrifier toujours ses intérêts personnels à ceux des autres, il suivit avec eux, en partant de Béthulie, le chemin le plus direct, qui, longeant et traversant l'Orange à son confluent avec le Zuurberg, les amena tous bientôt à Colesberg, les faisant ainsi rentrer dans les limites légales de la colonie; aussi personne ne s'étonna-t-il de trouver là déjà des uniformes anglais et les usages de la colonie anglaise.

William Compton, en particulier, y revit avec grand plaisir un des amis de son père dans la personne d'un des officiers du petit corps de troupes que le gouvernement entretenait pour la sûreté des frontières. C'était un homme mûr, studieux, comme son jeune frère d'armes William, mais, en raison de son âge, plus grave, plus sérieux encore, et qui, porté par son goût plus spécialement vers les recherches historiques, s'appliquait depuis long-temps à recueillir, sur toutes les peuplades sauvages du centre et du Nord, toutes les notions éparses parmi elles, dans l'espoir de parvenir un jour à se faire une idée aussi complète que possible de leur histoire... « Travail, lui disait-il, qui n'est

pas plus facile en ce qui concerne nos contrées qu'il ne vous a paru l'être relativement à celles de la Cafrerie; car, pour moi comme pour vous, le fil des événements et des faits s'embrouille ou se rompt à chaque instant, faute de mémoires ou d'annales écrites, au moyen desquels on puisse le démêler ou le renouer. Mais un principe sur lequel il semble du moins que tout le monde doive être d'accord, c'est qu'il n'y a vraiment, comme on l'a déjà reconnu, que deux races distinctes d'indigènes, des Hottentots et des Cafres. Je crois, de plus, avoir reconnu qu'à en juger du moins par la couleur et par les traits extérieurs, les Hottentots appartiennent à la race mongolique, et sont divisés en Namaquas, Corannas, Bushmen. Ils étaient autrefois puissants, riches, heureux; mais déchus de beaucoup depuis l'apparition des Européens dans leur patrie, ils ne vivent aujourd'hui que dans le bassin de l'Orange, tandis qu'autrefois ils occupaient probablement toute la partie méridionale du continent. Ils paraissent être les plus anciens habitants du pays.

« Quant aux Cafres, ils diffèrent entièrement des Hottentots, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par la comparaison que vous aurez faite des uns avec les autres. Leurs formes, leur taille, leur crâne, leur intelligence, les rapprochent des Européens; leur peau noire, leurs cheveux crépus, les rapprochent des nègres.

« Généralement, toutes les tribus comprises entre les 18° 33′ de latitude Sud et le 19° 31′ de longitude Est, sont cafres, et j'ai remarqué une si grande analogie dans leur langue, qu'on pourrait l'appeler du nom générique de Cafro-Séchouana. Moins généralement, les Cafres sont ceux qui vont tout nus; ceux qui portent quelques vêtements et parlent un langage à part sont les Betchouanas, ou Bachouanas, ou Bassoutos.

« Il y a trente-cinq ou quarante ans que les Betchouanas habitent seuls les vallées occidentales des maloutis et les contrées situées au delà des montagnes françaises, vers le Nord, tandis que les Lighoyas s'étendaient de la Tikoua au Kei-Kop. Au Sud, dans les montagnes Blanches et Bleues, on trouvait quelques Bapoutis et les Bakuenas ou Bassoutos. Tous ces peuples croient venir du Nord-Est; et tous, à l'exception des Bushmen, avaient les mêmes mœurs, le même langage. Alors régnait presque partout le nom de Monahin, prince sage et clément. Chaque province, au nombre d'environ dix états indépendants, avait son chef spécial (*moréna*), secondé par deux ou trois seigneurs (*tounas*), qui lui servaient de lieutenants. Ainsi, comme en Europe au moyen âge, les nations étaient partagées en vassaux et en seigneurs, en nobles et en roturiers. Ces chefs s'aimaient moins entre eux qu'ils ne se craignaient les uns les autres. Liés seulement par leur intérêt, une fédération les constituerait en nation tout-à-fait civilisée. Telle fut, telle est encore à peu près la constitution de ces tribus.

« Alors, moins pauvres qu'aujourd'hui, ces hommes se livraient toujours au pillage, mais plus rarement, et ils étaient en beaucoup plus grand nombre.

« Motmoulé, l'arrière-petit-fils de Monahin, et digne de son bisaïeul, avait prédit tous les changements qui sont arrivés. Une légende dit que, dans sa jeunesse, il fut ravi au ciel, où il vit beaucoup de peuples et de nations, et d'où il rapporta un cœur honnête et sage. Les habitants assurent n'avoir jamais eu un meilleur chef que Motloumé. Il les aimait et les jugeait équitablement. Doux, affable, accessible, soutien des veuves et des orphelins; mais, quoique personnellement très-continent, il eut, par une fausse politique, le tort de favoriser la polygamie. Modèle de tempérance, ne buvant jamais que de l'eau et du lait,

il préférait la société des enfants à celle des hommes. Il voyageait beaucoup; il visitait toutes les peuplades indigènes; bien accueilli partout, consulté comme une espèce d'oracle. Il était respecté même des peuples anthropophages du Nord, qui le regardaient comme un homme de paix; mais Ségualéas, un de ses compagnons de voyage, faillit être leur victime. « Mieux « vaut battre son blé qu'aiguiser sa sagaie, » était un de ses mots favoris. Il professait les dogmes de la religion naturelle; il admettait un être puissant, créateur de toutes choses; une conscience, le vrai moniteur de l'homme. Il croyait à l'immortalité de l'âme. Il prophétisa, à sa mort, tous les maux qui devaient fondre sur les tribus africaines quand il ne serait plus. On le regretta généralement. Sa mémoire est vénérée de tous, et l'objet, chez les Bassoutos, d'une sorte de culte.

« Les règles de la justice sont beaucoup mieux connues dans le pays qu'on ne le croirait, d'après les combats continuels que se livrent les habitants, tout en reconnaissant que la guerre est un mal.

« Motloumé mourut en 1818 ou 1819. Deux fils dignes de lui succéder étant morts prématurément, il en restait un troisième, Moyakissané, qui n'a pu inspirer de confiance aux indigènes.

« Une nouvelle dynastie devait se former par les Bamokotéris, branche cadette de Monahin. Moshesh et son ami Makonіané, tous deux distingués par leurs talents militaires, en furent les fondateurs. Elle est aujourd'hui toute-puissante. »

Rien ne retenait nos voyageurs à Colesberg, et, reprenant leur route, ils se dirigent à l'Ouest jusqu'à la *Zeekoi*, ou rivière de la Vache marine, où croissent beaucoup de ces roseaux dont on couvre les maisons, et qui coule au milieu d'une contrée montagneuse. Le pays va toujours en s'élevant, à mesure qu'on s'avance le long de la rivière, en la remontant vers sa source,

et l'on pénètre dans les montagnes neigeuses (*sneewbergen*) qu'annoncent et que distinguent une température toujours plus basse et des vallées plus herbeuses. Les voyageurs gagnent le sommet de la chaîne, après avoir touché à quelques fermes, ce qui fait pressentir l'approche de la civilisation, dont les traces se présentent en plus grand nombre de moment en moment; ils arrivent au sommet de la chaîne, et campent sur le Compass-Berg ou *Spitskop*, haut de six mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, l'un des points les plus élevés de la colonie. Dans les circonstances ordinaires, il y a du danger à traverser les montagnes, d'où les Bushmen, et, à leur exemple, les esclaves fugitifs non moins redoutables, guettent le voyageur solitaire pour le dévaliser; mais nos amis, dans leur position actuelle, n'avaient point à se préoccuper d'une crainte de ce genre. Ils redescendent rapidement le versant méridional de la chaîne, et suivant directement, depuis la source de la rivière du Dimanche, la vallée profonde qu'arrose cette rivière, ils touchent à Graaf-Reinet, situé au milieu d'un pays fertile en bestiaux et en grains; pays chaque jour plus populeux, plus riche, jouissant d'eaux abondantes et d'un climat salubre. Le sol est des plus féconds en légumes et en fruits. La ville est entourée de hautes montagnes remplies de léopards, de babouins, mais où se trouvent rarement des serpents.

Graaf-Reinet, avec les jardins et les champs qui en dépendent, est presque entouré par la rivière Sunday ou du Dimanche, et abritée par les montagnes, dont les flancs sont revêtus d'une verdure perpétuelle. Elle a une large rue principale bordée d'orangers et de citronniers, et dont chaque maison est séparée des autres par un verger qu'arrosent sans cesse de nombreuses rigoles. Son église est un vaste et beau bâtiment en croix, construit dans une plaine ou prairie qui s'étend au loin.

En 1812, Graaf-Reinet n'était encore qu'un village; mais il allait bientôt prendre l'importance d'une ville. Sept ans auparavant, on n'y comptait pas plus de quinze à vingt maisons; maintenant c'est une véritable cité où l'on voit plusieurs boutiques richement garnies de marchandises européennes.

Après quelques moments de repos accordés aux dames, la caravane se lança derechef dans le désert, au milieu des solitudes arides du grand Karrou que nous avons déjà décrites, et où nous ne la suivrons qu'en précipitant notre marche avec elle, toujours vers l'Ouest, au travers des vallées et des gués qu'elle rencontre à chaque instant sur sa route, le Cambedo, la rivière du Buffle, le Zoutwater, la Gamka, jusqu'à Beaufort, ville où les difficultés de la route s'aplanissent, parce qu'on se rapproche toujours davantage des lieux habités. De là elle se replonge pour quelque temps encore dans le désert, en traversant la Dwita, la Touw, et enfin elle joint la Breede, au-dessus de Guadenthal, que William Compton nous a fait connaître, et d'où nous ne trouverions plus sur ses pas, jusqu'au Cap, que des lieux qui nous sont connus.

Enfin les guides et l'avant-garde signalent le Cap, et notre tâche finit à l'arrivée de nos héros dans la capitale de la colonie, tant de fois décrite, et que, pour cette raison, nous ne décrirons pas de nouveau. Il nous suffira de dire que nos amis William, Georges et Lucien la retrouvent à peu près dans l'état de fermentation et d'inquiétude où ils l'ont quittée; mais nous ajouterons que les intérêts de famille dont tous sont préoccupés viennent apporter une heureuse diversion à la tristesse que leur aurait naturellement causée l'agitation générale des esprits. Il était bien permis à William Compton d'oublier, au moins momentanément dans les bras de son père, de sa mère et de sa sœur Hélène, les devoirs qui allaient sous peu l'appeler à courir

de nouveaux dangers. La rieuse Hélène, en revoyant son fiancé Lucien Lacombe, ne se sentit plus d'humeur à plaisanter sur sa longue figure pâle et sur ses manières un peu mystiques. L'aventure de la caverne des Cannibales lui avait imprimé une sorte de majesté évangélique qui en faisait à ses yeux un noble et digne apôtre et presque un martyr. Elle embrassa Sarah comme une sœur; John Murray lui paraissait un héros; Maléko, Klobo, malgré leur étrange figure, avaient aussi quelque part à son admiration; Matékoa même ne lui parut pas indigne d'intérêt, et elle déclara qu'elle voulait être la marraine de son petit enfant, qui n'avait pas encore été baptisé. Elle ne sympathisait pas moins avec la joyeuse et vive Juliana. D'un autre côté, John Murray et Jacob Dunker, comme voyageurs; MM. Barlow, William Compton et Lacombe, au même titre, eurent bien de la peine à satisfaire la curiosité de M. Compton le père, qui, occupé d'un grand travail sur l'état de la colonie et de ses habitants indigènes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les accablait tous successivement de questions sur tous les pays qu'ils avaient vus, pour appuyer les résultats de ses recherches et de ses propres observations sur ceux de leur expérience personnelle.

Avant d'entrer dans la ville, la famille Dunker, que William Compton devait présenter à la sienne, avait dirigé sur le district des Vingt-quatre Rivières ses bestiaux, ses bagages, ses serviteurs, qui devaient l'y précéder de quelques jours; et les bons fermiers du Calédon se hâtèrent d'aller rejoindre, dans la compagnie de leurs deux fils et de leur fille, leur bon frère Willem et sa femme. Ceux-ci, qui peut-être seraient morts de chagrin si leurs parents n'étaient pas revenus, faillirent mourir de joie en les revoyant contre tout espoir. Plus tard, le vieux Willem vint embrasser, les larmes

aux yeux, son ancien hôte Lucien Lacombe, pour le remercier d'avoir si bien rempli la commission dont il s'était chargé pour le Calédon.

Quant à John Murray, son premier soin fut de se présenter à son excellence le gouverneur, dans la compagnie de MM. Compton père et fils, pour réclamer le brevet qui lui avait été promis. Le haut fonctionnaire lui fit l'accueil le plus aimable et le salua d'une accolade; et, dès que ses équipages furent prêts, il fut, à la première parade, reconnu à la tète du régiment auquel on l'avait attaché. Ce régiment se trouva être celui-là même dont il avait conduit quelques compagnies à la victoire contre les Boers, sur les bords de la rivière des Fourmis blanches, de sorte qu'il se vit de suite en pays de connaissance; la manière dont il portait l'uniforme et dont il remplit tout d'abord les devoirs de sa profession nouvelle, prouva de reste à tous qu'il n'en possédait pas moins bien la théorie que la pratique.

Peu de temps après, le nouvel officier obtint un congé pour se rendre aux Vingt-quatre Rivières, où, accueilli à bras ouverts par son futur oncle Willem, il épousa sa chère Juliana. Nous dirons encore de suite que le lieutenant, aussi distingué par ses talents militaires que par son exactitude à remplir tous ses devoirs, fit un chemin rapide dans l'armée coloniale. Il avait, d'ailleurs, à la liquidation de sa société avec son beau-frère Jacob, réalisé, par la vente des pelleteries et de l'ivoire recueillis dans leurs voyages, une somme assez forte pour figurer avantageusement à côté de la très-jolie dot que Juliana lui avait apportée. John Murray jouissait donc d'une certaine aisance; avantage qui ne fait pas le bonheur, sans doute, mais qui ne gâte rien non plus, il faut bien l'avouer, même dans les meilleurs ménages.

William Compton, avant de rentrer en campagne à l'expiration de son congé, avait épousé l'excellente Rachel, sœur de

son ami Lucien Lacombe, le jour même de la noce de sa propre sœur miss Hélène Compton avec ce dernier, devenu, de simple proposant, pasteur titulaire de l'une des principales églises du Cap; Maléko et Matékoa avaient trop long-temps partagé sa destinée pour se décider à se séparer de lui. Ils s'étaient mariés ensemble, et moururent l'un et l'autre à son service.

M. William Compton, rentré dans la vie civile, fonda, sous les auspices de son père, une maison de commerce qui ne tarda pas à prendre une très-grande extension, et dans laquelle le fidèle Klobo sut se rendre des plus utiles à son maître par son activité antihottentote.

Le brave Karel Dunker, qui, pour tout au monde, après tout ce qui s'était passé entre William Compton et lui, n'aurait pu se décider à se battre dans des rangs opposés aux siens, avait renoncé tout-à-fait à l'état militaire; et revenant, dans son âge mûr, aux habitudes et aux travaux de son enfance et de sa première jeunesse, il s'associa avec son frère Jacob pour l'exploitation en commun de la ferme de leur père et de leur oncle Willem, qui n'eurent plus qu'à jouir du repos que leur âge avancé leur rendait depuis long-temps nécessaire.

Et le noble George Barlow et son intéressante amie Sarah Mac-Farlane, pourrions-nous les oublier? Nos lecteurs ne nous le pardonneraient pas. Une belle carrière à poursuivre, de grands devoirs à remplir auprès d'un père et d'une mère qu'il fallait indemniser de leurs souffrances, les rappelaient impérieusement en Europe. Leur départ pour Édimbourg suivit de près leur arrivée au Cap; mais avant de s'embarquer avec son ami, Sarah, par un sentiment de délicatesse que chacun s'expliquera, voulut pouvoir avouer ouvertement pour son protecteur l'homme dont la tendresse était depuis long-temps si chère à son cœur. M. Lacombe les unit lui-même dans son église; et

quelques jours plus tard ils faisaient voile pour l'Écosse, en emportant les regrets de tous leurs amis.

Nous finissons. Puissent nos lecteurs nous pardonner l'aridité de quelques-uns des détails dont nous avons dû les entretenir dans ces pages, en faveur des efforts que nous avons faits afin d'y rendre sensible à leurs yeux l'influence de jour en jour plus irrésistible de la civilisation et du christianisme sur le bonheur de l'humanité !

B. R. et G. L^D^.

# NAUFRAGE

DU

## BRICK LA NOSSA-SENHORA-DA-CONCEIÇAO

## SUR LES COTES DU SAHARA.

## RÉSIDENCE ET EXCURSIONS DANS L'EMPIRE DU MAROC.

---

## CHAPITRE PREMIER.

**Départ. — Équipage du navire *la Nossa-Senhora-da-Conceiçao*. — Naufrage sur les côtes du Sahara. — Sauvetage. — Première nuit à terre. — Marche dans le désert. — Combat contre des Arabes.**

Le 28 août 1818, je m'embarquai sur le navire portugais *la Nossa-Senhora-da-Conceiçao*; il mettait à la voile de Nantes pour se rendre au Callao, petite ville qui forme le port de Lima (Pérou). Déjà neuf années s'étaient écoulées depuis l'époque où j'avais quitté ma patrie et ma famille dans le but de venir terminer mes études au sein de la première cité du monde, à Paris, ce foyer de la science et de la civilisation. D'après les volontés de mon père, je m'étais livré au travail avec une infatigable ardeur pour acquérir, sous les plus habiles professeurs de l'époque, les connaissances multipliées qui composent l'art de guérir. Reçu docteur de la Faculté de Médecine de Paris, rien ne me retenait en France. J'avais hâte de revoir le sol natal, d'embrasser mon père, qui se trouvait réduit à un isolement affreux par la mort de ma mère et de ma sœur, arrivée pendant ma

longue absence. Un sentiment d'une puissance irrésistible me commandait encore de passer les mers : depuis long-temps la guerre désolait l'Amérique espagnole ; les habitants de ces riches contrées, las du despotisme et de l'avidité des souverains de la mère-patrie, avaient arboré le drapeau de l'indépendance. Je brûlais de mettre au service de mes compatriotes et mon courage et la science que je venais d'acquérir dans les écoles de la vieille Europe. Mais le sort en avait décidé autrement. Je ne devais plus revoir ni mon père ni le ciel de mon pays ; il ne devait point m'être accordé de combattre, de mourir pour la liberté !

L'équipage du navire sur lequel je montais, rempli d'espérance, était composé de quinze hommes, y compris les officiers et un mousse. Le capitaine en premier se nommait Pereira, Freixe était le nom du capitaine en second ; le lieutenant s'appelait Villanova. Plusieurs passagers comme moi se trouvaient à bord : un Français, M. Lhéritier, coureur d'aventures, qui allait tenter fortune au Brésil, et un Portugais, M. Pinheiro, accompagné de sa belle et jeune femme. Ce dernier devait également débarquer à Rio-Janeiro.

Pendant les premiers jours de notre traversée, le temps fut assez beau ; le 9 septembre, il devint extrêmement brumeux et l'horizon resta continuellement chargé de vapeurs. Le capitaine ayant dépassé Madère sans pouvoir la reconnaître, éprouva quelque incertitude sur la régularité de sa marche : pour les dissiper, il voulut du moins reconnaître les Canaries ; et le 11, sur les quatre heures du soir, nous aperçûmes à l'Ouest une terre qu'il déclara être la plus grande des îles de cet archipel. Évidemment il tombait dans une erreur grossière, ainsi que le prouva l'événement. La pointe que nous entrevîmes alors était vraisemblablement l'île de Lancerotte. Elle disparut bientôt à nos

yeux, le jour baissant et la brume devenant plus épaisse. La nuit fut horriblement noire. Il s'éleva tout-à-coup un vent du Nord-Ouest assez vif; la mer devint grosse et houleuse, et des appréhensions sinistres agitèrent l'esprit des gens de l'équipage. Aussi nulle des précautions jugées nécessaires pour rassurer les plus légères craintes ne fut négligée. On cargua les voiles afin de laisser au vent le moins de prise possible, et l'on chemina en louvoyant. Le bruit des lames qui venaient incessamment se briser contre le navire, le sifflement de l'air à travers les cordages, l'obscurité profonde de l'atmosphère, et la vivacité des éclairs, qui d'intervalle en intervalle sillonnaient ces ténèbres, donnaient à ces heures solennelles un caractère imposant et redoutable.

Cependant, malgré l'excellence des manœuvres, le vaisseau nous parut subitement entraîné avec une célérité effrayante, et comme poussé par une force surnaturelle vers un but qui devait nous être fatal. En peu de temps il dut franchir des espaces immenses, car l'aube blanchissait à peine lorsque M. Freixe signala à l'Ouest le voisinage de la terre. A ce cri, l'anxiété générale fit place à un vague espoir, et matelots et passagers, tous se précipitèrent sur le pont. Nos lueurs d'espérance furent à l'instant dissipées. Nous reconnûmes que la violence du vent, qui allait en croissant à mesure que le jour se levait, et que la rapidité des courants dans lesquels nous filions avec une vitesse toujours plus rapide, nous poussaient irrésistiblement vers la côte. En présence de cette catastrophe imminente, l'énergie des officiers osa lutter encore contre les causes qui nous entraînaient à un inévitable désastre; mais leurs ordres, habilement combinés et exécutés avec une précision et une activité merveilleuses par les hommes de l'équipage, furent d'une entière inefficacité. Nous comprîmes qu'il n'existait aucune puissance

capable de sauver le navire, et nous attendîmes dans une stupeur muette comme la tombe le moment où il irait se jeter sur les brisants de la plage.

Il me serait impossible d'exprimer les angoisses que je ressentis dans cet instant terrible. Aujourd'hui même, il me suffit d'arrêter mon souvenir sur cette scène d'effroi pour faire revivre dans toute sa vigueur le sentiment de terreur qui paralysait alors mes sens et mon esprit. Les deux capitaines, les yeux fixés sur l'avant du navire, avaient cessé de donner des ordres, et les matelots, pâles et immobiles, ressemblaient à des statues de marbre. Ce silence était véritablement celui qui précède l'heure suprême. Il fut rompu par l'un des passagers, qui laissa éclater les marques du plus bruyant désespoir : c'était le Portugais Pinheiro. Sa jeune femme, au contraire, se montrait courageuse et résignée. Uniquement occupée de son mari, qu'elle aimait, elle lui prenait les mains, les serrait contre son cœur, et s'efforçait par ses prières et par son exemple de lui inspirer une fermeté égale à la sienne. Pendant ce temps nous courions toujours au devant du péril. Bientôt nous distinguâmes une pointe de sable basse, dont l'extrémité formait un mamelon couvert de quelques buissons desséchés ; elle offrait l'aspect d'un îlot[1]. A quatre cents mètres environ de cette espèce de cap se trouvaient des rochers à fleur d'eau contre lesquels la mer se précipitait avec une indomptable furie. C'était précisément dans la direction de ces brisants que notre malheureux brick volait comme la flèche dans l'air. A peine avions-nous aperçu les récifs, que nous entendîmes un craquement épouvantable, et le vaisseau toucha avec une force telle, que nous fûmes tous renversés sur le pont : il donna encore deux ou trois

[1] Probablement cette pointe était le cap Juby. (Note de l'Éditeur.)

coups de talon, puis il resta comme scellé dans les rochers. Mais il ne tarda pas à se pencher, et il menaça de chavirer sous les efforts réunis du vent et des lames, qui frappaient ses flancs avec une incroyable fureur. Il arrive communément aux hommes que leur lucidité d'intelligence, obscurcie par l'appréhension d'un danger imminent, reparaît dans tout son éclat lorsque le péril s'est réalisé. En effet, le capitaine Pereira, en voyant les vergues du navire se baigner presque dans les flots, se releva de sa prostration morale et commanda d'un ton énergique de couper sur-le-champ les manœuvres et d'abattre les mâts. A sa voix, les matelots, sortant de leur état de stupeur, exécutèrent aussitôt l'ordre auquel étaient suspendues nos existences. Quelques minutes après, le brick était rasé et sa mâture roulait dans les vagues; ainsi allégé, il se redressa un peu sur sa quille. Il n'en restait pas moins dans une inclinaison alarmante, et sa coque, ouverte à la proue par les récifs, présentait des fissures par lesquelles l'eau pénétrait dans la cale. Il devenait donc d'une urgence extrême de se préparer à abandonner le navire. L'ordre fut donné de lancer la chaloupe à la mer. Malheureusement, dans leur trouble, les marins chargés de mettre à flot l'embarcation agirent avec une rapidité imprévoyante, et, jetée plutôt que descendue, elle fut entièrement défoncée par les rochers. Deux matelots faillirent même devenir victimes de leur précipitation et tombèrent dans la mer. L'un d'eux allait périr, lorsqu'il put saisir une corde qui lui fut tendue, et l'autre, qui était excellent nageur, parvint, aidé par le courant, à gagner un point du cap, situé à une distance peu éloignée.

Cependant les capitaines Pereira et Freixe continuaient à prendre les dispositions nécessaires pour effectuer un débarquement, et ils s'accordaient pour mettre immédiatement le canot à la mer.

Mais ils furent arrêtés dans cette opération par le lieutenant, qui venait d'observer que le vent faiblissait à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon. Il leur représenta qu'il fallait suspendre leur dernière mesure de salut pour en rendre l'exécution plus certaine; que l'agitation de la mer allait diminuer proportionnellement à celle de l'atmosphère, et qu'il deviendrait alors facile de transporter à terre tous les passagers, les gens de l'équipage et les objets qu'il importait de sauver. En conséquence, il fut ordonné de rassembler sur le pont des barriques d'eau, des provisions de bouche, ainsi que des caisses remplies de vêtements, d'armes et de munitions de guerre. Il se manifesta aussitôt à bord une activité surprenante, et nous concourûmes tous à l'accomplissement d'une pensée qui était devenue la volonté générale.

Tandis que nous préparions tout ce qui était jugé devoir nous être nécessaire, le vent baissait progressivement : vers les dix heures il était complétement abattu. Bientôt après, l'agitation de la mer avait cessé, et l'on put songer sans crainte à se rendre à terre. Le canot fut lancé avec précaution, et M. Freixe y descendit suivi de quatre hommes bien armés, car il pouvait être dangereux d'aborder ces plages inhospitalières. La légère embarcation évita sans peine les rochers et atteignit rapidement la pointe du promontoire. Laissant sur la rive trois des matelots, le capitaine revint au navire avec le quatrième. Dans un second voyage, il transporta les passagers, et en peu de temps nous nous trouvâmes tous débarqués. Notre premier soin fut de charger nos armes. Après quoi, M. Lhéritier et moi nous fûmes désignés pour aller à l'exploration des environs du lieu de notre débarquement.

Quoique l'aspect aride du rivage sablonneux sur lequel le sort nous avait jetés dût nous préparer au spectacle qui allait s'offrir

à nos regards, néanmoins, lorsque nous eûmes gravi le point culminant de la côte, nous restâmes frappés de surprise et d'effroi en apercevant de toutes parts une plaine parfaitement unie et qui se montrait sans limites. Pas un bouquet d'arbres, pas un chétif buisson, pas un seul brin d'herbe ne verdoyait dans cette immense étendue de sables : éclairée presque verticalement par les rayons du soleil, elle était semblable à un linceul étincelant qui éblouissait l'œil et donnait le vertige ; l'air sec et torréfié qui courait sur elle venait nous brûler la face comme les vapeurs qui s'élancent d'une fournaise. Enfin, le désert, l'horrible Sahara nous apparaissait dans sa hideuse nudité !

Malgré l'abattement dans lequel nous avait plongés cette première reconnaissance de la côte où nous venions d'échouer, nous n'en poursuivîmes pas moins notre exploration : nous ne découvrîmes ni traces d'hommes ni traces d'animaux.

Après une demi-journée de marche, comme le jour baissait, nous retournâmes vers nos compagnons d'infortune. Pendant notre absence, ils avaient dressé sur le rivage, à l'aide des vergues et des voiles enlevées au vaisseau, deux tentes assez spacieuses auprès desquelles étaient amoncelés tous les objets qu'ils avaient pu sauver. Le cuisinier terminait les apprêts d'un modeste repas, et nous arrivâmes au moment où il le servait. Comme nous étions encore à jeun, sauf une double ration de vin et d'eau-de-vie que le capitaine nous avait fait distribuer, nous fîmes honneur au repas, qui fut silencieux, chacun de nous étant agité de sentiments qu'il n'osait communiquer. Dès que nous eûmes achevé ce dîner, M. Pereira fit amarrer le canot à bord, et posa deux sentinelles pour veiller à la sûreté commune ; ensuite nous nous enveloppâmes dans nos couvertures et nous couchâmes sur le sable, à l'abri de nos tentes.

Nous dormîmes peu et d'un sommeil interrompu. Le capi-

taine ne ferma pas l'œil de la nuit. Accablé sous le poids de la responsabilité qu'il avait assumée sur lui par la perte de son navire, il ne cessait de pousser des gémissements étouffés. Las de supporter dans l'immobilité une telle insomnie, il se leva, sortit de la tente, et alla remplacer la sentinelle qu'il avait établie sur le mamelon du promontoire. Il n'en fut pas de même du passager français, homme d'esprit et d'énergie, qui avait jusqu'alors manifesté une résignation presque semblable à de l'insouciance; il ne fit qu'un somme jusqu'au point du jour, où nous l'éveillâmes par le bruit que nous fîmes en nous levant.

Lorsque tout le monde fut sur pied, nous délibérâmes sur le parti qu'il fallait prendre. Plusieurs avis, parmi lesquels ceux des chefs de l'équipage me parurent les moins sensés, furent discutés longuement. Enfin M. Lhéritier, me priant de lui servir d'interprète, parla en ces termes : « Les opinions émises se réduisent à ces deux projets : embarquer quelques hommes dans le canot pour aller aux Canaries porter la nouvelle de notre désastre, ou rester sur ces bords jusqu'à ce qu'un vaisseau égaré puisse nous y découvrir. Les plus expérimentés d'entre nous reconnaissent l'impossibilité de gagner les îles même les plus voisines à l'aide d'une aussi frêle embarcation que la nôtre. D'un autre côté, il n'est nullement probable, en demeurant sur la côte à épuiser nos provisions, qu'un navire errant dans ces parages puisse nous apercevoir; tandis qu'il est presque assuré que les bandes d'Arabes nomades qui sillonnent sans cesse les sables du désert, découvriront nos tentes, et que ces barbares viendront en force nous dépouiller. Au lieu donc d'attendre ici que l'ardeur du soleil abatte nos forces physiques, en même temps que l'inquiétude et l'inactivité anéantiront nos forces morales, il est préférable d'agir. L'empire du Maroc ne

saurait être à plus d'une centaine de lieues du point où nous venons d'échouer; il nous suffira de dix ou quinze journées de marche au plus pour atteindre ses limites; disposons tout pour ce voyage. La pire chance que nous puissions courir sera d'avoir à combattre les hordes du désert et de mourir en hommes, après avoir chèrement fait payer notre vie aux agresseurs. Pour moi, je préfère tomber courageusement frappé d'une balle que de périr misérablement de soif et de faim comme un lâche. »

Ainsi qu'on l'observe toujours, plus leurs esprits sont abattus, plus les hommes sont facilement subjugés par l'ascendant de celui qui déploie de l'énergie. Ce peu de paroles ranima notre courage; et il fut résolu que le lendemain, aux premières heures du jour, nous nous mettrions en marche pour gagner Mogador.

Nous employâmes cette seconde journée à faire nos préparatifs de départ. Nous remplîmes des sacs de biscuits, de farine et de viandes salées, en assez grande abondance pour être assurés que les vivres ne nous manqueraient point; mais comme nous n'avions pas d'outres à notre disposition, il nous était impossible d'emporter une suffisante quantité d'eau pour notre longue traversée au milieu des sables arides et brûlants du Sahara. Nous employâmes le seul expédient qu'il nous restait à prendre, celui de retourner au navire chercher des bouteilles que nous remplîmes d'eau douce, et que nous enveloppâmes de linges, afin d'amortir les chocs inévitables qu'elles recevraient pendant que nous les porterions sur nos épaules. Ensuite nous nous approvisionnâmes convenablement de munitions de guerre : chacun de nous prit un fusil, et quelques hommes s'armèrent encore de poignards et de pistolets. Ceux qui possédaient de l'or et des bijoux n'eurent garde de les oublier, car ces objets pouvaient devenir à notre caravane d'une utilité égale à celle de nos armes elles-mêmes. Il fut en outre arrêté qu'on se chargerait de couver-

tures, destinées à nous servir d'abri contre les rayons ardents du soleil dans nos stations du milieu du jour, et à nous préserver des froids intenses qui, dans ces régions, se manifestent pendant la sérénité de la nuit. Nous prîmes les vêtements les plus légers que nous possédions et les plus commodes pour la marche. Madame Pinheiro dut se résoudre à changer de costume, et, malgré sa répugnance à se couvrir de vêtements d'homme, elle passa la journée à ajuster à sa taille un pantalon de toile et une veste de nankin de son mari. Mais, elle eut beau faire, elle ne réussit que fort imparfaitement à dissimuler ses formes gracieuses et assez vivement prononcées. Enfin le cuisinier eut à se charger des ustensiles nécessaires à la préparation de nos repas. Il fallut renoncer à emporter la pharmacie, parce que chacun de nous était déjà accablé sous le faix; ce fut à mon grand regret, car je prévoyais les services qu'elle pourrait nous rendre.

Avant de nous éloigner du théâtre de notre déplorable naufrage, le capitaine Pereira voulut reconnaître exactement la position du cap, celles des brisants et la force des courants qui avaient entraîné notre navire sur les rochers. Ce travail l'occupa une partie de la journée. Par malheur, ma mémoire n'a pas retenu ces déterminations géographiques. Je me souviens seulement qu'il évalua à près de trois milles par heure la vitesse du courant.

Lorsqu'il nous présenta le résultat de ses observations, faites avec un talent remarquable, nous le priâmes de diriger notre marche dans le désert; mais il déclara qu'il se démettait de tout commandement, résista à nos pressantes sollicitations, et affirma que, toute hiérarchie étant rompue, il nous fallait procéder à l'élection de nouveaux chefs. M. Freixe fut élu en remplacement du capitaine en premier. A l'unanimité des suffrages, on éleva M. Lhéritier à la dignité de commandant en second, et

M. Villanova conserva son grade de lieutenant de l'expédition.

Vers le coucher du soleil, toutes nos dispositions étaient terminées pour le départ, et nous nous disposions à rentrer dans nos tentes, pour nous préparer par le repos aux fatigues du lendemain, lorsque j'aperçus à l'horizon un point noir qui se mouvait avec assez de rapidité sans se rapprocher du lieu où nous étions. J'annonçai ma découverte, qui excita la plus vive surprise, et le capitaine s'arma d'une longue-vue pour reconnaître la nature de cet être animé. Le point noir avait déjà disparu de la plaine, caché peut-être derrière quelque amas de sable, ou rendu invisible par l'obscurité naissante qui assombrissait rapidement l'horizon. Nous restâmes long-temps encore à regarder dans la même direction, mais ce fut inutilement; et, pendant la nuit, les sentinelles, qui étaient relevées d'heure en heure, ne signalèrent rien de nouveau, malgré leur vigilance.

Le 14 septembre, dès que le jour vint à poindre, nous fûmes prêts à commencer notre marche dans le désert. Avant de nous éloigner du rivage, nous livrâmes aux flammes les objets que nous ne pouvions emporter, afin que les Arabes, conduits par le hasard sur les lieux de notre désastre, ne fussent point tentés de s'engager à notre poursuite par l'appât d'un riche butin. Cette dernière mesure de sûreté étant prise, chacun de nous se recommanda à Dieu, et le signal de se mettre en route fut donné. En tête de la troupe paraissait le capitaine Freixe, au centre M. Pinheiro, sa jeune femme, un mousse et moi, comme représentant l'ambulance; le lieutenant Villanova, MM. Pereira et Lhéritier fermaient la marche. Les autres personnes s'étaient groupées selon les convenances de caractères ou d'amitié. Au moment du départ, je recommandai expressément de garder autant que possible un silence absolu, et d'avancer sans ouvrir les lèvres pour respirer, malgré le soulagement subit que cau-

sait l'introduction de l'air extérieur dans la poitrine. Je fis comprendre à mes compagnons d'infortune que nous serions moins promptement altérés, et que nos provisions d'eau auraient une durée plus longue, si nous observions cette précaution hygiénique.

Tous les hommes ont expérimenté les difficultés que l'on éprouve à marcher sur un sol mobile : cependant elles ne ralentirent point la célérité de notre pas, et, malgré la pesanteur de nos bagages, nous cheminâmes six heures consécutives sur ces sables mouvants, dont la chaleur augmentait d'intensité à mesure que le soleil les brûlait de ses rayons. Bientôt le feu sembla tomber du ciel, l'air devint étouffant et chargé d'une multitude de particules sablonneuses qui nous desséchaient les narines et la gorge. Cette poussière impalpable, avec l'affreuse siccité qui régnait dans l'atmosphère, absorbaient instantanément la sueur de notre visage. Nous ne tardâmes point à sentir notre vigueur s'affaisser, et une langueur particulière s'emparer de nos sens. Alors, quoiqu'on se fût rigoureusement conformé à mes prescriptions, nous éprouvâmes les premières atteintes de la soif inextinguible du désert, et une prostration telle, que nous fûmes contraints de faire halte. Nous rangeâmes nos fusils en faisceaux, puis y suspendant nos couvertures, nous formâmes non pas une tente, mais une espèce de rideau qui nous abritait de l'action directe des rayons solaires. Après avoir étanché modérément la soif qui nous dévorait, nous nous étendîmes sur le sable afin de reprendre les forces nécessaires pour nous remettre en marche avec une ardeur nouvelle au moment où la chaleur serait moins excessive.

Depuis une heure nous étions à nous reposer, les uns sommeillant, les autres échangeant de rares paroles, lorsqu'un matelot, venant à se lever, aperçut au Sud deux masses sombres

qui semblaient sortir de derrière un groupe de monticules de sable situé à une lieue de nous. Ces masses approchaient rapidement dans notre direction, et il nous fut facile de reconnaître, à l'aide d'une lunette marine, quatre hommes dont les armes étincelaient au soleil; ils étaient montés par couple sur deux chameaux lancés à toute vitesse. Nous tînmes conseil à la hâte : il fut résolu que, pour un salaire, nous déterminerions ces Arabes à diriger notre caravane jusqu'aux confins de l'empire du Maroc. Dans la prévision qu'ils pourraient rejeter nos propositions, nous arrêtâmes qu'on s'emparerait de leurs personnes, et qu'ils seraient contraints à nous servir de guides. Nous les attendîmes donc avec impatience, les regardant comme des sauveurs envoyés par la Providence. Aussitôt qu'ils parurent à peu de distance de notre campement, nous nous levâmes tous pour leur imposer par notre nombre et par notre contenance, s'ils avaient des projets hostiles. Ils ne manifestèrent aucun étonnement et continuèrent d'avancer comme s'ils ne ressentaient nulle appréhension. Nous les contemplions avec une curiosité avide. Ils étaient deux cavaliers pour une monture : le premier, assis sur une petite selle, conduisait le chameau au moyen d'une corde qui partait d'un anneau fixé à l'une des narines de l'animal ; le second, placé comme à cheval, se tenait en croupe derrière son compagnon. Leur tête était belle, leurs traits d'une remarquable régularité, et l'expression d'indépendance qui éclatait dans leur physionomie et dans leur maintien contribuait à leur donner cet aspect imposant qui frappe l'Européen en présence des nomades du Sahara. La simplicité de leur costume augmentait singulièrement ce prestige. Ils étaient enveloppés d'un haïk de laine blanche admirablement drapé autour de leur corps ; ce vêtement, qui rappelle la toge romaine, n'est autre qu'une pièce d'étoffe large de six à sept pieds, et longue de quinze à dix-huit.

Le reste de leur ajustement différait peu de celui usité généralement au Maroc. Arrivés à quelques pas de nous, ils arrêtèrent leurs chameaux et mirent pied à terre. M. Freixe s'approcha d'eux, les reçut avec de parfaites démonstrations d'amitié et de confiance, et un colloque, au moyen de signes expressifs, s'établit entre eux et nos chefs. Ils nous affirmèrent qu'ils venaient d'accomplir une longue traversée dans le Sahara, et qu'ils dirigeaient leur course vers le Nord-Est, c'est-à-dire vers Tatta. A notre tour, nous leur déclarâmes que nous avions échoué à quelque distance, et que notre dessein était d'atteindre le port le plus rapproché pour retourner en Europe. Enfin nous leur proposâmes de nous servir de guides. Ils nous objectèrent que la marche de notre caravane était trop lente pour qu'ils pussent faire route avec nous, et qu'ils avaient hâte d'arriver à leur destination. Cette objection était facile à lever; nous le fîmes en leur montrant une demi-portugaise, dont la valeur équivaut à 85 francs, et en promettant une pièce d'or semblable à chacun d'eux s'ils acceptaient nos propositions. Ils en demandèrent quatre, ce que nous refusâmes énergiquement. Après quelques débats, nous leur en accordâmes la moitié. Le prix convenu, il s'établit une nouvelle discussion, parce qu'ils prétendaient recevoir d'avance leur salaire. Nous nous récriâmes vivement contre une telle exigence, et nous leur fîmes entendre que cette prétention indiquait des intentions perfides. Ils ne nous adressèrent aucune réponse et se retirèrent vers leurs montures pour s'éloigner. Mais M. Lhéritier les avait devinés; impétueux comme tous les hommes de sa nation, d'un bond il devança les Arabes, et saisit d'une main ferme les cordes fixées aux narines des chameaux, qu'il retint immobiles. L'expression de cupidité qui était peinte sur le visage de ces barbares fit subitement place à celle de la fureur; ils levèrent leurs

fusils, et un meurtre allait être exécuté, si le Français, plus agile qu'eux, n'eût appliqué le canon d'un pistolet sur la poitrine de celui qui paraissait le plus à redouter. Dans le même temps, chacun de nous s'était élancé vers le faisceau d'armes. En reconnaissant l'impossibilité d'une lutte, nos adversaires s'arrêtèrent immédiatement. Cependant l'acte de notre commandant en second était une imprudence grave, car il avait démontré aux Arabes que leur secours nous était indispensable, et que pour nous l'assurer nous attenterions à leur liberté et peut-être à leur vie. Ils se consultèrent, et nous apprirent, d'assez mauvaise grâce qu'ils acceptaient au prix que nous leur offrions la charge de diriger nos pas. Nous eûmes de la peine à contenir la joie qui s'empara de nous en les entendant déclarer qu'ils allaient nous servir de guides.

Pour effacer l'impression fâcheuse que nos discussions avaient produite dans leurs esprits, et pour nous les concilier entièrement, je proposai de leur compter d'avance le prix convenu, avis qui fut adopté sans conteste. Je m'avançai ensuite l'argent dans la main, et je tâchai de leur faire comprendre que si nous n'avions point voulu subir une condition qui était une marque de méfiance, nous tenions à leur prouver, en nous conformant volontairement à leur désir, que nous avions foi à la parole de véritables musulmans.

Dès qu'ils sentirent les demi-portugaises en leur possession, en dépit de leurs efforts pour paraître impassibles, leur figure s'illumina de plaisir. C'est qu'en effet, quelque violentes que soient les passions de ces hordes à demi sauvages, celle qui a le plus d'empire sur leur âme, qui fait taire toutes les autres, est l'avidité du métal.

Ainsi qu'on le voit, l'incident n'eut pas de suite; car les malheurs déplorables qui arrivèrent plus tard à notre caravane ne

sauraient être considérés comme les résultats de cette querelle.

Parmi nos Arabes, il s'en trouvait deux dont la figure inspirait l'éloignement. Le premier se nommait Hassan; il atteignait sa soixantième année. Malgré sa barbe blanche et épaisse, qui adoucissait un peu la rudesse de sa physionomie, ses yeux noirs, petits, enfoncés dans leurs orbites, sa large bouche aux lèvres serrées, lui donnaient cet air particulier qui éveille une invincible méfiance. Son fils Ali, quoique sa barbe fût noire et rase, et que ses traits n'eussent pas acquis la froide immobilité de ceux du vieillard, lui ressemblait d'une manière saisissante; il avait cette même expression d'astuce et de férocité qui repousse la confiance. Les deux autres Arabes, Ibrahim et Abou-Saad, avaient également l'air farouche des nomades du désert; mais leur aspect ne produisait pas cette appréhension, ces craintes sinistres excitées par la vue de leurs compagnons. Tels étaient les guides que le hasard nous avait présentés.

Lorsqu'ils eurent forcément accepté nos propositions, ils annoncèrent vouloir immédiatement se mettre en marche. Vainement nous leur représentâmes que la chaleur était accablante, ils insistèrent avec une tenacité si persévérante que nous dûmes céder à leurs exigences. Je fus le dernier à me rendre à leur volonté, parce que je redoutais pour madame Pinheiro les fatigues d'un semblable voyage. Aussi, je lui conseillai de prendre place sur la rude monture des Arabes. Elle refusa obstinément, répondant à son mari, qui appuyait mon opinion avec force, qu'elle préférait expirer de lassitude à ses côtés que de s'exposer à périr loin de lui, si nos guides, venant à s'enfuir, abandonnaient la caravane dans le Sahara. Vaincus par son dévouement, nous cessâmes nos instances.

Nous recommençâmes notre trajet dans le désert en prenant la direction du Nord-Est. Pendant une heure nous avançâmes

avec assez de rapidité, et nous atteignîmes un point où le sol changea de nature; au lieu d'être sablonneux, et, pour ainsi dire désaggrégé, il se trouvait dur, compacte, ressemblant à de la brique desséchée ou plutôt calcinée par l'ardeur du soleil; une multitude de cailloux, les uns arrondis, les autres tranchants, couvraient sa surface. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il eût été préférable pour nous de poursuivre notre route dans un terrain mobile; car nos pieds, attendris par la marche, étaient meurtris violemment et déchirés par le contact de ces pierres polies ou anguleuses sur lesquelles nous pivotions à chaque pas. Néanmoins, surmontant nos souffrances, nous nous efforcions de suivre nos conducteurs, afin de les tenir constamment à la portée de nos armes pour les arrêter s'ils tentaient de nous abandonner. A l'approche du soir, ils nous causèrent une vive alerte : l'un d'eux lança le chameau qui le portait, et en quelques minutes nous laissa loin derrière lui. Vainement nous lui criâmes de s'arrêter; soit qu'il ne nous comprit point, soit qu'il se souciât peu de nos alarmes, il continua sa course. Aussitôt nous intimâmes l'ordre aux Arabes qui montaient le second chameau de ne pas imiter cet exemple; et pour les contraindre à nous obéir, plusieurs d'entre nous dirigèrent sur eux le canon de leur fusil. Ils firent, sur-le-champ, faire halte à leur monture. Lorsque nous les eûmes entourés, ils nous déclarèrent que, selon l'usage, leurs compagnons étaient allés à la recherche d'un endroit convenable pour y passer la nuit. Effectivement, après une heure de marche, nous rejoignîmes les Arabes qui nous avaient devancés, et nous les trouvâmes déjà campés dans un lieu moins aride que les parties du désert que nous avions franchies. Quelques buissons secs et rabougris, s'élevant à un pied au-dessus du sable dans lequel ils enfonçaient leurs racines, nous offraient au moins

des traces de végétation. Ils servirent de pâture à nos chameaux, qui se mirent à les brouter aussitôt que leurs maîtres leur eurent lié une jambe pour les contraindre à rester à la même place.

Notre premier soin, dès que nous fûmes débarrassés de nos bagages, fut d'interroger nos guides pour connaître s'il y avait une source d'eau dans le lieu où nous dressions nos tentes. Ils répondirent que nous en trouverions le lendemain. Cette assurance nous causa la joie la plus vive; malheureusement elle nous fit oublier les plus simples règles de la prudence. La soif nous dévorait; après avoir résisté toute la journée à ce besoin impérieux, confiants dans la promesse des Arabes, nous ne ménageâmes pas assez la plus précieuse de nos provisions. Le cuisinier, assisté de plus d'aides qu'il n'était besoin, ramassa des broussailles pour faire du feu et pour apprêter un repas, qui ne contribua point à nous faire épargner notre boisson, car il était exclusivement composé de biscuit et de chair de porc salé. Le souper terminé, il nous restait au plus une vingtaine de bouteilles d'eau.

Une circonstance à laquelle nous ne sûmes pas alors attacher sa signification véritable nous frappa, c'est que nous offrîmes à nos guides de la farine, et qu'ils ne l'acceptèrent point. Nous attribuâmes la singularité de ce refus à l'antipathie religieuse qu'ils ressentaient pour des chrétiens; mais l'événement nous prouva que l'unique motif de leur conduite consistait à ne point laisser établir entre eux et nous les dévouements de l'hospitalité, lien le plus sacré qui puisse enchaîner les Arabes aux étrangers. Ils refusèrent donc de partager notre souper. S'étant retirés à une courte distance, ils récitèrent à haute voix leurs prières, firent avec du sable les ablutions prescrites par le Coran, tirèrent d'une outre un peu d'eau qu'ils se partagèrent, et agirent d'une manière semblable pour de l'orge

grillée et pour une douzaine de dattes qu'ils portaient dans un sac suspendu à la selle de leurs montures. Ce maigre repas fut bientôt achevé. Ils songèrent ensuite à prendre le repos de la nuit. Déjà ils avaient entravé leurs chameaux, en leur repliant la jambe gauche, dont ils lièrent ensemble les deux moitiés, afin que ces animaux, tout en conservant la faculté de chercher quelques broussailles pour leur nourriture, ne pussent s'écarter loin de notre campement. Enfin nos conducteurs s'étendirent sur le sable, enveloppés de leurs haiks, après avoir placé à leurs côtés les provisions et les armes qu'ils possédaient, de manière à être éveillés par la première tentative faite pour s'en emparer. Nous imitâmes leur exemple, ayant soin d'établir l'un de nous en faction pour donner l'alerte, s'ils tentaient de s'éloigner pendant notre sommeil.

L'aube blanchissait à peine l'horizon, lorsque le signal de continuer la route fut donné. Nous nous dirigeâmes plus au Nord sans cesser d'incliner vers l'Est. Après trois heures de marche, nous aperçûmes à notre droite des montagnes d'une médiocre élévation; elles nous parurent distantes environ d'une huitaine de lieues, et formaient la dernière ramification de l'Atlas dans le Sahara. Le sol que nous parcourions se présentait alternativement sablonneux ou résistant, et couvert de cailloux; de distance en distance, il se soulevait en monticules de sable dont les sommets n'excédaient pas la hauteur de cinquante pieds. La chaleur égalait celle de la journée précédente; elle devint accablante à tel point que nous fûmes contraints à midi de chercher un abri sous les tentes que nous formions à l'aide de nos faisceaux d'armes. Nos guides firent leurs prières, et recommencèrent les ablutions qu'ils avaient pratiquées la veille et le matin même, car il leur est prescrit par le Coran d'accomplir ces cérémonies d'obligation légale, jusqu'à cinq

fois chaque jour, ce qui n'empêche point les musulmans du désert d'être d'une avidité et d'une fourberie égales à celles des israélites. Il serait difficile d'expliquer comment l'observance rigide d'une dévotion minutieuse s'allie étroitement, chez ces races nomades, à la cupidité, à la perfidie et à la cruauté, si l'histoire ne démontrait, dans toutes les religions, que les hommes sont d'autant plus fidèles au culte qu'ils tiennent moins à la morale. Ils oublient constamment pour les rites superstitieux, pour la démonstration d'une piété extérieure, les éternels principes d'humanité qui constituent la base, la substance commune des croyances les plus diverses.

Pendant notre halte, qui dura deux heures, nous épuisâmes presque entièrement notre provision d'eau : il en restait à peine deux verres à chacun de nous pour le repas du soir. Mais le besoin avait triomphé de notre prudence, parce que nous étions confiants dans la parole de nos guides, qui nous assuraient qu'avant le crépuscule nous atteindrions l'endroit où se trouvait une source abondante.

Nous repartîmes réconfortés et d'un pas rapide, à l'exception de notre compagne d'infortune, madame Pinheiro, qui succombait de fatigue. Nos derniers instants de repos l'avaient comme paralysée ; ses jambes étaient enflées, ses pieds déchirés, saignants, et il lui devenait impossible, tant ils étaient gonflés, de changer ni de quitter sa chaussure. Je renouvelai mes instances de la veille, elles furent encore sans résultat ; malgré les souffrances qu'elle endurait, malgré mes prières et celles de son mari, elle ne voulut point consentir à confier sa personne à l'un de nos guides. Tout ce que nous pûmes obtenir d'elle fut son assentiment à la débarrasser des bagages qu'elle avait voulu porter jusqu'à ce moment. Ensuite je coupai sa chaussure, je bandai ses pieds avec soin, à l'aide de mouchoirs déchirés

en lanières, et je les enveloppai de lambeaux de linge. Grâce à cet expédient, elle put nous suivre aussi longtemps que le sol sur lequel nous marchions restait sablonneux; mais lorsqu'il venait à changer de nature, il lui était impossible d'avancer et de contenir l'expression de sa douleur; elle poussait des gémissements involontaires qui retentissaient dans le cœur de chacun de nous. Bientôt sa lassitude et ses souffrances devinrent telles qu'à chaque pas elle trébuchait, quoique les plus vigoureux de la caravane eussent pris le parti de la soutenir tour-à-tour. Enfin ses maux parvinrent à leur paroxysme et le désespoir s'empara de son âme. Ses genoux fléchirent sous le poids de son corps; elle s'affaissa sur elle-même et resta étendue sur la terre, refusant de se relever et priant de l'abandonner dans le désert.

Cependant le soleil avait disparu de l'horizon. Nos Arabes poursuivaient leur route et pressaient leurs montures, en nous déclarant qu'il fallait accélérer la marche si nous voulions, avant l'obscurité, atteindre la source qu'ils nous avaient annoncée. Ils nous montrèrent même à plus d'une lieue de distance des monticules de sable au milieu desquels elle devait se trouver.

De même que la veille, deux de nos guides prirent le devant en poussant leur chameau avec une extrême rapidité, pour aller reconnaître le lieu du campement. La plupart d'entre nous les suivirent de près, afin de les surveiller. Pour moi, je crus de mon devoir de ne point quitter madame Pinheiro, dont l'état m'alarmait et qui m'intéressait vivement, car sa résignation dans notre malheur commun et son attachement pour son mari m'avaient frappé d'admiration. Plusieurs des nôtres imitant mon exemple, notre caravane se trouva divisée en deux groupes : le premier formé par la plus grande partie des gens de l'équipage qui, sous la direction de MM. Freixe et Lhéri-

tier, avançaient toujours pour tenir en respect nos conducteurs; et l'autre, composé des hommes restés en arrière pour secourir notre infortunée compagne, dont les forces physiques étaient complétement épuisées. Surmontant sa faiblesse pour céder à nos sollicitations pressantes, elle tenta un dernier effort et entreprit de se relever afin de nous suivre encore, mais elle retomba aussitôt évanouie sur le sable. Nous lui prodiguâmes tous les soins nécessaires pour la ranimer.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, son mari la fit consentir enfin à se laisser transporter par la monture des Arabes. Alors nous criâmes à nos compagnons de de s'arrêter; ils étaient déjà trop loin pour nous entendre. Un matelot, quoique harassé de fatigue, s'offrit sur-le-champ, pour atteindre le principal groupe de la caravane. Il y parvint après trois quarts d'heure d'une course assez rapide. Dès qu'il eut donné avis au capitaine de ce qui se passait, celui-ci commanda de faire halte. Les Arabes ne voulurent pas suspendre leur marche : vainement on leur exprima par signes qu'un de nous était hors d'état de continuer la route sans être transporté, ils ne purent ou plutôt ils affectèrent de ne pouvoir comprendre nos désirs. Reconnaissant qu'on ne saurait vaincre par la raison leur mauvais vouloir, M. Lhéritier s'avança vers eux pour les forcer à rebrousser chemin. Ils devinèrent ses intentions; et, voulant les rendre impuissantes, ils lancèrent leur monture du côté où s'étaient dirigés les autres Arabes.

Le Français, indigné, n'hésita point à les coucher en joue; peut-être les eût-il frappés d'une balle, si celui des deux qui s'était montré le plus opposé à nos ordres, vaincu par la menace, ne se fût empressé de rétrograder. M. Lhéritier saisit la corde qui servait à conduire le chameau, et, suivi du capitaine et de quelques matelots, il l'entraîna vers l'endroit où

nous nous trouvions avec madame Pinheiro. Les autres voyageurs restèrent au repos pour attendre son retour.

Lorsque les Arabes furent en notre présence, ils ne parurent nullement touchés de la situation déplorable de notre belle compagne, et ce ne fut qu'à prix d'or que nous les déterminâmes à lui céder une place sur leur monture. Nous la plaçâmes de notre mieux sur la selle, où elle pouvait à peine se tenir assise. Hassan monta en croupe derrière elle. Ali fit route à pied avec nous; mais nous cheminâmes lentement, non-seulement pour éviter à madame Pinheiro les fortes et douloureuses secousses que cause l'allure du chameau, mais encore parce que nous étions brisés par les trois journées de traversée que nous avions faites dans le Sahara. Après avoir rejoint le gros de la caravane, il nous fallut environ deux heures pour atteindre les monticules de sable vers lesquels s'étaient dirigés les guides qui nous avaient devancés. La nuit était close depuis longtemps, et nous étions haletants et mourant de soif quand nous parvînmes au lieu de leur campement. Nous les trouvâmes agités de la plus vive inquiétude.

N'ayant point soupçonné la cause bien naturelle du retard de notre marche, ils avaient redouté qu'il ne se fût élevé entre nous et les leurs quelque collision fatale à ces derniers; aussi en les revoyant ils manifestèrent la joie la plus vive.

Nous nous empressâmes de nous débarrasser de nos bagages, et de leur demander où était la source, afin d'y aller puiser largement pour nous désaltérer. Ils prirent un air de consternation en nous montrant deux fosses de quatre ou cinq pieds de profondeur qu'ils avaient creusées dans le sable à quelque distance l'une de l'autre. Comme nous ignorions que les Arabes se procuraient de l'eau par un moyen semblable, nous ne fûmes nullement étonnés qu'il ne s'en rencontrât pas

dans des puits d'espèce aussi singulière. Nous crûmes qu'ils se jouaient de nous, et qu'ils avaient le projet de nous faire périr de soif dans le désert, afin de s'emparer de nos dépouilles. Aussi, dans notre premier mouvement d'indignation, nous nous emportâmes contre eux jusqu'à la fureur; malgré leurs efforts et leurs prières pour nous calmer, nous leur fîmes entendre qu'ils payeraient de leur vie une semblable trahison. Vainement ils invoquèrent le nom de Dieu, en criant Allah! unique mot que nous comprissions et que nous pussions distinguer au milieu des sons gutturaux dont leur idiome abonde; nous n'ajoutâmes nullement foi à leur sincérité. Alors, consternés et tremblants, ils se mirent à creuser un troisième puits au pied d'un monticule de sable; ils le forèrent plus profondément que les précédents; mais le fond, au lieu de s'humecter, resta d'une sécheresse égale à celle de la surface même du sol. Après cette dernière épreuve, ils attendirent avec une résignation admirable que notre colère se fût apaisée. Pour les confondre avant de les punir, nous saisîmes les outres qui leur servaient à contenir leur provision d'eau : nous les trouvâmes complétement vides.

A cette découverte, nous crûmes connaître la droiture de leurs intentions, et, malheureusement pour nous, qu'ils avaient été déçus dans leurs espérances. Notre fureur tomba subitement. Nous leur demandâmes où nous trouverions de l'eau; ils nous montrèrent le Nord-Ouest, et nous firent entendre qu'il existait une source à quelques lieues de la mer; mais qu'il fallait deux journées de marche pour y parvenir. Fatigués comme nous l'étions, passer, sans boire, deux jours au milieu du Sahara, sous un soleil torréfiant, pourrions-nous résister à une telle privation? Nul de nous ne le pensa; car l'expérience est l'unique enseignement qui apprenne combien est grande la somme de souffrances que l'homme est capable de supporter. Mais force

était de nous soumettre à la nécessité : nous nous résignâmes, et ce ne fut pas sans murmurer.

Le lieu choisi pour notre campement ne ressemblait point à celui de la veille : il n'était couvert d'aucune broussaille : par conséquent, il nous devenait impossible de faire du feu pour préparer des aliments à notre caravane. Nous fûmes réduits à composer ce repas du soir d'un morceau de biscuit et d'à peu près un demi-verre d'eau, minces réconfortatifs pour les fatigues que nous venions de souffrir et pour celles qu'il nous restait encore à endurer, les seuls pourtant que la prévoyance nous conseilla dans notre détresse. Mais la prudence est si impuissante sur certains hommes, que quelques matelots, malgré mes avis, voulurent manger du lard salé ; ils éprouvèrent une sensation de fraicheur dans la bouche, et la soif qui les dévorait parut s'apaiser. Bientôt après, elle se manifesta plus intense qu'elle ne l'était primitivement, et leurs souffrances devinrent intolérables. Ils se sentirent embrasés par un feu intérieur qui s'accroissait à chaque minute, et ils supplièrent M. Lhéritier, qui avait distribué la ration d'eau, de leur en accorder quelques gouttes encore pour tempérer l'ardeur qui les consumait. Le salut de la caravane étant d'une importance plus grave que celui de matelots imprudents, il resta sourd à leurs prières ; et comme de notre provision il ne restait que trois bouteilles encore pliènes, il se chargea de les porter lui-même pour assurer le sage emploi de ce précieux trésor.

Quant à nos Arabes, leur repas fut identique à celui de la veille ; et ils s'endormirent sur le sable après avoir donné quelques poignées d'orge à leurs chameaux.

Pour nous, il n'en fut pas de même : quoique nous eussions pris des précautions semblables à celles de la nuit précédente, tel était notre abattement que nous eûmes peu d'instants de

sommeil. Il ne fut pas nécessaire d'établir des sentinelles pour surveiller les Arabes. L'atmosphère nous sembla plus froide qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, sans doute à cause de l'excès de notre fatigue : aux approches du jour, nos membres étaient glacés et engourdis. Madame Pinheiro surtout se trouvait comme paralysée, aussi ne montra-t-elle aucune hésitation pour se laisser transporter de nouveau sur la monture de nos guides.

Cependant la douce chaleur des rayons du soleil levant, en ramenant la flexibilité dans nos articulations, nous avait ranimés ; et la nécessité d'atteindre la source qui nous était signalée nous imposant la loi d'avancer du côté de la mer, nous recommençâmes la marche avec courage. Après avoir laissé derrière nous les monticules de sable au milieu desquels nous avions campé, nous cheminâmes dans une plaine immense dont le sol était résistant et pareil à de la brique calcinée. Heureusement nous n'y rencontrâmes pas un aussi grand nombre de cailloux que dans les espaces déjà parcourus; ce qui permit à la caravane, malgré son état d'épuisement, de franchir environ neuf lieues d'étendue pendant cette journée. Cette traite était la plus longue que nous eussions accomplie; car la durée des deux stations que nous fîmes dans cette marche ne saurait compter pour des heures de repos. Elle fut aussi la plus pénible, et elle nous coûta des efforts inouïs; mais, sentant grandir à chaque instant l'impérieux besoin de nous désaltérer, et s'accroître pour nous le danger de rester un temps plus long sans trouver de l'eau, nous ne redoutâmes point d'excéder nos forces pour augmenter la célérité de nos pas. Les souffrances que nous endurâmes dans cette espèce de course dépassèrent toutes celles que nous avions éprouvées jusqu'alors. Notre soif était devenue si ardente que nous pouvions à peine articuler des sons pour échanger de rares paroles, et nous étions condamnés à un mu-

tisme involontaire. Nos lèvres et nos narines étaient gonflées et chargées d'une couche de poussière; notre langue était, pour ainsi dire, scellée à notre palais : il me semblait que la mienne se trouvait transformée en un morceau de parchemin. Plusieurs d'entre nous, forcés d'avancer la bouche entièrement ouverte afin d'éprouver une impression de fraîcheur en aspirant l'air avec abondance, furent réduits à un état si déplorable, qu'ils ressentirent de véritables transports fébriles. Leur raison sembla les abandonner : ils se jetaient sur M. Lhéritier et s'efforçaient, par prières et même par menaces, d'obtenir de lui l'eau qui nous restait. Le passager Pinheiro se suspendait à ses vêtements, se roulait devant lui sur le sable, et poussait des gémissements frénétiques, en le suppliant d'avoir pitié de ses tortures. Mais voyant que notre chef restait inflexible, il parvint subitement au dernier degré de l'exaspération; il s'élança sur lui, et dans cet accès de rage, il lui déchargea un coup de crosse de fusil sur l'épaule.

Malheureusement sa colère devint funeste à la troupe entière; il brisa une de nos précieuses bouteilles, dont le liquide fut répandu sur le sol et aussitôt absorbé. A cette vue, les matelots, qui l'instant d'avant imitaient son exemple, éclatèrent de fureur contre l'infortuné Pinheiro, et malgré les cris de sa femme, qui voulait se précipiter de sa monture pour voler à son secours, ils allaient peut-être se porter contre lui aux dernières extrémités.

Les officiers et moi nous intervînmes assez rapidement pour l'arracher de leurs mains avant qu'il eût reçu aucune blessure.

M. Lhéritier, qui avait contribué avec nous à le sauver, se trouvait au contraire gravement blessé par des fragments de bouteille. J'examinai la plaie avec attention, et je reconnus qu'il n'y restait aucun débris de verre; mais le sang coulait abondamment. Comme je ne savais à quel moyen recourir pour arrêter l'hé-

morrhagie, notre jeune chef, s'apercevant de mon embarras, me dit en riant : « Vous êtes pris au dépourvu, docteur; vous n'avez rien pour panser ma blessure : eh bien, saupoudrez-la de farine, je vous réponds du succès. » Je suivis le conseil, et le sang cessa bientôt de couler.

A la suite de cet événement, pas un homme de la caravane n'alla demander qu'on devançât pour lui la distribution de l'eau jusqu'à la halte du soir. Nous campâmes dans un lieu où le sol était moins résistant et plus sablonneux que celui que nous avions foulé pendant cette journée déplorable. Notre repas, comme celui de la veille, se réduisit à un morceau de biscuit arrosé de quelques gouttes d'eau.

Au moment de la répartition de ces rations, qui, pour nous, étaient d'un prix inestimable, les matelots s'écrièrent tout d'une voix que la part du passager coupable d'avoir anéanti le tiers de notre provision devait accroître celles des autres voyageurs; réclamation qui fut adoptée sans conteste. Alors, madame Pinheiro, qui naturellement avait été servie la première, offrit sa ration d'eau à son mari, en lui disant : « Moi, je n'ai pas marché, je ne saurais avoir soif. » Malgré le besoin impérieux qui le tourmentait, celui-ci, n'osant point accepter, repoussa la coupe qu'elle lui présentait, et la pria de se désaltérer. Mais cette femme, dont le dévouement excitait notre admiration, refusa résolument de boire et redonna l'eau qui lui avait été versée pour qu'elle fût partagée entre les matelots. Aussitôt je proposai de rapporter la décision qui punissait ces malheureux époux d'une manière aussi cruelle, ce qui reçut l'approbation unanime.

La nuit fut affreuse pour notre caravane. Les souffrances morales s'unissant aux douleurs physiques, portèrent le désespoir dans l'âme de la plupart d'entre nous. On n'osait plus compter sur les assertions des guides, qui déjà avaient déçu nos

espérances ou tout au moins qui s'étaient trompés eux-mêmes, et on affirmait hautement que nous n'atteindrions jamais la source où notre soif devait s'étancher. Un des matelots avait tellement la conviction que nous ne parviendrions pas au terme désiré, qu'il résolut de faire cesser aussitôt par une mort volontaire l'ardeur qui dévorait sa poitrine. Il arracha le pistolet qu'il portait suspendu à sa ceinture, appuya le canon sur sa tempe et lâcha la détente de l'arme meurtrière. Par un hasard heureux, l'amorce, qui n'avait pas été renouvelée depuis plusieurs jours, s'était répandue en partie pendant notre trajet dans le désert; elle ne prit point feu, et cet incident lui sauva la vie. Un de ses compagnons s'empressa de le désarmer pour prévenir toute récidive de ce fatal dessein.

Cette tentative de suicide nous émut profondément; elle redoubla l'agitation qui nous dominait, et nos angoisses en devinrent plus vives. Nous étions dans un tel état d'exaltation qu'il nous fut impossible de sommeiller.

Au lever du soleil, je fus frappé d'un spectacle inattendu : en jetant les yeux sur mes compagnons, je trouvai en eux le changement le plus extraordinaire. Il me sembla que cette seule nuit les avait vieillis de vingt années. Ils étaient, pour ainsi dire, réduits à leur plus simple expression, tant leur amaigrissement était affreux. La déperdition continuelle des fluides de l'économie par des sueurs abondantes, déperdition qui n'était pas réparée, et la constriction de leur peau desséchée par l'action solaire, suffisaient sans doute pour expliquer ce changement. Mais d'où vient qu'il s'était opéré si subitement, car la veille je n'avais rien remarqué de semblable? En y réfléchissant, je crois pouvoir l'attribuer à ce que, durant notre marche forcée, la turgescence normale de notre corps était entretenue par l'excitation constante que déterminaient les violents efforts auxquels nous

nous livrions. Cette turgescence venant à cesser avec la cause qui l'entretenait, notre corps avait singulièrement diminué de volume dans l'espace de dix heures.

Ce qu'il y eut de particulier dans cette circonstance, c'est que le spectacle qui se présentait à chacun de nous du dépérissement des autres ne nous arracha pas une exclamation d'étonnement ni de pitié. Commencions-nous à ressentir l'égoïsme barbare que l'homme laisse éclater à nu dans les occasions de grandes calamités, ou éprouvions-nous un tel affaiblissement de toute sensibilité que nous étions arrivés à l'abrutissement? Je ne saurais le décider. Je me souviens seulement que chez la majeure partie d'entre nous les facultés intellectuelles étaient troublées, et qu'il leur était impossible d'avoir conscience de leurs pensées. La raison ne commandait plus à leur volonté; ils n'obéissaient qu'à l'aveugle instinct de la conservation.

Le signal de poursuivre notre route fut donné par M. Lhéritier, qui possédait toute sa lucidité d'esprit. On lui obéit automatiquement; mais il était devenu impossible de garder quelque ordre dans la marche. Nous nous traînions les uns à la suite des autres; parfois nous nous trouvions isolés par d'assez fortes distances, et, en dépit de l'impatience et du mauvais vouloir de nos guides, ils étaient contraints de s'arrêter, afin de donner aux plus faibles et aux plus démoralisés le temps de se reformer en un seul groupe. Parmi ceux que la souffrance avait le moins abattus, je remarquai le jeune mousse, enfant âgé de quatorze ans à peine; il ne cessa pas un instant de marcher en tête de notre caravane, à côté de l'Arabe Ali, qui avait cédé sa place à madame Pinheiro, et près de M. Lhéritier, qui formait toujours notre avant-garde.

Plus nous approchions du côté de la mer, plus le sol offrait d'inégalités et devenait sablonneux. Après la halte de midi, nous

cheminâmes au milieu de collines de sable qui nous obligeaient à faire une infinité de circuits pour les tourner. Souvent nous étions contraints de nous frayer un passage entre ces monticules qui se touchaient par leurs bases, et nous avancions enfoncés dans le sable jusqu'aux genoux. Il semblait que la fatalité se complût à multiplier les obstacles à notre marche en raison directe de la décroissance de nos forces et de notre énergie ; car, lorsque le soleil inclina vers l'horizon, il s'éleva un léger vent du Nord-Ouest qui, malgré sa faiblesse, redoubla les dangers que nous courions au milieu de ces montagnes mobiles. En effet, en rasant les sommets des énormes amas de sable, il mettait en mouvement leurs couches supérieures qui ruisselaient comme des nappes liquides le long des flancs de tous ces coteaux. Nos pas accéléraient encore ce ruissellement, et si l'agitation de l'air eût acquis quelque violence, il est certain que nous aurions été ensevelis sous l'éboulement de ces masses menaçantes. Pourtant nous continuions notre trajet sans nous préoccuper de l'imminence du péril auquel nous étions exposés. L'horrible tourment de la soif dominait toutes nos facultés; et, semblables aux malheureux frappés de démence, nous n'avions qu'une idée, celle d'apaiser par tous les moyens possibles le feu qui nous consumait. Vers les dernières heures du jour, après avoir marché contre le vent, le supplice devint si affreux pour quelques matelots, qu'ils se roulèrent sur le sable en poussant des gémissements déchirants à entendre, et en invoquant la mort pour mettre fin à leurs tortures. Plusieurs refusèrent de se relever, restant sourds à mes supplications et aux affectueuses consolations que je m'efforçais de leur prodiguer, à défaut de secours efficaces. Il fallut employer la force pour leur faire continuer la marche, tellement ils étaient subjugés par la douleur. Ils avaient la bouche et la gorge dans un état d'aridité

incroyable. En y enfonçant les doigts, il me fut impossible d'y sentir la moindre trace d'humidité. Tout l'appareil respiratoire paraissait desséché. Une fièvre violente s'était emparée d'eux : dans les accès de délire, j'en vis qui recueillaient comme une liqueur précieuse leur urine épaisse et infecte et qui la buvaient avec avidité.

Le fait qui me frappa le plus, en présence de ce spectacle terrible, ce fut l'impassibilité de nos guides; ils semblaient créés d'un autre limon que nous, et n'éprouver ni lassitude ni souffrance. Habitués dès l'enfance à cette température suffocante, à cette atmosphère chargée de particules sablonneuses, à ces éternelles privations, il n'y avait rien d'anormal dans la situation où ils se trouvaient alors, et ils ne pouvaient en être affectés ni s'apitoyer sur notre sort qu'ils partageaient. Néanmoins leur insensibilité à nos maux excita l'indignation de l'équipage; et il fut proposé ouvertement de les contraindre à descendre de leurs montures, pour faire asseoir à leurs places ceux d'entre les naufragés qui étaient les plus exténués. Les officiers s'opposèrent énergiquement à cette violence, par la double raison qu'il était imprudent de soulever des sentiments de vengeance dans l'âme des Arabes au moment où nous succombions de faiblesse, et qu'il était à redouter de voir surgir une collision entre les matelots, qui se seraient bientôt disputé le droit de diminuer leurs fatigues en se faisant transporter. Chacun de nous se résigna donc à continuer le trajet de la même manière qu'il l'avait entrepris.

A mesure que nous avancions au milieu des monticules de sables où nous étions engagés, nous voyions s'accroître leur élévation. Nous en rencontrâmes qui n'avaient pas moins de deux cents pieds de hauteur, et nous employâmes un temps considérable à suivre les courbes de leurs bases pour les dépas-

ser. Déjà le jour pâlissait, et nos chefs s'effrayaient de la nécessité de camper la nuit entre ces montagnes pulvérulentes, car nous étions incapables de fournir une plus longue traite, quoique nous eussions avancé à peine de deux lieues en cinq heures. Heureusement nous atteignîmes au moment du crépuscule une espèce d'île située au milieu de cet océan de sable, ou plutôt un cercle immense dont le périmètre était formé par une série d'éminences supérieures à celles que nous laissions derrière nos pas. Cette oasis singulière, au sol compacte et rougeâtre, avait été créée par un tourbillon de vent, qui, en balayant cette partie du désert, avait élevé ces chaînes de montagnes éphémères.

En pénétrant dans ce lieu, nous trouvâmes déjà établis les deux Arabes qui, chaque soir, allaient reconnaître le terrain propice à notre campement. Ils se levèrent à notre approche, et prévenant l'inévitable question que nous allions leur adresser, grâce à leurs gestes expressifs, à leur mimique intelligente, ils nous firent entendre ces paroles : « Chrétiens, vous ne trouverez pas ici la source qui doit apporter une fin à vos tourments. Cette source précieuse, qui ne tarit jamais, sourdit dans une gorge profonde, à peu de distance de l'endroit où nous sommes. Ils nous serait impossible de descendre au fond du précipice qui la recèle pendant l'obscurité de la nuit sans exposer la caravane tout entière à périr. Reprenez courage, vos maux cesseront dans quelques heures, et louez Dieu qu'il vous ait jusque-là donné la force de les surmonter ! »

Un phénomène qui me surprit, ce fut la résignation avec laquelle les naufragés, même les plus souffrants, apprirent l'affreuse nouvelle qu'il fallait attendre encore jusqu'au lendemain pour avoir de l'eau. Une aussi cruelle déception ne souleva aucune pensée de vengeance dans leurs âmes. Oubliant que nos guides

pouvaient chercher à augmenter notre abattement afin de nous entraîner plus facilement dans un piége funeste, nous ne mîmes pas même en doute la véracité de leurs allégations. Brisés par les fatigues de la marche autour des monticules, affaissés par les tortures de la soif, la plupart d'entre nous étaient arrivés à à un tel point d'insensibilité et de torpeur, qu'ils n'avaient plus le sentiment des faits qui s'accomplissaient sous leurs yeux, et qu'ils refusaient même les aliments que les chefs leur présentaient. Ils se jetèrent sur le sable et restèrent jusqu'au jour dans un complet anéantissement.

Aux premiers rayons du soleil levant, nous recommençâmes la marche. Nous eûmes une peine extrême à sortir de l'enceinte où nous avions passé la nuit. Du côté du Nord, les montagnes qui nous environnaient étaient unies entre elles par leur base. En traversant ces défilés dangereux, les masses sablonneuses, ébranlées par les pas des chameaux et des hommes, coulaient sur nous avec l'impétuosité d'un torrent, menaçant d'engloutir toute la caravane. Parfois la chute de ces collines mouvantes fermait entièrement le passage à ceux de nous qui se trouvaient en arrière, et souvent même nous étions contraints de suspendre notre trajet, attendant, immobiles, que les éboulements eussent cessé. Pour continuer la marche, nous étions réduits à tracer un sillon au milieu des sables. Enfin, après plusieurs heures de cette horrible lutte, nous parvînmes au bord d'un précipice immense, dont la profondeur ne saurait être évaluée à moins de cinq cents pieds et la largeur à moins de mille pas. Nous n'aperçûmes ni à l'Est ni à l'Ouest les limites de cette épouvantable cavité, qui avait formé sans doute le lit d'un bras de mer. A sa partie Sud, où nous nous trouvions arrêtés, le bord était à pic ; il nous devenait donc impossible de franchir ce nouvel obstacle; aussi, nous nous préparâmes à rétrograder, pour tourner, par son

extrémité orientale, cette prodigieuse fissure. Le vieil Hassan se plaça alors devant nous; sa bouche était contractée par un étrange sourire, et il nous fit entendre du geste de ne point retourner en arrière, parce qu'au fond de ce ravin nous allions trouver l'eau si désirée. Cette nouvelle, en nous ravissant de joie, nous rendit, comme par enchantement, le courage et la force, avec la volonté d'affronter tous les dangers pour mettre plus promptement un terme à nos souffrances. Mais comment parvenir au fond de l'abîme qui était béant devant nous? Les Arabes déclarèrent qu'un sentier d'un accès difficile y conduisait, et ils se mirent en devoir de le chercher. Étant descendus de leurs montures, ils suivirent attentivement les bords du précipice, pendant que nous attendîmes avec impatience le résultat de leur exploration. A plusieurs reprises, nous crûmes entendre les bruits de signaux qui nous étaient adressés pour nous donner l'indication de nous porter en avant; mais les sons nous parvenant de différentes directions, nous restâmes stationnaires, ignorant dans quel sens il fallait nous diriger. Après une heure, qui nous sembla un siècle d'attente, nous vîmes reparaître nos guides. Ils annoncèrent avoir reconnu plus à l'Est le passage qui était le seul praticable, et ils nous dirent de les suivre. Le plus jeune d'entre eux, Ali, se mit en tête de la caravane, suivi d'Ibrahim, qui conduisait leurs montures. Abou-Saad marchait après eux, guidant le second chameau sur lequel s'était replacé Hassan, afin de veiller, disait-il, avec plus d'attention à la sûreté de madame Pinheiro, qu'un faux pas de l'animal pouvait lancer dans l'abîme. Venait ensuite le reste de la troupe.

Nous fûmes bientôt distancés par les Arabes, qui pressaient le pas et descendaient de rochers en rochers avec une audace et une adresse que nous ne pouvions imiter. Ce n'était qu'avec hésitation que nous avancions, ayant soin de prendre les pré-

cautions les plus grandes. La source où tendaient tous nos vœux était située à cent pieds environ au-dessous de la surface du désert; elle était masquée par une saillie formée par des blocs de granit, qui semblaient avoir été creusés sous l'action prolongée du choc des vagues. Nos guides y parvinrent long-temps avant nous. Ils étanchèrent leur soif, donnèrent à boire au vieil Hassan, à madame Pinheiro, et aussitôt ils continuèrent à descendre vers le fond de l'immense ravin, comme pour nous céder la place autour de la fontaine. Dans la précipitation qu'ils mirent à s'éloigner, ils négligèrent de faire abreuver leurs montures, et oublièrent leurs outres au revers du sentier.

A partir de la source, le chemin allait en s'élargissant et offrait une pente moins rapide que celle de sa partie supérieure, ce qui permettait aux chameaux de presser la vitesse de leur allure. Aussi les Arabes se trouvaient-ils hors de la portée de nos armes, lorsque les premiers d'entre nous atteignirent la fontaine. Bientôt nous l'entourâmes tous, et, dans les premiers transports de notre joie, nous ne pensâmes plus à surveiller nos guides.

En présence de cette source limpide, dont l'eau allait apaiser la soif affreuse qui nous dévorait, nous étions parvenus au paroxysme de l'exaltation. Nous poussions des cris d'allégresse avec tant de force, que les échos du gouffre où nous trouvions ce précieux trésor retentissaient d'une manière effrayante. Dans l'ivresse de notre contentement, nous nous jetions dans les bras l'un de l'autre, en nous couvrant de baisers, et oubliant même de nous désaltérer pour nous féliciter de la cessation de nos souffrances. Cependant l'émotion de plaisir qui nous agitait tous à un degré extrême n'absorba pas mon esprit au point de m'empêcher de considérer qu'il pouvait arriver des accidents graves à la plupart de nous si nous étanchions su-

bitement notre soif jusqu'à satiété. Je déclarai que nous boirions alternativement et à plusieurs reprises, ensuite je m'avançai vers la source pour faire observer ma prescription. Ces précautions permirent à tous de se désaltérer sans danger; et la quantité d'eau que chacun de nous consomma de cette manière fut prodigieuse. Nos forces reparurent presque dans toute leur intégrité dès que l'ardeur de notre soif fut éteinte. Ainsi ranimés, nous nous disposâmes à continuer la marche, toutefois après avoir fait une ample provision d'eau pour nos besoins à venir.

Déjà nous avions empli nos bouteilles et nous nous préparions à remplir également les outres, lorsque tout-à-coup un cri aigu d'alarme et de détresse vint frapper nos oreilles. Nous nous retournâmes subitement, et au fond du ravin nous aperçûmes nos guides qui employaient la violence pour entraîner madame Pinheiro. Elle s'était jetée à bas de sa monture, et opposait une vive résistance aux Arabes qui voulaient l'y replacer. Plusieurs d'entre nous saisirent leurs armes pour aller punir ces perfides ravisseurs; mais, dans le même instant, nous entendîmes d'effroyables hourras de guerre poussés au-dessus de nos têtes. Nous reconnûmes que nous étions tombés dans une embuscade et que nous nous trouvions entourés d'ennemis. Quelques-uns des plus audacieux occupaient déjà l'extrémité du passage par lequel nous étions descendus jusqu'à la source, et nous fermaient toute issue de ce côté. La disposition des lieux ne nous permettait pas de voir les points occupés par les autres ni de nous assurer du nombre de nos assaillants. Néanmoins, il n'y avait pas à hésiter : le seul parti qui nous restait à prendre était de marcher immédiatement contre nos agresseurs, avant qu'ils se fussent tous rassemblés pour nous écraser. Le capitaine Pereira, qui, dans ce pressant danger, recouvra subitement sur les hommes de l'équipage toute l'influence que lui donnaient ses lumières

et son courage, les sépara en deux groupes pour soutenir l'attaque : les premiers, conduits par lui, remontèrent rapidement vers la plaine du désert; les autres, ayant M. Lhéritier à leur tête, s'élancèrent dans la partie inférieure du sentier pour atteindre nos guides au fond de la vallée. Ils avaient à peine franchi une légère distance, que déjà le combat s'engageait entre le capitaine Pereira et les Arabes postés à l'entrée du passage. Ceux-ci, qui se trouvaient entre les rochers plus à l'abri que derrière les murs d'une forteresse, reçurent nos compagnons en faisant un feu terrible. Deux matelots et le capitaine furent les premières victimes de la férocité de nos ennemis ; ils tombèrent frappés mortellement, et leurs corps roulèrent dans l'abîme. La chute du chef et de deux des leurs sema l'épouvante parmi les malheureux naufragés. Ils firent retraite en toute hâte et se virent poursuivre par une vingtaine d'Arabes, qui leur tuèrent encore deux hommes. Malgré l'imminence du péril, notre jeune mousse, qui s'était placé en tirailleur à l'arrière-garde de cette petite troupe, eut l'audace d'attendre de pied ferme le plus intrépide de ceux qui le poursuivaient. Il l'ajusta presque à bout portant et l'étendit raide mort. Cette seule perte suffit pour faire rétrograder les barbares, qui regagnèrent en désordre la surface du désert. Leur fuite ne paraissait pas améliorer de beaucoup notre situation; nous n'en restions pas moins engagés dans ce dangereux défilé, après avoir supporté une perte déplorable. Heureusement, les matelots qui s'étaient mis ainsi que moi à la poursuite de nos guides n'avaient rencontré aucun obstacle pour retarder leur marche; bientôt ils s'étaient trouvés à peu de distance des ravisseurs, à qui la résistance désespérée de madame Pinheiro avait fait perdre un temps précieux. Pourtant ces misérables étaient parvenus à la garrotter, et ils allaient la fixer sur l'une de leurs montures,

lorsque M. Lhéritier, qui nous avait devancés de beaucoup, les atteignit à la portée de sa carabine. Il s'arrêta un instant, ajusta le vieil Hassan, et le renversa d'un coup de feu auprès de madame Pinheiro, qui était évanouie. Quelques secondes après, le lieutenant Villanova, M. Freixe et moi, suivis de cinq à six matelots, nous rejoignîmes notre chef intrépide, qui venait de recharger tranquillement son arme. Nous arrivâmes au moment même où les trois Arabes dont nous voulions nous emparer ripostaient au coup qui avait donné la mort au père du jeune Ali. Une de leurs balles frappa en pleine poitrine le capitaine Freixe; il tomba à mes pieds, et il expira peu de minutes après avoir reçu cette blessure. La vengeance ne se fit pas attendre : nous fîmes une décharge générale sur ces traîtres, qui, s'étant élancés sur leurs chameaux, s'enfuyaient à toute vitesse. Abou-Saad fut atteint d'une balle qui lui brisa la colonne vertébrale; Ibrahim eut la jambe fracassée, et le plomb qui l'avait touché alla se loger dans les flancs de sa monture : elle s'abattit aussitôt sous lui, et il fut achevé sur la place par un des hommes de l'équipage. Ali échappa seul à notre fureur par un singulier moyen : s'étant accroché par les mains à la selle de son chameau, il s'y tint suspendu de manière à ce que l'animal, en l'emportant, lui servait de bouclier. Il fit ainsi un assez long trajet; puis, la fatigue l'obligeant sans doute à lâcher prise, il abandonna sa monture, qui cessa de courir, et il disparut à nos yeux en se glissant au milieu des rochers.

Notre premier soin, après avoir puni nos guides de leur perfidie, fut de prodiguer des secours à madame Pinheiro, qui gisait encore évanouie au bord du sentier. Je parvins à la ranimer en la frappant violemment du plat de ma main sur les extrémités; la voix de son mari arrivant alors à son oreille, acheva de la rappeler à la vie. Elle ouvrit les yeux et resta

quelque temps à nous considérer, sans pouvoir proférer une parole. S'étant ensuite soulevée à l'approche de M. Pinheiro, qui se penchait, elle l'entoura de ses bras en versant un torrent de larmes.

Nous nous disposâmes à quitter ces deux époux pour aller combattre avec nos compagnons à la partie supérieure du passage; mais nous n'eûmes point à reprendre la lutte, car nos armes étaient à peine chargées, lorsque le mousse, qui avait vengé la mort du capitaine Peireira, accourut nous annoncer que les Arabes avaient abandonné le théâtre du combat, laissant toutes les issues libres. Sans doute ces barbares s'étaient retirés pour nous rejoindre dans un lieu propice à une attaque nouvelle, espérant, plus tard, revenir en nombre pour avoir meilleur marché de nous, ou pouvoir nous égorger sans péril. En effet, nous restions privés de conducteurs pour diriger notre marche; il leur devenait donc facile, pendant que nous errerions dans les sables, de rencontrer des occasions favorables pour nous décimer peu à peu, s'ils ne réussissaient point à nous massacrer en masse.

Déjà le tiers de notre troupe avait succombé sous leurs coups. Nous nous occupâmes de rechercher les restes de nos malheureux compagnons. Les corps du capitaine Pereira et des autres matelots avaient roulé d'une hauteur d'environ quatre cents pieds sur les angles tranchants des rochers; ils étaient méconnaissables et presque en lambeaux. Nous réunîmes ces cadavres mutilés à celui du capitaine Freixe, pour leur rendre les derniers devoirs. Avant de les inhumer, nous les dépouillâmes de tout ce qu'ils portaient, munitions de bouche et de guerre, objets précieux et vêtements, ne voulant laisser aux Arabes aucune espèce de butin. Nous nous emparâmes également des armes des ennemis qui étaient tombés sous nos balles. Après

quoi, nous déposâmes dans une sorte de sépulcre formé par des cavités de rochers les restes de nos infortunés compagnons, et nous les recouvrîmes d'une légère couche de sable.

Notre tâche douloureuse étant terminée, nous songeâmes à sortir de cette affreuse vallée, qui nous était si funeste. Elle offrait un aspect encore plus désolé que celui de la surface du désert. Ses côtes étaient à pic, presque sans nulle trace de végétation, et le fond se composait, en général, d'énormes fragments de rocher; de distance en distance, il était recouvert de sel qui produisait sous nos pieds un craquement semblable à celui de la neige gelée. Il n'était pas prudent de suivre la partie inférieure de cet horrible ravin, et nous résolûmes de nous éloigner de la caravane en regagnant la surface du désert pour continuer notre route, épiés que nous étions par une horde de barbares aussi cruels qu'avides, et que le double désir du vol et de la vengeance poussaient à vouloir notre perte. Nous délibérâmes sur le parti à prendre; et, sur la proposition du lieutenant Villanova, nous arrêtâmes que nous remettrions nos destinées aux mains de l'homme qui avait parmi nous montré jusque-là le plus d'intelligence, d'activité, de résolution et d'énergie. Notre choix ne fut pas douteux: il tomba sur M. Lheritier. « J'accepte l'autorité absolue que vous me confiez, s'écria-t-il; agissons sans perdre de temps. » Aussitôt il commanda au mousse d'aller se munir du chameau abandonné, puis il ordonna à quatre matelots de le suivre vers le puits pour remplir d'eau les outres que nous avions laissées vides. Pendant que ces dispositions s'exécutaient, nous nous réunîmes tous pour le repas de la journée. Les apprêts n'en furent pas long pour le cuisinier. Comme il lui était impossible de trouver quelque matière combustible pour faire du feu, il se contenta de délayer un peu de farine dans de l'eau et de nous partager du biscuit en

des dattes laissées dans un sac que portait le chameau dont nous nous étions emparés. Je lui prescrivis d'ajouter à ces rations plusieurs tranches de bœuf et de porc salés, parce que nous avions besoin d'aliments substantiels pour nous préparer à de nouvelles fatigues.

Nous n'oubliâmes pas le chameau qui était en notre pouvoir. Nous lui donnâmes le peu d'orge resté dans les sacs des Arabes: certainement il n'y avait pas de quoi satisfaire sa faim; mais toutes nos provisions n'auraient pas suffi à l'apaiser si elle eût égalé sa soif. En effet, il consomma une incroyable quantité de liquide : il absorba quinze fois le contenu d'une outre dont la capacité était d'environ seize litres; de sorte que, pour s'abreuver, il engloutit plus de deux cent quarante bouteilles d'eau.

Lorsque le repas fut terminé, nous nous occupâmes des préparatifs de départ. La provision d'eau, les vêtements et les armes des compagnons que nous avions perdus, et même celles qui avaient été enlevées à nos ennemis, furent placés sur le chameau. Madame Pinheiro s'arrangea de son mieux sur la selle de l'animal, et chacun de nous s'engagea à le guider par la bride à tour de rôle.

Ces dispositions étant prises, M. Lhéritier nous représenta, en termes énergiques, combien il serait dangereux pour nous que l'infortune abattît notre courage, et nous recommanda de ne pas nous laisser distancer les uns par les autres, ce qui aurait pour résultat de retarder la marche, ou d'exposer les traînards à devenir victimes des Arabes. Il ajouta qu'après mûre réflexion, il jugeait plus prudent d'avancer en suivant le fond de la vallée, malgré les difficultés du terrain, que de rétrograder pour la tourner. Cette allocution achevée, il se porta en tête de notre troupe, réduite alors à treize personnes, et donna le signal du départ.

Nous nous dirigeâmes vers l'extrémité Est du ravin, marchant avec précaution et inspectant avec une vigilance extrême les bords supérieurs du ravin et les anfractuosités que les rochers présentaient. Après avoir parcouru une assez forte distance, nous rencontrâmes un sentier très-étroit : il paraissait conduire [illegible] promptement à la plaine; pourtant, nous évitâmes de nous engager dans un passage aussi contourné, pour abréger notre route, craignant de donner encore dans une embuscade, et de ne pouvoir nous défendre au milieu d'un semblable défilé. Nous employâmes deux [illegible] pour sortir de cette vallée affreuse; et je puis affirmer qu'à l'exception de notre dernière marche à travers les montagnes de sable, ce fut la traite la plus fatigante de notre voyage.

Il était midi lorsque nous parvînmes à la surface du désert. Le soleil la dévorait de ses feux : nous fîmes halte pour attendre que l'ardeur de ses rayons eût un peu diminué. Vers les quatre heures, nous recommençâmes à cheminer. Les collines de sable du côté Nord étaient de beaucoup moins élevées que celles du côté Sud de la vallée. Nous ne tardâmes pas à trouver un terrain uni et résistant; et aux approches de la nuit nous prîmes les dispositions ordinaires pour [illegible] notre campement.

Nous nous endormîmes sous la protection d'une sentinelle qui était relevée fréquemment. Quelque temps avant l'aube, le matelot Martheino, alors de faction, crut apercevoir des masses noires et confuses qui se mouvaient à une assez grande distance et qui se succédaient les unes aux autres, comme une file de chameaux. Il en avertit M. Lhéritier; celui-ci jugea inutile de donner l'alarme à la caravane, et se contenta de veiller jusqu'au jour avec le matelot. La vision avait tout-à-fait disparu.

Cette journée se passa pour nous comme celles de gens épuisés par la chaleur et la fatigue, et dont une alimentation suffisante

ne renouvelle pas les forces. Nous marchions tristes et silencieux. La crainte et l'incertitude étaient peintes sur tous les visages. Pour moi, j'étais préoccupé de sinistres pensées ; il me paraissait difficile de sortir de ces arides solitudes, et je ne me dissimulais pas que nous serions infailliblement massacrés si nous atteignions les frontières du Maroc, à cause de la lutte sanglante que nous avions osé soutenir contre des musulmans. Je communiquai mes réflexions à notre chef ; il partagea mes appréhensions, et me déclara que nous devions néanmoins exécuter tout ce qu'il était humainement possible de faire pour retourner en Europe. Quant au résultat final, je m'en remets à Dieu, ajouta-t-il. Cette manière de voir était la mienne. Nous causâmes ensuite de la direction qu'il fallait suivre, et nous arrêtâmes que la caravane se rapprocherait du rivage de la mer et ne s'en écarterait plus, sans pour cela en parcourir toutes les sinuosités. Nous présumions que nous rencontrerions ainsi de distance en distance de petites vallées où la végétation apparaîtrait, et que nous trouverions des buissons pour faire du feu.

Au coucher du soleil, nous eûmes lieu de reconnaître que nos prévisions se réalisaient ; nous atteignîmes une espèce de val peu profond, ou plutôt une simple dépression du sol dans laquelle croissaient çà et là quelques maigres broussailles. Les plus grandes n'avaient pas même un pied d'élévation. Nous les arrachâmes presque toutes afin de faire du feu pour préparer nos aliments ; ensuite nous livrâmes le reste de ces branches en pâture à notre chameau, que nous avions entravé à la manière des Arabes. Après un repas qui nous parut délicieux, nous prîmes les précautions habituelles pour notre sûreté ; puis nous nous endormîmes au bruit des flots de l'Océan, et sous la vigilance de M. Pinheiro, à qui était échu le premier tour de veille pour la garde de la caravane.

---

## CHAPITRE DEUXIÈME.

Attaque nocturne. — Captivité. — Partage des prisonniers. — Mort de M. Pinheiro. — Le mousse Favia meurt du tétanos. — Division de la caravane.

Il n'y avait pas encore deux heures que nous nous reposions, lorsque nous fûmes brusquement réveillés par un coup de feu. Aussitôt nous saisîmes nos armes; mais à peine étions-nous debout, qu'une grêle de balles plut sur la masse compacte que nous présentions à l'ennemi. Trois des nôtres tombèrent morts, entre autres le lieutenant Villanova; deux furent blessés, le mousse Favia et M. Lhéritier. La chute de trois hommes sur un groupe aussi peu nombreux que le nôtre jeta une terreur panique parmi les matelots qui n'avaient pas été atteints. Ils abandonnèrent leurs armes et s'enfuirent dans toutes les directions. Les malheureux couraient à la mort. Le mousse et M. Lhéritier eurent encore le courage de riposter malgré leurs blessures. Je fis feu également, puis je me précipitai vers le bord de la vallée pour retenir nos Portugais. Quel fut mon étonnement de voir les Arabes couchés sous leurs chameaux, et, se croyant poursuivis par les nôtres, s'enfuir en toute hâte! Mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que les Portugais étaient sans armes. Ils s'avancèrent alors à leur rencontre, les enveloppèrent et les massacrèrent sans pitié.

Après avoir été témoin de cet affreux spectacle, dès que cette horde féroce eut disparu, je retournai à mes infortunés com-

pagnons. De dix-neuf personnes que portaient notre bâtiment, il n'en restait plus que cinq, et trois étaient blessés. Madame Pinheiro et moi nous nous trouvions les seuls qu'eussent épargnés les balles arabes. Cependant l'intrépide Français et notre pauvre mousse étaient encore debout. « Ne vous occupez pas de nous, » s'écria M. Lhéritier lorsque je fus de retour vers lui; « examinez d'abord la blessure de ce misérable Pinheiro, qui nous a laissé surprendre. Les cris de sa femme me déchirent l'âme. » Au bord de la vallée, près de l'endroit où nous étions couchés, je trouvai Pinheiro gisant sur le sable; sa femme, étendue à côté de lui, le serrait dans ses bras et remplissait l'air de ses cris et de ses gémissements. Je m'approchai de lui. « Je suis perdu, me dit-il; je ne m'en plains pas, car c'est moi qui suis cause du massacre de mes compagnons. J'ai reçu un coup mortel, je le sens bien : laissez-moi mourir sans secours; j'ai mérité un sort semblable. » Mes instances et les supplications de sa femme le décidèrent à me permettre d'examiner sa blessure. Une balle l'avait frappé obliquement de haut en bas à la région du foie; cet organe avait été traversé par le projectile, qui s'était logé dans l'abdomen. Tout secours était inutile; je le quittai sans oser lui dire une seule parole; en effet, à quoi bon le tromper? Et je revins auprès de mes deux autres compagnons. Le mousse, dont la main droite était fracassée par une balle, souffrait horriblement. M. Lhéritier avait eu le bras gauche cassé. Cette dernière blessure, dans toute autre situation, n'aurait offert aucune gravité. Malgré cela elle lui paraissait insupportable, et il m'affirma qu'il aurait mieux aimé que la balle lui cassât la tête.

Je prodiguai à mes derniers compagnons tous les soins que comportaient ma profession et notre dévouement réciproque. Ensuite j'allai examiner si les Arabes reparaissaient; ils s'étaient tous retirés, emmenant avec eux le chameau qui portait une partie

de nos provisions et de nos bagages. Je fis part de mes observations à M. Lhéritier. Il me répondit : « Qu'importe l'éloignement momentané des Arabes? ils ne tarderont pas à venir nous achever ; et comme il n'y a plus de défense possible, il faudra nous rendre à discrétion, si toutefois ces barbares daignent se contenter de nous réduire en esclavage. Peut-être l'un de nous réussira-t-il à sauver sa vie. Au reste, sans cette malheureuse femme, dont le mari n'a pas six heures à vivre, et qui n'a plus que nous pour protecteurs, je préférerais à l'attente de la captivité ou de la mort donnée par une main ennemie me délivrer à l'instant même de mes souffrances. »

Cependant madame Pinheiro laissait éclater les signes du plus violent désespoir. Assise sur le sable et tenant sur ses genoux la tête de son mari, elle ne cessait de mêler ses lamentations aux gémissements étouffés du blessé. Nous nous approchâmes de ce groupe que la douleur accablait, et nous n'eûmes pas la maladresse d'essayer de consoler cette femme infortunée ; nous pensâmes qu'il valait mieux lui laisser donner un libre cours à ses larmes. « Combien de temps encore ai-je à souffrir? me dit M. Pinheiro en me saisissant la main; sera-ce bientôt fini? c'est la seule chose que je puisse désirer. » Je lui serrai la main en signe d'affirmation. « Je vous remercie, continua-t-il; je ne vous recommanderai pas ma femme, je vous connais, cela est superflu; vous veillerez sur elle mieux que je n'ai fait sur vous. Embrassez-moi, mes amis, que je meure pardonné par ceux de mes compagnons qui me survivent. » Aussitôt nous collâmes notre visage baigné de pleurs sur ce visage déjà décomposé par l'approche de la mort. Le malheureux Portugais sembla un peu ranimé par la certitude que nous lui pardonnions, et de laisser sa femme entre les mains d'hommes qui la défendraient tant qu'ils auraient un souffle de

vie. Il reprit alors la parole pour nous raconter que, pendant sa faction, il s'était constamment promené afin de vaincre le sommeil qui l'accablait; mais que vers la fin de son heure de garde il s'était appuyé pour se reposer sur le canon de son fusil, et que le sommeil l'avait saisi dans cette posture. Un moment avant celui où il perdit le sentiment de ce qui se passait autour de lui, le chameau broutait quelques branches sèches de buissons à quelques pas de distance; sans doute des Arabes étaient venus ôter les entraves de l'animal et l'avaient emmené. Puis, reconnaissant, par le succès de cette tentative, que notre sentinelle était endormie, ils avaient entouré notre caravane, et avaient calculé de tirer sur nous pendant que nous présentions une masse compacte comme but de leurs balles. L'événement avait, comme on l'a vu, parfaitement répondu à leur attente.

Enfin parut le jour qui devait décider de notre sort. A peine les premiers rayons du soleil éclairèrent l'immensité du désert, que nous nous vîmes cernés par une centaine d'Arabes montés sur des chameaux; au premier rang nous aperçûmes le traître Ali qui avait échappé à nos balles. Reconnaissant que toute résistance serait inutile, nous restâmes immobiles et sans armes, pour leur montrer que nous avions renoncé à nous défendre. Néanmoins, lorsqu'ils furent arrivés à peu près à la portée du mousquet, ils s'arrêtèrent, et l'un d'entre eux nous fit signe de réunir nos fusils et nos armes en faisceau, puis de nous en éloigner à une certaine distance. Nous obéîmes en gémissant. Aussitôt les barbares s'avancèrent de toute la vitesse de leurs montures en poussant de grands cris, et nous crûmes tous être au dernier moment de notre vie. Les uns se précipitèrent sur les armes, les autres sur nous. Je fus, ainsi que mes compagnons, saisi par plusieurs de ces barbares, qui nous tiraient cha-

eux de leur côté, prétendant faire de nous leur propriété exclusive. Dans ce déplorable conflit, M. Lhéritier et notre pauvre mousse eurent horriblement à souffrir. « Ce sera pour vous à recommencer, me cria le premier, si nous sortons de cette collision la tête sauve. » Enfin la contestation prit un caractère de gravité alarmant. Les Arabes en vinrent aux mains, et se chargèrent les uns les autres avec fureur. Plusieurs furent blessés. Pendant tout ce débat, je m'attendais à ce que, pour terminer la querelle, nous fussions massacrés. C'était en effet le moyen le plus simple de mettre d'accord tous les prétendants; nous en fûmes quittes pour la peur.

Le combat cessa enfin; mais les cris et sans doute les injures allèrent leur train. Néanmoins la paix se rétablit, et les parts furent faites. M. Lhéritier échut en partage à un vieil Arabe à la barbe rase, à l'œil faux et cruel. Il se nommait Sidi-Mohammed. Le mousse devint la propriété d'un autre personnage. Celui-ci, qui s'appelait Abd-Selam, était un homme âgé d'une quarantaine d'années, d'une haute stature et d'une vigueur remarquable (du moins il en avait fait preuve dans les luttes dont nous venions d'être les témoins); son extérieur prévenait plus en sa faveur que celui de la plupart de ses compagnons. Madame Pinheiro, qui avait été l'objet de bien des convoitises, à en juger par les regards lancés sur elle, fut le lot du jeune Arabe qui nous avait servi de guide, et qui seul avait échappé à notre vengeance. Je n'augurai rien de bon, pour notre compagne d'infortune, de cette circonstance. Peut-être Ali-ben-Hassan avait-il obtenu la propriété de cette femme comme indemnité de la mort de son père tombé sous nos coups, et comme la récompense d'avoir amené les Arabes sur nos traces. Pour moi, le nom de mon maître était Oman-el-Hadji. La cupidité et la cruauté étaient peintes sur son visage, et la

réalité justifiait parfaitement les apparences. Il exerçait une haute influence sur ses compatriotes, ce qu'il devait à son titre de *hadji*, pèlerin; car il avait fait deux fois le dangereux pèlerinage de la Mecque.

Pendant qu'on se disputait nos personnes, le malheureux Pinheiro avait été traîné dans les broussailles de la vallée, sans que les gémissements du moribond fissent la moindre impression sur ces barbares. Reconnaissant qu'il était blessé mortellement, ils cessèrent de le tourmenter pour lui arracher ses vêtements et le laisser complétement nu sur le sable. Quelles angoisses dut éprouver cet infortuné, qui conservait encore toute sa raison, en voyant que nous appartenions tous à des maîtres différents, et que sa femme, tombée entre les mains de celui de tous les Arabes qui devait être le plus acharné contre nous, resterait sans protecteur sitôt que nos maîtres se sépareraient !

Nos personnes une fois réparties ainsi que je viens de le dire, on nous dépouilla de nos armes, de nos montres, de l'or, de l'argent; en un mot, tous les objets que nous avions pu sauver de notre naufrage furent distribués aux différents individus de la horde. La perte de ces objets ne nous affecta pas plus que les mauvais traitements qu'on nous faisait subir pour s'en emparer; mais notre indignation fut excitée au plus haut point lorsqu'ils nous enlevèrent jusqu'au dernier tissu qui nous couvrait. Madame Pinheiro ne fut pas plus épargnée que nous. Elle eut beau se jeter aux pieds des Arabes, les supplier avec larmes, invoquer le ciel, ses prières et sa pudeur ne touchèrent pas ces êtres féroces; comme nous, elle fut mise entièrement nue; on s'amusa à la donner en spectacle à tous les hommes, et cette scène odieuse provoqua les éclats d'une cynique hilarité. Enfin Ali lui jeta un lambeau d'étoffe de coton, dont elle se hâta de se couvrir: nos maîtres nous donnèrent aussi à cha-

cun un autre lambeau d'étoffe, dont nous fîmes le même usage.

Quand il n'y eut plus rien à partager, les Arabes se disposèrent au départ. Madame Pinheiro refusa d'abandonner son mari expirant; et lorsqu'on essaya de la porter sur le chameau de son maître, la malheureuse se jeta par terre, ne voulant plus se relever; Ali, furieux, se mit sur-le-champ à la frapper à coups de bâton. Je volai à sa défense; M. Libertier en fit autant : mais une foule d'Arabes, s'élançant sur nous, nous arrêtèrent, et, afin de nous mettre dans l'impossibilité de faire la moindre résistance, il nous lièrent les mains derrière le dos. La blessure de notre intrépide compagnon ne put lui sauver cet affreux traitement. Cependant Ali-Ben-Hassan continuait de frapper sa captive; à la fin, voyant qu'elle se laisserait assommer sur la place plutôt que de marcher, il l'abandonna brusquement. Aussitôt madame Pinheiro se releva et courut vers l'endroit où gisait son mari; mais l'Arabe, sautant sur sa monture, devança la malheureuse femme, et acheva le moribond en lui écrasant la poitrine sous les pieds de son chameau. A cet horrible spectacle, l'infortunée s'évanouit. Alors son maître la saisit, la jeta sur sa selle, et prit place derrière elle. Immédiatement toute la horde se mit en mouvement.

Les Arabes étaient montés sur des chameaux, qu'ils faisaient avancer assez vite. Épuisés par la fatigue, démoralisés que nous étions par les malheurs qui venaient de fondre sur nous et par la triste perspective de notre avenir, nous pouvions à peine suivre le pas allongé de ces animaux. Marcher sans chaussure sur un sol toujours brûlant, tantôt sur un terrain mouvant, tantôt sur des cailloux, était pour nous un supplice intolérable. Mes pieds furent bientôt en sang, et le sable qui pénétrait dans mes plaies les rendait excessivement douloureuses. Je trébuchais souvent, soit lorsque le sable glissait sous mes pieds, soit lorsque

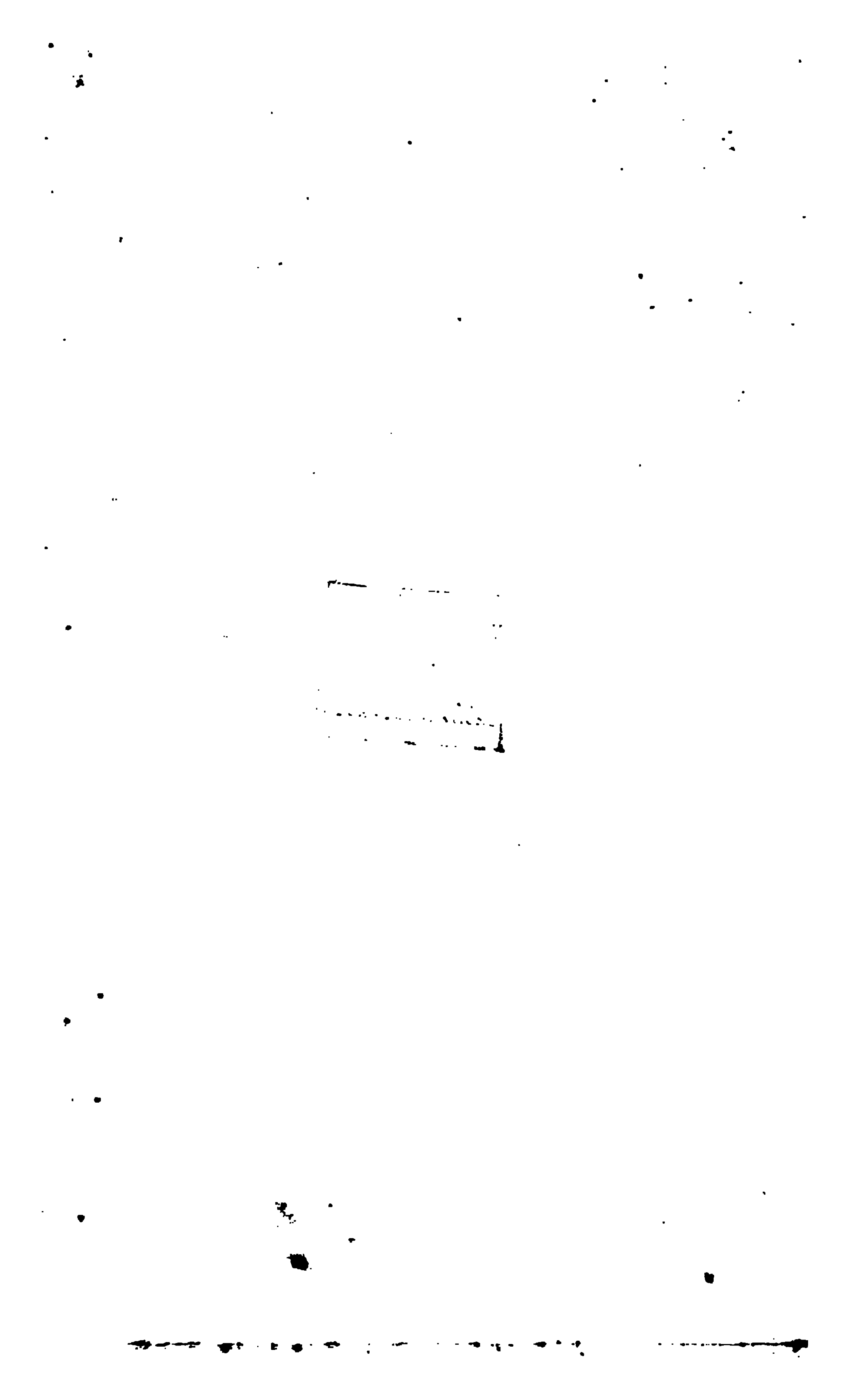
le terrain était semé de nombreux cailloux arrondis ou tranchants. Plusieurs fois dans la journée il m'arriva de me laisser tomber lourdement; ces chutes me valaient toujours quelques meurtrissures : car si j'avais le bonheur de ne tomber que sur du sable, je n'évitais pas les coups de bâton que mon maître m'octroyait largement afin de m'aider à me relever. Mais, dans ces accidents, ce qui m'était le plus sensible, c'étaient les éclats de rire de ces barbares, qui paraissaient s'amuser singulièrement des contorsions que je faisais pour me relever, sans pouvoir m'aider de mes mains qui étaient liées derrière mon dos. Combien pourtant mes souffrances étaient peu de chose en comparaison de celles que devaient éprouver mes compagnons d'infortune, grièvement blessés ! Moi, du moins, j'étais encore sain et sauf. Il n'est peut-être pas de blessure qui cause d'aussi vives douleurs que celle qu'avait reçue notre pauvre mousse. Pour madame Pinheiro, le spectacle de son mari écrasé sous ses yeux par l'homme même qui la tenait près de lui sur son chameau devait être pour la malheureuse un supplice moral tout aussi cruel que ceux que nous avions à supporter.

La caravane fit halte depuis deux heures jusqu'à cinq. Pendant ce temps, je rejoignis mes compagnons de captivité, à l'exception de madame Pinheiro, que son maître laissa juchée sur sa monture. Nous n'eûmes pas même la consolation de pouvoir nous entretenir de nos souffrances. Les Arabes nous entourèrent et nous accablèrent de questions. Nous ne les comprenions que rarement, car leur pantomime seule nous faisait deviner le sens de leur interrogation. Ils nous frappaient et nous crachaient au visage lorsque nous étions dans l'impossibilité de les entendre ou de leur répondre par signes assez clairs. Je commençais déjà à souffrir de la soif; mais nos deux blessés, qui étaient dévorés par la fièvre, souffraient bien plus cruellement



**HALTE D'ARABES**

à l'Entrée du SAHARA.



que moi. C'est en vain que nous demandâmes de l'eau à ces barbares; ils nous en refusèrent impitoyablement. Nótre jeune mousse me donna sa main à examiner. L'inflammation était devenue extrêmement vive et avait tellement gagné en étendue, que je le jugeai perdu. L'amputation seule eût pu le sauver; elle était impossible dans la situation où nous étions tous; je n'aurais pas osé la pratiquer, alors même que j'aurais eu à ma disposition les instruments et tous les autres objets indispensables pour une aussi grave opération. Malgré ma pleine confiance dans la fermeté de M. Lhéritier, je ne jugeai pas convenable de lui faire connaître mon pronostic. Le pauvre enfant nous plaignit beaucoup d'avoir les mains liées; mais, non content de nous plaindre, il voulut, au risque d'être maltraité par les Arabes, défaire nos liens. Il était si faible et souffrait si cruellement, qu'il lui fallut un quart d'heure pour dénouer la corde qui retenait mes mains. Au lieu de l'en empêcher, les barbares, qui sans doute n'appréhendaient plus rien de nous, le laissèrent agir, s'égayant beaucoup de ses efforts long-temps inutiles. A peine mes mains furent-elles libres, que je déliai à mon tour celles de notre courageux Français. Aussitôt j'examinai l'état de son bras; le gonflement était assez considérable; mais la nature et la direction de la fracture étaient telles, qu'il n'y avait pas de danger actuel pour la vie du blessé. Les Arabes, qui n'avaient pas cessé de nous entourer, reconnurent que j'étais le médecin de mes camarades, c'est-à-dire le *hakim*. Or, comme ils supposent que tout Européen est médecin, je leur apparus comme le *hakim el hakim*, le savant des savants, le sage des sages. Aussitôt tous ceux qui avaient reçu quelques légères blessures dans le débat amené par le partage du butin accoururent auprès de moi. On me présenta également un individu qui tenait plus de la race nègre que de la race arabe, et qui avait

eu, dans la nuit, la cuisse traversée par une de nos balles. Je pansai tous ces gens-là aussi bien qu'il me fut possible. Mon habileté produisit une si favorable impression sur ces hommes grossiers, que je résolus de mettre sur-le-champ à profit ce mouvement de gratitude ou d'admiration. Je demandai de l'eau, que l'on nous avait refusée jusqu'alors. Nous bûmes tous les trois, et j'employai le reste à laver la blessure du pauvre mousse, qui était remplie de poussière. Je donnai les mêmes soins à M. Lhéritier. Enfin j'obtins même de ces barbares quelques mauvais lambeaux d'étoffe de coton, qui me servirent à envelopper les plaies de mes compagnons. Lorsqu'il fallut nous remettre en route, je conduisis notre malheureux mousse à son maître, et lui demandai de le faire monter sur un chameau. Je lui fis comprendre que la gravité de la blessure de son esclave le mettait hors d'état de supporter les fatigues de la marche. Après quelques difficultés, il y consentit, autant par considération pour le *hakim el hakim* que par pitié pour le pauvre enfant.

Notre marche durant le reste de la journée et pendant une partie de la nuit n'offrit aucune circonstance remarquable : toujours même aspect des lieux, toujours mêmes fatigues et mêmes souffrances. La caravane s'arrêta vers les neuf heures. Nous avions traversé dans la journée deux ou trois petites vallées aussi désolées que le désert. Il y avait quelques broussailles desséchées dans celle où la caravane s'arrêta. Je fus chargé, ainsi que mes deux compagnons, de les arracher pour faire du feu, pendant que nos maîtres déchargeaient leurs chameaux. Le pauvre mousse pouvait à peine se mouvoir ; il était en proie à un accès de fièvre d'une violence extrême. Nous nous hâtâmes, M. Lhéritier et moi, de faire double tâche pour que ce malheureux pût se reposer. Chaque Arabe puisa dans ses provisions de quoi faire son repas du soir. Comme nous n'avions

rien mangé de la journée, nous allâmes rôder autour d'eux pour en obtenir quelques aliments. Le maître du mousse, Abd-Selam, lui donna quelques dattes assez mauvaises et environ une demi-pinte de lait de chamelle. Lhéritier et moi, nous reçûmes chacun de notre maître une espèce d'écuelle de bois remplie d'eau, dans laquelle il avait jeté une poignée de farine d'orge. Pour des hommes épuisés par la fatigue et la faim, ce n'était pas là un repas très-réconfortant. Je mis toute honte de côté, et ayant trouvé l'Arabe que j'avais pansé, je lui demandai un supplément à mon dîner : j'en obtins une petite gamelle contenant une espèce de pâte où l'on avait versé du lait doux. Je m'empressai de revenir vers mes compagnons, pour partager avec eux mes provisions; mais le malheureux enfant refusa de manger : il nous donna, au contraire, ses dattes et même son lait, puis il s'étendit sur le sable, pendant que nous dévorions notre maigre repas.

La résolution me vint d'entreprendre un pansement qui pourrait mettre la blessure de Lhéritier en voie de guérison; mais pour tailler des attelles, je désirais avoir un couteau, je ne pus en obtenir un de mon maître; mon compagnon ne réussit pas mieux auprès du sien. Enfin le mousse s'étant levé, malgré ses souffrances, parvint à s'en faire prêter un par Abd-Salam. Aussitôt j'allai chercher une tige assez forte que j'avais vue en arrachant les broussailles; je la coupai, et je passai une partie de la nuit à la façonner en petites planchettes convenables pour le but que je me proposais. Avec l'aide de notre courageux enfant, je réussis à réduire la fracture de M. Lhéritier; je la maintins à l'aide des espèces d'éclisses que je venais de fabriquer, des chiffons sales qui m'avaient déjà servi au pansement, et des ficelles avec lesquelles nous avions eu les mains liées.

Je ne pus avoir aucune communication avec madame Pin-

heiro. Son maître, lorsque nous voulions nous approcher d'elle, nous menaçait de faire feu sur nous.

A l'heure accoutumée, les Arabes n'oublièrent pas de s'acquitter de leurs devoirs religieux. C'était un curieux spectacle de voir tous ces barbares, au milieu d'un désert aride, rendre grâce à Dieu de ses bienfaits et s'humilier devant lui. Malheureusement la prière n'adoucissait pas leurs cœurs. Leur cupidité, leur passion pour le vol, leur cruauté, n'étaient pas moindres qu'auparavant. Je ne saurais démontrer quelle amélioration a produite dans les mœurs de ces peuplades errantes l'introduction d'une religion presque aussi rationnelle que le christianisme. Seulement, ils sont devenus plus fanatiques que les nègres idolâtres; et, conséquemment, ils sont plus féroces à l'égard de ces derniers et envers les chrétiens qu'ils ne l'étaient avant leur conversion à l'islamisme. La foi n'améliore pas toujours le cœur humain. Ainsi les nègres de l'intérieur de l'Afrique, qui sont encore fétichistes, valent mieux que ceux qui sont mahométans.

Nous nous serrâmes les uns contre les autres pour passer la nuit. Mais cette précaution n'empêcha pas que nous eussions horriblement à souffrir du froid. Malgré nos fatigues, nous dormîmes peu, Lhéritier et moi, car l'infortuné Favia, que nous avions placé entre nous deux afin qu'il eût un peu plus chaud, fut saisi de mouvements convulsifs, symptômes d'un mal terrible. Ces convulsions, d'abord faibles, rares et de peu de durée, acquirent chaque fois plus d'intensité, et se succédèrent ensuite plus rapidement; elles devinrent enfin continues, et bientôt tout son corps fut saisi d'une rigidité générale : c'était le tétanos.

Le 21 septembre au matin, lorsque les Arabes eurent fait leurs ablutions, leurs prières, et que l'on donna le signal du départ, tous les muscles de notre infortuné compagnon se trouvaient

simultanément convulsés; le corps était roide, immobile et inflexible comme une statue. Il poussait des cris déchirants. Son maître, qui, en réalité, était plus humain que ses concitoyens, et qui paraissait même avoir conçu quelque affection pour cet enfant, essaya de fléchir ses membres afin de l'asseoir sur la selle de sa monture; ne pouvant y parvenir, il fut frappé de stupeur. Quelques Arabes conseillèrent à Abd-Selam de prendre un bâton pour assouplir les membres de son esclave; ce que je compris parfaitement à leurs gestes. Mais il repoussa leur insinuation, pensant qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, et demanda le *hakim*. Je revins aussitôt vers le pauvre mousse, et j'eus bien de la peine à faire entendre à ces êtres stupides qu'il ne passerait probablement pas la journée, et que Dieu seul pouvait le sauver.

Après m'avoir entendu, ceux qui entouraient Abd-Selam l'engagèrent à abandonner son esclave dans le désert, afin de décharger son chameau d'un fardeau inutile; il n'en voulut rien faire, et regarda avec un air de compassion ce malheureux jeune homme, qui tantôt poussait des cris et tantôt nous appelait d'une voix inarticulée. Comme ces barbares se figuraient que je devais avoir les moyens de guérir toutes les maladies, cette circonstance m'aurait fait perdre beaucoup du crédit que j'avais acquis la veille, si, d'un autre côté, la réduction de la fracture du bras de M. Lhéritier n'eût été pour les Arabes une nouvelle cause d'admiration.

Le soir, lorsque la caravane se fut arrêtée, nous nous hâtâmes, M. Lhéritier et moi, d'aller rejoindre notre malheureux enfant; nous l'étendîmes sur le sable, entre nous deux, et nous tentâmes de lui donner à boire; nous ne réussîmes point; les contractions convulsives de sa gorge l'empêchèrent d'avaler une seule goutte d'eau. Il fit de vains efforts pour nous parler;

ses yeux seuls exprimaient sa reconnaissance et son affection. Le corps du moribond se couvrit bientôt d'une sueur froide et visqueuse, sa respiration s'embarrassa, et il périt asphyxié entre nos bras. Il est fort rare que le tétanos tue aussi promptement; mais les circonstances particulières où se trouvait notre jeune compagnon, le lieu de sa blessure, les fatigues de toutes sortes qu'il avait endurées, l'épuisement physique qui en était la suite, et l'élévation de la température, suffisent pour expliquer la rapidité de la marche de cette horrible affection.

Nous allâmes avertir Abd-Selam de la mort de son esclave; il nous répondit : « La volonté de Dieu soit faite! » et se rendormit de nouveau sur le sable. Alors nous revînmes vers le cadavre pour lui rendre les derniers devoirs. Nous fîmes avec nos mains un grand trou dans le sable, et nous y déposâmes les restes de cette nouvelle victime de la férocité des Arabes.

Nous le recouvrîmes de sable, et nous y entassâmes toutes les pierres que nous pûmes trouver, de crainte que le corps, mis à découvert par le vent, ne devînt la proie des animaux du désert. Cette funèbre cérémonie achevée, nous restâmes un instant immobiles devant la tombe, puis, nous jetant dans les bras l'un de l'autre, nous fondîmes en larmes. Combien étaient tristes les réflexions que nous fîmes alors sur la perte de tous nos compagnons d'infortune, sur notre isolement et sur le peu d'espoir que nous avions de jamais revoir notre patrie!

Quelque sombres et lugubres que fussent les idées qui occupaient notre esprit, il fallut cependant songer à dîner pour être en état de continuer notre route. Nos maîtres ne nous traitèrent pas moins parcimonieusement que la veille, et nous fûmes obligés de nous contenter d'une poignée de farine délayée dans une gamelle d'eau.

Le jour suivant, 22 septembre, nous eûmes excessivement

à souffrir. Nos pieds étaient prodigieusement enflés et déchirés. Exposé presque nu à l'ardeur du soleil, notre corps, se couvrait d'ampoules; et les rayons solaires, nous frappant directement sur la tête, déterminèrent également chez tous deux une céphalalgie violente et continuelle.

Nous rencontrâmes de nouveau d'énormes amas de sable, et nous eûmes naturellement beaucoup plus de peine à les franchir que nous n'en avions eu auparavant, car alors nous étions à peu près convenablement chaussés et vêtus. Quelquefois ces montagnes étaient si nombreuses et si rapprochées, qu'il fallait de grandes précautions pour empêcher les chameaux de s'y embarrasser. Plusieurs Arabes servaient d'éclaireurs et marchaient en avant pour indiquer à la caravane les passages qu'elle devait prendre.

Le 23, au matin, il s'éleva un vent violent qui eût été dangereux s'il nous eût surpris pendant la nuit. Il soulevait d'énormes tourbillons de sable, qui, frappant notre visage et notre corps, nous causaient de vives souffrances. Nous étions souvent obligés de fermer les yeux et de nous arrêter tout court. Parfois ces tourbillons étaient si épais, que nous perdions de vue les hommes et les chameaux qui nous précédaient. Au milieu de cette bourrasque, les Arabes étaient obligés de s'appeler les uns les autres pour s'indiquer la route à suivre. Fort heureusement les monticules de sable devinrent bientôt plus rares, et ils disparurent sur les dix heures.

A la halte du milieu du jour, qui eut lieu dans un petit ravin semé de rares broussailles, nous trouvâmes une grande quantité de limaçons : la plupart étaient morts et desséchés. Cependant M. Lhéritier et moi nous en recueillîmes un assez grand nombre de vivants. Nous allumâmes du feu, et nous les fîmes griller. Ce repas, quelque maigre qu'il puisse paraître, nous réconforta singulièrement.

Le 24, notre caravane se divisa. Nous craignîmes un instant de nous voir séparés; mais, par bonheur, les maîtres auxquels nous appartenions étaient de la même tribu, et nous continuâmes à faire route ensemble. Notre séparation eût mis le comble à nos malheurs.

Les Arabes qui nous quittèrent formaient les deux tiers de notre troupe; ils prirent la direction de l'Est pour se rendre, si je ne me trompe, à Tatta. Ceux auxquels nous appartenions continuèrent à marcher du côté du Nord. Notre caravane ne se composait plus que d'une trentaine d'hommes avec autant de chameaux.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

## NAUFRAGE

DES NAVIRES

## L'ABERCROMBIE-ROBINSON ET LE WATERLOO.

---

### CHAPITRE PREMIER.



### CHAPITRE DEUXIÈME.



### CHAPITRE TROISIÈME.



### CHAPITRE QUATRIÈME.

## CHAPITRE CINQUIÈME.



## CHAPITRE SIXIÈME.



## CHAPITRE SEPTIÈME.



## CHAPITRE HUITIÈME.



## CHAPITRE NEUVIÈME.

## CHAPITRE DIXIÈME.



## CHAPITRE ONZIÈME.



---

# NAUFRAGE

## DU BRICK LA NOSSA-SENHORA-DA-CONCEIÇAO.

---

## CHAPITRE PREMIER.



## CHAPITRE DEUXIÈME.



FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

---

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

DEC / 1966

